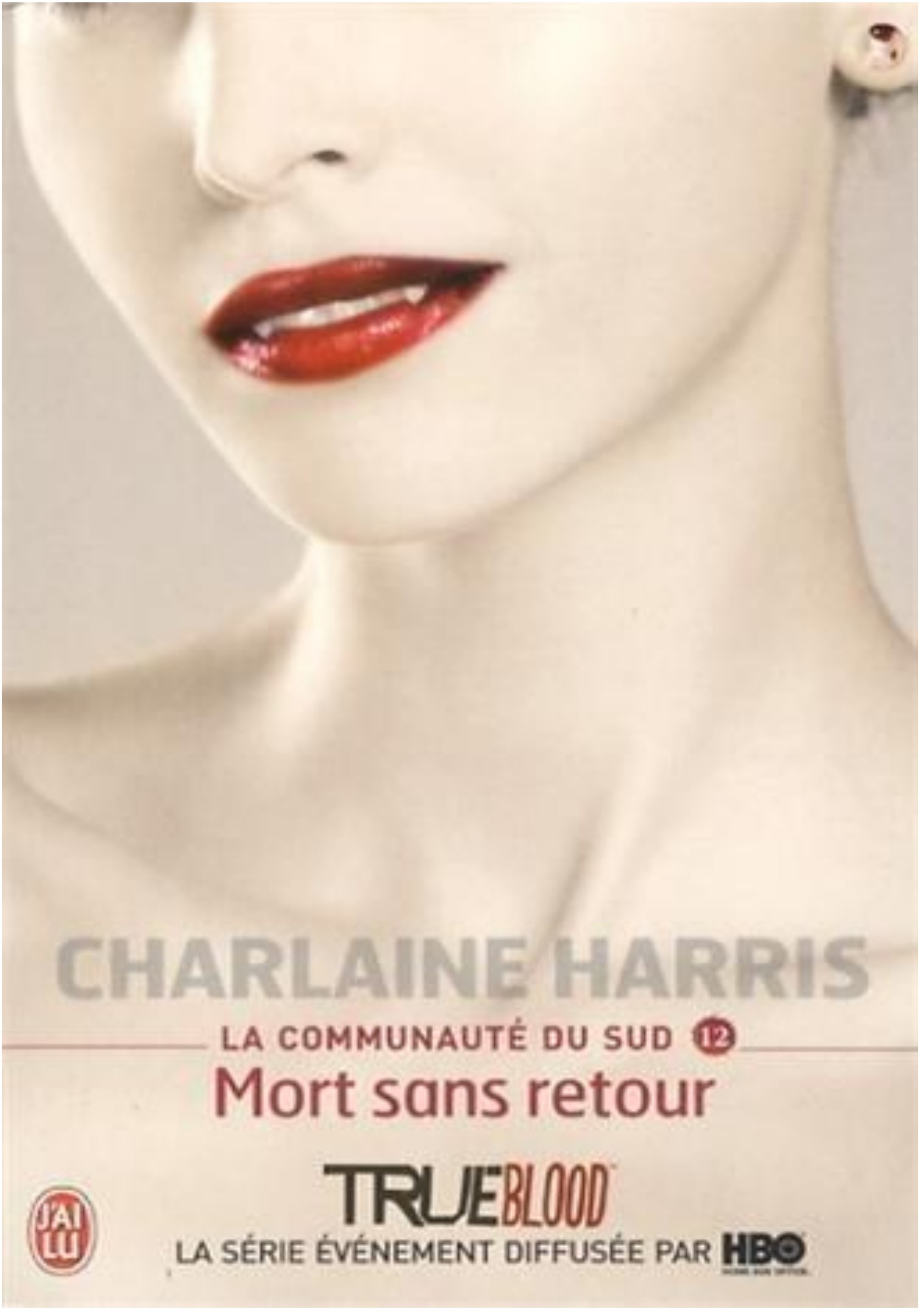


CHARLAINE HARRIS

LA COMMUNAUTÉ DU SUD 12

Mort sans retour

TRUE BLOOD

LA SÉRIE ÉVÉNEMENT DIFFUSÉE PAR HBO

J'AI LU

Le Roi des vampires de Louisiane, Felipe de Castro, est à Bon Temps. Alors qu'il boit un verre avec Sookie et ses acolytes, le cadavre d'une jeune femme – dont Éric vient de boire le sang pour se nourrir – apparaît dans le jardin de ce dernier. Sookie et Bill sont chargés de résoudre le meurtre. Mais la victime a une ennemie bien décidée à faire vivre un enfer à Sookie.

Du même auteur aux Éditions J'ai lu

LA COMMUNAUTÉ DU SUD

1. Quand le danger rôde

2. Disparition à Dallas

3. Mortel corps à corps

4. Les sorcières de Shreveport

5. La morsure de la panthère 6. La reine des vampires

7. La conspiration

8. Pire que la mort

9. Bel et bien mort 10. Une mort certaine

11. Mort de peur

SOOKIE STACKHOUSE PRÉSENTE : Interlude mortel
SOOKIE STACKHOUSE PRÉSENTE : Mariage mortel

LA COMMUNAUTÉ DU SUD 12

Mort sans retour

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Anne Muller

Titre original : DEADLOCKED

Julia, celui-ci est pour toi. Je t'aime, ma chérie.

Remerciements

Merci à mes amies Dana Vameron et Toni L. P. Kelner, qui m'ont prodigué leurs conseils et leurs encouragements. Je ne pourrais rien faire de tout cela sans mon époux Hal. Mon amie de toujours, Paula Woldan, continue d'aplanir pour moi tous les obstacles, faisant de ma vie un parcours agréable et délicieux. Du plus profond de mon cœur, je remercie mon agent Joshua Bilmes, de JABberwocky, car c'est lui qui monte la garde devant mon repaire.

Et ma gratitude la plus sincère va à Stefan Diamante, de Body Roxx, pour son cours de striptease, le Male Strippers 101 course.

1.

Malgré l'heure déjà tardive, il faisait toujours une chaleur infernale. J'étais éreintée après ma journée de travail. La perspective de devoir rester assise dans ce bar bondé, pour observer mon cousin se déshabiller, ne m'enchantait pas du tout. Mais c'était la *ladies' night* au *Hooligans* et nous avions prévu la sortie depuis des jours.

La salle grouillait de femmes qui s'égosillaient, bien décidées à s'amuser. Enceinte jusqu'aux dents, mon amie Tara s'était installée à ma droite. À ma gauche se trouvait Holly, qui, comme Kennedy Keyes, travaillait avec moi au bar de Sam Merlotte. Kennedy et Michele, l'amie de mon frère, occupaient l'autre côté de la table.

Kennedy semblait aussi excitée que les autres et affichait un large sourire. Elle avait été première dauphine au concours de Miss Louisiane quelques années plus tôt et, malgré son petit épisode en univers carcéral, elle avait conservé toute son allure et sa beauté - sans oublier la blancheur quasi aveuglante de son sourire.

— Je suis vraiment contente que tu aies décidé de venir, Kennedy, ai-je déclaré. Danny n'a rien dit ?

La veille, elle hésitait toujours et j'avais bien cru qu'elle resterait chez elle.

— Hé, mais moi j'ai super envie de voir des beaux mecs à poil, pas toi ? M'a-t-elle retourné.

J'ai considéré mes amies autour de moi.

— J'ai peut-être raté quelque chose, mais j'ai bien l'impression qu'on a toutes déjà la chance de voir des mecs à poil, et assez régulièrement.

Je n'avais pas eu l'intention de faire de l'humour, mais elles ont hurlé de rire - la soirée qui s'annonçait leur montait à la tête.

Je n'avais fait qu'énoncer la vérité : pour ma part, j'étais avec Eric Northman depuis un certain temps déjà ; la relation entre Kennedy et Danny Prideaux devenait manifestement passionnelle ; Michele et Jason vivaient pour ainsi dire ensemble. Tara, elle, était mariée et enceinte -complètement affolant ; quant à Holly, elle était fiancée avec Hoyt Fortenberry, qui ne se donnait presque plus la peine de rentrer chez lui.

Michele a élevé la voix pour se faire entendre dans le vacarme assourdissant.

— On est curieuses, ça, c'est obligé, et toi aussi. Même si tu vois Claude chez toi tout le temps. Habillé, c'est vrai, mais quand même...

— Oui, au fait, quand est-ce qu'il rentre chez lui ? a demandé Tara. Ces travaux de plomberie, ça va prendre encore combien de temps ?

La plomberie de la maison de Claude à Monroe se portait probablement à merveille. Cette histoire de tuyauterie, c'était tout simplement un bon moyen d'expliquer sa présence chez moi - légèrement plus facile que « mon cousin est un faé, il a besoin de la compagnie de ses congénères parce qu'il est en exil, et mon grand-oncle Dermot, faé de sang mêlé et copie conforme de mon frère, a eu envie d'en faire autant ». À la différence des vampires et des loups garous, les faé faisaient de leur existence un secret jalousement gardé.

Et Michele se trompait en supposant que je n'avais jamais vu Claude dans le plus simple appareil. Sublime et spectaculaire, Claude était mon cousin. Cependant, les faé n'ont aucun complexe par rapport à la nudité. De mon côté, toutefois, je prenais soin de rester habillée chez moi en toute circonstance... Avec sa longue chevelure noire, son visage au regard sombre et ses tablettes de chocolat, Claude était irrésistible - jusqu'à ce qu'il se mette à parler. Dermot, quant à lui, habitait aussi chez moi, mais se montrait plus pudique. Certainement parce que je lui avais fait part de ma façon de penser, question famille et absence de caleçon.

Je me sentais beaucoup mieux avec Dermot qu'avec Claude. Ce dernier m'inspirait des sentiments très ambivalents. Mais absolument rien de sexuel. Nous nous étions disputés, en fait, et ce n'était que récemment que je lui avais permis de s'installer de nouveau chez moi - et avec grande réticence.

— Ça ne m'ennuie pas, de les avoir chez moi. Ils m'ont beaucoup aidée, d'ailleurs, ai-je finalement répondu, sans grande conviction.

— Et Dermot, il fait du striptease, lui aussi ? a demandé Kennedy, la voix pleine d'espoir.

— Il fait plutôt du management, ici. Michele, ça serait bizarre, pour toi, s'il faisait un numéro, non ?

Dermot est le sosie de mon frère Jason, qui est avec Michele depuis longtemps - enfin, longtemps pour Jason.

— Oui, c'est sûr, je ne pourrais pas regarder - ou alors, seulement pour faire un petit travail de comparaison !

Nos éclats de rire ont fusé avec gaieté.

Pendant qu'elles poursuivaient leur conversation, j'examinais les alentours avec curiosité : c'était la première fois que je venais ici un soir de salle comble et je n'avais jamais assisté à une *ladies' night.* Je dois dire aussi que le personnel m'intriguait tout particulièrement.

Nous avions réglé nos entrées à une jeune femme très plantureuse dont les mains étaient palmées. Elle m'avait adressé un grand sourire en remarquant mon expression interloquée, mais mes amies ne lui avaient pas même accordé un second regard. Après avoir passé la porte intérieure, c'était un elfe du nom de Bellenos qui nous avait guidées jusqu'à notre table. La dernière fois que je l'avais vu, il brandissait la tête de l'un de mes ennemis. Si si, sa tête.

Aucune de mes amies n'avait rien remarqué non plus, au sujet de Bellenos. Mais pour moi, il n'avait pas l'apparence d'un être humain ordinaire. Son crâne était recouvert d'une fourrure lisse de couleur auburn. Ses yeux obliques étaient noirs et très écartés. Ses taches de rousseur étaient trop grandes et les pointes fines et aiguisées de ses longues dents luisaient dans la pénombre. Lorsque je l'avais rencontré la première fois, il était encore incapable de se faire passer pour un humain. C'était désormais chose faite.

— Amusez-vous bien, gentes dames, a-t-il fait de sa voix de basse. Nous avons réservé ces sièges tout spécialement pour vous.

Avant de se retourner pour rejoindre l'entrée, il m'a adressé son sourire si particulier.

On nous avait placées juste à côté de la scène. Une carte manuscrite posée sur la nappe indiquait « Dames de Bon Temps ».

— J'espère que je pourrai remercier Claude très personnellement, a énoncé Kennedy, la voix gorgée de volupté, provoquant un gloussement chez Michele.

Ah. Apparemment, Kennedy et Danny n'étaient pas en harmonie, ces temps-ci.

Finalement, le fait d'être proche de Claude avait l'avantage de me faire connaître mes amies un peu mieux.

Tara a pris la parole, visiblement mal à l'aise.

— Sookie, le rouquin qui nous a accompagnées à la table t'a trouvée très mignonne.

Elle pensait à mon homme et vampire de mari, Eric Northman, estimant qu'il ne serait pas particulièrement ravi qu'un inconnu me reluque.

— Mais non. Je suis la cousine de Claude, alors il était poli, c'est tout.

— N'importe quoi ! Il te regardait comme si tu étais une glace à la vanille bourrée de pépites de chocolat. Il te dévorait des yeux.

Elle ne croyait pas si bien dire. Comme celles de tous les SurNat, les pensées de Bellenos m'étaient inaccessibles. Je peux affirmer toutefois que le régime alimentaire des elfes ne connaît pas vraiment d'interdits. Et d'ailleurs, j'espérais que Claude surveillait de près l'assortiment de faé de tout poil qu'il avait accumulé au *Hooligans.*

Entre-temps, Tara s'était plainte de ses cheveux, qui avaient perdu toute leur vigueur depuis le début de sa grossesse.

— Fais-toi faire un soin chez Death by Fashion, à Shreveport. Demande Immanuel, c'est le meilleur, lui a conseillé Kennedy.

— Il m'a fait une coupe, une fois, ai-je ajouté, à leur grand étonnement. Vous vous souvenez, quand je me suis fait brûler les cheveux ?

— Ah oui, quand le bar a été incendié, a approuvé Kennedy. C'était Immanuel ? Waouh. Dis donc, Sookie, je ne savais pas que tu le connaissais.

— Juste un peu. Je me demandais si j'irais le voir pour un balayage. Mais il est parti. Le salon n'a pas fermé, par contre.

— Tous les gens doués quittent l'État, a fait remarquer Holly.

Pendant qu'elles débattaient de cette question d'importance, je tentais de trouver une meilleure position sur l'inconfortable chaise pliante de métal. Coincée entre Holly et Tara, je me suis délicatement penchée vers l'avant pour faire glisser mon sac entre mes pieds. Petit à petit, en observant l'assemblée animée tout autour de moi, mon sentiment de malaise s'estompait.

J'avais bien le droit de m'amuser au moins un peu, non ? Je savais depuis ma dernière visite que le club était rempli de faé réfugiés. Ce n'était donc pas une surprise. J'étais en compagnie de mes amies, et elles étaient prêtes à passer une bonne soirée. Claude et Dermot faisaient partie de ma famille. Ils ne laisseraient personne me faire de mal. N'est-ce pas ? J'ai réussi à sourire à Bellenos lorsqu'il est venu allumer la bougie de notre table. Je riais à une blague salace de Michele lorsqu'une serveuse s'est dirigée vers nous pour prendre nos commandes. Mon sourire s'est immédiatement effacé. Je me souvenais d'elle.

— Je m'appelle Gift[1] et c'est moi qui m'occupe de vous ce soir, a-t-elle annoncé, toute guillerette.

Elle avait de beaux cheveux blonds et brillants, et elle était très jolie. Mais puisque j'ai du sang faé - car ma grand-mère a fauté, très magistralement -, les apparences séduisantes de la blonde ne me trompaient pas. Sa peau n'avait pas le teint de miel hâlé que tout le monde voyait. Elle était d'un vert excessivement pâle. Dans ses yeux, point de pupille. Ou alors, les pupilles et les iris avaient la même couleur. Elle a profité d'un instant de distraction des autres pour cligner des yeux à mon intention. Elle en avait deux. Des paupières. À chaque œil. J'ai eu le temps de le remarquer parce qu'elle s'est penchée tout près de moi pour murmurer à mon oreille.

— Bienvenue, notre Sœur.

Puis elle s'est redressée en accrochant un large sourire à ses lèvres.

— Alors, qu'est-ce que je vous sers ?

Elle maîtrisait parfaitement l'accent de la Louisiane.

— Eh bien, Gift, il faut savoir que nous sommes toutes du métier, alors on sera gentilles avec vous, a précisé Holly.

Gift a plissé les yeux coquettement.

[1] En anglais, *gift* signifie « cadeau ». Prononcer le g comme dans « gâteau » (toutes les notes sont du traducteur).

— C'est vraiment adorable ! Mais je savais que vous étiez gentilles, de toute façon ! Ah, j'adore la *ladies' night* !

Pendant que mes amies commandaient leurs boissons et des panières de beignets de cornichons ou de chips tortillas, je confirmais ma première impression : aucun des serveurs n'était humain. Seule la clientèle l'était.

Lorsque mon tour est arrivé, j'ai demandé une Bud Light. Gift s'est inclinée de nouveau pour me demander :

— Alors, ma copine, comment se porte le beau vampire ?

— Il va très bien, ai-je répondu avec raideur.

C'était loin d'être la vérité.

— T'es tellement mignonne, toi ! S'est-elle exclamée en me tapotant l'épaule comme si j'avais dit quelque chose de particulièrement intelligent.

Puis elle s'est adressée de nouveau à mon cercle d'amies.

— Tout est bon, mesdames ? Alors je vais passer vos commandes et récupérer vos boissons.

Puis elle s'est frayé un chemin à travers la foule avec l'assurance que procure l'habitude, sa chevelure blonde brillant comme un phare.

— Mais tu connais tout le personnel, ici ! Alors justement, comment va Eric ? a demandé Kennedy, qui

avait entendu Gift. Je ne l'ai pas vu depuis l'incendie au *Merlotte.* Aaah, Eric... Il est vraiment sublime, celui-là !

Un concert d'exclamations d'approbation a jailli tandis que Kennedy hochait la tête, comme empreinte d'une grande sagesse. Effectivement, c'était indéniable : Eric était à tomber. Pour Tara, le fait qu'il soit mort ne plaidait pas en sa faveur toutefois. Elle avait rencontré Claude par le passé, sans comprendre qu'il avait quelque chose de différent. Eric, lui, n'avait jamais tenté de se faire passer pour autre chose qu'un vampire. En conséquence, il figurerait pour toujours sur sa blacklist personnelle : elle avait eu des démêlés traumatisants avec un vampire, et l'aventure resterait à jamais gravée en elle.

— Il a du mal à s'évader de Shreveport. Il est submergé de boulot, ai-je expliqué avant de m'interrompre.

Il n'était jamais prudent de parler des affaires d'Eric.

— Il n'est pas jaloux, que tu viennes regarder d'autres mecs en train de faire un striptease ? Tu lui as dit, au moins ? m'a interrogée Kennedy.

Une certaine dureté perçait dans son sourire forcé. Pas de doute, l'orage couvait au sein du couple Kennedy-et-Danny. Et flûte. Je n'avais pourtant aucune envie d'en savoir plus.

— Eric a un corps magnifique et il en est très conscient. Je crois que ça ne l'inquiète pas du tout que je voie d'autres hommes déshabillés.

Je l'avais informé que j'allais au *Hooligans.* Je ne lui avais pas demandé la permission - il n'avait aucun droit sur moi. Mais j'avais tout de même tâté le terrain et guetté sa réaction. Depuis quelques semaines, nos relations s'étaient quelque peu gâtées et je ne voulais en aucun cas perturber notre entente fragile pour une broutille.

Comme je l'avais prévu, Eric ne s'était pas offusqué de notre sortie entre filles. Les préjugés des Américains modernes en matière de nudité lui semblaient risibles. Il avait vécu mille ans de nuits interminables et perdu ses propres tabous au passage - il n'en avait probablement jamais eu beaucoup.

Mon chéri ne ressentait donc aucune inquiétude, ni au sujet du spectacle, ni sur notre destination. Il ne semblait pas s'imaginer que le club de Monroe puisse présenter un danger quelconque. Même Pam, son bras droit, n'avait eu qu'un haussement d'épaules indifférent lorsqu'Eric lui avait raconté ce que nous autres, femmes humaines, allions faire pour nous amuser.

— Aucun vampire n'y sera, avait-elle conclu.

Après avoir taquiné Eric sur le fait que j'avais décidé d'aller voir d'autres hommes se dénuder, elle avait abandonné le sujet.

Depuis que mon arrière-grand-père Niall avait scellé les passages entre notre monde et celui des faé, mon cousin Claude recueillait au *Hooligans* un certain nombre de faé sans foyer en tous genres. Niall avait pris sa décision très soudainement. Jusque-là, il avait

toujours soutenu qu'humains et faé devaient se mêler les uns aux autres en toute liberté. Les faé et autres créatures faériques n'avaient pas tous eu le temps de gagner le monde de Faérie avant la fermeture des portails. Il en restait un, tout petit, dans les bois derrière ma maison. De temps à autre, les nouvelles filtraient par l'étroite ouverture.

À l'époque où ils croyaient qu'ils étaient les seuls faé à être restés de notre côté, Claude et mon grand-oncle Dermot étaient venus chez moi. Le peu de sang faé qui coulait dans mes veines leur procurait du réconfort. Leur exil imposé leur infligeait une souffrance terrible. Ils avaient toujours adoré le monde des humains mais ils avaient soif désormais de réintégrer leur propre univers.

Petit à petit, d'autres créatures avaient fait leur apparition au *Hooligans.* Au fur et à mesure, Dermot et Claude -Claude tout particulièrement - s'absentaient plus souvent de chez moi. Ce qui m'arrangeait, car Eric ne pouvait passer la nuit avec moi s'ils étaient présents : le parfum d'un faé est si enivrant pour les vampires qu'ils deviennent fous. Pourtant, la compagnie réconfortante de mon grand-oncle Dermot me manquait souvent.

Alors que je pensais justement à lui, je l'ai aperçu derrière le bar. Bien qu'il soit le frère de mon grand-père faé, on dirait qu'il n'a pas trente ans.

— Sookie, regarde, c'est ton cousin, là-bas, a fait remarquer Holly. Je ne l'ai pas vu depuis la Baby Shower de Tara. Oh, la vache ! Qu'est-ce qu'il ressemble à Jason !

— C’est vrai, ils ont un air de famille, on ne peut pas dire le contraire, ai-je confirmé.

J’ai jeté un œil à la petite amie de Jason, qui n'était vraiment pas enchantée de voir Dermot. Elle avait eu affaire à lui alors qu’il était sous le coup d’un ensorcellement qui le rendait dangereux. Elle savait qu’il avait, depuis, récupéré sa santé mentale mais ne lui accordait toujours pas la moindre confiance.

— Je n'ai d’ailleurs jamais compris ton lien de parenté avec eux, a repris Holly.

À Bon Temps, tout le monde connaissait l’arbre généalogique de tout le monde.

— Quelqu’un vient d’un lit illégitime, ai-je répondu avec délicatesse. Je n’en dirai pas plus. Je ne l’ai su qu’en lisant des vieux papiers de famille, quand Gran est décédée.

Holly a pris un air entendu-ce qui, pour elle, représente un exploit.

— Puisqu’on connaît un des managers, peut-être qu’on va avoir des boissons gratuites, non ? a demandé Kennedy. Ou alors une petite danse coquine sur mes genoux ?

— Hé ! S’est écriée Tara. Un stripteaseur à poil sur tes genoux ? Non, mais, tu plaisantes ! On ne sait pas où il a traîné avant !

— Tu gâches tout. Tu es jalouse parce que tes genoux, tu ne les vois même plus, a rétorqué Kennedy,

que j'ai fusillée du regard - Tara était très perturbée d’avoir perdu la ligne.

— Dis donc, tu pousses un peu, on a eu une table juste à côté de la scène, c’est déjà bien, ai-je fait remarquer à Kennedy.

Fort heureusement, nos boissons sont arrivées juste à ce moment. Nous avons laissé de bons pourboires à Gift.

Kennedy a pris une grande lampée de son cocktail - vodka, martini et jus de pomme - avant de pousser un long soupir béat.

— Il est d’enfer, cet Appletini !

Comme si elle avait ainsi donné le signal, les lumières se sont éteintes, les projecteurs se sont allumés, la musique a démarré, et Claude a fait irruption en dansant sur scène, vêtu d’un collant d’argent étincelant et de bottes. Et rien d’autre.

— Oh, nom de Dieu, Sookie, on en mangerait ! S’est étouffée Holly.

Ses paroles sont arrivées directement aux oreilles faé super sensibles de Claude. Il en a fait retirer les pointes, afin de passer plus facilement pour un humain, mais l’opération n’a pas affecté ses facultés auditives. Claude a dirigé son regard vers notre table et, en m’apercevant, m’a adressé un sourire rayonnant. Il s’est déhanché légèrement, les paillettes qui recouvraient ses jolies fesses accrochant la lumière, et les femmes entassées dans la salle se sont mises à applaudir.

— Alors, mesdames, vous êtes prêtes pour le *Hooligans* ? A tonitrué Claude dans le micro. Vous êtes prêtes à voir des hommes fabuleux vous montrer de quoi ils sont faits ?

Il a fait courir sa main sur ses abdos somptueux et levé un sourcil, sexy et suggestif à la fois, faisant ainsi brusquement monter la température d'un cran.

La musique a suivi et les hurlements se sont déchaînés. Même Tara s'est jointe à la vague d'enthousiasme qui a déferlé tandis qu'un rang d'hommes se déroulait sur scène derrière Claude. Nous en avions un en uniforme de policier (les strass en plus), un autre affublé d'un ensemble de cuir, encore un autre déguisé en ange - oui, il portait des ailes -et le dernier, c'était...

Un silence abasourdi s'est abattu sur notre table. Nous sommes toutes restées assises, immobiles, les yeux fixés droit devant, sans oser risquer un seul regard vers Tara.

Le dernier, c'était son mari, JB du Rone. Il avait endossé le costume d'un ouvrier en bâtiment : casque, gilet de sécurité, faux jean et grosse ceinture à outils. À la place des clés de douze, tournevis et autres, y étaient suspendus divers accessoires tels qu'un shaker à cocktails, une paire de menottes recouvertes de fourrure et un assortiment d'instruments douteux.

Très manifestement, Tara était la première surprise.

De tous les moments « Oh My God » de ma vie, celui-ci était l'OMG Numéro Un.

Tandis que Claude présentait les artistes et donnait leur nom de scène - celui de JB était Randy[2]-aucune d'entre nous n'osait même cligner de l'œil. Il devenait essentiel que l'une d'entre nous brise le silence. Soudain, j'ai aperçu la lumière au bout du tunnel glauque qu'empruntait notre conversation.

J'ai pris le ton le plus sincère que je pouvais :

— Oh, Tara ! Mais c'est tellement, tellement mignon de sa part !

Les autres femmes se sont tournées vers moi, leurs traits pleins d'espoir - j'allais leur montrer comment gérer ce moment d'horreur. J'entendais dans mon esprit les pensées de Tara, qui n'avait qu'une envie : traîner JB à l'abattoir et demander au boucher de le transformer en steak haché. Mais j'ai foncé malgré tout.

— Il fait ça pour toi et les bébés. Tu en es bien consciente, j'imagine ?

J'imprégnais chacune de mes paroles de toute la sincérité dont j'étais capable. Je me suis penchée plus près d'elle en prenant sa main. Elle devait à tout prix m'entendre malgré le vacarme de la musique.

— Tu sais très bien que l'argent supplémentaire, il voulait que ce soit une grande surprise pour toi.

Elle a réussi à desserrer ses lèvres raidies.

— Eh bien côté surprise, c'est réussi.

[2] *Randy,* en anglais, signifie également « chaud lapin ».

Du coin de l'œil, j'ai aperçu Kennedy qui fermait les yeux, reconnaissante de l'occasion que je fournissais ainsi à tout le monde. L'esprit de Holly laissait s'échapper un véritable flot de soulagement et Michele s'est détendue brusquement. Maintenant qu'elles avaient un chemin à suivre, elles s'y sont engouffrées. Kennedy a raconté la dernière visite de JB au *Merlotte,* pendant laquelle il lui avait confié toute son inquiétude quant aux factures médicales qu'il s'attendait à devoir payer.

— Vous attendez des jumeaux, alors il a peur que tu sois obligée de rester plus longtemps à l'hôpital.

Elle en inventait la moitié, mais son histoire était tout à fait crédible - et avec son passé de reine de beauté, Kennedy maîtrisait parfaitement les accents de la franchise.

La tension de Tara s'est relâchée très légèrement, mais j'ai continué à écouter son esprit pour être en mesure de contrôler la situation si nécessaire. Elle n'en était plus à exiger que nous quittions la salle toutes en chœur. Lorsque Holly a demandé d'une voix hésitante si elle se sentait trop mal à l'aise pour rester, Tara, le regard noir, nous a toutes fixées à tour de rôle.

— Non mais tu rigoles.

Dieu merci, notre seconde tournée est arrivée à point nommé, et les panières de beignets et de chips tout de suite après. Nous nous efforcions de faire comme si de rien n'était - et nous nous en sortions d'ailleurs assez bien -lorsque le tube *Touche moi la*

matraque a démarré pour annoncer l'arrivée du « policier ».

Celui-ci était un faé de sang pur. Un peu trop mince à mon goût mais vraiment magnifique - aucun faé n'est jamais laid. Pour ne rien gâcher, « Dirk » était un très bon danseur, avec un sens du rythme extraordinaire, et prenait manifestement grand plaisir à exécuter son numéro. Chaque centimètre carré de sa peau, dénudée au fur et à mesure de l'effeuillage, révélait un corps musclé qui mettait l'eau à la bouche. De toute évidence, le fait d'être un tel objet de désir lui procurait une satisfaction intense. C'était à se demander si tous les faé, à l'instar de Claude, étaient vaniteux et obsédés par leur apparence.

Tout au long de sa progression sur scène, Dirk ondulait sensuellement, et les billets sont venus se loger en pagaïe dans le string dont il était maintenant vêtu. Il était très évident que la nature s'était montrée généreuse avec lui et qu'il appréciait toute l'attention qu'on lui prodiguait. De temps à autre, une femme plus téméraire que les autres le frottait de sa main et Dirk s'effaçait, faisant « non » du doigt pour réprimander la fautive.

La première fois que c'est arrivé, Kennedy a eu une moue de désapprobation et j'étais bien d'accord avec elle. De son côté, Dirk se montrait extrêmement tolérant, voire même encourageant. Il s'est penché sur une donatrice particulièrement généreuse pour l'embrasser rapidement, et la clameur frénétique s'est encore intensifiée. En principe, je suis douée pour estimer le montant des pourboires, mais dans le cas présent, je

n’avais aucune idée de la somme qu’il avait pu récolter avant de quitter la scène, d’autant qu’il avait tendu plusieurs fois des poignées entières de billets à Dermot. Son numéro parfaitement réglé s’est terminé exactement en même temps que la musique, et Dirk s’est incliné avant de disparaître en courant.

En très peu de temps, le stripteaseur avait enfilé de nouveau son pantalon de policier étincelant et revenait en salle, se promenant parmi la foule et souriant toujours aux femmes qui lui offraient un verre, leurs numéros de téléphone, et toujours plus de billets verts. Dirk ne buvait qu’une gorgée par ci, par-là, acceptait les numéros avec un œil charmeur et glissait l’argent à sa taille - on aurait dit qu'il portait une ceinture verte.

Ce n’était pas le genre de soirée que j’aurais choisi en temps normal, mais, très franchement, je ne voyais pas où était le mal. Toutes ces femmes avaient ainsi l’occasion de hurler et de se laisser aller, mais dans un environnement contrôlé. Et surtout, elles s’amusaient énormément.

Certaines d’entre elles étaient suffisamment captivées pour venir toutes les semaines (je recevais beaucoup d’informations diffusées par la multitude de cerveaux), mais finalement, ce n’était pas si souvent. Elles ne savaient pas qu’elles admiraient des elfes et des faé. Les corps et les talents qui les séduisaient tant n’avaient rien d’humain (en dehors de ceux de JB). Mais après tout, ce qu’elles ignoraient ne pouvait pas leur faire de mal, bien au contraire -en tout cas ici.

Les numéros suivants ont continué dans la même veine. L'ange, alias « Gabriel », n'avait absolument rien d'angélique et de petites plumes blanches voletaient partout tandis qu'il se débarrassait apparemment de ses ailes (j'étais certaine qu'il en avait de bien réelles, mais qu'elles étaient invisibles) et de chaque parcelle de son costume, au son des accords d'un morceau intitulé *Ton corps divin.* Tout comme le policier, il affichait une anatomie de rêve. La nature l'avait doté d'atouts impressionnants et sa peau épilée semblait aussi douce que des fesses de bébé - il n'évoquait rien du bébé, cependant. Les femmes tendaient les mains pour attraper les plumes qui voltigeaient comme pour saisir la créature qui les avait portées.

Quand Gabriel est revenu en salle - ailes de nouveau déployées et petit monokini blanc bien en place - Kennedy l'a agrippé alors qu'il passait à côté de nous. Au fur et à mesure qu'elle ingérait ses cocktails, elle perdait ses inhibitions. L'ange a plongé son regard dans celui de Kennedy, la considérant de ses yeux dorés et luisants - c'est du moins ainsi que je les voyais. Avec un regard aviné et énamouré, Kennedy lui a tendu sa carte de visite en passant la main sur ses tablettes de chocolat. Tandis qu'il se détournait, j'ai doucement inséré un billet de cinq dollars entre ses doigts tout en retirant la carte de Kennedy. Les yeux dorés se sont fichés dans les miens.

— Notre Sœur...

Malgré tout le vacarme qui annonçait le numéro suivant, j'entendais parfaitement sa voix.

Avec un sourire, il s'est éloigné, à mon grand soulagement, et j'en ai profité pour faire disparaître la carte de Kennedy dans mon sac à main. Mentalement, j'ai levé les yeux au ciel - le concept même d'une barmaid avec une carte de visite me semblait ridicule. Sacrée Kennedy. Typique.

Pour l'instant, Tara n'avait pas passé une soirée trop éprouvante. Mais l'heure tournait et JB allait bientôt monter sur scène. L'angoisse s'est emparée de notre petit groupe. Dès qu'il a bondi sur les planches et s'est mis à danser, j'ai lu dans ses pensées qu'il ne savait rien de la présence de sa femme - l'esprit de JB est comme un livre ouvert, avec à peu près deux mots par page. Avec une certaine surprise, j'ai constaté que son numéro était parfaitement abouti et sophistiqué, et qu'il était d'une souplesse époustouflante. Les dames de Bon Temps faisaient de grands efforts pour ne pas se regarder.

« Randy » s'en donnait à cœur joie. Quand il en est arrivé à son string, tout le monde - enfin presque - partageait son enthousiasme et le nombre de billets qu'il récoltait le prouvait largement. Je percevais en direct de son cerveau que cette adulation nourrissait un besoin extrême. Son épouse, enceinte et épuisée, ne rayonnait plus de plaisir chaque fois qu'elle le voyait dans le plus simple appareil. JB avait tellement l'habitude d'être admiré que c'était pour lui une nécessité absolue - quelle que soit l'origine de l'émerveillement.

Tara avait quitté la table en marmonnant, au moment même où son époux s'était montré. Il ne l'a donc pas vue tandis qu'il s'approchait de notre côté en

dansant. Dès qu'il nous a remarquées, une légère inquiétude a assombri son beau visage. Heureusement, il était suffisamment professionnel pour poursuivre et une bouffée de fierté m'a gonflé le cœur. Malgré la climatisation poussée à fond, il transpirait en ondoyant. Musclé et vigoureux, il était incroyablement sexy. Nous n'avons pas osé contribuer à ses pourboires, mais nous avons constaté avec soulagement qu'il en avait touché autant que les autres.

Après son départ, Tara est revenue s'asseoir avec nous. Elle avait une lueur étrange dans le regard.

— J'ai tout vu, depuis le fond, a-t-elle avoué.

Nous étions suspendues à ses lèvres.

— Il ne s'en est pas mal sorti, a-t-elle conclu.

Nous avons soufflé à l'unisson.

— Chérie, il était vraiment, vraiment bon, a précisé Kennedy en hochant la tête avec insistance, si fort que ses cheveux bruns volaient à chaque mouvement.

— Tu as une de ces chances, toi ! A rajouté Michele. Et vos bébés seront superbes et puis ils auront le sens du rythme, c'est sûr !

Nous ne savions plus trop quoi dire, mais la musique a annoncé le numéro du type en cuir, ce qui nous a sauvées. Il devait être au moins en partie démon, d'une espèce que je n'avais pas encore rencontrée. Sa peau cuivrée évoquait, aux yeux de mes amies, celle d'un homme des Premières Nations. Pour moi, il n'en était

rien mais je n'allais sûrement pas les contrarier. Il avait effectivement les cheveux raides et noirs et des yeux très sombres. Et il savait fort bien secouer son tomahawk... Il portait des piercings aux tétons, pour le plus grand bonheur de ces dames. Moi, ça ne m'inspire rien du tout, même si je souriais tout en applaudissant, comme tout le monde.

Je commençais malgré tout à m'ennuyer. Sur un plan émotionnel, Eric et moi n'étions plus sur la même longueur d'onde, ces temps-ci. Physiquement, pourtant, tout fonctionnait à merveille - je sais, c'est difficile à croire. Je me suis mise à penser que j'étais peut-être trop gâtée. Avec Eric, le sexe n'avait jamais rien d'ennuyeux. Jamais.

Peut-être qu'il accepterait de danser pour moi, si je le lui demandais gentiment... J'étais perdue dans mes fantasmes lorsque Claude est revenu sur scène, toujours en collant pailleté et en bottes.

Claude était parfaitement confiant, sachant pertinemment que la salle retenait son souffle, dans l'espoir d'apercevoir toujours plus de peau nue sur sa petite personne. Ce genre d'assurance se sent tout de suite et paie bien. En outre, il était d'une souplesse étourdissante.

— Oh ! Mon Dieu, s'est exclamée Michele, la voix soudain rauque. En fait, il n'a pas vraiment besoin de partenaire...

Holly, la bouche ouverte, l'approuvait pleinement.

Même moi, qui connaissais le personnage par cœur, et qui savais à quel point il pouvait se montrer désagréable, j'ai ressenti un petit choc, là, en dessous de la ceinture. Le pur plaisir que ressentait Claude, inondé d'attention et d'admiration, tenait de la béatitude.

En guise de final à cette soirée, Claude a soudain bondi dans la salle et dansé dans la foule, en string. L'assemblée tout entière semblait bien décidée à vider son portefeuille. Aux billets d'un dollar s'ajoutaient quelques billets de cinq et même de dix. Claude distribuait des baisers avec largesse, tout en évitant les contacts plus personnels avec une agilité qui trahissait presque sa nature de non-humain. Lorsqu'il s'est rapproché de notre table, Michele a logé sa contribution sous la ficelle à sa taille :

— Mec, tu l'as bien gagné.

Claude lui a retourné son sourire avant de s'arrêter à côté de moi et de s'incliner pour m'embrasser sur la joue. J'ai sursauté. Les femmes autour de nous ont hurlé d'excitation, exigeant d'être gratifiées à leur tour. Il a passé son chemin, me laissant seule avec le souvenir du feu qui luisait dans ses yeux sombres et du froid inattendu que ses lèvres avaient déposé sur ma peau.

Je n'avais plus qu'une envie : laisser un beau pourboire pour Gift et sortir d'ici.

C'est Tara qui nous a ramenées, car Michele avait un peu trop bu. Tara n'était que trop contente d'avoir une excuse pour demeurer silencieuse. Les autres

bavardaient de leur soirée avec animation, prenant soin de laisser Tara s'adapter à ce qui s'était produit.

— J'espère que je ne me suis pas trop amusée, disait Holly. Je détesterais ça, si Hoyt allait dans un bar à striptease tout le temps.

— Ça t'ennuierait vraiment, s'il y allait, rien qu'une fois ? Lui ai-je demandé.

— Ça ne me plairait pas, ça c'est sûr, a-t-elle répondu avec franchise. Mais si c'était pour une soirée d'enterrement de vie de garçon, par exemple, je n'en ferais pas un drame.

— Moi, je ne pourrais pas le supporter, si Jason y allait, est intervenue Michele.

— Tu crois qu'il te tromperait avec une danseuse ? l'a interrogée Kennedy.

Elle cuvait ses cocktails et c'était l'alcool qui parlait, j'en étais certaine.

— En tout cas, s'il le faisait, il se retrouverait dehors avec un œil au beurre noir ! a rétorqué l'intéressée.

Après un instant, elle s'est radoucie légèrement :

— Je suis un peu plus âgée que Jason, et peut-être que mon corps n'est plus ce qu'il était. Oh, je suis encore très bien, mais peut-être pas autant que les danseuses les plus jeunes.

— Un homme, ce n'est jamais content de ce qu'il a, même si c'est génial, a marmonné Kennedy.

— Mais qu'est-ce que tu as, toi ? Danny et toi, vous vous êtes disputés ? Il y a une autre femme ? Est intervenue Tara sans prendre de gants.

Kennedy l'a fusillée du regard et, pendant un instant, j'ai cru qu'elle allait répondre assez méchamment. Je craignais la guerre ouverte.

Mais elle s'est ravisée avant d'expliquer :

— Il manigance quelque chose et il ne veut rien me dire. Il va s'absenter les lundis, mardis et vendredis, matin et soir. Il refuse de me dire où et pourquoi.

Danny était fou amoureux d'elle - même le dernier des idiots pouvait s'en rendre compte. Kennedy ne s'en apercevait même pas et nous en étions muettes de stupeur.

— Mais tu lui as posé la question ? a demandé Michele, toujours directe.

— Sûrement pas !

Kennedy était trop fière (elle avait surtout trop peur, mais j'étais la seule à le savoir) pour parler franchement à Danny.

— Bon, écoute, ai-je coupé. Je ne sais pas à qui demander ni quelle question je pourrais poser, mais si j'entends parler de quoi que ce soit, je te le dirai. À mon avis, tu ne devrais pas t'inquiéter. Danny ne te tromperait jamais.

Tant d'insécurité, derrière tant de beauté... C'était à pleurer.

— Merci, Sookie, m'a répondu Kennedy en étouffant un sanglot.

Oh la la ! Quelle fin lamentable pour la soirée...

J'ai aperçu ma porte d'entrée avec un intense soulagement. J'ai distribué des « merci » et des « au revoir » avec toute la gaieté dont j'étais capable et me suis précipitée vers mon entrée. Évidemment, les projecteurs extérieurs étaient allumés, et évidemment, Tara n'a fait son demi-tour qu'après avoir constaté que j'étais bien rentrée à l'intérieur. J'ai immédiatement tourné la clé. Ma maison était encerclée de sorts de protection destinés à éloigner tout ennemi surnaturel, mais les serrures et les clés, ça ne peut pas faire de mal.

Aujourd'hui j'avais travaillé, enduré la foule en délire et la musique assourdissante, et géré les instants mélodramatiques de la soirée. En outre, lorsqu'on est télépathe, le cerveau s'épuise. Malgré tout, je me sentais trop énervée pour aller tout de suite au lit. J'ai décidé de vérifier ma messagerie.

Je n'avais pas eu l'occasion de m'asseoir à mon ordinateur depuis plusieurs jours. J'avais reçu dix messages. Deux de Kennedy et Holly me donnant une heure de rendez-vous pour aujourd'hui. Bouton « Supprimer ». Les trois suivants comportaient de la publicité. Idem. Ensuite, il y avait un message d'Amelia, avec une pièce attachée : une photo d'elle et de son homme, Bob, dans un café à Paris.

« On passe de bons moments, écrivait-elle. La communauté ici est très chaleureuse. Je crois que mon petit problème avec la communauté de LNO est pardonné. Et toi, tu m'as pardonné ? »

Pour Amelia, le mot « communauté » se référait à son coven, son clan. Et son « petit problème » était survenu lorsqu'elle avait accidentellement transformé Bob en chat. Maintenant qu'il avait repris forme humaine, ils étaient à nouveau ensemble. Allez comprendre. Et là, ils étaient à Paris !

— Il y en a qui ont sacrément de la chance, me suis-je plainte à voix haute.

Et pour ce qui était de lui pardonner... Elle avait tenté de me mettre Alcide Herveaux dans les pattes - dans mon lit, en fait. J'étais toujours furieuse. Je ne m'attendais pas à cela de sa part. Non. Je ne lui avais pas entièrement pardonné. Mais je faisais de mon mieux.

A cet instant, un coup discret s'est fait entendre à ma porte de devant. J'ai sursauté en me retournant d'un coup. Je n'avais entendu ni véhicule, ni bruit de pas. En principe, c'était le signe qu'un vampire s'apprêtait à me rendre visite. Mais en déployant mon talent, j'ai rencontré un cerveau qui ne correspondait en rien au néant de celui d'un vampire.

Un second coup discret a retenti. Je me suis faufilée à la fenêtre pour risquer un œil. Puis j'ai ouvert la porte à toute volée.

C'était mon arrière-grand-père. Je lui ai sauté au cou.

— Grand-père ! J'ai cru que je ne vous reverrais jamais ! Comment allez-vous ? Entrez !

Niall dégage un parfum irrésistible - c'est un faé. Pour certains vampires particulièrement sensibles, j'en porte une trace très légère - de mon côté toutefois, je suis incapable de la détecter. Bill, mon ancien petit ami, m'a expliqué que pour lui, ce parfum lui rappelle le goût des pommes dont il s'est toujours souvenu.

Emmitouflée bien au chaud dans la présence indomptable de mon arrière-grand-père, j'ai ressenti la vague d'affection et d'émerveillement qui déferlait toujours sur moi dans ces cas-là. Sans âge, avec sa haute stature et son maintien royal, vêtu d'un costume noir, d'une chemise blanche et d'une cravate noire, Niall était d'une beauté éblouissante.

Je dois avouer qu'il n'était pas toujours d'une franchise irréprochable. Selon la tradition, les faé ne peuvent pas mentir, et c'est d'ailleurs ce qu'ils affirment. Ils contournent néanmoins la vérité si cela leur chante, et sans complexe - c'est le moins qu'on puisse dire. Je me disais aussi parfois que Niall était en vie depuis si longtemps que sa mémoire devait lui jouer des tours. J'avais tendance à l'oublier lorsque je me trouvais en sa compagnie, et m'efforçais toujours de m'en souvenir.

— Je me porte bien, comme tu peux le constater, a-t-il dit en soulignant d'un geste sa somptueuse apparence.

Je crois cependant qu'il voulait simplement attirer mon attention sur le fait qu'il n'était pas blessé.

— Et toi, tu es de toute beauté, comme à ton habitude, a-t-il ajouté.

Les faé emploient un langage plutôt fleuri - sauf s'ils vivent parmi nous depuis longtemps, comme Claude.

— Je croyais que vous étiez enfermés de l'autre côté.

— J'ai élargi le portail dans tes bois, a-t-il expliqué d'un ton nonchalant.

Pourtant, il en avait fait toute une histoire, scellant les ouvertures entre les deux mondes à tout jamais pour protéger l'humanité des faé, tranchant tous ses liens professionnels avec le genre humain, et ainsi de suite. Et maintenant, il agrandissait un portail pour permettre son passage ? Rien que pour vérifier que j'allais bien ? J'avais beau être l'arrière-petite-fille la plus aimante qui soit, je sentais qu'il y avait anguille sous roche...

— Je savais que le portail se trouvait là, ai-je précisé en attendant de trouver mieux à dire.

Il a penché la tête de côté, révélant sa curiosité. Sa chevelure blond-blanc a suivi le mouvement comme un rideau de satin.

— C'est toi qui as fait passer le corps ?

— Je suis désolée. Je ne savais pas où le ranger.

L'élimination de cadavres ne fait pas partie de mes talents.

— Si tel était ton objectif, sache qu'il a été entièrement consommé. Je te prie pourtant de t'abstenir à l'avenir. Nous ne souhaitons pas qu'il y ait foule autour du portail.

Il me réprimandait gentiment, comme si j'avais nourri mon chien à table.

— Pardon. Alors, pourquoi vous êtes là ?

J'ai compris soudain que je m'étais exprimée de manière un peu abrupte et me suis mise à rougir.

— Je veux dire, pour quelle raison ai-je l'honneur de recevoir votre visite ? Puis-je vous offrir à boire ou à manger ?

— Non merci, chère enfant. Où as-tu passé la soirée ? Tu sens le faé, l'humain et un assortiment d'autres créatures…

J'ai pris une grande inspiration avant de me lancer. J'ai tenté d'expliquer le concept d'une *ladies' night* au *Hooligans.* Plus j'avançais, et plus je me sentais ridicule. Lorsque je lui ai dit qu'une fois par semaine des femmes humaines payaient pour avoir le droit de voir des hommes en train de se déshabiller, il a pris une expression ébahie. L'idée le dépassait complètement.

— Les hommes en font-ils autant ? Tu veux dire qu'ils se rendent, en groupe, dans des bâtiments prévus à cet effet, et qu'ils versent de l'argent pour regarder des femmes se dévêtir ?

— Absolument. Et les hommes le font bien plus que les femmes. C'est d'ailleurs ce qui se passe le soir au *Hooligans* pendant tout le reste de la semaine.

— Et c'est ainsi que Claude gagne sa vie, a murmuré Niall, perplexe. Mais pourquoi les hommes ne demandent-ils pas simplement aux femmes de retirer leurs vêtements, s'ils veulent voir leurs corps ?

J'ai repris une grande inspiration. Avant de souffler sans poursuivre. C'était tout simplement trop compliqué, pour un faé qui n'avait jamais vécu dans notre monde. Niall n'était pas un résident et ne venait qu'en touriste.

— Passons sur ce sujet pour l'instant, et même si possible pour toujours, d'accord ? Vous êtes certainement venu me parler de quelque chose d'important, non ?

— C'est le cas, en effet. Puis-je m'asseoir ?

— Je vous en prie.

Nous nous sommes assis tous les deux sur le canapé, légèrement tournés l'un vers l'autre, et nous nous sommes dévisagés un instant. Rien de tel qu'un regard de faé pour avoir l'impression que les moindres défauts ressortent...

— Tu t'es bien remise, a-t-il fait remarquer à mon grand étonnement.

— Oui, c'est vrai. Il a fallu du temps.

Je luttais pour ne pas baisser le regard - j'avais presque l'impression que les cicatrices de ma cuisse se voyaient sous mes vêtements.

Ce que Niall voulait dire, c'est que je semblais aller très bien, pour quelqu'un qui a été violemment torturé.

Deux faé mal intentionnés, qui s'étaient fait limer les dents en pointe pour imiter celles des elfes, m'avaient infligé des dégâts permanents. Niall et Bill étaient arrivés juste à temps pour sauver ce qui restait de mon corps et de ma raison.

Je me suis contrainte à lui sourire.

— Merci d'être arrivés au bon moment. Je n'oublierai jamais ce que j'ai ressenti quand je vous ai vus tous les deux.

Niall a fait un geste de dénégation.

— Tu es de mon sang.

C'était pour lui une raison suffisante. Je me suis prise à penser à mon grand-oncle Dermot, le fils de Niall, mi-faé, mi-humain. Dermot pensait que Niall l'avait ensorcelé et rendu fou. Contradictoire et très curieux, non ? J'ai failli en faire la remarque à mon arrière-grand-père et me suis ravisée. Je ne l'avais pas vu depuis très longtemps et je ne voulais aucune dispute.

— Lorsque j'ai passé le portail, ce soir, j'ai senti du sang dans le sol autour de ta maison, a-t-il repris soudain. Du sang humain et du sang faé. Et à présent, je

flaire du sang faé là-haut dans ton grenier. Versé tout récemment. Des faé habitent ici. Qui sont-ils ?

Niall a saisi mes mains dans les siennes, dont la peau était si douce. Un flot de bien-être m'a envahie.

— Claude et Dermot. Ils vivent ici, la plupart du temps. Quand Eric vient passer la nuit avec moi, ils s'en vont chez Claude à Monroe.

Niall a pris un air extrêmement pensif.

— Quelle raison Claude t'a-t-il donnée de vouloir vivre dans ta maison ? Pourquoi lui avoir accordé ta permission ? As-tu pratiqué le sexe avec lui ?

Il ne semblait ni perturbé ni en colère, mais ses questions me semblaient relativement incisives...

— Premièrement, je ne couche pas avec des membres de ma famille, ai-je rétorqué sèchement.

Mon patron, Sam Merlotte, m'a appris que ce type de relation ne représente pas forcément un tabou pour les faé, mais pour moi, c'est sans appel. Encore une fois, j'ai repris une profonde inspiration - j'allais bientôt faire de l'hyperventilation.

— Le sexe entre membres d'une même famille, ce n'est pas admis chez les humains.

Et je me suis interrompue avant d'ajouter quoi que ce soit. Pas la peine d'épiloguer sur ce point.

— Mais j'ai dormi dans le même lit que Dermot et Claude, parce qu'ils m'avaient dit qu'ils se sentiraient

mieux. Je dois dire que ça m'a aidée, moi aussi. Depuis la fermeture de leur monde, ils ont l'air un peu perdu, tous les deux. Il y a un certain nombre de faé qui sont restés de ce côté, et ils sont très malheureux, vous savez.

Je faisais de mon mieux pour ne pas sembler lui adresser de reproches, mais le *Hooligans,* c'était un peu comme Ellis Island si on fermait les frontières américaines.

Niall n'avait cependant pas l'intention de se laisser détourner de son objectif.

— Il est bien naturel que Claude veuille se rapprocher de toi. Nous recherchons toujours la compagnie de ceux qui ont du sang faé. As-tu jamais soupçonné toutefois qu'il puisse... avoir un autre mobile?

Avais-je détecté une légère hésitation dans les paroles de Niall ? Car oui, effectivement, je pensais que les deux faé avaient bien une autre raison d'être attirés par ma personne et ma maison. J'espérais cependant que c'était inconscient. J'avais soudain devant moi l'occasion de me décharger d'un secret qui devenait très lourd et de récupérer des informations sur un certain objet qui se trouvait en ma possession. J'ai ouvert la bouche pour raconter à Niall que j'avais trouvé quelque chose, dans un compartiment dissimulé au creux d'un vieux bureau.

Mais soudain, la voix de la prudence, celle que ma vie en tant que télépathe m'a appris à écouter, s'est mise à s'agiter en tous sens, en hurlant *Mais tais-toi donc !*

J'ai ajusté le tir.

— Et vous, vous croyez qu'ils ont une autre raison?

Niall n'avait mentionné que son petit-fils, Claude, faé pure souche, sans faire référence à Dermot, son fils à moitié humain. Niall me témoignait toujours énormément d'affection, alors que je n'avais qu'une trace infime de sang faé. Je ne comprenais donc pas pourquoi il ne montrait pas de tendresse pour Dermot. Celui-ci avait commis des actes répréhensibles. Mais il était envoûté, à l'époque. Malgré tout, Niall ne lui pardonnait rien. Et à ce moment précis, Niall me contemplait, le regard soupçonneux, la tête penchée sur le côté.

Mon sourire le plus gai a fait une apparition instantanée. Une certaine inquiétude me gagnait.

— Claude et Dermot participent énormément, ils m'aident bien. Ils ont descendu tout le vieux bazar du grenier. J'en ai vendu une partie à un antiquaire de Shreveport, d'ailleurs.

Niall m'a retourné mon sourire en se levant. En un clin d'œil, il avait glissé jusqu'en haut des escaliers à l'étage. Il en est redescendu quelques minutes plus tard. J'en étais restée bouche bée. Même pour un faé, c'était un comportement plus qu'étrange.

— J'imagine que vous êtes allé flairer le sang de Dermot ? Ai-je émis prudemment.

Niall m'a regardée en souriant et sa beauté m'a réchauffée.

— Je vois bien que je t'ai offensée, ma chère enfant. Pourquoi y avait-il du sang dans le grenier ?

Toujours aucune mention de Dermot lui-même.

— Il y avait un humain à ma poursuite et il est entré. Dermot travaillait et ne l'a pas entendu. L'humain l'a mis K-O - il lui a tapé sur la tête, ai-je corrigé devant l'expression perplexe de Niall.

— Le sang humain que je flaire dehors, dans la terre, c'est donc le sien ?

Il y en avait eu tellement. Vampires et humains, comme Loups et faé avaient versé le leur sur mes terres.

J'ai réfléchi un instant.

— Possible. Bellenos a guéri Dermot, et ils ont attrapé les types...

Je me suis tue. À la seule mention du nom de Bellenos, les yeux de Niall avaient lancé des éclairs. Et ce n'étaient pas des éclairs de joie.

— Bellenos. L'elfe.

— Oui, ai-je fait tout simplement.

Puis il a brusquement tourné la tête. Il avait entendu quelque chose que mon oreille ne pouvait discerner.

Apparemment, nous étions tellement absorbés par notre conversation que nous n'avions pas remarqué le bruit de la voiture dans la cour, mais Niall avait perçu celui de la clé dans la serrure.

— Alors, ma cousine, tu as aimé le show ?

La voix de Claude me parvenait depuis la cuisine. J'ai eu tout juste le temps de me dire : *Oh, non ! Encore un moment OMG !*

Claude et Dermot ont fait irruption dans le séjour.

Le temps s'est figé. Les trois faé échangeaient des regards comme des cow-boys à O.K. Corral. Chacun attendait des autres le geste qui déciderait de l'issue : bagarre ou conversation.

Je me suis ruée entre eux comme si on m'avait chauffé l'arrière-train au fer rouge.

— Ma maison, mon règlement ! Pas de bagarre ! Pas. Le moindre. Petit peu.

Le silence s'est prolongé un instant et enfin Claude a repris.

— Bien sûr que non, Sookie. Prince Niall. Grand-père. J'avais peur de ne jamais te revoir.

— Claude, l'a salué Niall, en inclinant la tête à l'intention de son petit-fils.

— Bonjour, Père, a dit Dermot d'une voix à peine perceptible.

Niall n'a pas adressé un regard à son enfant.

Embarrassant.

2.

Ah, les faé ! Avec eux, rien n'est jamais simple. Et c'est ce qu'aurait dit ma grand-mère Adele, Dieu ait son âme. Je précise qu'elle avait entretenu une longue aventure avec Fintan, le jumeau de Dermot. La liaison avait entraîné l'arrivée de ma tante Linda et de mon père, Corbett, tous deux décédés depuis des années.

— Je crois qu'il est temps de parler franchement, ai-je conseillé d'une voix (faussement) assurée. Niall, peut-être que vous pourriez nous expliquer pourquoi vous faites semblant de ne pas remarquer Dermot, alors qu'il est là devant vous. Et pourquoi vous l'avez ensorcelé.

Quelle habileté.

Ou peut-être pas. Niall m'a gratifiée de son regard le plus hautain.

— Celui-là m'a défié, a-t-il annoncé en inclinant la tête en direction de son fils.

Dermot a courbé la sienne. Je ne savais pas s'il baissait les yeux pour ne pas provoquer Niall, pour dissimuler sa rage ou pour trouver les mots.

Le fait d'avoir un lien de parenté avec Niall, même espacé de deux générations, ne me facilitait pas la tâche. Je lui étais très étroitement attachée.

Je me suis dit brusquement que si sa beauté et sa puissance s'étaient associées à une ligne d'action cohérente et une cause noble, on aurait même pu le prendre pour un ange. Cette conclusion soudaine n'aurait pas pu m'apparaître à un moment moins opportun. Je me suis secouée pour reprendre mes esprits.

— Ton regard est bien étrange, a fait remarquer Niall. Que se passe-t-il, ma chère enfant ?

— Depuis qu'il est ici, mon grand-oncle a fait preuve de gentillesse et d'intelligence. Il a travaillé dur. La seule chose qui ne va pas chez lui, c'est qu'il est un peu fragile, sur le plan psychologique. Et ça, c'est parce qu'il a été atteint de folie pendant des années. Pourquoi lui avez-vous fait ça ? « Il m'a défié ». Mais ce n'est pas une réponse, ça !

— Je n'ai pas à me justifier vis-à-vis de toi, a rétorqué Niall, royal. Je suis le dernier prince de Faérie.

— Je ne vois pas pourquoi ça m'interdirait de vous poser des questions. Moi, je suis une Américaine ! Ai-je répliqué en me redressant avec fierté.

Le regard qui m'observait attentivement s'est fait glacial.

— Je t'aime, a-t-il précisé, sans le moindre atome d'amour dans la voix. Mais tu vas trop loin.

— Si vous m'aimez - ou même si vous me respectez un tant soit peu -, vous allez devoir répondre à ma question. J'aime Dermot aussi.

Claude ne bougeait pas d'un poil. Neutralité absolue. La Suisse dans toute sa splendeur. Je savais qu'il ne parlerait ni pour moi, ni pour Dermot, ni pour Niall. La seule cause qui l'intéressait, c'était la sienne.

— Tu t'es allié aux faé des eaux, a reproché Niall à Dermot.

— C'était après que tu m'as ensorcelé, a protesté Dermot, levant rapidement le regard vers son père.

— Tu les as aidés à tuer le père de Sookie, ton propre neveu.

— Je ne les ai pas aidés. Et je ne me trompe pas sur ce point. Même Sookie me croit et elle me permet de vivre chez elle.

— Tu n'avais pas toute ta tête. Je sais que tu n'aurais jamais rien fait de mal si tu n'avais pas été prisonnier de ce sort, l'ai-je rassuré.

— Vois sa gentillesse. Et tu n'en as aucune pour moi, a repris Dermot à l'intention de Niall. Pourquoi m'as-tu jeté ce mauvais sort ? Pourquoi ?

Il fixait maintenant son père du regard, un intense désarroi peint sur le visage.

— Mais je ne t'ai pas jeté de sort ! Et jamais je ne brouillerais l'esprit de mon propre fils, moitié humain ou non.

Niall semblait tout à fait sincère et surpris qu'on puisse le soupçonner. Il s'adressait enfin directement à son fils.

— Claude m'a dit que c'était toi qui m'avais envoûté, a repris Dermot en se tournant vers Claude.

Celui-ci attendait toujours de voir de quel côté la balance allait pencher.

— Claude, qui t'a dit cela ?

La voix de Niall avait gagné soudain en puissance et résonnait dans ma tête.

— Tout le monde le sait, chez les faé.

Claude avait déjà préparé sa réponse.

Niall n'allait pas renoncer.

— D'après qui ?

— C'est Murry qui me l'a dit.

— Murry t'a raconté que j'avais jeté un sort à mon fils ? Murry, l'ami de mon ennemi Breandan ?

Les traits élégants de Niall affichaient l'incrédulité la plus totale.

Murry, celui que j'ai tué avec le déplantoir de Gran ? Me suis-je dit - pour rien au monde je ne voulais interrompre l'échange.

— Murry me l'a dit avant de changer d'allégeance, a précisé Claude, sur la défensive.

— Et qui l'avait dit à Murry ?

L'exaspération perçait maintenant dans la voix de Niall.

— Je ne sais pas, a répondu Claude en haussant les épaules. Il semblait tellement sûr de lui. Je n'ai jamais douté.

Après un silence lourd de tension, Niall a repris la parole.

— Claude, viens avec moi. Nous parlerons à ton père et à notre peuple. Nous découvrirons qui a lancé cette rumeur à mon sujet. Et nous saurons qui a véritablement ensorcelé Dermot pour le faire agir ainsi.

J'aurais pensé que Claude serait aux anges de retourner chez lui en Faérie. C'était ce qu'il attendait depuis la fermeture. Mais pendant un instant, il a eu l'air absolument furieux.

— Et Dermot ? Ai-je demandé.

— Ce serait par trop dangereux pour lui, du moins pour l'instant. Celui qui l'a envoûté le guette peut-être pour recommencer. C'est Claude que j'emmène avec moi. Et Claude, si jamais tu provoques des problèmes, avec ton comportement humain...

— Je t’entends. Dermot, tu veux bien reprendre le club jusqu’à mon retour ?

— C’est d’accord...

Dermot semblait éberlué par la tournure que prenaient les choses et je n’étais pas certaine qu'il soit vraiment conscient de ce qu’il entreprenait là.

Niall s’est penché pour déposer un baiser sur mes lèvres et le parfum subtil des faé m’a envahie. Puis Claude et lui se sont glissés par la porte de derrière pour s’évanouir vers les bois dans un mouvement d’une fluidité surnaturelle.

Dermot et moi sommes demeurés seuls dans mon séjour, qui me semblait soudain minable. À ma grande consternation, mon grand-oncle - qui paraissait très légèrement plus jeune que moi - s’est effondré à genoux en pleurant. Tout son corps tremblait et il avait enfoncé la paume de ses mains dans ses yeux.

Je me suis précipitée pour m’asseoir par terre à côté de lui, passant un bras autour de ses épaules.

— Eh bien, dis donc, tu ne t’attendais pas à ça, je crois !

Surpris, il a laissé échapper un petit rire, suivi d’un hoquet tandis qu’il levait ses yeux rougis vers les miens. J’ai étendu l’autre bras pour saisir la boîte de mouchoirs en papier qui se trouvait sur la table à côté du fauteuil. J’en ai sorti un pour sécher les joues trempées de Dermot.

— Je n’arrive pas à comprendre pourquoi tu es si gentille avec moi. Ça me semble incroyable depuis le début, étant donné ce que Claude t'a raconté.

Pour tout dire, ça m’étonnait moi-même.

— Je ne suis même pas convaincue que tu te sois trouvé là, la nuit où mes parents sont morts. Et si tu y étais, c’était sous la contrainte. Pour moi, tu t’es toujours montré absolument adorable.

Ça venait du cœur.

Il s’est appuyé contre moi, comme un enfant épuisé. Dans sa situation, un homme ordinaire se serait déjà repris. Il se serait senti affreusement gêné d’exposer sa vulnérabilité. Dermot semblait au contraire rassuré que je le réconforte.

— Tu te sens mieux, maintenant ? Ai-je demandé après quelques instants.

Il a inspiré profondément. Je savais qu’il inhalait mon parfum de faé et que cela l’aidait.

— Oui, m’a-t-il répondu. Oui.

— Tu devrais prendre une douche et aller te coucher pour avoir une bonne nuit de sommeil, lui ai-je conseillé. Je suis certaine que Niall et Claude reviendront très vite, et après ça, tu pourras...

Ma voix s’est éteinte. Je ne savais pas vraiment ce qui lui tenait à cœur. Le vœu de Claude, qui souhaitait à tout prix trouver le moyen de repartir en Faérie, avait été exaucé. J’avais imaginé que Dermot entretenait le même

espoir. Mais après avoir brisé le sort avec Claude, je ne le lui avais jamais demandé.

Dermot est parti vers la salle de bains en traînant les pieds, et j'ai fait le tour de la maison, vérifiant toutes les fenêtres et les portes. C'était mon rituel de tous les soirs. Puis j'ai fait un peu de vaisselle en essayant d'imaginer ce que Claude et Niall pouvaient bien être en train de faire. À quoi ressemblait le monde de Faérie ? Au pays d'Oz, comme dans le film ?

— Sookie.

J'ai sursauté violemment. Dermot se tenait dans la cuisine. Il avait enfilé le pantalon écossais qui lui servait de pyjama. Après sa douche, ses cheveux dorés luisaient encore d'humidité. Je lui ai souri.

— Ça va mieux ?

— Oui. On pourrait dormir ensemble, ce soir ?

C'était comme s'il m'avait demandé : « On pourrait attraper un chameau et le garder chez nous ? » Après les questions que Niall avait posées sur Claude et moi, cette requête me paraissait des plus bizarres. À cet instant, je n'étais pas particulièrement bien disposée envers les faé, même si Dermot avait certainement des intentions innocentes. Encore que.

— Ah, euh... Non.

Dermot était si manifestement déçu que je me suis sentie coupable. Je n'ai pas pu le supporter et je me suis lancée dans une explication.

— Écoute, je sais que tu ne voulais pas qu'on couche ensemble. Je sais qu'on a dormi tous ensemble par le passé, et qu'on a tous très bien dormi. C'était une bonne chose, et ça nous a guéris, en quelque sorte. Mais j'ai à peu près dix raisons de ne pas vouloir recommencer. Premièrement, c'est vraiment trop bizarre, pour un humain. Deuxièmement, je suis amoureuse d'Eric, et il n'y a qu'avec lui que je peux dormir. Troisièmement, on est de la même famille, alors dormir dans le même lit que toi, c'est carrément glauque, pour moi. En plus, tu ressembles tellement à mon frère que tu peux te faire passer pour lui. Alors pour moi, tout ce qui pourrait être sexuel avec toi, même vu de loin, ce serait doublement glauque. Je sais, ça ne fait pas dix raisons, mais je crois que c'est suffisant.

— Tu ne me trouves pas beau ?

— Mais, ça n'a rien à voir !

Mon ton montait et j'ai marqué une pause pour me calmer et poursuivre plus tranquillement.

— Ça ne change strictement rien. Tu es très beau. Aussi beau que mon frère. Mais je ne ressens rien, mais alors rien de sexuel pour toi. Dormir avec toi, ce serait vraiment trop perturbant. Alors toute cette histoire de sommeil réparateur en communauté, c'est terminé. On ne le fera plus.

— Je suis désolé de t'avoir mise en colère, m'a-t-il répondu d'un ton malheureux.

Encore une fois, la culpabilité m'a assaillie. Je me suis secouée.

— Je crois que personne au monde n'a un grand-oncle comme toi, lui ai-je retourné affectueusement.

— Je n'en parlerai plus jamais. Je ne cherchais que le réconfort...

Il m'a regardée avec des yeux de cocker. Et un léger sourire flottait au coin de ses lèvres.

— Alors, va te réconforter tout seul, lui ai-je répondu vertement.

En quittant la cuisine, il souriait vraiment.

Ce soir-là, pour la première fois depuis toujours, j'ai verrouillé ma porte de chambre. Je me sentais mal, comme si je déshonorais Dermot avec mes soupçons. Ces dernières années m'avaient cependant appris la valeur de l'un des proverbes préférés de ma grand-mère: mieux vaut prévenir que guérir.

Si Dermot a tourné ma poignée pendant la nuit, je dormais trop profondément pour m'en apercevoir. Et la facilité avec laquelle je me suis abandonnée au sommeil prouvait probablement qu'inconsciemment, je faisais confiance à mon grand-oncle. Ou alors, c'est à la serrure que je me fiais...

À mon réveil le lendemain, il travaillait dans le grenier et ses pas résonnaient juste au-dessus de ma tête. Je l'ai appelé du bas des escaliers.

— J'ai préparé le café !

En une minute il était descendu. Il avait fait l'acquisition d'un bleu de travail, qu'il portait sans tee-

shirt -comme s'il se préparait à intégrer le rang des stripteaseurs de la veille : le Fermier Sexy avec sa Grosse Fourche. D'un geste silencieux, j'ai demandé au Fermier Sexy s'il voulait du pain grillé et il a hoché la tête, heureux comme un gamin. Dermot adorait la confiture de prunes et j'en avais un pot, préparé par Maxine Fortenberry, la future belle-mère de Holly. Son sourire s'est élargi.

— J'espère que je ne t'ai pas réveillée. Je voulais abattre du boulot avant la grosse chaleur.

— Pas du tout, j'ai dormi comme un bébé. Tu fais quoi, là-haut, aujourd'hui ?

Inspiré par la chaîne de jardinage et de bricolage HGTV, Dermot avait l'intention d'installer portes et cloisons dans le grenier, redessinant ainsi un espace de rangement et une chambre pour son propre usage. Nous avions pris cette décision en débarrassant le grenier, car Claude et lui s'étaient jusque-là partagé deux pièces minuscules - chambre et petit salon. Dermot avait déjà repeint les murs et vitrifié le plancher.

— Le plancher est sec, alors j'ai monté les cloisons. Maintenant, j'installe les cadres pour les portes. En principe, ça se fera aujourd'hui et demain. Et après, tu pourras y installer tout ce que tu veux.

Lorsque Dermot et Claude m'avaient aidée à descendre tout ce qui se trouvait dans le grenier encombré, je m'étais débarrassée de générations entières de débris et de trésors accumulés par les Stackhouse. J'avais suffisamment de sens pratique pour

comprendre que les vieilleries moisies que personne n'avait touchées depuis des décennies ne serviraient à rien, et je les avais fait brûler. Les belles pièces étaient allées chez un antiquaire à Shreveport, chez Splendide. J'y étais passée la semaine précédente, et les deux associés, Brenda Hesterman et Donald Callaway m'avaient appris que certains petits objets s'étaient vendus.

Quand ils étaient venus chez moi faire une estimation, Donald avait découvert un tiroir secret dans un vieux bureau. Il s'y trouvait un trésor : une lettre que ma grand-mère m'avait écrite et un souvenir très singulier.

Dermot a soudain tourné la tête.

— Moto en approche, a-t-il marmonné, la bouche pleine de tartine grillée et de confiture.

Sa façon d'être et de s'exprimer me rappelait tellement Jason que j'éprouvais un sentiment décalé des plus étranges.

Quoi qu'il en soit, je n'avais rien entendu mais je me suis rappelée immédiatement à la réalité.

Je ne connaissais qu'une seule personne qui vienne me voir à moto. Effectivement, un moteur a rugi puis s'est éteint, et quelques secondes plus tard, on frappait à ma porte.

Avec un soupir, je me suis dit que la prochaine fois que je souffrirais de la solitude, je me souviendrai de ce type de matinée. Je ne ressemblais à rien et je portais

mon short de nuit avec un bon vieux tee-shirt trop grand pour moi, mais mon visiteur allait devoir s'en contenter- je ne l'avais pas invité, après tout.

Mustapha Khan, assistant de jour pour Eric, se tenait sur le pas de la porte. Il faisait bien trop chaud pour s'habiller en cuir et le look « Blade » qu'il affectionnait en avait souffert. Malgré tout, il jouait les durs, affublé d'un gilet sans manches en jean porté à même la peau et de ses éternelles lunettes de soleil. Il avait fait couper ses cheveux à la Wesley Snipes et, si les lois de l'État l'avaient permis, il aurait bouclé des armes géantes à ses jambes.

Je l'ai salué poliment, avec une sincérité toute relative.

— Bonjour. Vous voulez une tasse de café ?

Regard de dégoût.

— Je ne prends jamais de stimulants.

Oups, il me l'avait déjà dit.

— Une limonade peut-être ?

— Il y en a certains qui passent tout leur temps à dormir, a-t-il fait remarquer après avoir examiné la pendule.

Il m'a suivie dans la cuisine.

— Il y en a certains qui sont sortis tard, hier soir, lui ai-je rétorqué.

Mustapha s’est raidi en apercevant et en flairant le Fermier Dermot - Mustapha est un Loup.

— Je vois que vous ne vous ennuyez pas.

— Ne faites pas l’idiot. Dermot est mon grand-oncle. Dermot, tu as déjà rencontré Mustapha, je crois. C’est l’assistant d’Eric.

Je n’ai pas précisé que le véritable nom de Mustapha était KeShawn Johnson.

— Un grand-oncle, ça ? S’est exclamé Mustapha en grondant avec hargne.

— C’est pourtant bien mon grand-oncle et ça ne vous regarde pas, de toute façon.

Dermot a levé un sourcil blond.

— Ma présence te pose problème ? Je suis assis ici à prendre mon petit-déjeuner avec ma petite-nièce. Moi, je n'ai pas de problème avec toi.

En quelques secondes, Mustapha s’était repris, endossant l’impassibilité zen qu’il affichait toujours.

— Si ça pose pas de problème à Eric, pourquoi ça m’en poserait, à moi ?

J’aurais nettement préféré qu’il s’en aperçoive immédiatement.

— Je suis venu vous dire quelques petites choses, Sookie.

— Pas de problème, asseyez-vous.

— Pas la peine, je reste pas.

— Warren n'est pas venu avec vous ?

Le plus souvent, Warren accompagnait Mustapha à l'arrière de sa moto. Le grand ami de Mustapha était un ancien tôlard, un petit bonhomme malingre et pâle aux cheveux blond filasse et au sourire édenté. Warren était également un excellent fusil.

— Je pensais pas avoir besoin d'un tireur ici.

Mustapha a détourné le regard. Il semblait vraiment perturbé. Curieux. Les esprits des Loups sont difficiles à lire, mais il n'y avait pas besoin d'être télépathe pour comprendre qu'il avait un problème.

— Espérons que personne ici n'aura besoin de fusil. Alors, que se passe-t-il à Shreveport. Vous ne pouviez pas me téléphoner pour me le raconter, tout simplement ?

Je me suis assise, attendant que Mustapha veuille bien me livrer son message. Eric aurait pu m'en laisser un sur mon répondeur ou même m'écrire un mail, plutôt que de m'envoyer Mustapha. Comme la plupart des vampires cependant, il n'avait qu'une confiance limitée en l'électronique, surtout si le message avait de l'importance.

— Vous voulez vraiment qu'il entende ? a demandé Mustapha en indiquant Dermot du menton.

— C'est peut-être mieux pour toi si tu ne sais rien, ai-je dit à Dermot.

Après avoir gratifié l'assistant de jour d'un regard bleu intense qui lui recommandait de se tenir à carreau, Dermot s'est levé en emportant sa tasse avec lui. Nous avons entendu l'escalier grincer tandis qu'il le montait. Lorsque l'ouïe ultrasensible de Mustapha lui a indiqué que Dermot ne pouvait plus nous entendre, il s'est assis en face de moi, posant ses mains l'une à côté de l'autre, bien à plat sur la table. Élégance et caractère.

— Très bien, alors j'attends, l'ai-je encouragé.

— Felipe de Castro vient à Shreveport pour parler de la disparition de son copain Victor.

— Oh, merde !

— Ça, tu l'as dit, Sookie. Maintenant, on est en plein dedans, a-t-il réagi, passant au tutoiement et laissant échapper un sourire.

— Et c'est tout ? C'est ça, le message ?

— Eric souhaite que tu viennes à Shreveport demain soir pour accueillir Felipe.

— Je ne verrai pas Eric avant demain soir, alors ?

Pleine de soupçons, j'ai plissé les yeux tout d'un coup. Ça ne me convenait pas du tout. Nos relations n'allaient pas s'arranger si nous ne pouvions pas passer un peu plus de temps ensemble.

Mustapha a eu un mouvement d'épaules.

— Il faut qu'il se prépare. Je ne sais pas s'il doit nettoyer ses placards de salle de bains ou changer les

draps ou quoi, mais tout ce qu'il m'a dit, c'est qu'il devait se préparer.

— Bien. Et c'est donc ça le message. Rien d'autre ?

Mustapha a hésité.

— J'ai d'autres choses à te dire. Mais pas de la part d'Eric. Deux choses.

Il a retiré ses lunettes, baissant son regard couleur de chocolat. Pas de doute, quelque chose le rongeait.

— Bon, allez, je suis prête.

Je me mordais l'intérieur de la joue. Si Mustapha pouvait se montrer stoïque quant à l'arrivée imminente de Felipe, alors moi aussi. Nous courions un grand danger. Nous avions tous les deux participé au complot visant à capturer Victor Madden, nommé régent de l'État de Louisiane par le roi Felipe du Nevada, et nous avions contribué à l'assassinat de Victor et de sa suite. Qui plus est, j'étais relativement certaine que Felipe de Castro le soupçonnait fortement.

— Premier message. De la part de Pam.

Le créateur de Pam, c'était Eric. Blonde et sardonique, Pam était pour moi ce qui peut ressembler le plus à une amie, parmi les vampires. D'un mouvement de tête, j'ai signalé à Mustapha qu'il pouvait s'exprimer.

— Elle dit : « Dis à Sookie que voici venir l'heure difficile qui révélera de quelle trempe elle est faite. »

J'ai incliné la tête de côté.

— Et pas d'autre conseil ? Ça ne m'aide pas tellement, et je m'en doutais déjà.

Il était évident pour moi que la visite « post-victorienne » de Felipe serait particulièrement délicate. Mais que Pam veuille m'avertir... Ça, c'était plus qu'étrange.

— Ce sera plus dur que tu ne l'imagines.

Mustapha me regardait avec intensité et je le fixais en retour, attendant qu'il poursuive. Mais il n'en a rien fait. Particulièrement exaspérant. Cependant, je savais que je ne devais pas le pousser plus loin.

— Second message. De ma part.

Toute ma vie, j'avais dû lutter pour apprendre à contrôler mon expression. Je suis donc restée de marbre. Mais Mustapha ? Me donner des conseils, à moi ?

— Je suis un Loup solitaire.

Préambule magistral. En effet, il ne s'était pas joint aux loups garous de Shreveport, regroupés au sein de la meute des Longues Dents.

— Quand j'ai atterri à Shreveport, j'ai pensé à intégrer la meute. Je suis même allé à une assemblée, a expliqué Mustapha.

C'était le premier défaut qui paraissait dans sa cuirasse. D'habitude, son attitude clamait « Je suis un dur et je n'ai besoin de personne ». Le fait que l'idée l'ait même effleuré me semblait très surprenant. Je savais qu'Alcide Herveaux, chef de meute, aurait réellement

apprécié l'arrivée d'un Loup aussi puissant que Mustapha au sein de sa meute.

— La raison pour laquelle je n'y ai pas pensé plus d'une seconde, c'était Jannalynn.

Jannalynn Hopper était le Second d'Alcide. Pas plus grosse qu'une guêpe et au moins aussi agressive.

— Parce que Jannalynn est sans merci, et qu'elle te mettrait au défi, vu que tu es du type dominant ? Un mâle alpha ?

Il a hoché la tête.

— Elle pousserait jusqu'à ce qu'on se batte. Elle ne me raterait pas et me mettrait à terre.

— Tu penses qu'elle gagnerait ? Contre toi ?

Avec sa taille et son expérience, je ne comprenais pas comment Mustapha pouvait douter de sa propre victoire. Pourtant, il a incliné la tête une seconde fois.

— C'est certain. Son esprit est d'une grande puissance.

— Elle aime mener la danse, ai-je convenu. Au combat, elle s'acharne, et les mauvais coups, ça la connaît…

— Je suis passé au *Hair of the Dog* hier, en début de soirée. Juste pour être un peu en compagnie des Loups et oublier ma journée de travail chez les vamp's. Je voulais me débarrasser de l'odeur de la maison d'Eric. Pourtant, ces temps-ci, on a un déterré qui traîne au

Hair. Bref, Jannalynn discutait avec Alcide en le servant. Elle sait que tu as prêté de l'argent à Merlotte pour qu'il remette son bar à flot.

J'ai gigoté sur ma chaise, soudain mal à l'aise.

— Je suis un peu surprise que Sam le lui ait dit, mais bon, je ne lui ai pas demandé d'en faire un secret.

— Il n'a peut-être rien dit. Jannalynn ne se gêne pas pour fouiner. Pour elle, c'est naturel, c'est simplement de la recherche d'infos. Et voilà ce que je voulais dire. Attention à cette chienne. Elle t'a dans le nez.

— Parce que j'ai aidé Sam ? Mais c'est débile !

Pourtant, je me rendais compte avec consternation que c'était certainement la vérité.

— Pas pour elle. Tu l'as aidé, alors qu'elle, elle pouvait pas. Et ça, ça l'énerve. Tu l'as déjà vue en colère ?

— Je l'ai déjà vue en action, oui.

Sam aime les femmes de caractère. Elle devait avoir un côté caché, plus doux, qu'elle ne réservait qu'à lui seul.

— Alors tu sais comment elle traite les gens quand elle croit qu'ils la menacent.

— Je me demande pourquoi Alcide ne l'a pas choisie comme première dame - enfin, je ne sais pas comment vous appelez ça, ai-je fait remarquer pour changer de sujet un instant. Il l'a nommée Second de la

meute, mais j'aurais pensé qu'il la choisirait comme compagne. C'est la femelle la plus forte.

— Justement, elle adorerait ça, a réagi Mustapha. Je le flaire partout sur elle. Et lui aussi. Mais elle n'est pas amoureuse d'Alcide, et lui c'est pareil. Ce n'est pas son genre. Lui, il aime les femmes de son âge, avec juste ce qu'il faut, là où il faut. Les femmes comme toi, quoi.

— Mais elle a dit à Alcide de...

Je me suis interrompue, les pensées soudain embrouillées.

— Il y a quelques semaines, elle a conseillé à Alcide de tenter de me séduire, ai-je repris, quelque peu gênée. Elle pensait que je serais un atout pour la meute.

— Essaie de réfléchir comme elle.

Le visage de Mustapha ne laissait plus rien paraître.

— Elle a une relation avec Sam, mais tu l'as sauvé alors qu'elle ne pouvait pas. Alcide lui plaît à moitié, mais elle sait qu'il avait envie de toi. Elle occupe un rang supérieur dans la meute, mais toi, tu as la protection de la meute. Et tu sais ce qu'elle fait à ceux qui ne l'ont pas.

— C'est vrai qu'elle aime bien faire la loi. Merci pour l'avertissement, Mustapha. Si tu veux de l'eau ou quelque chose à manger, ma proposition tient toujours.

— Je prendrais bien un verre d'eau.

Je le lui ai servi tout de suite. J'entendais le moteur d'une des machines que Dermot avait louées, juste au-

dessus de nos têtes. Mustapha a levé le regard et fini son verre avant de reprendre :

— Dommage qu'il ne puisse pas venir avec toi à Shreveport. Les faé sont de bons guerriers. Merci.

Il m'a tendu son verre vide et s'en est allé sans un mot de plus.

Tandis que la moto vrombissait en direction de Hummingbird Road, je suis remontée au grenier. Dermot rabotait le bas d'une porte. Il savait que j'étais là et m'a adressé un bref sourire avant de poursuivre son travail. J'avais envie de lui raconter toute l'histoire et de vider mon sac.

Mais, tout en observant mon grand-oncle qui s'affairait, je me suis ravisée. Claude était parti avec Niall, et nous n'avions aucun moyen de savoir quand il allait revenir ni dans quel état. Jusqu'au retour de Claude, Dermot était censé faire tourner le *Hooligans.* De quoi cette équipe de branques serait-elle capable, privée de l'encadrement de Claude ? Dermot réussirait-il à asseoir son autorité et à les maîtriser ? Je n'en avais aucune idée.

J'ai commencé à m'inquiéter à ce sujet-là aussi, avant de retomber sur terre. Je ne pouvais en aucun cas endosser la responsabilité du *Hooligans.* Ce n'était pas de mon ressort. Claude avait sans doute mis tout un système en place et Dermot n'aurait plus qu'à suivre les procédures. Je ne pouvais me soucier que d'un seul bar et c'était le *Merlotte.* En alternance avec le *Fangtasia.* Bon, d'accord, deux bars.

Quand on parle du loup... Mon portable a vibré, me rappelant que nous attendions une livraison de bière dans la matinée. Il était temps que je me bouscule un peu pour aller travailler.

— Si tu as besoin de moi, tu m'appelles, ai-je dit à Dermot.

— OK, pas de souci, passe une bonne journée, m'a souhaité Dermot, tout fier de lui - il commençait à maîtriser un certain nombre d'expressions ordinaires.

J'ai pris une douche rapide avant d'enfiler un short et un tee-shirt « Merlotte ». Je n'avais pas le temps de me sécher les cheveux complètement, mais je me suis maquillée avant de foncer dehors. Comme c'était bon de me délester de tous mes soucis d'ordre surnaturel ! Je me suis concentrée avec délices sur ce que j'allais devoir faire au *Merlotte* - surtout maintenant que j'avais plus ou moins des parts dans l'affaire.

Le *Vic's Redneck Roadhouse,* le bar concurrent ouvert par Victor - maintenant décédé- nous avait volé beaucoup de clients. À notre grand soulagement, son pouvoir d'attraction commençait à s'étioler et certains de nos anciens revenaient au bercail. Par ailleurs, depuis que Sam avait commencé à aller à l'église que fréquentaient la plupart des agitateurs antimétamorphes, les manifestations s'étaient interrompues.

La mesure s'était avérée des plus efficaces et je suis fière de dire que c'est moi qui lui avais conseillé la démarche. Au début, Sam m'avait envoyée promener.

Une fois qu'il s'était calmé, toutefois, il avait changé d'avis. Il s'était senti très angoissé, le premier dimanche, et presque personne ne lui avait parlé. Mais il avait persisté, même de façon irrégulière, et les membres de la congrégation apprenaient petit à petit à le connaître en tant que personne d'abord, puis en tant que métamorphe.

J'avais prêté de l'argent à Sam pour l'aider à traverser cette passe difficile. Et au lieu de me rembourser petit à petit comme je l'avais imaginé, il me considérait maintenant un peu comme son associée. Après une longue et prudente conversation, il m'avait augmentée, tout en me confiant de nouvelles responsabilités. Je n'avais jamais vécu cela et c'était fabuleux. Il n'y a pas d'autre mot.

Maintenant que je gérais une part de l'administratif et que Kennedy tenait le bar, Sam profitait d'un peu plus de temps libre et c'était bien mérité. Il en passait avec Jannalynn ; il allait à la pêche, un loisir qu'il avait pratiqué avec ses parents quand il était petit ; et il se consacrait également à son petit chez-lui : travaux d'intérieur et d'extérieur sur son mobile home, taille de la haie, ratissage et plantation de fleurs et de tomates - pour le plus grand amusement du personnel.

Pour moi, ce n'était pas ridicule du tout. C'était vraiment très bien qu'il prenne soin de son chez-lui, même garé derrière le bar.

Ce qui me procurait le plus de plaisir, c'était de constater, à la ligne détendue de ses épaules, que toute

la tension avait disparu chez lui maintenant que le *Merlotte* était reparti sur de bonnes bases.

J'étais arrivée un peu en avance et j'avais donc le temps de prendre des mesures : je m'étais dit que si j'avais le droit de faire la réception du chargement de bière, j'avais également le droit d'instaurer quelques petits changements -avec l'accord de Sam, bien sûr.

Le chauffeur du camion, Duff McClure, savait exactement où ranger la bière. J'ai compté les caisses au fur et à mesure qu'il les déchargeait. La première fois, j'avais proposé de l'aider, mais Duff m'avait clairement fait comprendre que le jour où une femme l'aiderait à faire un travail physique, les poules auraient des dents.

— Ces temps-ci, vous vendez plus de Michelob, m'a-t-il fait remarquer.

— Mmm, on a plusieurs mecs qui ont décidé de boire ça et rien d'autre. À mon avis, ils se remettront à la Bud Light assez rapidement.

— Vous avez besoin de TrueBlood ?

— Une caisse, comme d'habitude.

— Vous avez une bonne clientèle de vamp's, vous.

— Oui, pas énorme mais régulière.

Je me concentrais déjà sur le chèque que je devais rédiger. En principe, nous avions plusieurs jours pour régler la note, mais Sam préférait payer à la livraison et je trouvais que c'était une bonne politique.

Duff poursuivait la conversation.

— Chez *Vic's,* ils prennent trois ou quatre caisses.

— C'est plus grand, chez eux.

Je me suis mise à écrire.

— Il y a des vampires partout, maintenant, poursuivait Duff.

— Mmm.

Je finissais de remplir le chèque - pour moi, ce privilège-là, c'est du sérieux ! Et j'ai signé avec panache.

— Et même dans ce bar à Shreveport, celui des Loups, là - ils prennent du sang aussi, maintenant.

— Au *Hair of the Dog*?

Mustapha m'avait bien parlé d'un vampire qui traînait là-bas, non ?

— Ouais. J'ai livré là-bas, ce matin.

— Ah oui ?

Voilà qui était troublant, mais Duff était un bavard fini, et je ne voulais pas qu'il sache à quel point il m'avait perturbée. J'ai donc repris d'un ton léger :

— Il faut bien que tout le monde boive. Tiens, voilà ton chèque, Duff. Comment va Dorothy ?

Duff a rangé le paiement à l'intérieur d'une boîte fermée à clé, logée au sol à l'avant du camion. Puis il a relevé la tête avec un grand sourire.

— Elle va bien - il paraît qu'on va encore avoir un bébé !

— Ça c'est génial, ça vous en fait combien, maintenant ?

— Trois, m'a-t-il précisé en secouant la tête. Il va falloir qu'ils se débrouillent tout seuls et qu'ils prennent un prêt pour aller à l'université.

— Ça va aller, tu verras.

Ce qui ne voulait pas dire grand-chose, à part le fait que je ne souhaitais que du bien à la famille McClure. — Ouais, pas de problème. À bientôt, Sookie. Je vois que Sam a sorti ses cannes à pêche. Dis-lui de prendre de la marigane pour moi.

Une fois la camionnette disparue, Sam est sorti de chez lui pour venir au bar.

— Tu as fait exprès de l'éviter, lui ai-je dit. Tu ne l'aimes pas.

— Duff est sympa, mais il parle trop. Il a toujours été comme ça.

J'ai hésité un instant avant de reprendre :

— Il m'a dit qu'ils prenaient du TrueBlood, au *Hair of the Dog.*

Nous étions là en terrain glissant.

— Ah bon ? C'est plutôt bizarre.

Les esprits des métamorphes sont assez opaques pour moi, mais j'ai bien vu qu'il était réellement surpris. Jannalynn ne lui avait apparemment pas dit qu'elle avait un client vampire dans son bar - un bar à Loups. Je me suis détendue.

— Allez, viens voir. J'ai pris des mesures là-dedans.

— Ah-oh. Tu veux faire tourner les meubles ?

Un sourire flottait sur les lèvres de Sam tandis qu'il me suivait.

— Non, je veux en acheter, lui ai-je annoncé avant de m'arrêter pour délimiter une zone de taille réduite, juste avant la réserve. Tu vois là ? Ici, juste à côté de la porte arrière. C'est là qu'il nous faut des casiers.

— Pour quoi faire ?

Loin d'être indigné, Sam montrait au contraire de la curiosité.

— Pour que nous, les femmes, on ne soit pas obligées de mettre nos sacs à main dans un tiroir de ton bureau. Pour qu'Antoine et D'Eriq puissent y garder une tenue de rechange. Pour que chaque employé ait son petit espace de rangement bien à lui.

— Tu crois qu'on en a vraiment besoin ?

Sam paraissait réellement surpris.

— Ah, mais oui ! C'est impératif. Alors j'ai regardé des catalogues et je suis allée sur des sites. Les meilleurs prix...

Nous avons poursuivi le dialogue, Sam s'opposant aux dépenses et moi lui assénant tous les arguments. Je suis restée gentille, bien sûr, mais je ne l'ai pas lâché.

Il a fini par céder - comme je l'avais prévu.

Il ne nous restait plus qu'une demi-heure avant l'ouverture et Sam est passé derrière le bar pour couper des citrons pour le thé glacé. J'ai noué mon tablier avant de vérifier les salières et les poivrières sur les tables. Terry était venu très tôt pour faire le ménage et il avait fait du bon travail, comme d'habitude. L'autre serveuse n'était pas arrivée et Antoine s'affairait dans la chambre froide. Nous étions momentanément seuls et, tout en redressant les chaises, j'ai lancé une question à Sam :

— Ça fait combien de temps que Terry n'a pas eu d'augmentation ?

— Deux ans. Il est temps qu'il en ait une, mais je ne pouvais pas faire ça avant que les choses aillent mieux. Et je préfère attendre encore un peu, pour être certain qu'on soit définitivement sortis d'affaire.

C'était une position saine et j'ai approuvé de la tête. En me plongeant dans les comptes, j'avais pu constater que Sam gérait son affaire avec sagesse et mettait toujours de l'argent de côté dès qu'il le pouvait, pour compenser les périodes creuses.

Embauchée tout récemment, India a fait son entrée avec dix minutes d'avance, pleine d'énergie. Au fur et à mesure que je la découvrais, je l'appréciais toujours plus. Elle était particulièrement douée pour gérer les personnages les plus difficiles. Lorsque nous avons ouvert à onze heures, Jane Bodehouse était la seule cliente - alcoolique, Jane est notre pilier de bar en chef. En cuisine, Antoine avait déjà allumé les friteuses et le gril. Puisqu'il n'y avait personne en salle à part Jane, India est allée le rejoindre pour l'aider. Elle ne restait jamais les bras croisés - pour nous, c'était rafraîchissant au possible.

Kenya, officier de police, est entrée à son tour en jetant un regard interrogateur à la ronde.

— Je peux faire quelque chose pour toi ? Lui ai-je demandé. Kevin n'est pas là.

Kevin était à la fois son collègue et son homme. Amoureux fous, ils déjeunaient ensemble au *Merlotte* au moins une ou deux fois par semaine.

— Ma sœur est là ? Elle m'a dit qu'elle travaillait aujourd'hui.

— India ? C'est ta sœur ?

Kenya devait avoir une bonne dizaine d'années de plus et je n'avais jamais fait le rapprochement entre les deux femmes.

— Demi-sœur. Eh oui, à chaque naissance, ma mère sortait la carte de géo, m'a expliqué Kenya, sur la défensive. Elle nous a donné les noms des endroits

qu'elle aurait voulu voir. Le nom de mon grand frère, c'est Spain, pour l'Espagne, et pour un des plus jeunes, c'est Cairo, pour Le Caire.

— Ah, alors elle ne s'en tenait pas qu'aux pays.

— Non, elle a rajouté quelques villes, pour faire bien. Elle a trouvé qu'« Egypt », ça ne faisait pas joli. Merci, Sookie.

Je venais de lui indiquer la cuisine et elle s'y est dirigée.

Ces noms étranges, je les trouvais plutôt fun. Tout comme la maman de Kenya. La mienne n'avait rien eu de fun. Mais d'un autre côté, elle avait eu beaucoup de soucis après ma naissance. J'ai poussé un gros soupir tout en m'efforçant de ne pas éprouver de regrets. Je ne pouvais rien changer au passé.

J'écoutais la voix de Kenya qui provenait du passe-plat : dynamique, chaleureuse et claire. Après avoir salué Antoine, elle expliquait à India que Cairo avait réparé sa voiture. Par conséquent, India devrait passer la prendre après le travail.

Après son départ, Jason a fait irruption et une bouffée de plaisir a gonflé mon cœur. Au lieu de prendre une table ou de s'installer au bar, il est venu droit sur moi.

— Tu trouves que j'ai une tête de Norvège ? Lui ai-je demandé.

Il m'a fixée d'un regard impassible.

— Pas du tout. Tu as une tête de Sookie. Écoute, Sook, ça y est, je franchis le pas.

— C'est-à-dire ?

Il avait pensé que je comprendrais tout de suite et a esquissé un mouvement d'impatience.

— Je vais demander à Michele de m'épouser.

— C'est fabuleux ! Oh, je suis super contente pour toi, Jason, j'espère vraiment qu'elle va dire oui !

Mon enthousiasme était réellement sincère.

— Et cette fois-ci, je vais tout faire comme il faut, a-t-il ajouté à voix basse.

Son premier mariage avait été une erreur dès le départ. Il avait mal commencé et s'était terminé dans l'horreur.

— Michele a la tête sur les épaules.

Jason m'a approuvée.

— Ce n'est pas une gamine, ça, c'est sûr. En fait, elle est un peu plus âgée que moi, mais elle n'aime pas ça, quand j'en parle.

— Alors tu ne le fais pas, d'accord ? Pas de plaisanteries là-dessus, l'ai-je averti.

Il m'a retourné un sourire heureux.

— Pas de plaisanteries. Et elle n'est pas enceinte, et en plus, elle a un boulot. Financièrement, elle est indépendante.

Ce qui n'avait pas été le cas pour sa première femme.

— Alors, fonce, p'tit frère.

Je l'ai serré dans mes bras rapidement et il m'a décoché son sourire de tombeur, celui qui avait séduit tant de femmes.

— Je lui demande aujourd'hui après son boulot. Je voulais déjeuner ici, mais je suis trop angoissé.

— Tu me diras comment elle réagit, Jason. Je prierai pour toi.

Je l'ai suivi des yeux en souriant tandis qu'il repartait, heureux et nerveux à la fois - je ne l'avais jamais vu dans cet état.

Ensuite, les clients se sont mis à défiler et je me suis concentrée sur eux. J'adore mon travail, j'aime le contact et je sais toujours ce qui se passe à Bon Temps. Évidemment, parfois, j'en sais un peu trop... Il faut que j'écoute les gens avec mes oreilles et pas avec mon cerveau. L'équilibre est très délicat et si j'ai la réputation d'être une excentrique, ce n'est pas étonnant. Maintenant au moins, on ne m'appelle plus Sookie la Cinglée. Je crois que, pour notre communauté, j'ai fait mes preuves.

Tara est entrée en compagnie de McKenna, son assistante. J'avais l'impression que, depuis la veille, son ventre s'était encore arrondi. Devant McKenna, je ne pouvais pas lui demander ce qui me brûlait les lèvres : que s'était-il passé lorsqu'elle avait parlé avec JB de son boulot au *Hooligans* ? Il n'avait peut-être pas vu Tara dans la foule, mais il savait parfaitement que nous allions lui en parler.

Cependant, Tara pensait furieusement à sa boutique, et quand elle ne se concentrait pas sur ce qu'elle allait commander pour refaire le stock de lingerie, elle étudiait attentivement la carte du *Merlotte* - qu'elle connaissait pourtant par cœur. Elle tentait de se composer un menu qu'elle pourrait digérer sans exploser. Le cerveau de McKenna ne m'aidait pas plus. Elle se délectait de tous les petits potins de Bon Temps mais ne savait manifestement rien des activités parallèles de JB. Si je lui en avais parlé, elle se serait montrée fascinée...

McKenna aurait adoré être télépathe - mais pas plus de vingt-quatre heures. Car après avoir entendu des pensées passionnantes telles que *Je ne peux plus le supporter, je vais attendre qu'il s'endorme et je vais le poignarder* ou *Je voudrais la prendre, sur le comptoir, et lui enfoncer ma...,* je crois qu'elle aurait changé d'avis.

Tara n'est même pas allée toute seule aux toilettes : elle y a traîné McKenna. Je lui ai lancé un regard interrogateur, et elle m'a toisée d'un air furieux. Pas encore prête à parler, ma Tara.

Après le coup de feu du déjeuner, il ne restait plus que deux tables occupées, dans le secteur d'india. Je me suis donc rendue dans le bureau de Sam pour travailler à l'éternelle paperasse. On tuait des forêts entières pour produire tous ces formulaires, ce qui me semblait navrant au possible. J'essayais de remplir tout ce que je pouvais en ligne -tout en étant assez lente. Sam est entré pour prendre un tournevis dans son tiroir et j'en ai profité pour lui poser des questions sur la déclaration d'un employé. Il était penché sur mon épaule pour l'examiner lorsque Jannalynn a fait irruption.

— Salut, Jannalynn, ai-je lancé sans même lever les yeux.

J'avais déjà identifié sa signature mentale et je me concentrais sur le formulaire pour ne pas perdre les instructions que Sam venait de me fournir.

— Hé, salut, Jan, l'a accueillie Sam avec un sourire dans la voix.

Au lieu d'une réponse, je n'ai entendu qu'un silence menaçant.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Ai-je demandé en ajoutant un chiffre.

J'ai fini par me redresser. Jannalynn avait adopté une posture offensive, les yeux grands ouverts, narines dilatées, tout son corps mince hurlant d'agressivité.

Alarmée, j'ai répété ma question.

— Qu'est-ce qu'il y a ? On nous attaque ?

Sam gardait le silence et j'ai pivoté avec mon fauteuil pour l'examiner. Il était tendu comme une corde de violon, lui aussi. Tout son visage respirait l'hostilité.

— Vous voulez rester seuls, tous les deux, peut-être ?

Je me suis levée à toute vitesse pour ne pas rester entre eux.

— C'est ce que j'aurais pensé, avant d'arriver ici, a sifflé Jannalynn, ses deux petits poings serrés comme des marteaux.

— Hein ? Attends, attends, tu crois que Sam et moi on fait des galipettes dans le bureau ?

En dépit de l'avertissement de Mustapha, je me sentais complètement perdue.

— Mais enfin, ma belle ! Ai-je repris. On remplit des formulaires de déclarations fiscales, c'est tout. Si tu crois que c'est sexy, comme occupation, trouve-toi un boulot aux impôts !

Pendant un long silence, je me suis demandé ce qui allait m'arriver, puis l'atmosphère s'est calmée. Sam n'a rien dit, pas un mot, avant que la posture de Jannalynn ne se soit totalement détendue. J'ai inspiré à pleins poumons.

— Tu veux bien nous excuser un instant, Sookie ?

Le ton de Sam indiquait clairement qu'il était absolument furieux.

— Bien sûr.

J'ai évacué les lieux en un clin d'œil. J'aurais préféré nettoyer les toilettes des hommes un samedi soir, plutôt que de rester dans le bureau.

India était en train de débarrasser une table avec D'Eriq et elle m'a regardée avec un sourire hésitant.

— C'est la tendre amie de Sam qui te fait cet effet?

— Absolument. Je crois que je vais me trouver quelque chose à faire par ici.

Quelle excellente occasion d'épousseter les étagères et les bouteilles derrière le comptoir du bar. Je m'y suis mise avec la plus grande application...

Cela ne me regardait pas, mais je ne pouvais pas m'empêcher de me demander ce qui se passait dans le bureau. Lorsque Sam et Jannalynn ont émergé de la pièce, le bar était carrément rutilant.

— Désolée, m'a-t-elle dit, sans sincérité aucune.

J'ai hoché la tête.

Elle fera tout pour avoir Sam, pensait Jannalynn.

Oh non...

Elle serait vraiment contente si je mourais, ai-je pensé de mon côté.

Puis elle a quitté le bar, Sam sur les talons. Il devait lui dire au revoir, j'imagine. Ou vérifier qu'elle montait vraiment dans sa voiture. Ou les deux.

Lorsqu'il est revenu, je cherchais désespérément de quoi m'occuper et j'en étais presque venue à compter les cure-dents dans leur distributeur.

— On se remettra sur ces papiers demain, m'a informée Sam en passant, avant de poursuivre son chemin en évitant mon regard. Il devait se sentir gêné, et il faut toujours donner du temps aux gens dans ce cas-là. Je l'ai laissé tranquille.

India et moi nous sommes mises à déplacer des tables pour accueillir une équipe d'ouvriers de Norcross, venus fêter une quelconque occasion après leur journée. Tout en travaillant, j'ai réfléchi aux jeunes femmes métamorphes en général. J'en avais rencontré plus d'une qui s'étaient montrées extrêmement agressives. Certaines des Louves étaient particulièrement combatives et dangereuses. Pourtant, très peu de femelles accédaient au rang de chef de meute aux États-Unis, et surtout dans les États du Sud. Je me demandais si c'était cette hiérarchie fondée sur le pouvoir absolu du mâle dominant qui provoquait l'excédent de violence chez ces femelles.

Jannalynn était loin d'être la psychopathe qu'avaient été les sœurs Pelt ou Marnie Stonebrook. Malgré tout, elle avait une conscience suraiguë de ses propres capacités, de sa force et de sa résistance.

J’ai abandonné mes réflexions pour prendre les commandes des clients de Norcross. Sam est apparu derrière son bar, India et moi avons accéléré le mouvement et, petit à petit, tout est revenu à la normale.

J’allais quitter mon service lorsque Michele et Jason sont entrés ensemble, main dans la main. J’ai deviné la réponse de Michele au sourire heureux de mon frère.

— Apparemment, on va être belles-sœurs, m’a annoncé Michele de sa voix légèrement rauque.

Je l'ai serrée dans mes bras avant d’en faire autant à mon frère, de toutes mes forces. Il était au comble du bonheur et ses pensées envahies de plaisir gazouillaient à tue-tête. — Vous avez réfléchi à la date ?

— Ce sera sûrement très bientôt, a répondu Jason. On a déjà été mariés tous les deux, on ne va pas tellement à l’église, alors il n’y a pas de raison de faire une cérémonie religieuse.

Je trouvais cela dommage mais j’ai fermé le bec. Mon opinion n’apporterait rien, et tous deux étaient majeurs et vaccinés.

— Il faudra que je prépare un peu le terrain avec Cork, a commenté Michele avec un sourire. Je ne crois pas qu’il en fasse toute une histoire, mais je voudrais lui apprendre la nouvelle en douceur.

Michele travaillait pour son ancien beau-père, qui semblait avoir plus de respect pour elle que pour son fainéant de fils.

— Alors c'est pour bientôt. J'espère que je pourrai venir ?

— Oh, mais bien sûr, Sook ! S'est exclamé Jason en me serrant dans ses bras. On ne veut pas se marier en douce, tu sais. Simplement, une grande cérémonie à l'église, ça ne nous dit rien, c'est tout. On fera une fête à la maison, après. Hein, ma chérie ?

— Oui, c'est ça, a conclu Michele. On allumera le barbecue. Hoyt pourrait nous prêter aussi le sien. Et on fera griller ce que les gens apporteront. Et certains pourront prendre la boisson, d'autres les légumes ou les desserts. Comme ça, pas de stress et on passera un bon moment tous ensemble.

Une fête de mariage à la fortune du pot. Discret et raisonnable. Je leur ai demandé de réfléchir à ma propre contribution et ils ont fini par repartir en souriant, toujours main dans la main.

India s'est exclamée soudain, coupant le cours de mes pensées.

— Et un de plus ! Qu'est-ce que tu penses de ce mariage, Sookie ?

— J'aime beaucoup Michele. Je suis vraiment heureuse !

— Alors, ça y est, ils sont fiancés ? a fait Sam.

— Eh oui !

J'en avais les larmes aux yeux. Sam faisait des efforts pour paraître enjoué mais je sentais qu'il s'inquiétait de

sa propre situation. Tout l'agacement que l'attitude de Jannalynn avait provoqué chez moi s'est évanoui. Sam était mon ami depuis des années, alors que d'autres amitiés n'avaient pas duré. Je me suis dirigée vers le bar avant de m'appuyer sur le comptoir.

— C'est la deuxième fois, pour tous les deux. Ils vont bien ensemble.

Il a hoché la tête, acceptant le fait que je n'allais pas évoquer la petite crise de jalousie de Jannalynn.

— C'est vrai. Crystal n'était pas celle qui fallait pour ton frère. Michele, c'est quelqu'un de bien.

Holly avait appelé pour dire que sa voiture ne voulait pas démarrer et que Hoyt travaillait dessus. En conséquence de quoi, j'étais toujours au *Merlotte* lorsque JB est venu, environ dix minutes plus tard. Mon ami le stripteaseur clandestin à la plastique de rêve affichait comme toujours une mine chaleureuse. Il y a chez lui quelque chose de simple et d'enthousiaste que je trouve adorable, surtout avec la gentillesse qui anime son visage parfait. Il est bon comme une miche de pain frais.

— Salut, mon copain. Qu'est-ce que je te sers ?

— Sookie, je t'ai vue hier soir.

Il attendait ma réaction.

— Moi aussi, je t'ai vu.

Et à peu près chaque centimètre carré de sa peau, d'ailleurs.

— Tara était là aussi, m'a informée JB comme s'il pensait m'apprendre quelque chose. Je l'ai aperçue quand elle partait.

— Mmm. Elle était bien là.

— En colère ?

J'ai répondu avec prudence :

— Très surprise. Dis-moi, tu ne vas pas me dire que vous n'en avez pas parlé, tous les deux ?

— Je suis rentré assez tard et j'ai dormi sur le canapé. Quand je me suis levé ce matin, elle était déjà partie à la boutique.

— Oh, JB ! Écoute, mon doudou ! Il faut vraiment que tu lui parles !

— Je ne sais pas quoi te dire. Je sais que j'aurais dû lui expliquer, a-t-il avoué d'un air malheureux. Il fallait que je gagne plus d'argent et je n'ai pas trouvé d'autre moyen. Sa boutique ne tourne pas très bien ces temps-ci, et moi je ne gagne pas grand-chose. On n'a pas une très bonne assurance santé. Des jumeaux, tu te rends compte... Ça va faire une facture d'hôpital énorme. Et si l'un d'entre eux tombait malade ?

J'étais tellement tentée de le rassurer. Mais il avait entièrement raison de s'inquiéter. Il avait pris une décision très intelligente - surtout pour lui. Il avait trouvé le moyen d'exploiter ses atouts pour avoir des revenus. Sa seule erreur avait été de ne pas informer son épouse

qu'il se déshabillait régulièrement pour d'autres femmes...

Nous avons encore bavardé un peu tandis que JB sirotait sa bière au comptoir. Plein de tact, Sam a fait semblant d'être si occupé qu'il n'entendait rien. J'ai conseillé à JB de préparer un bon petit repas pour Tara ce soir-là, ou de s'arrêter au Wal-Mart pour lui prendre un petit bouquet. De lui frotter les pieds et de lui masser le dos. Tout pour qu'elle se sente aimée et dorlotée.

— Et surtout ne lui dis pas qu'elle est énorme ! Ai-je ajouté en lui plantant mon doigt sur la poitrine. Tu n'as pas intérêt ! Tu lui dis qu'elle est encore plus belle que d'habitude et que la grossesse lui va à merveille !

De toute évidence, il mourait d'envie de s'exclamer « mais ce n'est pas vrai ». C'était en tout cas ce qu'il pensait. Il a vu mon regard et refermé la bouche.

— La vérité, on s'en fiche complètement. Tu lui dis qu'elle est belle et puis c'est tout. Je sais que tu l'aimes.

JB a détourné le regard un instant, réfléchissant à cette affirmation, puis il a hoché la tête.

— Oui, je l'aime. Elle me complète, a-t-il ajouté fièrement - il adore le cinéma.

— Ouais, eh bien toi aussi, complète-la. Il faut qu'elle se sente jolie et qu'elle sache que tu l'adores. Parce qu'elle se sent grosse et moche et pas bien du tout. D'après ce que j'entends, ce n'est pas facile d'être enceinte.

— Je vais essayer, Sookie. Je peux t'appeler si elle ne veut pas m'entendre ?

— Bien sûr, mais je sais que tu peux t'en sortir tout seul. Sois sincère, montre-lui que tu l'aimes et elle comprendra.

— J'aime bien être stripteaseur, m'a-t-il annoncé soudain.

— Oui, je sais.

— Je savais que tu comprendrais.

Il a pris une dernière gorgée de bière avant de laisser un pourboire pour Sam et de s'en aller à sa salle de sport à Clarice.

— Décidément, c'est la journée des couples aujourd'hui, a fait remarquer India. Sam et Jannalynn, Jason et Michele, JB et Tara...

Elle paraissait plutôt mélancolique.

— Tu sors toujours avec Lola ?

Je connaissais déjà la réponse, mais je ne voulais pas le montrer.

— Eh non, ça n'a pas marché.

— Je suis désolée. Une de ces jours, la femme idéale passera la porte du bar et tu seras heureuse.

— Je l'espère, a-t-elle répondu d'un ton déprimé. Je ne suis pas tellement fana de l'industrie du mariage,

mais j’aimerais vraiment avoir une relation stable. Les rendez-vous d'un soir, ça me perturbe.

— Pour moi c’est pareil.

— C’est pour ça que tu sors avec le vamp’ ? Pour effrayer tous les autres ?

— Je l’aime, lui ai-je retourné d’un ton égal. C’est pour ça que je sors avec lui.

Je ne lui ai pas expliqué que, pour moi, les hommes humains, c'est hors de question. C’est facile à comprendre : entendre en continu chaque pensée de son partenaire, ça n’a vraiment rien d’amusant.

— Ne t’énerve pas ! S’est exclamée India.

Je n’avais pas eu l’impression d’être sur la défensive pourtant. J’ai repris plus doucement :

— On s’amuse bien ensemble, et il est gentil avec moi.

— Ils sont, euh, je ne sais pas trop comment te demander, mais ils sont froids, c’est ça ?

India n’était pas la première à avoir tenté de me poser la question avec tact. C’était malheureusement impossible.

— Ils ne sont pas à température ambiante, lui ai-je précisé.

Je n’ai rien ajouté car cela ne regardait personne.

— Ah, mince, dis donc.

Et après une pause, elle a ajouté subtilement :

— Ah !

J'ai simplement haussé les épaules. Elle a ouvert la bouche, puis s'est ravisée.

Heureusement pour nous, les clients dans son secteur ont demandé l'addition, et l'une des acolytes de Jane Bodehouse est entrée, ivre morte. Nous avons donc repris nos activités. Holly est finalement arrivée pour me libérer, se plaignant de sa voiture. India restait, car elle avait pris un double service, et je m'en suis allée après avoir fait un signe de main à Sam, soulagée de passer la porte.

Je suis arrivée à la bibliothèque juste avant la fermeture, puis je suis passée à la poste pour acheter des timbres à l'automate dans le hall d'entrée. Halleigh Bellefleur était là aussi et nous nous sommes saluées avec un réel plaisir. Parfois, on aime bien une personne, mais on ne la voit presque jamais. C'est comme ça pour Halleigh et moi. Nous n'avons pas grand-chose en commun, que ce soit notre niveau social, nos études ou nos centres d'intérêt, mais peu importe. L'attraction mutuelle est là. Le ventre de Halleigh s'arrondissait et, contrairement à Tara, elle rayonnait littéralement.

— Comment va Andy ?

— Il est tellement excité au sujet du bébé qu'il ne dort pas très bien, m'a-t-elle répondu. Il m'appelle tout le temps pour savoir comment je vais et combien de fois le bébé a bougé !

— Le prénom, c'est toujours Caroline ?

— Absolument. Il était ravi, quand j'ai suggéré ça. C'est sa grand-mère Caroline qui l'a élevé et c'était une femme bien - même si elle était plutôt impressionnante.

Halleigh souriait.

Caroline avait été plus qu'impressionnante. Elle était terrifiante. C'était la dernière grande dame de Bon Temps. Elle était également l'arrière-petite-fille de mon ami Bill Compton. Il faudrait rajouter encore trois « arrière » pour l'enfant de Halleigh.

J'ai annoncé les fiançailles de Jason à Halleigh, qui a exprimé toutes ses félicitations. Ses manières étaient aussi impeccables que celles de la grand-mère d'Andy - et bien plus chaleureuses.

J'avais apprécié ce petit moment avec Halleigh. En remontant dans ma voiture avec mes timbres, cependant, je me sentais un peu déprimée. J'ai tourné la clé mais je n'ai pas passé la marche arrière.

J'avais beaucoup de chance à de nombreux points de vue. Malgré tout, la vie bouillonnait autour de moi, alors que de mon côté...

J'ai fermement interrompu la suite de mes idées. Pas question d'emprunter ce chemin-là et de m'apitoyer sur mon sort. Je n'étais pas enceinte et je n'allais pas me marier. Et alors ? Pas la peine de me sentir comme une île solitaire au milieu de la rivière. Avec une énergie renouvelée, je suis repartie faire mes courses. Et lorsque j'ai aperçu Faye de Léon qui sortait du Grabbit Kwik, j'ai

même révisé mon attitude. Faye avait eu six grossesses, alors qu'elle avait à peu près mon âge. Elle avait raconté à Maxine Fortenberry que les trois dernières n'étaient pas désirées. Mais son mari adorait qu'elle soit enceinte et il adorait les enfants. Faye s'était donc transformée en « poule pondeuse ».

Révision d'attitude effectuée avec succès.

J'ai pris mon repas du soir, regardé la télévision et lu un de mes nouveaux livres empruntés à la bibliothèque ; et chaque fois que Faye me revenait en mémoire, je me sentais bien, toute seule.

3.

Le lendemain au travail, rien ne s'est passé : pas de révélation stupéfiante, pas d'incident, rien. Ça m'a fait un bien fou. J'ai pris les commandes, servi les plats et les boissons, et empoché mes pourboires. Kennedy Keyes était de service au bar. Je m'inquiétais pour elle, et Danny, certaine qu'ils étaient toujours en désaccord. Kennedy affichait une mine sombre et indifférente. J'étais désolée, mais pourtant, je n'avais aucune envie d'en savoir plus sur ses problèmes de couple. J'en avais ma part, moi aussi.

Il faut fournir un réel effort pour se protéger des pensées des autres. J'ai fait des progrès, mais c'est du travail. Avec les métamorphes, ce n'est pas si difficile, car leurs esprits sont moins transparents que ceux des humains. Je ne perçois qu'une phrase ou une émotion par-ci, par-là. Même parmi les humains, certains émettent plus distinctement que d'autres. Avant d'avoir appris à me préserver avec un bouclier mental, c'était comme si j'entendais dix stations de radio à la fois. Pas facile d'avoir un comportement normal quand il se passe

tant de choses dans sa tête et qu'on essaie d'écouter ce que les gens disent à voix haute.

En tout état de cause, pendant ces quelques heures de normalité, j'ai pu atteindre à une certaine sérénité. J'ai réussi à me convaincre que la rencontre avec Felipe se passerait bien et qu'il serait convaincu que nous n'avions pas tué Victor, ou alors que sa mort était justifiable. Je n'étais pourtant pas particulièrement pressée de le découvrir.

À la fin de mon service, je suis restée au *Merlotte* à bavarder quelques minutes et, sur le chemin du retour, j'ai fait le plein à la station-service. Je me suis pris un sandwich poulet au Sonic et suis rentrée sans me presser.

En été, le soleil se couche tard et je savais que les vampires ne se lèveraient pas de sitôt. Je n'avais pas eu de nouvelles de qui que ce soit au *Fangtasia.* Je ne connaissais même pas l'heure à laquelle on m'attendait. Ma seule certitude, c'était que je devais me mettre sur mon trente et un car, pour ce type de circonstances, c'était ce qu'Eric attendait de moi.

Dermot ne se trouvait pas à la maison. J'avais espéré que Claude serait rentré de son mystérieux voyage en Faérie mais il n'y avait aucun signe de son retour. De toute façon, je n'avais pas de temps à consacrer aux questions faé. Ce soir, mes soucis étaient d'ordre vampirique.

Angoissée au plus haut point, je n'ai pu manger que la moitié de mon sandwich. J'ai trié mon courrier, que

j'avais relevé en passant au bout de mon allée, pour en écarter une bonne partie. Je me suis trompée, d'ailleurs et j'ai dû récupérer ma facture d'électricité, que j'avais jetée en même temps qu'un feuillet de pub pour une vente de meubles. J'ai ouvert l'enveloppe pour connaître le montant... Claude avait intérêt à revenir de Faérie ! Il gaspillait l'énergie sans compter et l'addition était salée : plus de deux fois le montant habituel. Je tenais à ce que Claude paie sa part. Mon chauffe-eau fonctionnait au gaz et, de ce côté-là aussi, l'augmentation était conséquente. J'ai posé le journal de Shreveport sur la table, pour le lire plus tard - il devait contenir tout un tas de mauvaises nouvelles.

Je me suis douchée, recoiffée et remaquillée. Je devais maintenant choisir ma tenue. Je n'avais pas envie de porter un pantalon. Un short ne conviendrait pas au sens des convenances d'Eric. En soupirant, je me suis résignée à l'inévitable et j'ai fait le tri parmi mes robes d'été. Heureusement, j'avais pris le temps de me raser les jambes, une coutume qu'Eric trouvait à la fois fascinante et étrange. La saison du bronzage étant déjà bien avancée, ma peau avait pris une belle teinte hâlée et mes cheveux avaient éclairci. On voyait toujours les effets de la coupe réparatrice qu'Immanuel leur avait donnée quelques semaines plus tôt. Je me suis décidée pour une jupe blanche et un chemisier sans manches d'un beau bleu vif, assortis d'une ceinture très large que Tara ne pouvait plus porter et de ma belle paire de sandales noires, qui tenaient encore la route. Ma main s'est arrêtée devant le tiroir de ma coiffeuse. Niché au creux de sa cachette et camouflé par un léger voile de poudre

se trouvait le cluviel dor, un talisman faé d'une grande puissance.

Je n'avais jamais pensé à le porter sur moi. J'avais un peu peur de gâcher tout le pouvoir du cluviel dor. Si je l'utilisais à mauvais escient, ce serait un peu comme si je lâchais une bombe nucléaire pour tuer un simple moucheron.

Gage d'amour faé, le cluviel dor datait de la nuit des temps. Disons que c'était l'équivalent faé d'un œuf de Fabergé, mais en magique. Mon grand-père - non, pas mon grand-père humain, mais le jumeau de Dermot, c'est-à-dire Fintan, faé mi-humain - l'avait fait apporter à ma grand-mère Adele, qui l'avait soigneusement rangé et caché. Elle ne m'avait jamais dit qu'il était en sa possession et je ne l'avais découvert qu'en débarrassant le grenier. Il m'avait fallu un certain temps pour l'identifier et en apprendre un peu plus sur ses propriétés. Seul Desmond Cataliades, mi-démon et avocat, savait que je le détenais. Mon amie Amelia le soupçonnait sans doute, puisque je lui avais demandé de me trouver des renseignements sur l'objet.

Pour l'instant, je l'avais dissimulé, tout comme ma grand-mère l'avait fait. On ne peut pas vivre sa vie avec une arme à la main juste au cas où on se ferait attaquer, n'est-ce pas ? Le cluviel dor était un cadeau issu de l'amour et non une arme, mais il pouvait avoir les mêmes résultats dévastateurs. Son propriétaire pouvait, grâce à lui, exaucer un souhait. Le vœu devait être personnel et se faire en faveur de lui-même ou de quelqu'un qu'il aimait. Mais j'avais imaginé des scénarios d'épouvante : et si je souhaitais qu'une voiture qui me

fonçait dessus ne me touche pas, et qu'elle heurte une voiture au lieu de moi, tuant ainsi toute une famille ? Et si je souhaitais que ma grand-mère revienne à la vie, et que son cadavre mort-vivant apparaisse ?

J'avais donc bien compris pourquoi ma grand-mère l'avait caché. Son potentiel l'avait terrifiée. De plus, elle avait sans doute estimé qu'une bonne croyante ne devait pas user de magie pour changer sa propre histoire.

D'un autre côté, le cluviel dor aurait pu sauver la vie de Gran si elle l'avait eu dans les mains au moment où on l'avait attaquée. Il était malheureusement tout au fond de sa cachette et elle était morte... La situation ressemblait à celle d'une personne qui aurait payé pour avoir un système d'alarme, un bip à garder sur soi, et qui l'aurait laissé dans le placard de la cuisine.

Si la réalisation d'un souhait pouvait mener à des résultats catastrophiques, le fait de le posséder pouvait s'avérer tout aussi périlleux. Si un SurNat, quel qu'il soit, apprenait jamais que cet objet incroyable se trouvait entre mes mains, mon taux habituel de risques encourus s'élèverait de façon alarmante.

J'ai ouvert le tiroir pour contempler le présent qu'on avait fait à ma grand-mère par amour. Il était d'un vert crémeux et ressemblait à un poudrier. D'où le fait que je le conserve avec mon maquillage. Son couvercle était cerné d'or et restait obstinément fermé. Personne ne l'avait jamais ouvert. Je ne savais pas comment le déclencher. Lorsque je le tenais au creux de ma paume, il rayonnait de la même chaleur que je ressentais auprès de Niall. La même chaleur, multipliée par cent.

La tentation de le glisser dans mon sac à main devenait irrésistible. Ma main tendue hésitait...

J'ai sorti l'objet parfaitement lisse de son compartiment, le tournant et le retournant dans mes mains avec un intense plaisir. Était-il plus dangereux de l'emporter ou de le laisser ?

J'ai fini par le remettre à sa place, avec une houppette par-dessus.

Le téléphone a sonné.

C'était Pam.

— Notre réunion débute chez Eric à 21 heures.

— Ah bon ? Je pensais que ça se passait au *Fangtasia.* Mais d'accord, je pars d'ici peu de temps.

Pam a raccroché sans me répondre. Les vampires ne sont pas très doués pour le protocole téléphonique. Je me suis penchée vers mon miroir pour appliquer mon rouge à lèvres.

Deux minutes plus tard, le téléphone sonnait de nouveau.

— Allô ?

— Sookie, a fait la voix bourrue de Mustapha. Tu n'es pas obligée d'arriver avant 22 heures.

— Ah bon ? Euh... eh bien d'accord.

Bon. J'aurais plus de temps, je ne risquerais pas l'excès de vitesse, et je pourrais finir quelques petites choses à la maison.

J'ai fait une prière. J'ai rabattu le drap sur mon lit pour conjurer le sort et prouver que j'y reviendrais ce soir pour y dormir. J'ai arrosé mes plantes, juste au cas où. J'ai vérifié mes e-mails - rien d'intéressant. Et je me suis regardée une dernière fois dans le grand miroir sur la porte de ma salle de bains.

Il était temps de partir.

Sur le trajet, j'ai chanté les tubes de *Saturday Night Fever* à tue-tête - j'adorais regarder le jeune John Travolta en train de danser. Je ne peux chanter que lorsque je suis seule. Je m'époumonais donc sur *Stayin' Alive.* « Rester en vie, rester en vie » - c'était certainement de circonstance... En arrivant au poste de garde qui protégeait le quartier d'Eric, je me sentais un peu moins angoissée.

Je me demandais où se trouvait Dan Shelley. Le nouveau vigile de nuit, un type musclé dont le badge indiquait qu'il s'appelait « Vince », m'a fait signe de passer sans même se lever.

— Profitez bien de la soirée ! m'a-t-il lancé.

Légèrement surprise, je lui ai souri en agitant la main. Je pensais pourtant que je me rendais à un conseil, ou du moins quelque chose de sérieux. Apparemment, la visite que nous rendait le Grand Mamamouchi démarrait sur une note plus conviviale.

Les voisins sophistiqués d'Eric froncent le sourcil si on se gare sur la rue. C'est ce que j'ai fait malgré tout. Je ne voulais pas me retrouver bloquée par une autre voiture. La large allée qui menait un peu plus haut vers le garage, en contournant le jardin par la gauche, était bondée de véhicules. Je n'en avais jamais vu autant ici. J'entendais de la musique filtrer de la maison en sourdine. Les vampires ont l'ouïe sensible et n'ont pas besoin de monter le son.

J'ai coupé le moteur et suis restée un instant au volant, pour me concentrer avant de me jeter dans la fosse aux lions. Mais pourquoi n'avais-je pas refusé de venir quand Mustapha m'en avait parlé ? Ça ne m'avait même pas effleuré l'esprit. Étais-je ici parce que j'aimais Eric ? Ou tout simplement parce que j'avais à ce point pris le pli de la hiérarchie vampire ?

En me tournant pour ouvrir ma portière, j'ai sursauté violemment en poussant un cri.

Parfaitement immobile et silencieux, Bill se tenait là, tout près de la porte. Ma colère a éclaté instantanément.

— Mais ça ne va pas, toi !

D'un bond, je suis sortie et j'ai claqué la porte de toutes mes forces.

— Fais demi-tour, mon ange, et retourne à Bon Temps, a dit Bill.

Sous la lumière crue des réverbères, mon premier amant et vampire paraissait affreusement blafard, mis à part les deux puits d'obscurité que formaient ses yeux.

Ses cheveux noirs épais et ses vêtements sombres produisaient un contraste encore plus frappant. On aurait dit que sa peau luminescente avait été passée à l'émail.

— J'y pensais justement, ai-je avoué. Mais c'est trop tard.

— Tu devrais t'en aller, m'a-t-il de nouveau recommandé avec intensité.

— Ah, mais... Ce serait un peu comme si j'abandonnais Eric dans les embrouilles.

J'avais laissé percer une pointe d'interrogation dans ma voix.

— Il s'en sortira très bien sans toi, ce soir. S'il te plaît, rentre chez toi.

Sa main fraîche est venue prendre la mienne et la serrer très doucement.

— Explique-moi ce qui se passe.

— Felipe a amené quelques-uns de ses vampires. Ils ont fait une descente dans un ou deux bars pour ramasser quelques humains, s'amuser et boire. Boire dans les deux sens du terme. Ils ont un comportement relativement... Tu te souviens de Diane, Liam et Malcolm? Tu les avais trouvés révoltants.

Les trois vampires, qui avaient depuis subi leur mort définitive, n'avaient eu aucun complexe à copuler avec des humains devant moi. Et ça ne s'était pas arrêté là.

— Je me souviens.

— En principe, Felipe se montre plus discret, mais ce soir, il est d'humeur... festive.

Nerveuse, j'ai dégluti.

— J'ai dit à Eric que je viendrais. Je suis l'épouse d'Eric et Felipe pourrait le prendre mal si je n'étais pas présente.

Eric m'avait manipulée pour devenir son épouse, afin de me placer sous sa protection.

— Eric survivra à ton absence.

Si Bill avait continué cette phrase, je suis certaine qu'il aurait ajouté : « Mais il est possible que toi, tu ne survives pas à ta présence. »

— Je suis de faction ici. Je n'ai pas la permission d'entrer. Je ne pourrai pas te protéger.

J'avais eu tort de laisser le cluviel dor à la maison.

— Bill, je suis plutôt douée pour la survie. Souhaite-moi bonne chance. Allez !

— Sookie...

— Il faut que j'y aille.

— Alors, je te souhaite bonne chance.

Sa voix était inexpressive. Ses yeux ne l'étaient pas.

J’avais maintenant le choix entre deux possibilités. Jouer la carte du protocole - suivre les pas japonais bordés de lilas d’été en fleurs qui serpentaient dans l’allée en remontant le jardin, et passer par la porte de devant, lourde et massive. Ou alors, emprunter l’allée jusqu’au garage et entrer par la cuisine. J’ai opté pour la seconde alternative. C’est ce que font les proches et les habitués, dans le Sud. Ma présence ici était plus justifiée que celle des visiteurs du Nevada, après tout. J’ai emprunté l’allée d'un pas énergique, mes talons résonnant dans la nuit calme.

La porte de la cuisine n’était pas fermée à clé, ce qui m’a frappée. C'était inhabituel. Tout en parcourant du regard la grande pièce - presque inutile pour des vampires -, je réfléchissais. En principe, avec des invités dans la maison, cette issue aurait dû être gardée. J’ai fini par discerner Mustapha Khan qui observait les ténèbres, posté silencieusement devant les portes-fenêtres au fond, derrière la table de petit-déjeuner qui ne servait jamais à personne.

— Mustapha ?

Il s’est retourné brusquement, sa posture indiquant sa tension extrême. Il m’a adressé un signe de tête en guise de salut. En dépit de l’obscurité, il portait ses lunettes de soleil.

Je cherchais son ombre. Mais il n’y avait pas de Warren en vue.

Pour la première fois, j’aurais souhaité connaître les pensées de Mustapha. Comme celles des autres Loups

que je connaissais, elles demeuraient pourtant aussi opaques que jamais.

Sans comprendre pourquoi, j'ai soudain senti mes poils se hérisser.

— Comment ça se passe, là-dedans ? Ai-je demandé à voix basse.

Après un instant, il m'a répondu, sans faire plus de bruit que moi.

— Je crois que j'aurais dû prendre un autre job, même chez des gobelins de merde. Ou alors, j'aurais dû m'intégrer à la meute, même avec Alcide au-dessus de moi. Tout plutôt qu'ici. Si j'étais toi, je carrerais mon cul dans ma voiture et je filerais d'ici. Si Eric ne me payait pas si bien, c'est ce que je ferais, moi.

L'histoire prenait une tournure de conte de fées :

Premier homme : Ne passez pas le pont, gente dame, c'est par trop périlleux.

Héroïne : Mais il me faut passer le pont !

Second homme : Ne passez pas le pont, gente dame, vous y perdriez la vie !

Héroïne : Mais il me faut passer le pont !

Dans un conte, il y aurait une troisième rencontre. C'est toujours trois. Et c'était peut-être ce qui m'arriverait également. En tout cas, j'avais bien compris le message. L'angoisse me courait dans le dos. Je n'avais aucune

envie de passer ce pont. J'étais tentée de tourner les talons et de reprendre ma route en douce.

Mais Pam est entrée et ma belle occasion s'est évanouie.

— Dieu merci, tu es là ! S'est-elle exclamée, son accent britannique plus soutenu que d'habitude. J'ai eu peur que tu ne viennes pas. Felipe a remarqué ton absence.

— Mais, d'après Mustapha, vous aviez repoussé l'heure du rendez-vous, lui ai-je répondu, perplexe, en vérifiant l'heure au micro-ondes. Je suis à l'heure.

Pam a secoué la tête et adressé un regard déconcerté à Mustapha.

— Nous en parlerons plus tard, l'a-t-elle averti.

Avec un geste impatient, elle m'a fait signe de la suivre.

J'ai pris un instant pour ranger mon sac à main dans l'un des placards - chez des vampires, la cuisine est l'endroit le plus sûr. Ensuite, avec un dernier regard pour les lunettes noires et indéchiffrables de Mustapha, j'ai accroché un sourire à mes lèvres avant d'emboîter le pas à Pam pour gagner la grande salle de séjour, très attentive à tout mouvement autour de moi - le vampire est une créature assez dangereuse.

Le style audacieux qu'avait choisi Eric pour sa décoration avait fait l'objet de reportages dans le magazine *Louisiana Interiors.* Jamais le photographe

n'aurait reconnu les lieux ce soir-là. Les rideaux à rayures étaient hermétiquement clos. Un assortiment d'humains et de vampires s'était éparpillé à travers la vaste pièce.

Un géant musclé aux cheveux décolorés dansait avec une jeune femme, loin sur ma gauche, près de la table qu'Eric utilisait pour les repas et les réunions d'affaires. À mon approche, ils ont commencé à s'embrasser, très en profondeur et très bruyamment. Affalé dans un canapé, un vampire à la mâchoire carrée buvait avec négligence au cou d'une femme aux atouts généreux. Des gouttes de sang dégoulinaient sur les coussins.

J'ai senti la colère m'embraser immédiatement et monter encore à la vue d'une vamp' rousse inconnue, debout sur la table basse d'Eric. Haut perchée sur ses talons aiguilles, elle dansait sur un vieux CD des Rolling Stones. Un autre vampire aux cheveux noirs et épais la contemplait d'un œil à la fois lubrique et indifférent. Les pointes des talons labouraient le bois de la table, l'une des acquisitions préférées d'Eric.

Je sentais un rictus furieux déformer ma bouche. En jetant un regard en biais vers Pam, j'ai constaté qu'elle prenait soin de rester impassible, son visage aussi dénué d'expression qu'un joli vase. En faisant un effort surhumain, j'ai effacé toute émotion du mien. Mais, merde, quoi ! Nous venions tout juste de faire remplacer les tapis et repeindre les murs, à la suite du désastre Alexeï Romanov. Il faudrait maintenant refaire les canapés et j'allais devoir trouver quelqu'un pour restaurer la table basse.

J’ai soudain repris mes esprits. J’avais des problèmes nettement plus graves à gérer.

Bill avait eu raison. Mustapha avait eu raison. Je n’aurais pas dû me trouver là. Et, malgré l’affirmation de Pam sur Felipe, je ne pouvais pas croire qu’on avait remarqué mon absence. Ils étaient tous bien trop occupés.

À cet instant précis, toutefois, l'homme qui observait la danseuse a tourné la tête pour me regarder droit dans les yeux. C’était Felipe de Castro. Habillé, Dieu merci. Il m’a souri, découvrant ses canines luisantes et déployées- il avait dû apprécier la danse...

— Mademoiselle Stackhouse ! a-t-il lancé d’un ton paresseux. J’avais peur que vous ne veniez pas. Je n’ai pas eu le plaisir de vous voir depuis trop longtemps.

Son accent était toujours aussi prononcé. La première fois que je l’avais rencontré, il portait une véritable cape de vampire. Ce soir, il s’était décidé pour un look plus classique, avec une chemise grise, un gilet sans manches argenté et un pantalon noir.

— Oui, cela fait longtemps, Votre Altesse, lui ai-je retourné, ne sachant que dire d’autre. Je suis navrée de ne pas vous avoir accueilli moi-même. Où est Eric ?

Souriant toujours, Felipe m’a informée qu’il se trouvait dans l’une des chambres. Noires comme le jais, sa moustache et la fine ligne de sa barbe étaient taillées à la perfection. Quoique d’une taille ordinaire, le Roi du Nevada, de l’Arkansas et de la Louisiane affichait un physique somptueux. Il rayonnait d’une vitalité

particulièrement séduisante - pas pour moi, cependant, et surtout pas ce soir. D'après ce qu'on m'avait raconté, Felipe était également un homme politique puissant doublé d'un homme d'affaires hors pair. Personne ne savait à combien se montait la fortune qu'il avait amassée au cours de sa carrière interminable.

Malgré mes lèvres presque gelées, je lui ai rendu son sourire. L'indignation m'étouffait toujours. Les visiteurs du Nevada ne se conduisaient pas mieux que, disons, des pompiers de province en goguette à La Nouvelle-Orléans. En plus, ils venaient de Las Vegas et trouvaient le moyen de vouloir s'imposer à Shreveport, jouant les êtres supérieurs. Déplorable.

Dans l'une des chambres... J'avais un mauvais pressentiment, et c'était exactement ce que cherchait Felipe.

— Alors, je vais le trouver pour qu'il sache que je suis arrivée, ai-je conclu en me tournant vers Pam. On y va, ma belle.

Pam m'a pris la main, un geste que j'ai trouvé réconfortant, ce qui prouvait bien à quel point l'atmosphère de la soirée me perturbait. Le visage de Pam était toujours de marbre.

Tandis que nous nous frayions un chemin dans la pièce -le géant n'était pas encore tout à fait passé à l'acte avec sa partenaire, mais ça n'allait pas tarder -, Pam fulminait.

— Tu as vu tout ce sang ? Jamais on n'arrivera à détacher les coussins !

J’ai tenté de positiver.

— Ce ne sera pas aussi difficile qu’après le massacre, quand Alexeï a pété un câble. Ou au club, quand on a... fait ce truc.

Je ne voulais pas dire « tué Victor » à voix haute.

— Mais ça, c’était marrant !

Pam faisait la moue.

— Et ce qui se passe ici, tu ne trouves pas ça marrant, alors ? L’ai-je interrogée.

— Pas du tout. Je préfère nettement l’intimité.

— Eh bien, moi aussi. Pourquoi est-ce qu’Eric n’est pas resté ici ?

— Je n’en ai pas la moindre idée. Je viens juste de revenir. On m’a envoyée chercher de l’alcool. Mustapha disait qu’on avait absolument besoin de rhum.

Elle obéissait aux ordres de Mustapha maintenant ? Plus qu’étrange. Mais j’ai serré les lèvres sans rien dire. Pas mon problème.

Nous étions parvenues à la chambre que j’occupais quand je passais la journée chez Eric. Me dépassant, Pam a poussé la porte et s'est raidie. Eric était là, assis sur le lit. Il se nourrissait. Au cou d’une autre femme, une brune. Elle gisait avec abandon en travers de ses genoux, sa robe d’été aux couleurs vives remontée jusqu’à la taille, une main agrippée à l’épaule d’Eric, le serrant

convulsivement. Son autre main... La fille s'adonnait à son propre plaisir.

— Espèce de salaud !

Je n'avais plus qu'une envie - sortir de là au plus vite. Eric a levé la tête, la bouche ensanglantée, et son regard s'est fiché dans le mien. Il était... En fait, il était ivre.

Pam m'a attrapée par le bras et je savais qu'elle irait jusqu'à le briser.

— Tu ne peux pas partir. Si tu t'en vas maintenant, ils prendront ça pour de la faiblesse et Felipe va réagir. Nous en souffrirons tous. Il y a quelque chose qui ne va pas, avec Eric.

— Je m'en tape complètement !

La tête me tournait. Étourdie par le choc de cette découverte, je me sentais étrangement détachée. Je me demandais si j'allais m'évanouir, ou vomir, ou me jeter sur Eric et l'étrangler.

— Va-t'en, a dit Eric à la femme.

Il avait clairement du mal à parler distinctement. J'ai cligné des yeux. Je ne comprenais rien.

— Mais on arrivait juste au moment intéressant, a-t-elle protesté d'une voix qu'elle pensait aguichante. Allez, bébé, ne me fais pas partir maintenant ! Si tu veux qu'elle vienne avec nous, ça me va aussi, tu sais.

Elle s'exprimait avec difficulté. Blanche comme un linge, elle avait déjà perdu énormément de sang.

— Fiche le camp, a insisté Eric, un peu plus clairement.

Il avait adopté le ton que prennent les vampires pour faire courir les humains.

Je refusais de regarder la brune, mais en périphérie de ma vision j'ai vu qu'elle se levait, se détachant du lit et d'Eric. Elle a trébuché et failli tomber. *Je vais pouvoir garder ma voiture,* a-t-elle pensé.

Interloquée par cette remarque mentale inattendue, je l'ai regardée. Elle était plus jeune que moi et si mince qu'elle en était presque maigre. Pour moi, le crime d'Eric n'en était que plus grave. Malgré mon agitation extrême, j'ai perçu après un instant que son cerveau était affreusement altéré, bouillonnant de confusion. Le dégoût qu'elle éprouvait pour elle-même teintait ses pensées de gris, comme si elle pourrissait de l'intérieur. En surface, elle était encore jolie, mais ça ne durerait plus très longtemps.

Dans les veines de la fille coulait du sang de métamorphe, mais je ne pouvais pas distinguer de quelle espèce. Peut-être du Loup. L'un de ses parents était de pure souche, c'était certain. Ce qui, étant donné l'état d'Eric, ne m'étonnait pas.

Pam est alors intervenue.

— Je ne sais pas qui tu es ni ce que tu fais ici, ma petite. Mais il faut que tu partes. Tout de suite.

À notre grande surprise, elle s'est mise à rire. Pam a eu un sursaut et j'ai senti une éruption solaire exploser dans ma tête. Au dégoût s'était ajoutée une fureur sans limites. Je l'ai regardée droit dans les yeux et son sourire satisfait a disparu.

Je n'étais pas un vampire, mais je crois que j'avais l'air plus que menaçant.

— OK, OK, je m'en vais. J'aurai quitté Shreveport à l'aube.

Mais elle mentait ! Je l'ai entendue préparer une dernière tentative pour... pour quoi ?

Elle m'a adressé une grimace de mépris et m'a parlé en choisissant délibérément ses mots.

— C'est pas ma faute, si votre homme a faim.

Avant que j'aie pu esquisser un seul geste, Pam l'a giflée violemment. Elle a titubé contre le mur avant de glisser au sol.

— Lève-toi.

La voix de Pam était d'un froid mortel.

La fille s'est levée avec peine. Plus de sourire ni de provocation. Elle est passée près de moi en partant et je l'ai reniflée. En plus de l'odeur de métamorphe, elle dégageait autre chose - du sang associé à un parfum sucré. S'appuyant d'une main contre le mur, elle a pris le couloir d'un pas hésitant en direction du séjour.

Pam a refermé la porte. Le silence s'est abattu sur la pièce, produisant une impression étrange et décalée.

Mon cerveau se débattait avec la situation : mon arrivée tardive, le vigile inconnu, les pensées bizarres de la fille, son parfum insolite... Puis mes pensées sont revenues à un sujet tout à fait différent.

Mon « époux ».

Eric demeurait assis au bord du lit.

Le lit que je considérais comme le mien. Le lit dans lequel nous faisions l'amour. Le lit dans lequel je dormais.

— Tu sais que je prends du sang... a-t-il commencé.

Mais j'ai levé la main, paume tournée vers lui.

— Pas un seul mot.

L'indignation a envahi son visage et il a ouvert la bouche, mais je l'ai coupé immédiatement.

— Pas un seul.

Très sérieusement, si j'avais pu me retrouver seule pendant une trentaine de minutes (ou d'heures, ou de jours), j'aurais pu gérer l'affaire plus facilement. Dans le cas présent, toutefois, je ne pouvais qu'examiner la question à toute vitesse.

Je savais que je n'étais pas la seule fontaine à laquelle Eric se servait. Une seule personne ne suffit pas à nourrir un vampire.

Pas de sa faute s'il devait s'alimenter, bla-bla-bla.

Quand c'est offert, pourquoi ne pas se servir, bla bla bla.

Mais.

Il savait que j'allais arriver.

Il savait que je lui permettrais de boire mon sang.

Il savait qu'il me ferait horriblement mal en choisissant de se nourrir d'une autre femme.

Et il l'avait fait malgré tout. À moins qu'il n'y ait un détail que j'ignore au sujet de cette fille, ou qu'elle ne lui ait fait quelque chose qui avait déclenché cette réaction, tout tendait à prouver qu'il ne m'aimait pas autant que je l'avais toujours cru.

La seule pensée qui m'obsédait, c'était *Heureusement que j'ai brisé le lien de sang. Si j'avais ressenti son plaisir pendant qu'il lui suçait le cou, je crois que je l'aurais tué.*

Eric a déclaré soudain :

— Si tu n'avais pas brisé notre lien, cela ne serait jamais arrivé.

Nouvelle éruption solaire.

— Voilà pourquoi je ne me balade pas partout avec un pieu, ai-je marmonné en retour, avant de me lancer dans une tirade de jurons.

Je n'avais pas interdit à Pam de parler. Après m'avoir examinée attentivement pour déterminer mon humeur, elle s'est lancée.

— Dans un moment, tu vas t'adapter. Tu sais très bien que c'était une question de timing, pas d'infidélité.

J'ai pris un long temps pour lui en vouloir à mort, de penser ainsi que j'allais supporter le comportement d'Eric sans broncher. Puis j'ai hoché la tête. Je n'étais pas forcément d'accord avec sa supposition - selon laquelle j'allais me calmer et qu'ensuite, ce qu'Eric avait fait ne me dérangerait plus. Mais je notais qu'elle avait exprimé un point important. J'ai repoussé en moi tout ce que je voulais crier à Eric, même si cela me tordait les tripes. Car un autre dessein était ici à l'œuvre. Même moi, je le voyais.

— Bon, passons au plus important, ai-je repris.

Pam a incliné la tête et Eric, surpris, s'est raidi. Plus alerte, il semblait revenir à la normalité, son intelligence remontant à la surface.

— Cette fille n'est pas simplement arrivée ici toute seule. On l'a envoyée.

Les deux vampires se sont regardés, avant de hausser les épaules à l'unisson.

— Je ne l'avais jamais vue, a précisé Eric.

— Je pensais qu'elle était venue avec les humains que Felipe avait fait ramasser, a continué Pam.

— Et à la guérite, il y a un nouveau. Où est passé Dan Shelley ? Et ce soir, précisément ? En plus, tout de suite après que Pam m'a appelée pour me dire de venir à 21 heures, Mustapha m'a rappelée pour me dire d'arriver une heure après. Eric, je suis certaine que la fille avait un goût différent, non ?

— Oui, a-t-il fait lentement. J'en sens encore les effets. Elle était plus...

— Comme si elle avait pris un complément ? L'ai-je coupé en étouffant une nouvelle vague de douleur et de colère.

— C'est ça.

Il s'est levé en chancelant.

— Oui, a-t-il continué, comme si elle avait pris un cocktail Loup-faé. C'était délicieux, a-t-il rajouté en fermant les yeux.

C'était au tour de Pam.

— Eric. Si tu n'avais pas eu faim, tu te serais étonné. Son arrivée tombait trop bien.

— Tu as raison. Je n'ai pas encore les idées très claires, mais je comprends ce que tu veux dire.

— Sookie, m'a demandé Pam. Qu'est-ce que tu as détecté dans ses pensées ?

— Elle gagnait de l'argent. Mais le fait qu'elle risque la mort l'excitait.

— Mais elle n'est pas morte.

— Non, je suis arrivée juste à temps pour interrompre un repas mortel. J'ai raison, Eric ? Tu aurais pu t'arrêter ?

Affreusement gêné, il m'a répondu :

— Peut-être pas. J'avais presque perdu toute retenue. C'était son parfum. Mais quand elle est venue vers moi, elle semblait très ordinaire. Enfin, assez attirante, grâce à son sang de Louve, mais rien de vraiment fantastique. Et je ne lui ai certainement pas proposé d'argent. Puis, brusquement...

Il a secoué la tête en avalant péniblement sa salive.

Toujours pragmatique, Pam est venue à son secours.

— Son pouvoir d'attraction a augmenté tout d'un coup. Pourquoi ? Non, attends, pardonne-moi. Nous n'avons pas le temps de nous perdre dans les pourquoi et les comment. Nous devons survivre à cette nuit, ensemble, tous les trois.

Elle nous regardait tous les deux à tour de rôle. J'ai hoché la tête de nouveau. Eric en a fait autant d'un geste brusque.

— Bien, a poursuivi Pam. Sookie, tu es effectivement arrivée juste à temps. Elle n'était pas là par hasard, et son goût et son odeur n'étaient pas un hasard non plus. Tout ce qui se passe ici ce soir pue

littéralement le complot. Mon amie, je vais me répéter : pour ce soir, tu dois mettre ta douleur personnelle de côté.

Je l'ai fixée droit dans les yeux. Si je n'étais pas entrée dans la chambre, Eric aurait vidé la femme de son sang. Et celle-ci l'avait envisagé. Quelqu'un avait manœuvré pour prendre Eric la main dans le sac. Ou plutôt les crocs dans le cou !

— Va te brosser les dents, lui ai-je ordonné en me retournant vers lui. À fond. Lave-toi le visage et rince le lavabo avec une tonne d'eau.

Eric n'appréciait pas les ordres, mais les situations d'urgence, ça le connaissait. Il est passé dans la salle de bains en laissant la porte ouverte.

— Je vais voir ce que fabriquent tous nos invités si merveilleux, m'a annoncé Pam avant de disparaître en direction du séjour, d'où provenait toujours la musique incessante.

Eric est revenu dans la chambre en s'essuyant le visage avec une serviette. Il paraissait plus vif, plus présent. En me voyant seule, il a hésité une seconde. Eric n'était pas un habitué des problèmes de couple. D'après certains indices et les remarques qu'il avait laissé échapper au sujet de ses souvenirs, j'avais l'impression que, pendant des siècles et des siècles d'aventures sexuelles, c'était toujours lui qui avait dominé la situation. Les femmes ne faisaient que se soumettre - « Tout ce que tu voudras, espèce de grand Viking fabuleux ». Il avait eu quelques aventures avec des vampires, des

liaisons plus équilibrées mais brèves. Je n'en savais pas plus. Eric ne se vantait jamais. Simplement, les relations sexuelles faisaient partie du cours normal de sa vie.

J'avais déjà retrouvé mon calme, dans une certaine mesure - un point relativement positif, puisque je me trouvais seule avec un homme que j'avais eu envie de trucider quelques minutes plus tôt. Nous n'étions plus reliés par le lien de sang, mais Eric me connaissait suffisamment pour savoir qu'il pouvait maintenant me parler.

— Ce n'était que du sang. J'étais nerveux et affamé, tu étais en retard, et je ne voulais pas te sauter dessus pour te mordre dès ton arrivée. Elle est entrée alors que je t'attendais, et je me suis dit que je prendrais bien quelques gorgées. Elle sentait tellement bon.

— Ah, ça y est, j'ai compris : tu voulais m'épargner! Ai-je lancé, sarcastique à l'extrême.

Puis je me suis forcée à me taire.

— J'ai été impulsif, a-t-il ajouté avant de serrer les lèvres.

Je l'ai observé. À moi aussi, il m'arrivait d'être impulsive. À de rares occasions, je m'étais retrouvée furieuse et peinée comme ce soir, et j'avais tout simplement tourné les talons pour quitter la scène. Je ne tenais pas forcément à avoir le dernier mot ou à faire une réplique théâtrale. J'avais juste besoin de temps pour me reprendre. J'ai inspiré profondément tout en le fixant droit dans les yeux. Pour ce soir, du moins, nous devions tous deux faire l'effort de surmonter cette crise.

Sans y avoir véritablement réfléchi, j'avais identifié le parfum subtil qui avait détraqué les sens d'Eric.

— Elle est déjà en partie Louve, et elle s'est arrosée de sang de faé pour que tu ne puisses pas lui résister. Sinon, je suis convaincue que tu aurais montré plus de retenue. Elle était un piège vivant. Elle est venue ici en sachant qu'elle gagnerait une grosse somme d'argent, à condition que tu te nourrisses d'elle - et peut-être aussi pour flirter avec la mort.

— Seras-tu capable de poursuivre la soirée en faisant comme si nous étions toujours en harmonie ?

— Je ferai de mon mieux, ai-je répondu en m'efforçant de ne pas montrer mon amertume.

— C'est tout ce que je suis en droit de te demander.

— Ça n'a pas l'air de te perturber, ai-je laissé échapper.

J'ai fermé les yeux pour me concentrer et retrouver un semblant de cohérence.

— Bon, ai-je repris. Si je suis censée être ici pour accueillir Felipe de manière officielle, et s'il est censé nous parler de la « disparition » de Victor, quand est-ce que tout ce cirque dans le salon va s'arrêter ? Et en passant, d'ailleurs, je suis super en colère au sujet de la table basse.

— Moi aussi, a-t-il soufflé avec un soulagement évident. Je vais dire à Felipe que nous devons parler, ce soir. Maintenant.

Puis il a baissé le regard sur moi avant d'ajouter :

— Mon aimée. Ne laisse pas ta fierté te dominer.

— Eh bien, moi et ma fierté, on serait ravies de reprendre ma voiture et de rentrer chez moi.

Tout en luttant pour ne pas hurler, j'ai poursuivi :

— Mais, moi et ma fierté, comme tu dis, on va faire l'effort de rester ici et d'endurer cette soirée. Si tu pouvais demander à tout le monde d'arrêter de baiser dans tous les coins et de se mettre au travail... Parce que sinon, tu peux nous dire au revoir, à moi et à ma fierté.

Sur ce, je me suis dirigée dans la salle de bains, fermant la porte délibérément et sans un bruit derrière moi. Je l'ai verrouillée. Pour l'instant, j'en avais plus qu'assez de parler. Il me fallait du temps, seule et sans regard braqué sur moi.

De l'autre côté de la porte, le silence était total. Je me suis assise sur le couvercle des toilettes. J'étais secouée par tant d'émotions contradictoires que j'avais l'impression de marcher à travers un champ de mines. J'ai baissé les yeux sur mes sandales noires à talons hauts, décorées de fleurs ridicules, et sur mes orteils aux ongles éclatants de couleur.

— OK.

Grande inspiration.

— OK. Tu savais qu'il prenait du sang à d'autres personnes. Et tu savais que « d'autres personnes », ça comprenait « d'autres femmes ». Et tu savais que certaines femmes sont plus jeunes et plus jolies et plus minces que toi.

Si je me le répétais suffisamment, je parviendrais peut-être à l'intégrer.

Nom de Dieu - savoir et voir, c'est tellement différent.

— Et tu sais aussi qu'il t'aime. Et tu l'aimes.

Sauf que j'ai envie de lui crever les yeux avec mes talons !

— Tu l'aimes, ai-je répété sévèrement. Tu as traversé tellement de choses avec lui. Et il te l'a prouvé un nombre incalculable de fois, en faisant des concessions incroyables.

Eh oui ! C'était la plus stricte vérité ! Je me le suis ressassé encore une vingtaine de fois.

— Et donc, ai-je continué sur un ton des plus raisonnables, voici l'occasion de passer au-dessus des circonstances, de prouver de quoi tu es faite, et de nous sauver la vie à tous les deux. Et c'est ce que je vais faire, parce que Gran m'a élevée comme il faut. Et quand ce sera fini...

Je vais lui arracher les yeux.

— Non, absolument pas, me suis-je tancée. Nous aurons une conversation.

Et après, je lui arracherai les yeux.

— Bon, peut-être.

Mon sourire faisait une timide apparition.

— Sookie, m'a interrompue Pam, de l'autre côté de la porte. Je t'entends parler toute seule. Tu te sens prête à descendre ?

— Mais tout à fait, ai-je confirmé, douce comme un agneau.

Je me suis secouée avant de répéter un sourire approprié devant le miroir. Affreux. Puis j'ai déverrouillé la porte et essayé mon beau rictus sur Pam en premier. Eric se tenait derrière elle - probablement pour que Pam essuie le premier tir.

— Felipe est-il prêt pour notre conversation ?

Pour la première fois depuis notre rencontre, Pam semblait nerveuse en me regardant.

— Euh... oui. Il se tient prêt.

— Formidable. Alors allons-y, ai-je suggéré sans cesser de sourire.

Eric m'a lancé un regard prudent tout en gardant le silence. Parfait. Très bien.

— Le roi et son conseiller sont par ici, m'expliquait Pam. Les autres ont déménagé la fête dans la pièce d'en face.

On entendait effectivement des couinements excités derrière la porte.

Felipe et le vampire à la mâchoire carrée - celui qui buvait au cou d'une femme la dernière fois que je l'avais aperçu - occupaient l'un des deux canapés. Eric et moi nous sommes installés sur l'autre (disposé à angle droit et couvert de taches), tandis que Pam prenait un fauteuil. La grande table basse (parsemée d'entailles), qui ne portait d'habitude que quelques objets d'art bien choisis, était jonchée d'un amas de bouteilles de sang, de verres et de serviettes en papier usagées, accompagnés d'un cendrier et même d'un téléphone portable. La beauté formelle et bien ordonnée du séjour avait disparu. On se serait cru dans un bouge. Conditionnée par mon éducation, je devais résister à mes instincts qui me criaient de bondir, de nouer un tablier autour de ma taille et d'aller chercher un plateau pour tout débarrasser.

— Sookie, je crois que vous n'avez pas encore rencontré Horst Friedman, a commencé Felipe.

J'ai détaché mon regard du désordre ambiant pour examiner le vampire en question. Tout en longueur anguleuse, Horst avait des yeux étroits et les cheveux brun clair coupés courts. J'ai eu l'impression qu'il ne savait pas sourire. Ses lèvres roses et ses yeux bleu pâle auraient pu apporter une certaine délicatesse à ses traits. Ce n'était pas le cas, bien au contraire.

— Enchantée, Horst, me suis-je contrainte à répondre en m'appliquant pour prononcer son nom.

Il m'a accordé un signe de tête presque imperceptible - je n'étais qu'une femme humaine, rien de plus.

Énergique, Felipe a poursuivi :

— Eric, je suis venu sur ton territoire pour parler de la disparition de Victor, mon régent. Il a été aperçu pour la dernière fois dans cette ville - si tant est que Shreveport puisse être considéré comme une ville. Je te soupçonne d'avoir joué un rôle dans sa disparition. Il s'est rendu à ton club pour une soirée privée et personne ne l'a vu depuis.

Si Eric avait eu l'intention de lui faire avaler une couleuvre quelconque, c'était raté.

— Je n'avoue rien.

Eric était d'un calme olympien.

Felipe l'a regardé, légèrement étonné.

— Mais tu ne réfutes pas l'accusation.

— Imaginons que je l'aie tué, Ta Majesté, a répondu Eric d'un ton négligent, comme s'il s'agissait d'avoir écrasé une mouche. Il n'en subsiste en tout cas pas la moindre preuve. Je regrette que la suite de Victor ait également disparu en même temps que le régent.

Eric n'avait proposé à personne de se rendre. Le seul à qui on avait offert la possibilité d'échapper à la mort avait été Akiro, le nouveau garde du corps de Victor. Il l'avait refusée. Le combat au *Fangtasia* n'avait pas intégré de phase de débat. Membres arrachés et mise à

mort avaient émaillé cet assaut brutal d'une violence inouïe, le tout dans des flots de sang. Je faisais tout pour ne pas m'en souvenir trop clairement. Je me suis contentée de sourire en attendant la réponse de Felipe.

— Pourquoi as-tu fait cela ? Ne m'as-tu pas juré allégeance ?

Pour la première fois depuis le début de l'entretien, Felipe semblait avoir perdu son air indifférent. Il montrait même une certaine sévérité.

— J'avais nommé Victor comme régent ici, en Louisiane. Je le répète, je l'avais nommé. Et je suis ton roi.

Le ton montait. Horst était tendu, prêt à bondir. Pam également.

Le silence était lourd de menaces.

Puis, Eric a repris la parole et j'ai recommencé à respirer.

— Si j'ai commis cet acte, Votre Altesse, et je dis bien « si », il est possible que j'aie eu plusieurs raisons de le faire. Je t'ai juré allégeance et je te suis fidèle. Il m'est impossible toutefois de demeurer inactif lorsque l'on attente à la vie de mes proches sans raison aucune - et sans m'en parler au préalable. Victor a envoyé deux de ses meilleurs vampires pour assassiner Pam et mon épouse.

Eric a posé une main glaciale sur mon épaule et j'ai fait de mon mieux pour sembler désemparée. Ce qui n'était pas difficile.

— Pam est une grande guerrière et ma femme sait se défendre. Sans ces talents, elles n'auraient pu en réchapper, a précisé Eric d'un ton solennel avant de s'interrompre pour nous laisser le temps d'absorber ses paroles.

Horst n'était pas convaincu, et Felipe s'est contenté de lever un sourcil. Puis il a hoché la tête, faisant signe à Eric de poursuivre.

— Je précise bien que je n'avoue aucune responsabilité quant à la mort de Victor. Il importe de signaler malgré tout que Victor m'attaquait - et donc toi aussi, mon roi -sur un plan économique et financier. Il a monté plusieurs affaires sur mon territoire, en se réservant leur gestion, les emplois qu'elles généraient, ainsi que les revenus qu'elles produisaient, de manière exclusive. C'est sans précédent aucun. Je doute qu'il t'ait jamais fait parvenir ta propre part des bénéfices. Je pense également qu'il tentait de me saborder, pour faire de moi un parasite inutile alors que je suis l'un de tes gestionnaires les plus émérites et que je te rapporte de l'argent. J'ai entendu de nombreuses rumeurs de la part de nos shérifs, dont certains que tu as toi-même envoyés ici depuis le Nevada. Il semblerait que Victor ait même délaissé ses autres activités en Louisiane afin de poursuivre cette étrange vendetta contre moi et les miens.

Le visage de Felipe demeurait impassible.

— Pourquoi ne m'en as-tu rien dit ?

— Je l'ai fait, a répondu Eric, toujours très calme. J'ai appelé tes bureaux par deux fois, exposant mes inquiétudes à Horst et lui demandant de te les soumettre.

Horst s'est redressé légèrement.

— C'est la vérité, Felipe. Ainsi que je…

— Pour quelle raison ne m'as-tu pas transmis ces éléments ? L'a coupé Felipe en le fixant.

Au lieu de paraître coupable et mal à l'aise comme je l'avais imaginé - avec un certain plaisir d'ailleurs -, Horst était manifestement abasourdi.

Peut-être qu'à force de traîner avec des vampires, je deviens cynique. Mais soudain, j'étais quasi certaine que Horst avait bien transmis les réclamations d'Eric. En revanche, Felipe avait décidé qu'Eric devrait se débrouiller tout seul avec Victor. En conséquence, Felipe sacrifiait Horst sans hésitation afin de sauver les apparences.

— Votre Majesté, suis-je intervenue. Nous regrettons terriblement la disparition de Victor. Il se peut pourtant que vous n'ayez pas envisagé qu'il représentait un risque financier pour votre personne également.

Je le considérais tristement, le visage plein de regrets.

Nouveau silence. Les quatre vampires me regardaient comme si je venais de leur offrir un seau

entier de boyaux de porc... De mon côté, je faisais de mon mieux pour paraître directe et sincère.

Cinq secondes, cinq minutes ou cinq heures plus tard, Felipe s'est exprimé à nouveau.

— Ce n'était pas mon vampire préféré. Il était cependant fort utile.

— Je suis convaincue, ai-je repris, que vous aviez malgré tout remarqué que Victor sombrait dans la dette. D'après le personnel du *Vic's Redneck Roadhouse,* par exemple, ils étaient sous-payés et surchargés de travail. Le turnover est donc énorme. Ce n'est jamais bon pour les affaires. Et certains fournisseurs n'ont pas été payés. Même celui qui livre les boissons...

Duff me l'avait confié récemment.

— ... Le *Vic's* a très bien commencé, en attirant la clientèle de tous les bars de la région, mais il n'y a pas d'habitués. Et pour une affaire de cette taille, ce type de fréquentation régulière est indispensable. Je sais que les rentrées ne sont plus les mêmes...

D'après l'expression de Horst, j'avais visé en plein dans le mille.

— ... C'est la même chose avec son bar à vampires. Pourquoi détourner la clientèle d'un établissement vampire aussi bien établi que le *Fangtasia* ? Et qui attire autant de touristes ? Quand on divise, on ne multiplie pas...

Felipe s'est penché vers moi.

— Vous me faites la leçon ? Vous me faites un cours d'économie ? À moi ?

Il s'est saisi d'une bouteille de TrueBlood ouverte pour boire directement au goulot, sans me lâcher des yeux.

— Non, monsieur, jamais je ne ferais ça. Mais je sais ce qui se passe au niveau local, parce que les gens me parlent, ou que j'entends leurs pensées. Bien évidemment, le fait que j'aie pu observer tous ces éléments qui concernent Victor ne veut absolument pas dire que je sache ce qui lui est arrivé, ai-je ajouté avec mon sourire le plus désarmant.

Espèce de sac à merde hypocrite.

— Eric, as-tu apprécié la jeune femme ? Quand elle est passée dans la pièce, elle a annoncé qu'elle avait été appelée pour te repaître, a expliqué Felipe sans me quitter du regard. J'étais fort surpris, car il me semblait que tu étais marié à Mlle Stackhouse. J'ai pensé cependant que la jeune femme en question te changerait un peu. Elle dégageait une odeur si intéressante. Si elle ne t'avait pas été réservée, je crois bien que je l'aurais essayée.

— C'eut été avec plaisir, a répondu Eric, parfaitement neutre.

Soudain perplexe, j'ai risqué une question.

— Elle vous a dit qu'elle avait été appelée ?

— En effet, c'est ce qu'elle a prétendu.

Felipe me fixait toujours comme un faucon épiant une souris qu'il envisageait de consommer pour le dîner.

Dans l'un des recoins de mon esprit, je m'acharnais à comprendre. J'avais été retardée, la fille avait dit qu'on l'avait appelée tout spécialement pour Eric... Et dans un autre recoin, je regrettais d'avoir sauvé la vie de Felipe. J'aurais dû laisser le garde de Sophie-Anne mettre fin à ses jours. Je le regrettais plus qu'amèrement. En fait, j'étais en train de sauver Eric à ce moment-là, et la vie sauve de Felipe n'avait été qu'un pur produit du hasard, mais tout de même... J'en suis revenue à mon premier recoin. Non, ça n'avait pas de sens, quelque chose clochait.

J'ai souri encore plus intensément à Felipe.

— Mais vous êtes complètement idiote, vous ! S'est exclamé Horst, incrédule.

Felipe l'a repris.

— Horst, ne te fie pas aux airs naïfs et joyeux de Mlle Stackhouse. Elle n'a rien d'une handicapée mentale.

— Oui, Majesté.

Horst a essayé de prendre un air contrit, sans y parvenir complètement, et Felipe l'a considéré en fronçant les sourcils.

— Dois-je te le rappeler : à moins d'une erreur de ma part, Mlle Stackhouse a réglé son compte soit à Bruno, soit à Corinna. Même Pam n'aurait pu les confronter tous les deux en même temps.

Mon sourire était toujours en place.

— Lequel des deux, mademoiselle Stackhouse ?

Nouveau silence menaçant.

Pam s'est agitée dans son fauteuil et m'a lancé un regard d'excuse - ou presque.

— Bruno. Sookie a tué Bruno pendant que je m'occupais de Corinna.

— Et comment avez-vous donc accompli cela, mademoiselle Stackhouse ?

Même Horst paraissait impressionné. Et intéressé. Pas bon.

— C'était un peu un accident.

— Vous êtes trop modeste, a réagi le roi, très sceptique.

— Mais si, je vous assure.

Je me remémorais cette nuit terrible. Il faisait un froid glacial aggravé par une pluie cinglante. Les deux voitures étaient rangées sur le bas-côté de l'autoroute.

— Il tombait des cordes, ce soir-là, ai-je murmuré.

La chute, avant de rouler dans le fossé et son flot d'eau glacée. La panique et mes tentatives désespérées pour retrouver le couteau d'argent. La lame que j'avais enfoncée dans le corps de Bruno.

— Un accident, dites-vous ? Comme lorsque vous avez tué Lorena ? Ou Sigebert ? Ou la métamorphe ?

Holà ! Comment l'avait-il su, pour Debbie ? Ou peut-être qu'il voulait dire Sandra ? Sa liste était loin d'être complète...

— Mmm. C'était bien ce type d'accident.

— Bien sûr, pour Sigebert, je ne peux pas me plaindre, puisqu'il était sur le point de me tuer, a fait remarquer Felipe, fier de prouver qu'il pouvait se montrer juste.

Ah, tout de même ! Il était temps ! — Je me demandais si vous n'aviez pas oublié ce détail, ai-je marmonné - un tantinet sardonique.

— Vous m'avez rendu un fier service, il faut le reconnaître. J'essaie simplement d'évaluer le degré de gêne que vous pourriez maintenant représenter.

— Ah, mais ça suffit ! Si vous vous en étiez occupé tout seul avant même qu'il y ait des problèmes, je n'aurais jamais eu à faire quoi que ce soit !

Pam et Horst ont cligné des yeux, incertains. Mais Felipe avait parfaitement compris ma logique.

— Vous maintenez donc que si je m'étais montré, disons, plus proactif, Bruno et Corinna n'auraient jamais attenté à vos jours. Que Victor serait demeuré à La Nouvelle-Orléans, là où le régent aurait dû se trouver, et que, par conséquent, Eric aurait continué à administrer la Zone Cinq ainsi qu'il l'avait toujours fait. C'est bien cela ?

En un mot comme en cent, comme aurait dit ma grand-mère. Mais je me suis abstenue de tout commentaire.

À côté de moi, tout le corps d'Eric était d'une rigidité de marbre.

Je ne sais pas ce qui aurait pu se passer ensuite, mais à ce moment précis Bill a fait irruption.

— Il y a une fille morte sur la pelouse, devant. La police est là.

La pointe d'émotion qui perçait dans sa voix trahissait chez lui une agitation intense.

En quelques secondes, toute une gamme de réactions a effleuré le visage de Felipe.

— En tant que propriétaire des lieux, a-t-il dit, il est normal qu'Eric sorte pour parler à ces bonnes gens. Pour notre part, nous allons faire un peu de rangement ici. Eric, n'oublie pas de les inviter à entrer.

Eric s'était déjà levé, lançant un appel à l'intention de Mustapha. Qui n'a pas répondu. Pam et Eric ont échangé un bref regard inquiet. Sans se retourner, Eric a tendu le bras derrière lui et j'ai glissé ma main dans la sienne. Nous resserrions les rangs.

— Qui est la femme morte ? a demandé Eric.

— Une brune maigrichonne, a fait Bill. Humaine.

— Avec des marques de crocs dans le cou ? Une robe un peu flashy, plutôt vert et rose ? Ai-je continué en redoutant la réponse.

— J'étais trop loin pour le voir.

— Mais comment la police a-t-elle su qu'il y avait un cadavre ? A fait remarquer Pam. Qui les a appelés ?

Nous nous sommes mis en marche vers la porte de devant. Je distinguais maintenant le vacarme au-dehors. Avec les rideaux fermés, nous n'avions pas vu les gyrophares. Je les ai écartés légèrement au passage pour observer la scène.

Bill poursuivait.

— Je n'ai entendu ni cri, ni bruit suspect. Je ne comprends donc pas pourquoi un voisin aurait appelé les secours. Apparemment, quelqu'un l'a fait malgré tout.

— Tu n'aurais en aucun cas appelé la police par toi-même ? a soudain demandé Eric.

L'odeur du danger imminent flottait dans l'air.

Mais Bill a eu l'air surpris - c'est-à-dire que ses sourcils ont tiqué légèrement avant de se froncer.

— Je n'aurais eu aucune raison de faire une chose pareille. Bien au contraire : puisque je me trouvais dehors pour monter la garde, je ferai immanquablement partie des suspects.

— Où se trouve Mustapha ? a lancé Eric.

Bill et lui se fixaient toujours.

— Je n'en ai aucune idée. Plus tôt dans la soirée, il « patrouillait le périmètre », comme il dit. Je ne l'ai pas vu depuis l'arrivée de Sookie.

— Moi, je l'ai vu dans la cuisine, ai-je indiqué. Nous avons eu une discussion.

Mon esprit a soudain repéré une présence.

— Cerveau devant la porte.

En quelques enjambées, Eric était à la porte et je l'avais suivi en trottinant, toujours accroché à sa main. Il a ouvert à toute volée, et la femme qui se tenait sur la véranda s'est retrouvée avec une main en l'air, sur le point de frapper.

Elle a levé le regard sur Eric. Ses pensées m'indiquaient qu'elle le trouvait tout à la fois sublime, écœurant, repoussant et étrangement fascinant. Parmi cet assortiment de qualificatifs, « sublime » et « fascinant » lui déplaisaient souverainement. Et elle n'appréciait pas d'avoir l'air ridicule.

Elle a laissé retomber sa main comme une pierre.

— Monsieur Northman ? Je suis l'Inspecteur Cara Ambroselli.

— Inspecteur Ambroselli. Vous semblez déjà savoir qui je suis. Je vous présente ma bien-aimée, Sookie Stackhouse.

— Il y a vraiment une personne morte sur la pelouse ? Ai-je demandé. Qui est-ce ?

Je n'avais pas à me forcer pour me montrer à la fois curieuse et anxieuse. Je voulais vraiment le savoir. Vraiment.

— Justement, nous avons pensé que vous pourriez nous aider à le savoir, a répondu l'inspecteur. Monsieur Northman, nous sommes pratiquement certains qu'elle quittait votre maison.

— Pourquoi le pensez-vous ? Vous êtes sûrs qu'il s'agissait de cette maison-ci ?

— Morsures de vampire dans le cou, tenue de fête, votre jardin à vous... Oui, on est plutôt convaincus, lui a-t-elle retourné avec ironie. Si vous voulez bien me suivre. Restez sur les pas japonais, je vous prie.

Le chemin de pierres posées à intervalles réguliers dans l'herbe s'incurvait pour mener à l'allée. Les tons vert sombre et rose foncé des lilas d'été s'accordaient aux couleurs de la robe que portait la morte. Elle était étendue à leurs pieds, un peu inclinée sur son côté gauche, une parodie macabre de la position qu'elle avait eue sur les genoux d'Eric. Ses cheveux sombres lui voilaient le cou.

— Ça, c'est la femme que personne ne connaissait, ai-je annoncé. Enfin, je pense. Je ne l'ai vue qu'un instant. Elle ne m'a pas donné son nom.

— Que faisait-elle quand vous l'avez vue ?

— Elle faisait un don de sang à mon compagnon.

— Un don de sang ?

— Oui, elle nous a dit que ce n'était pas la première fois et qu'elle était contente d'en donner, ai-je précisé d'un ton égal. Elle s'est portée volontaire, en tout cas, ça c'est certain.

Pendant un long moment, personne n'a rien dit.

— Vous vous fichez de moi, a fait remarquer Cara Ambroselli, qui ne semblait pas amusée du tout. Vous êtes restée là, et vous avez laissé votre mec sucer le cou d'une autre femme. Et pendant ce temps-là vous... faisiez quoi, au juste ?

— C'est une question alimentaire, pas sexuelle.

Je mentais plus ou moins. C'était alimentaire, certes, mais très souvent nettement sexuel.

— Et pendant ce temps-là, ai-je ajouté avec mon sourire le plus charmant, Pam et moi on parlait. Des trucs de filles.

Pam m'a lancé un regard très intense. J'imagine qu'elle aurait le même en examinant des chatons morts.

— J'adore la couleur du vernis des orteils de Sookie. Nous avons parlé pédicure.

— Alors toutes les deux, vous avez discuté de vos orteils pendant que M. Northman buvait au cou de cette femme, et dans la même pièce en plus ! Tout à fait romantique. Et puis après, monsieur Northman ? Une

fois votre petite collation terminée, vous l'avez payée et renvoyée ? Vous avez demandé à M. Compton de la raccompagner à sa voiture ?

— Payée ? a demandé Eric, interloqué. Inspecteur, est-ce que vous traitez cette pauvre femme de putain ? Mais évidemment que je ne l'ai pas payée. Elle est arrivée, elle s'est portée volontaire, elle a dit qu'elle devait partir, et elle est partie.

— Alors ça lui rapportait quoi, votre petite transaction ?

— Excusez-moi, Inspecteur, ai-je coupé. Je vais vous expliquer. Quand on donne du sang, c'est vraiment très agréable. La plupart du temps.

Tout dépendait des intentions du vampire. J'ai lancé un bref regard à Eric. À une certaine occasion, il m'avait mordue sans se donner la peine d'en faire un plaisir. La douleur avait été insupportable.

— Dans ce cas, pourquoi n'avez-vous pas donné du sang vous-même, mademoiselle Stackhouse ? Pourquoi avez-vous laissé la victime recevoir tout ce plaisir à votre place ?

Persistante, la dame. — Je ne peux pas donner aussi souvent qu'Eric en a besoin.

Je me suis arrêtée là. Pas la peine de donner trop d'explications.

Ambroselli s'est retournée d'un coup en assénant sa prochaine question à Eric.

— Pourtant, monsieur Northman, il me semble que vous pourriez survivre rien qu'avec du sang de synthèse. Pourquoi avez-vous mordu la fille ?

— Ça a bien meilleur goût.

L'un des agents en uniforme a craché par terre.

— Et vous, monsieur Compton ? Vous avez décidé d'y goûter aussi ?

Bill a pris l'air légèrement dégoûté.

— Non, m'dame. Ç'aurait été dangereux pour la jeune dame.

— Visiblement, elle n'était pas en sécurité de toute façon. Et personne ne connaît son nom, ni comment elle s'est retrouvée ici ? Vous avez une hotline? Un site spécialisé, du type « j'ai besoin de sang frais.com? » Un service d'Escort girls pour vampires ?

Dans un bel ensemble, nous avons secoué la tête à toutes ses questions.

— J'ai pensé qu'elle était venue avec mes autres invités, a précisé Eric. Ils ont amené de nouveaux amis, qu'ils ont rencontrés dans un bar.

— Ces personnes sont à l'intérieur ?

— Oui, a confirmé Eric.

Oh ! Mon Dieu, j'espère que Felipe les a fait sortir de la chambre. La police allait devoir les interroger.

— Parfait. Allons discuter dans la maison et rencontrer ces fameux invités, a décidé l'Inspecteur Ambroselli. Vous avez des objections, monsieur Northman ?

— Pas la moindre, a fait ce dernier courtoisement.

Nous avons donc tous repris le chemin de la maison, l'inspecteur menant les troupes comme si elle était la maîtresse des lieux. Démontrant un certain degré de sagesse, Eric l'a laissée faire. J'espérais que le contingent de Las Vegas aurait eu le temps de faire un brin de ménage - ils avaient très certainement entendu la conversation au moment où Eric avait ouvert la porte.

À mon intense soulagement, un semblant d'ordre était revenu dans la salle de séjour. Il y avait encore des bouteilles de sang, mais elles étaient toutes rangées à côté d'un vampire assis. Les grandes fenêtres au fond étaient ouvertes et la qualité de l'air était bien meilleure. Même le cendrier avait disparu, et quelqu'un avait placé un grand bol décoratif sur les marques les plus visibles de la table basse.

Tous les vamp's et les humains s'étaient rhabillés et rassemblés dans la pièce, le visage grave.

Mustapha n'y était pas.

Mais où était-il passé ? Avait-il simplement décidé qu'il ne voulait pas parler avec la police ? Ou alors, est-ce que quelqu'un était entré par les portes-fenêtres de la cuisine pour attaquer sauvagement notre Blade en puissance ?

Autre hypothèse : Mustapha avait entendu un bruit suspect dehors et s'en était allé mener son enquête. Le ou les tueurs l'avaient agressé dès sa sortie et personne n'avait rien entendu. Mais Mustapha était trop aguerri pour se laisser surprendre comme un novice, j'en étais convaincue.

En réalité, l'inébranlable Mustapha était un ancien tôlard du nom de KeShawn Johnson. Je ne savais pas exactement pour quelle raison il avait été condamné, mais il en avait honte. Ce qui expliquait pourquoi il avait adopté un nouveau nom ainsi qu'un nouveau métier en sortant. Mustapha Khan, lui, n'avait pas de casier. Mais dès qu'on aurait pris ses empreintes, le nom de KeShawn Johnson ressortirait, et Mustapha était terrifié à l'idée de retourner en prison.

Je regrettais intensément de ne pas pouvoir en parler tout de suite à Eric.

J'étais certaine que Mustapha n'avait pas tué la femme sur la pelouse. Je n'avais jamais pu pénétrer à l'intérieur de son esprit de Loup. Mais je n'y avais perçu aucune agressivité ou pulsion de violence. De toute évidence, au contraire, la priorité numéro un de Mustapha était le contrôle de soi.

Pour moi, chacun d'entre nous, ou presque, peut être sujet à des moments de rage intense, pendant lesquels nos limites sont soumises à une telle pression que pour y mettre fin nous sommes capables de devenir violents. J'étais certaine cependant que Mustapha avait l'habitude de traitements bien pires que tout ce que cette fille aurait pu lui faire subir.

Tandis que je m'inquiétais pour Mustapha, Eric présentait ses invités à l'Inspecteur Ambroselli.

— Felipe de Castro...

Mouvement de tête majestueux de la part de l'intéressé.

— ... son conseiller Horst Friedman...

Horst s'est levé pour serrer la main de l'inspecteur - surprenant.

— ... et voici Angie Witherspoon, compagne et consort de Felipe.

C'était la troisième des vampires du Nevada, la rousse.

— Enchantée, a fait Angie avec un signe de tête.

La dernière fois que je l'avais vue, elle dansait sur la table basse, inspirée par le regard approbateur de Felipe. Elle portait désormais une jupe crayon grise, un chemisier vert sans manches dont le profond décolleté était ourlé d'un minuscule volant, et des talons vertigineux à ses pieds, au bout de ses jambes interminables. A tomber.

C'était maintenant au tour des humains et Eric a marqué une pause. Il ne connaissait pas le nom du géant musclé mais ce dernier a immédiatement tendu son bras aux muscles saillants, pour serrer la main de l'inspecteur avec une délicatesse inattendue.

— Moi, c'est Thad Rexford.

Ambroselli en est restée bouche bée.

Ravi, l'agent en uniforme posté derrière elle a émis une exclamation de surprise.

— Waouh ! C'est T-Rex !

Abandonnant son expression de sévérité, Ambroselli a réagi également, mais avec plus de retenue.

Les vampires étaient de marbre, mais une petite jeune femme d'une vingtaine d'années, boulotte et toute sémillante, avec une belle crinière miel foncé que Kennedy Keyes aurait admirée, s'est redressée avec fierté, comme si le fait d'être intégrée au même groupe que Thad Rexford lui conférait un statut plus important.

— Je m'appelle Cherie Dodson, s'est-elle présentée d'une voix enfantine. Ça, c'est ma copine Viveca Bates. Alors qu'est-ce qui se passe, devant ?

C'était Cherie, que j'avais vue en train de flirter avec T-Rex. Viveca, tout aussi potelée et légèrement plus brune, était celle qui offrait un « don de sang » à Horst.

L'Inspecteur Ambroselli, vexée d'avoir montré un moment de faiblesse, s'est vite remise de la surprise qu'avait provoquée la présence chez un vampire d'une star du catch. Son attitude est devenue encore plus belliqueuse.

— Ce qui se passe, mademoiselle Dodson, c'est une femme morte sur la pelouse. Nous avons des questions à vous poser. Restez tous à notre disposition, je vous prie.

Premièrement, mesdames, avez-vous amené une autre femme avec vous ici ?

Elle s'adressait manifestement aux humaines - aux humaines, mais pas à moi.

— Ces dames étaient avec moi au casino, est intervenu T-Rex.

— Lequel ?

Ambroselli tenait à connaître les moindres détails, apparemment.

— Le *Trifecta.* Nous avons rencontré Felipe et Horst au bar là-bas et on a entamé la conversation en buvant un verre. Felipe a eu la gentillesse de nous inviter dans la belle demeure de M. Northman. On voulait juste faire la fête et on n'a amené personne avec nous.

Le catcheur semblait complètement à l'aise dans son rôle. Cherie et Viveca ont repris en chœur :

— Ouais, y avait que nous.

Et Viveca d'adresser un regard aguicheur à T-Rex.

— M. Northman prétend que la victime est entrée ici, mais qu'il ne sait pas qui elle était.

Magistral : en une seule phrase, le ton monocorde de Cara Ambroselli laissait clairement transparaître son opinion sur les hommes qui buvaient le sang de femmes inconnues. Il était également manifeste qu'elle ne croyait pas Eric lorsqu'il affirmait ne jamais l'avoir rencontrée auparavant.

Debout juste derrière elle, je lisais dans ses pensées comme à livre ouvert. Cara Ambroselli était coriace et ambitieuse, qualités indispensables pour évoluer avec succès au sein des forces de l'ordre - surtout pour une femme. Partant du bas comme simple agent, elle s'était distinguée par son courage en sauvant une femme piégée dans une maison en feu et, plus tard, s'était fait casser le bras en maîtrisant un suspect dans une affaire de braquage. Elle était parfaitement disciplinée et ne racontait jamais rien de sa vie privée. Elle avait désormais atteint le rang d'inspecteur et semblait fermement décidée à briller.

Son cerveau était tout simplement bourré d'informations.

J'éprouvais de l'admiration pour elle. J'espérais que nous ne serions jamais des ennemies.

Cherie Dodson a pris la parole.

— Dites-moi qu'elle ne porte pas une robe rose et vert.

Elle n'avait plus rien de joueur dans la voix.

— Si, c'est bien ça qu'elle porte, lui a répondu l'inspecteur. Vous la connaissez ?

— Je l'ai rencontrée ce soir. Elle s'appelle Kym. Avec un « y ». Son nom de famille, je crois que c'était Rowe. T-Rex, tu te souviens d'elle ?

L'intéressé a baissé le regard, comme s'il fouillait méticuleusement dans sa mémoire. On voyait les racines

de ses cheveux décolorés. Ses joues étaient couvertes d'une barbe de quelques jours aux poils roussâtres. La peau que ne recouvrait pas son tee-shirt moulant montrait qu'il s'était rasé le torse. Il devait avoir des sentiments ambivalents vis-à-vis de sa pilosité... Malgré cela, sa musculature me fascinait littéralement. Ses muscles saillants dépassaient de partout, même dans le cou. En levant les yeux, j'ai découvert qu'Eric me toisait d'un regard glacé. *Ah ! Tu peux parler, toi !*

Le catcheur a pris son intonation la plus désarmante.

— C'est-à-dire que j'ai un peu bu, ce soir. Mais je me rappelle son nom, alors j'ai bien dû la rencontrer. Cherie, ma belle, elle était au bar ?

— Non, mon bébé, c'était ici. Elle a traversé la pièce quand on dansait. Elle a demandé ou se trouvait M. Northman.

— Comment cette Kym est-elle arrivée ici ?

En posant la question, Ambroselli m'a regardée en premier -je ne sais pas pourquoi.

En haussant les épaules, je lui ai répété qu'elle se trouvait déjà là à mon arrivée.

— Où se trouvait-elle ?

— Elle donnait son sang à Eric, dans la première chambre sur la gauche après la salle de bains.

— Et vous l'avez donc invitée ? a demandé Ambroselli à Eric.

— Chez moi ? Non. Comme je vous l'ai déjà dit, je ne l'avais jamais rencontrée - ou alors, je ne m'en souviens pas. Je suis propriétaire du *Fangtasia* - je suis certain que vous le savez déjà - et il y a beaucoup de va-et-vient au bar, naturellement. J'étais monté dans la chambre de Sookie car je voulais m'entretenir avec elle en privé avant de... d'accueillir nos hôtes. Cette femme, cette Kym, est venue dans la chambre. Elle a dit que Felipe me l'avait envoyée en cadeau.

L'inspecteur n'a même pas posé la question à Felipe. Elle s'est contentée de le fixer de ses yeux sombres. Déployant tout son charme, le roi a levé les deux mains en signe d'innocence.

— Elle semblait un peu perdue et m'a demandé si je connaissais Eric. Je lui ai indiqué où le trouver, et je lui ai suggéré d'aller le voir en lui demandant s'il avait soif. Le pauvre, je me disais qu'il devait se sentir bien seul, sans Sookie.

Ambroselli s'est alors tournée vers Pam.

— Vous avez vu la victime arriver ? Vous savez comment et pourquoi elle est venue ?

Soulevant une épaule avec élégance, Pam lui a donné sa réponse.

— Les autres invités sont arrivés par la porte de devant, cela va de soi. Cette Kym a dû passer par la cuisine, je suppose. Eric m'avait envoyée faire une course et je ne l'ai pas vue.

— Mais non ! Quelle course ? l'a interrogée Eric, perplexe.

— Mustapha m'a dit que tu voulais que j'aille acheter du rhum. Ce n'était pas le cas ?

Eric a secoué la tête.

— Je ne t'enverrais certainement pas faire une course si Mustapha était dans les parages. Question sécurité, tu vaux mieux que lui.

— Je vérifierai, dorénavant, a réagi Pam d'un ton glacial. J'étais certaine que l'ordre venait personnellement de toi et, naturellement, je suis allée au magasin. Lorsque je suis revenue, j'ai vérifié dans la salle de séjour que tout se passait bien et j'ai entendu Sookie entrer. Je savais que tu étais impatient de la voir et que tu te trouvais dans la chambre. Je l'ai donc accompagnée.

Je me trouvais au beau milieu d'un cercle d'émetteurs forcenés. Le cerveau d'Ambroselli tournait à plein régime. Celui de T-Rex indiquait qu'il avait envie de téléphoner à son agent et se demandait si cet incident pourrait profiter à son image. Les esprits de Viveca et Cherie révélaient une excitation extrême. Elles n'avaient pas suffisamment d'imagination pour être soulagées que le corps étendu sur l'herbe ne soit pas le leur. Sous mon propre crâne se déroulait une véritable tempête causée par ce flot désordonné.

— Monsieur Compton. Mêmes questions pour vous, a repris Ambroselli. Avez-vous vu la victime arriver?

— Non je ne l'ai pas vue, a affirmé Bill, très décisif. J'aurais dû. J'étais chargé de surveiller l'avant de la maison. Mais je ne l'ai pas vue sortir de sa voiture, ni approcher à pied. Elle a dû passer par le portail à l'arrière et remonter la butte. Ensuite, contourner discrètement le coin de la maison et entrer par le garage. Ou alors par les portes-fenêtres qui donnent sur la cuisine et la salle de séjour. En revanche, je suis persuadé que nos invités l'auraient aperçue, si elle avait fait son entrée par là.

Concert de dénégations.

Ambroselli a de nouveau jeté son dévolu sur Pam.

— Vous ne la connaissiez pas ? Vous ne l'aviez jamais vue ?

— Comme Eric l'a fait remarquer à juste titre, il est fort possible qu'elle soit déjà venue au *Fangtasia.* Mais je ne me souviens pas d'elle.

— Le *Fangtasia* est-il équipé de caméras de surveillance ?

Brusque silence, qu'Eric a rompu avec aisance.

— Nous ne tolérons ni caméra ni appareil photo au *Fangtasia* pendant les heures d'ouverture. Si les clients souhaitent acquérir des photos, le photographe du club se fait un plaisir d'en prendre.

— Voyons si j'ai bien compris, a dit Ambroselli en levant le doigt sur Eric. La maison vous appartient, monsieur Northman. Et vous êtes également propriétaire du *Fangtasia.* Mlle... Ravenscroft travaille pour vous en

tant que manager du club. Mademoiselle Stackhouse, résidente de Bon Temps, est votre petite amie. Elle ne vit pas ici. M. Compton - qui travaille parfois pour vous, me semble-t-il ? - habite également Bon Temps.

Eric a hoché la tête.

— C'est tout à fait exact, Inspecteur.

Bill avait le regard approbateur et Pam s'ennuyait à mourir.

— Merci bien. Merci d'aller vous asseoir à la table de la... salle à manger, a conclu l'inspecteur.

Et ses yeux indiquaient toute l'ironie que représentait pour elle une table à laquelle des vampires pourraient prendre un repas.

— Je vais maintenant m'adresser à ce groupe si charmant.

Elle destinait son sourire le plus menaçant aux vamp's du Nevada.

— Monsieur de Castro, monsieur Friedman, mademoiselle Witherspoon. Vous êtes tous les trois en visite et vous êtes venus du Nevada, c'est bien ça ?

Trois vampires, trois sourires d'approbation identiques, trois hochements de tête.

— Monsieur de Castro, vous avez des affaires à Las Vegas... M. Friedman est votre assistant, ou conseiller... et Mlle Witherspoon est donc votre petite amie.

Elle nous a balayés du regard, Eric, Pam et moi, établissant un parallèle évident.

— Très bien, s'est exclamé Felipe comme s'il encourageait un enfant attardé.

Elle l'a fixé d'un œil sévère, indiquant qu'il se trouvait désormais sur sa liste noire.

Puis elle s'est tournée vers le trio suivant.

— Monsieur Rexford, mademoiselle Dodson, mademoiselle Bates. Expliquez-moi de nouveau comment vous vous êtes retrouvés ici, je vous prie. Vous avez rencontré M. de Castro et ses amis au bar du *Trifecta,* si je ne me trompe.

— Ça fait déjà un bout de temps que je suis avec T-Rex, a dit Cherie, que le catcheur a entouré de son bras massif. Et Viveca, c'est ma meilleure amie. On prenait un verre au bar, et on a vu Felipe et ses amis. On s'est mis à parler, a-t-elle ajouté en affichant ses fossettes. Felipe nous a dit qu'ils allaient rendre visite à Eric, et ils nous ont proposé d'y aller avec eux.

— Et la victime ne se trouvait pas avec vous au bar du casino.

— Non, a répondu T-Rex avec gravité. On l'avait jamais vue, ni au *Trifecta* ni ailleurs, avant de venir ici.

— Lorsqu'ils sont arrivés, qui était présent ici en dehors de vous ?

L'Inspecteur Ambroselli s'était tournée vers Eric.

— Mon assistant de jour, Mustapha Khan.

Je me suis agitée à son côté et il m'a regardée du coin de l'œil.

Ambroselli a cligné des yeux, incrédule.

— Un assistant de jour ?

J'ai sauté sur l'occasion pour intervenir.

— Oui, il en faut un. Mustapha fait tout ce qu'Eric ne peut pas faire la nuit - aller à la poste, chez l'imprimeur, au pressing. Il fait les courses, il conduit les voitures chez le garagiste pour les faire réviser...

— Tous les vampires ont donc un assistant de jour?

— Seulement ceux qui ont de la chance, a avoué Eric avec son sourire le plus charmeur.

— Monsieur de Castro, vous avez un assistant de jour ?

— Ma foi oui, et j'espère qu'il travaille dur, là-bas au Nevada.

Felipe rayonnait littéralement de bonhomie.

— Et vous, monsieur Compton ?

— Pour l'instant, j'ai eu la chance de bénéficier de la gentillesse de ma voisine, qui m'a aidée pour tout ce qui se fait le jour. (Ça, c'était moi). Je suis en train d'embaucher quelqu'un pour lui ôter ce fardeau.

L’inspecteur s’est retourné pour donner des ordres à l’agent de police posté derrière elle. Les vampires devaient entendre ce qu'elle disait, mais moi je ne le pouvais pas. En revanche, je percevais parfaitement ses pensées. Elle lui indiquait de lancer des recherches pour retrouver un dénommé Mustapha Khan, qui semblait avoir disparu, l’informant que le nom de la victime était certainement Kym Rowe, ce qui nécessiterait de vérifier la liste des disparitions inquiétantes pour savoir si elle y figurait. Un type en civil - également inspecteur à mon avis - est alors entré pour mener Ambroselli à l’écart, devant la maison.

Tandis qu’il lui chuchotait à l’oreille, les vampires devaient tendre la leur, mais moi je n’en avais aucun besoin. Là encore, mon talent s’avérait des plus utiles. Pam m’a touché le bras, haussant les sourcils pour m’interroger silencieusement. Je lui ai fait signe que oui, je savais de quoi ils discutaient.

— Je vais devoir vous interroger séparément, nous a annoncé Ambroselli en revenant. Les techniciens de la police scientifique vont traiter la maison. Je vais donc vous demander de me suivre au poste.

Eric s’est mis en colère.

— Je refuse de laisser vos équipes fouiller ma maison ! Pour quelle raison le feraient-elles ? Cette femme est décédée dehors. Je ne la connaissais même pas.

— Vous n’avez pas hésité à lui sucer le sang, pourtant.

Remarque valide, me suis-je dit, tentée de sourire. Juste un instant.

— Nous ne saurons pas où elle est morte avant d'avoir examiné votre maison, monsieur, a poursuivi Ambroselli. Si ça se trouve, vous êtes tous en train de couvrir un crime qui a eu lieu dans cette pièce.

J'ai dû me retenir de regarder autour de moi d'un air coupable.

— Eric, Sookie et moi sommes restés ensemble depuis le moment où cette femme a quitté la chambre, jusqu'à ce que nous sortions pour parler à Felipe et ses amis, est intervenue Pam.

— Quant à nous, nous sommes tous restés ensemble jusqu'à ce qu'Eric, Pam et Sookie sortent de la chambre et viennent nous voir, a poursuivi Horst immédiatement.

Ce qui n'était absolument pas vrai. N'importe lequel des vampires ou des humains aurait pu se glisser dehors pour se débarrasser de Kym.

Pam du moins disait la vérité.

Soudain, je me suis souvenue que j'étais restée enfermée dans la salle de bains. Seule. Pendant au moins une dizaine de minutes.

J'avais supposé, tout naturellement, que Pam était revenue immédiatement se poster devant ma porte. J'avais supposé, tout aussi naturellement, qu'Eric était allé dans la salle de séjour pour indiquer à Felipe et sa

suite qu'il était temps de se mettre au travail. Il aurait suggéré que les invités humains se rendent dans l'autre chambre pendant notre discussion.

C'est ce que j'avais supposé. Naturellement.

Mais je n'avais aucun moyen d'en être certaine.

4.

Une fois au poste, nous avons tout repris à zéro, les uns après les autres. C'était à la fois ennuyeux au possible et angoissant. Lorsque j'ai affaire à la police, je pense constamment à ce que j'aurais pu commettre comme infraction. J'ai toujours peur d'enfreindre des lois que je ne connaîtrais pas. N'oublions pas, bien sûr, que j'ai justement enfreint des lois qui ont leur importance. Certains de mes crimes me hantent plus que d'autres.

Après les entretiens menés individuellement par une équipe de policiers, on nous renvoyait dans nos petits groupes respectifs, répartis séparément dans la grande pièce. À la fin des nôtres, les vampires du Nevada terminaient leur déposition auprès d'un inspecteur à quelques mètres de nous, tandis que Cherie était encore assise avec un autre, dans un box aux parois de verre. T-Rex et Viveca l'attendaient, assis sur un banc contre le mur.

Je n'en pouvais plus, de cet endroit. À cette heure-ci, il n'y aurait guère de circulation sur Texas Boulevard, même un samedi soir. Si j'avais eu ma voiture, j'aurais pu

regagner mon petit chez-moi en une heure. Malheureusement, les policiers avaient suggéré que nous nous entassions dans l'énorme 4x4 Chevrolet de Felipe. Garé devant chez Eric, mon propre véhicule faisait temporairement partie de la scène de crime.

N'ayant rien d'autre à faire que d'attendre des nouvelles des équipes de la police scientifique, Cara Ambroselli en profitait pour reprendre son interrogatoire à zéro.

J'entendais la voix morne et indifférente d'Eric qui répétait tout ce qu'il avait déjà raconté maintes et maintes fois.

— Oui. Mon ami Bill Compton est venu depuis Bon Temps. Comme les autres vampires qui travaillent pour moi étaient occupés au *Fangtasia,* je lui avais demandé de venir m'aider chez moi, puisque j'allais recevoir des visiteurs - je n'en attendais pas autant, cependant. Bill était chargé de patrouiller devant. J'habite un quartier fermé et protégé mais, de temps à autre, les curieux font une tentative pour s'infiltrer chez moi, surtout pendant les soirées. Bill effectuait par conséquent un circuit à intervalles réguliers. N'est-ce pas, Bill ?

Bill a hoché la tête avec amabilité, projetant toute sa bienveillance.

— C'est bien ce que je faisais. J'ai surpris un vieil homme qui venait prendre son courrier au bout de son allée, et j'ai aperçu une dame qui promenait son chien. Et puis j'ai discuté avec Sookie quand elle est arrivée.

À mon tour de faire « oui » de la tête et de distribuer mes sourires les plus désarmants.

Et si j'avais suivi les conseils de Bill, pensais-je en mon for intérieur, *jamais je n'aurais surpris Eric en train de sucer le cou de Kym Rowe, et jamais je n'aurais posé les yeux sur son cadavre. Et je dormirais à poings fermés dans mon petit lit.*

J'étudiais Bill pensivement et il a haussé un sourcil interrogateur. J'ai secoué la tête imperceptiblement.

L'Inspecteur Ambroselli avait repris ses questions vis-à-vis d'Eric.

— Et vous aviez demandé à ce Mustapha, qui a disparu, d'assister M. Compton et de maintenir les intrus à l'écart. Bien qu'il travaille pour vous de jour.

— Il me semble que nous avons déjà parlé de ça. C'est un fait établi.

— Où se trouve M. Khan, à votre avis ?

J'ai décidé que c'était maintenant à mon tour de répondre.

— La dernière fois que je l'ai vu, il était dans la cuisine. Comme je vous l'ai dit, nous avons parlé à mon entrée.

— Que faisait-il ?

— Rien de particulier. Notre conversation n'a pas duré. J'étais... *J'étais pressée de voir Eric, mais il était occupé avec la femme assassinée.* J'étais pressée. Je

voulais m'excuser de mon petit retard auprès de nos invités.

Mustapha m'avait retardée intentionnellement. Je ne comprenais toujours pas pourquoi.

— Et vous avez trouvé M. Northman dans votre chambre, ou du moins dans la chambre que vous occupez d'habitude, en train de boire le sang d'une autre femme.

Il n'y avait pas grand-chose à dire.

— Et ça ne vous a pas mise très en colère, mademoiselle Stackhouse ?

— Non. Je fais de l'anémie, quand il boit mon sang trop souvent.

La deuxième partie de ma réponse, du moins, était vraie.

— Donc, vous n'êtes pas furieuse. Alors qu'il pourrait s'alimenter avec du sang en bouteille.

Elle n'allait donc jamais lâcher prise. C'est ce qu'on attend d'un bon flic. Sauf quand on a quelque chose à cacher.

— Je n'étais pas ravie. Mais je l'accepte. C'est comme la mort et les impôts. Quand on est avec un vampire, c'est comme ça.

J'ai haussé les épaules avec nonchalance.

— Vous n'étiez pas ravie. Et maintenant, elle est morte.

Cherchant à ménager ses effets, Ambroselli faisait mine de se concentrer sur son calepin et ses notes. Elle était persuadée que nous étions une bande de sales menteurs.

— Mlle Dodson déclare qu'elle a entendu Mlle Ravenscroft menacer la victime.

Eric a braqué son regard bleu nuit sur Cherie Dodson, qu'on voyait clairement derrière sa vitre. De son côté, son catcheur la considérait d'un œil tout aussi sombre. T-Rex se tenait un peu loin de moi mais, malgré tout, j'entendais une bonne partie de ses pensées. La déposition de Cherie ne s'accordait pas à son code de l'honneur. Thad Rexford possédait un esprit particulièrement intéressant, et j'aurais aimé me promener dedans un peu plus longtemps.

Cependant, Eric m'a saisi la main pour la serrer dans une étreinte qu'il croyait probablement discrète et légère. Je me suis tournée vers lui, les yeux plissés. Il estimait que je devais me recentrer sur le dialogue qui se déroulait de notre côté.

Imperturbable, Pam poursuivait.

— Effectivement, j'ai recommandé à cette femme de quitter la ville. Il me semble que ce n'est pas un message menaçant. Si j'avais souhaité la menacer, je lui aurais dit : « Je vais vous arracher la tête. »

Ambroselli a repris son souffle.

— Pourquoi lui avez-vous dit de quitter la ville ?

— Elle s'était montrée blessante et insolente envers Sookie, qui est mon amie, et envers Eric, qui est mon patron.

— Qu'a-t-elle dit de si blessant ?

Je suis intervenue- ce n'était pas à Pam de répondre.

— Elle était assez excitée qu'Eric lui ait pris du sang, ai-je expliqué d'un ton indifférent. Elle pensait que ça lui donnait de l'importance. Elle n'était pas contente, qu'Eric la renvoie quand je suis apparue. Je crois qu'elle avait supposé que si Eric buvait son sang, ça voulait dire qu'il coucherait avec elle. Et elle pensait que, disons, que j'y participerais.

C'était dur à dire et, d'après la grimace de l'inspecteur, désagréable à entendre.

— Et?

— Très franchement, ce n'est pas plus grave que si la côte de porc que mon petit ami dégustait se mettait à m'insulter.

Eric a baissé la tête pour m'adresser un sourire. J'aurais donné beaucoup pour le faire disparaître, ce sourire. À cet instant, un texto a distrait Ambroselli et j'en ai profité pour rendre son sourire à Eric. Il a parfaitement compris mon expression et ses lèvres se sont serrées. Derrière lui, Bill affichait une mine tout à fait réjouie.

— Bien. Donc, mademoiselle Ravenscroft, vous avez dit à Kym Rowe de partir, elle est partie, et elle est morte.

L'inspecteur ne semblait cependant plus vraiment fixé sur Pam et se préparait manifestement à prendre le départ.

— C'est cela, a acquiescé Pam.

Tout comme moi, elle avait pris note du langage corporel d'Ambroselli et l'étudiait d'un air songeur.

— Veuillez rester ici. Je dois retourner chez M. Northman pour vérifier un détail, a annoncé l'inspecteur en se levant, récupérant son sac à main au passage. Givens, assurez-vous que personne ne parte jusqu'à ce que j'en donne l'autorisation.

Et, sans un mot de plus, elle a tourné les talons.

Givens était un homme au visage émacié et presque concave. Il semblait extrêmement perturbé. Il a rappelé quelques hommes - pas une seule femme - pour en affecter un en particulier à chacun de nos petits groupes.

— S'ils ont besoin d'aller aux toilettes, surtout ne les laissez pas y aller seuls. Envoyez quelqu'un avec eux. En principe, a-t-il dit à l'agent corpulent qui s'occupait de nous et en me pointant du doigt, il n'y a que celle-là, qui pourrait avoir envie.

Toujours indifférente, je me suis retournée pour regarder les vamp's du Nevada. Je devinais à leur attitude que Felipe, Horst et Angie avaient déjà dû avoir

des démêlés avec la police. Ils observaient tous trois un silence impassible. Pourtant, le pli de la bouche de Felipe révélait une mauvaise humeur extrême. En tant que roi, il n'avait certainement pas été traité comme un vulgaire vampire ordinaire depuis bien longtemps. Aucun humain ne connaissait son titre, bien sûr, mais, en principe, il se trouvait toujours plusieurs barrages entre lui et les aléas les plus bassement communs de la vie d'un vampire. Par conséquent, il me semblait que le roi de l'Arkansas, du Nevada et de la Louisiane se sentait... contrarié.

Il ne pouvait tenir Eric pour responsable de ces événements. Malgré tout, il ne s'en priverait peut-être pas.

J'ai fait courir mon regard ensuite sur le groupe d'humains dans le box. T-Rex signait des autographes pour des policiers en uniforme. Cherie et Viveca minaudaient, fières de s'afficher en illustre compagnie. Malgré son sourire affiché, T-Rex s'ennuyait ferme et aurait nettement préféré se trouver ailleurs. Dès que le petit noyau d'admirateurs s'est dispersé, il a sorti son portable pour parler avec son manager. Je n'entendais pas leur conversation mais, d'après ce qui se passait sous son crâne, T-Rex ne savait tout simplement pas à qui d'autre téléphoner en pleine nuit. Il était fatigué de faire la conversation à ces dames, en particulier Cherie, qui ne parvenait pas à se taire une seule seconde.

Enfin, j'ai repéré un visage familier parmi la foule policière qui vaquait à ses occupations dans la pièce, et je l'ai hélé, curieusement rassurée.

— Hé, Inspecteur Coughlin !

L’inspecteur, un homme ventripotent d'une cinquantaine d’années, s’est retourné avant de s’avancer vers moi. Depuis notre dernière entrevue, ses cheveux coupés très court avaient grisonné encore plus.

— Mademoiselle Stackhouse ! Vous avez encore trouvé des cadavres ?

— Non, m'sieur. Mais on a découvert une femme morte dans le jardin devant la maison d’Eric, et j’étais chez lui.

J’ai indiqué Eric d’un signe de tête au cas où Coughlin ne le connaîtrait pas, même si cela me semblait peu probable, pour un agent des forces de l’ordre de Shreveport.

Coughlin n’avait pas une très haute opinion de moi, mais il ne me détestait pas.

— Alors, jeune fille, vous sortez avec qui, maintenant ?

— Eric Northman.

Curieux. Mon ton de voix ne témoignait pas vraiment d’un bonheur exalté.

— Ah, c’est fini les poilus ? On se met aux déterrés?

Eric, qui parlait à voix basse avec Pam, s’est retourné soudain pour me fixer.

— On peut dire ça, ai-je avoué.

La première fois que j'avais rencontré l'Inspecteur Coughlin, j'étais avec Alcide Herveaux. La seconde, avec Quinn le tigre-garou. À l'époque, ils s'étaient présentés sous leur forme humaine et c'était avant la Grande Révélation. L'inspecteur avait désormais compris. Sans grand charisme et plutôt pondéré, Mike Coughlin était cependant loin d'être un imbécile.

— Vous faites partie du groupe arrivé avec T-Rex ?

Je n'avais pas l'habitude qu'un être humain ravisse la vedette à un vampire et cela m'a fait sourire.

— C'est cela. Je l'ai rencontré ce soir chez Eric.

— Vous l'avez déjà vu sur le ring ?

— Non. C'est un beau bébé, quand même.

— C'est sûr. Et il s'engage beaucoup dans le social, aussi. Il apporte des jouets pour les enfants à l'hôpital, pour Noël et pour Pâques.

Tiens, tiens. T-Rex n'était donc pas un garou, mais il avait bien deux natures. D'un côté, il donnait dans l'humanitaire et levait des fonds pour des associations Caritatives, et de l'autre, il assommait ses adversaires avec des chaises et folâtrait avec des femmes sur des tables de salle à manger chez les autres.

Mike Coughlin a repris .

— Si on me recrute pour aider aux interrogatoires, je demanderai à m'occuper de vous.

— Merci, lui ai-je répondu sans savoir si c'était une bonne perspective ou non. Mais j'espère en avoir terminé.

Il a ensuite reporté son attention sur Thad Rexford. Pam, Eric, Bill et moi-même sommes restés assis ensemble dans le silence le plus complet.

Les vampires sont vraiment doués pour le silence. Ils passent simplement en mode immobilité absolue. On pourrait jurer que ce sont des statues. Je me demande à quoi ils pensent, dans cet état-là. Peut-être à rien du tout... Ils se mettent en veille. Il est presque impossible pour un être humain d'en faire autant. C'est la méditation profonde qui s'en rapproche le plus, à mon avis - même si je ne pratique pas la méditation, profonde ou pas.

Après un certain temps, durant lequel rien de spécial ne s'est passé, l'Inspecteur Coughlin est venu nous annoncer que nous étions libres de nous en aller. Il n'a pas fourni d'explications et Eric n'en a demandé aucune. De mon côté, il était temps, car je n'allais pas tarder à me rouler en boule sous un bureau quelconque. J'avais trop sommeil pour me sentir offensée du traitement qu'on nous avait fait subir.

En un éclair, Pam avait sorti son portable pour appeler le *Fangtasia* et demander qu'on vienne nous chercher. L'aube n'allait plus tarder. Felipe et son groupe n'ont pas traîné, fonçant vers le *Trifecta,* dont les chambres sont étanches à la lumière.

Tandis que nous attendions notre chauffeur, les trois vampires se sont tournés vers moi.

— L'homme qui téléphonait à Cara Ambroselli, qu'est-ce qu'il lui disait ? m'a demandé Pam. Ils ont trouvé quelque chose ?

— Ils ont trouvé une petite fiole de verre - vous savez, comme celles que les fleuristes utilisent en soliflore.

Les vampires ont pris un air perplexe et j'ai utilisé mes doigts pour leur en montrer la taille.

— C'est juste assez grand pour y mettre une tige et qu'elle trempe dans l'eau. Parfois, il y a un bouchon, mais ils ne l'ont pas trouvé. La fiole était par terre, sous le corps. Ils estiment qu'elle avait dû la glisser dans son soutien-gorge. Elle portait des traces de sang.

Mes interlocuteurs ont réfléchi un instant et Pam a repris la parole.

— Je vous parie une paire de couilles de démon que c'était du sang de faé. Elle a réussi à pénétrer dans la maison et, quand elle a pu s'approcher d'Eric, elle a ôté le bouchon pour se rendre irrésistible.

— Sauf qu'il est tout à fait capable de résister, en principe, ai-je marmonné.

Mais tout le monde m'a ignorée.

— Dans ce cas, où est le bouchon ? Ai-je ensuite demandé.

Mais nous étions trop fatigués pour débattre de la question. Du moins, c'était le cas pour moi.

Cinq minutes plus tard, Palomino a fait son apparition au volant d'une Mustang d'un rouge appétissant. Elle portait l'uniforme dévolu aux serveuses du *Trifecta,* c'est-à-dire pas grand-chose. J'avais trop sommeil pour lui demander depuis quand elle travaillait au casino. Nous nous sommes répartis dans la voiture sans même nous consulter. Je me suis engouffrée à l'arrière avec Bill, tandis que Pam s'installait sur les genoux d'Eric à l'avant.

Eric a rompu le silence pour demander à Palomino si quelqu'un avait aperçu Mustapha.

La jeune vamp' lui a lancé un regard. Ses cheveux de soie blond-blanc ressortaient sur sa peau couleur de caramel au lait. C'était cette association qui lui avait valu son surnom et je ne lui connaissais que celui-là. Je me demandais quel nom figurait sur son état civil.

— Non, Maître. Personne n'a vu Mustapha. Nous n'avons aucune nouvelle.

Sans dire un mot, Bill a pris ma main. Sans dire un mot, je l'ai laissé faire. Dans la chaleur de l'habitacle, sa main me transmettait une fraîcheur agréable.

— Et au club, tout va bien ? poursuivait Eric. Enfin, d'après ce que tu en sais.

— Oui, Maître. J'ai entendu parler d'une dispute, mais Thalia l'a résolue.

— Et à combien se monte la facture, pour cette résolution ?

— Un bras cassé, une jambe cassée.

Thalia, vampire séculaire et sans âge, était douée d'une force inouïe. Son humeur massacrante était de notoriété publique.

— Pas de mobilier ?

— Pas cette fois-ci.

— Indira et Maxwell Lee ont donc gardé les choses bien en main.

— C'est ce que dit Maxwell Lee, a indiqué Palomino d'un ton prudent.

Eric s'est laissé aller à un rire discret - nous étions en progrès.

— Très éloquent...

En tant que résidents de la Zone Cinq, Indira et Maxwell devaient fournir un certain nombre d'heures en travaillant au bar. Eric tenait à ce qu'il se trouve toujours de vrais vampires au club. C'était cela qui attirait tant de touristes. Indira et Maxwell Lee, comme la plupart des vamp's de la Zone Cinq, faisaient preuve d'assiduité - mais pas d'enthousiasme.

Il est possible que Palomino et Eric aient par la suite trouvé la solution à tous les mystères de l'univers, mais je n'en ai rien su car je m'étais endormie. Lorsque nous sommes arrivés chez Eric, Bill a dû m'aider à m'extirper

de la voiture. Palomino a repris sa route à peine la dernière portière claquée par Bill, et Pam s'est ruée sur son propre véhicule pour parcourir le court trajet jusqu'à chez elle, gardant un œil angoissé sur l'horizon tandis qu'elle faisait sa marche arrière.

Si l'équipe de la police scientifique était effectivement intervenue à la maison, son travail était terminé. Contournant les rubans jaunes, nous sommes passés par le garage. J'étais à peine consciente de ce qui se produisait autour de moi.

Bill n'avait pas le temps de regagner Bon Temps. Il allait devoir se loger dans l'un des habitacles en fibre de verre qu'Eric avait fait installer pour les invités, à l'étage, dans la seconde chambre. Il s'y est dirigé immédiatement, nous laissant seuls, Eric et moi. J'ai contemplé la cuisine d'un regard hébété. Un assortiment de bouteilles et de verres sales était posé à côté de l'évier, et le sac-poubelle plein avait disparu, probablement emporté par la police.

— Quand je suis entrée, Mustapha avait ouvert cette porte-là, ai-je annoncé à Eric en montrant celle qui donnait sur le patio arrière.

Sans un mot, Eric a fait quelques pas pour l'examiner. Elle n'était pas fermée à clé et il a rectifié la situation tandis que je me dirigeais vers la salle de séjour. Felipe, Horst et Angie avaient fait un peu de rangement pour sauver les apparences, mais l'état général de la pièce me perturbait. J'ai commencé à redresser les chaises et à rassembler les quelques

bouteilles et verres qui restaient pour les emporter à la cuisine.

— Laisse ça, Sookie, a dit Eric.

Je me suis figée.

— Je sais que ce n'est pas ma maison. Mais tout ce désordre m'énerve. Je n'aimerais vraiment pas me lever demain et tomber là-dessus.

— La question n'est pas là. Il ne s'agit pas de titre de propriété. Le problème, c'est que tu es épuisée et que, malgré tout, tu te sens obligée de jouer les femmes de ménage. J'espère que tu restes ici pour le restant de la nuit ? Je ne serais pas tranquille si tu reprenais la route. Tu es trop fatiguée.

— Oui, je crois que je vais rester.

J'étais toujours très insatisfaite de la situation entre nous et, si j'avais eu suffisamment de forces, je serais repartie. Risquer un accident me semblait toutefois totalement absurde.

Brusquement, Eric était devant moi et m'a prise dans ses bras. J'ai voulu me dégager.

— Sookie. Faisons la paix. Je suis cerné par les ennemis. Je ne veux pas en avoir une ici, avec moi.

Je me suis forcée à me tenir immobile. J'ai repassé dans mon esprit tout ce que je m'étais dit dans la salle de bains.

Il me semblait qu'une semaine entière s'était écoulée depuis. Puis j'ai pris la parole en énonçant lentement, choisissant mes mots avec soin :

— Bon. Très bien. Je sais que ce que tu as fait avec cette femme, ça ne devrait pas me poser le moindre problème. Je sais que si les gens sont d'accord, il n'y a pas de mal si tu prends quelques gorgées de leur sang. Surtout qu'apparemment, on l'avait transformée en piège vivant. Je tiens à te dire que je crois que tu aurais été capable de te retenir, si tu l'avais vraiment voulu. Je sais que ma réaction n'a rien de logique. Je me laisse porter par mes émotions mais c'est comme ça. C'est ma réaction. Je sais également que je t'aime. Mais là, à cet instant précis, je ne le ressens pas. Ah, et au fait, j'ai quelque chose à t'avouer. Au sujet d'un autre homme.

Ha ! En plein dans le mille ! Ses sourcils ont atteint des sommets vertigineux et il a fait un pas en arrière en me fixant intensément, presque renfrogné.

— Quoi ?

Le mot lui-même semblait avoir très mauvais goût. Je me sentais beaucoup mieux, tout d'un coup...

— Tu te souviens, je t'avais dit que j'allais au *Hooligans* pour regarder Claude faire son numéro de strip ? Eh bien, il y avait aussi d'autres mecs, des faé pour la plupart. Ils nous ont fait, disons, pratiquement la totale.

Tout en levant un sourcil, je m'efforçais de prendre l'air impassible et mystérieux.

Eric a failli sourire.

— Claude est très bel homme. Et qu'as-tu pensé de son numéro ?

— Hmm... C'était énorme, ai-je fait en baissant les yeux avec ostentation.

Il m'a serrée avec force.

— Sookie ?

— Mais, Eric ! Tu sais très bien qu'à poil, tu n'es pas si mal !

— « Pas si mal » ?

— C'est ça, c'est ça, tu cherches le compliment, toi.

— Je cherche surtout autre chose, a-t-il chuchoté en glissant les mains sous mes fesses pour me soulever.

Je me suis brusquement retrouvée juste à la bonne hauteur pour l'embrasser.

Et c'est ainsi que cette soirée, qui avait provoqué tant de peine et de douleur, s'est finalement conclue dans le bonheur et le plaisir. Pendant une quinzaine de minutes, j'ai totalement oublié que je me trouvais dans le lit sur lequel il s'était assis pour boire au cou d'une autre. Et c'était peut-être cela qu'il visait. Il a d'ailleurs touché sa cible en plein centre. Eric est un tireur... d'élite.

C'est tout juste à temps qu'il a regagné son cercueil.

5.

Je n'ai émergé du lit que vers midi. J'avais dormi d'un sommeil lourd et peuplé de cauchemars qui ne m'avait pas reposée. Je me sentais mal en me réveillant. Je n'ai pensé à vérifier mon portable que lorsque je l'ai entendu vibrer dans mon sac. Et encore - j'avais déjà pris mon café, je m'étais douchée, j'avais enfilé les vêtements de rechange que je gardais dans l'armoire et j'avais rangé la salle de séjour - quoi qu'en dise Eric.

J'ai lâché ma brosse à cheveux et ouvert mon sac pour le fouiller en tâtonnant. Quand j'en ai extirpé le téléphone, on avait déjà raccroché. Exaspérant. En vérifiant le numéro, j'ai découvert avec surprise que c'était Mustapha Khan qui avait tenté de me joindre. Je l'ai rappelé à toute vitesse, mais personne n'a répondu.

Et merde. Bon, s'il refusait l'appel, je ne pouvais rien y faire. Mais j'avais d'autres messages : de la part de Dermot, Alcide et Tara.

Dermot :

— Sookie ? Où es-tu ? Tu n’es pas rentrée cette nuit. Tout va bien ?

Alcide Herveaux :

— Sookie. Il faut qu'on parle. Rappelle-moi dès que tu peux.

Tara :

— Sookie, je crois que les bébés seront bientôt en route. Ils sont descendus ! Prépare-toi, tu vas avoir des neveux !

Elle semblait surexcitée.

Je l’ai rappelée en premier, mais elle n’a pas répondu.

Puis j’ai appelé Dermot, cette fois avec succès. J’allais lui donner la version courte des événements de la soirée quand il m’a demandé de rentrer immédiatement, sans donner plus d’explications. Je lui ai indiqué que je partais dans l'heure, à moins que la police ne me retarde. Soudain, je me suis demandé ce qui se passerait s’ils exigeaient d’entrer chez Eric. Mais ils ne pouvaient pas, si? Non, pas sans mandat. Mais la maison représentait une scène de crime. Je craignais qu’ils ne tentent de pénétrer dans la chambre d’Eric, en bas. Et Bill ! Il était dans son cercueil d’amis, dans la chambre de l’autre côté du couloir. Et s'ils essayaient de l’ouvrir ? Il me fallait un de ces écriteaux, que j’avais vus dans un magazine pour vampires chez Eric : « Défense d’entrer - vampire au repos ».

— J’arrive dès que possible, ai-je répété à Dermot avant de raccrocher, légèrement angoissée.

Pourquoi m’avait-il demandé de rentrer ? Que se passait-il chez moi ?

J’ai rappelé ensuite Alcide, avec une certaine réticence. Il n’aurait pas voulu me joindre s’il ne s’agissait pas d'une question d’importance - nous n’étions pas très copains, en ce moment. Nous n’étions pas ennemis non plus. Pourtant, nous n’étions jamais en phase l’un avec l’autre.

Sa voix de basse a retenti dans mon oreille.

— Sookie. Comment ça va ?

— Ça peut aller. Je ne sais pas si tu as entendu parler de ce qui s’est passé hier soir chez Eric…

— Oui, j’ai appris ça.

Rien d’étonnant - pas besoin d’Internet quand on a des SurNat dans le coin.

— Alors tu sais que Mustapha a disparu.

— Dommage qu’il ne fasse pas partie de la meute. On le retrouverait, sinon.

Ah.

— C’est quand même un Loup, ai-je rétorqué. Et la police le recherche. Je sais qu’il pourrait tout expliquer s’il acceptait de venir leur parler. Alors si quelqu’un de la meute l’aperçoit quelque part, tu veux bien m’avertir ? Il

a cherché à me joindre. Ou plutôt, quelqu'un m'a appelée avec son téléphone. Je l'ai raté et je suis franchement inquiète.

— Dès que j'entends quoi que ce soit, je te le dis, m'a promis Alcide. Mais il faut que je te parle d'autre chose.

J'ai attendu en silence.

— Sookie, tu es toujours là ?

— Oui, oui, j'attends.

— Je perçois un manque total d'enthousiasme...

— Eh bien, écoute, vu ce qui s'est passé la dernière fois...

Le fait de retrouver Alcide nu dans mon lit ne m'avait pas particulièrement enchantée et je ne me sentais pas bien disposée envers lui. Malgré certains aspects fort sympathiques de sa personnalité, le loup-garou ne choisissait jamais le bon moment. En outre, il avait suivi de très mauvais conseils.

— Bon, d'accord, j'ai eu tort. Tu nous as beaucoup apporté en acceptant d'être notre shaman, a-t-il poursuivi - Jannalynn l'avait poussé à tenter de me séduire pour que je reprenne ce rôle. Mais j'ai eu tort de vouloir te manipuler, et je le reconnais volontiers.

Quel culot. Il semblait tout fier de sa formulation. Beau parleur et manipulateur.

Je me suis regardée dans le miroir en écarquillant les yeux, pour bien montrer à mon reflet ce que je pensais de la conversation.

— Formidable. Et alors, sinon ?

Petit rire contrit - petit rire contrit dégoulinant de charme !

— Eh bien, tu as raison, Sookie, j'ai en effet une faveur à te demander.

Grimace éberluée à l'intention du reflet.

— Oh, dis-moi tout, ai-je répondu très poliment.

— Bien, tu sais que mon Second sort avec ton boss depuis un moment.

— C'est indéniable.

Allez ! Au fait !

— Elle voudrait que tu l'aides sur un truc. Et puisque vous ne vous entendez pas forcément très bien - je ne veux pas savoir pourquoi - elle m'a demandé de t'appeler.

Oh, la sournoise. Ça sentait le piège à plein nez. Effectivement, j'appréciais Jannalynn encore moins qu'Alcide. À vrai dire, et Alcide n'en était peut-être pas conscient, Jannalynn soupçonnait que mes relations avec Sam ne se cantonnaient pas qu'au domaine professionnel. Si l'histoire s'était située dans les années 1950, elle aurait passé son temps à vérifier les cols de chemise de Sam pour voir s'ils n'étaient pas tachés de

rouge à lèvres. De toute façon, Sam ne portait que des tee-shirts.

Je me suis composé une voix des plus neutres pour continuer.

— Elle veut mon aide pour faire quoi ?

— Elle va demander Sam en mariage, et elle a besoin de ton aide pour organiser la surprise.

Du coup, j'ai abandonné mon reflet et je me suis assise brusquement sur le lit.

— Elle veut que, moi, je l'aide, elle, à demander à Sam de l'épouser ?

J'avais aidé Andy Bellefleur à demander Halleigh en mariage. Que Jannalynn veuille que je cache une bague de fiançailles dans une panière de frites me semblait toutefois inconcevable...

— Elle voudrait que tu te débrouilles pour que Sam aille à Mimosa Lake. Elle a emprunté un cottage au bord du lac, et elle voudrait le surprendre avec un dîner romantique. C'est là qu'elle lui demandera.

Alcide semblait lui aussi manquer d'enthousiasme. Il ne paraissait pas convaincu que la transmission de ce message soit de son ressort.

— Ah non ! Ai-je refusé immédiatement. Ça, jamais. Il faudra qu'elle s'en sorte toute seule, pour faire venir Sam.

Je visualisais bien la scène : Sam s'imaginant que je veuille aller au lac avec lui, et se retrouvant confronté à Jannalynn en personne, ainsi qu'à sa conception personnelle d'un dîner romantique - aller ensemble à la chasse aux lapins, peut-être. Plus j'y pensais et plus je me sentais embarrassée. L'indignation me faisait monter le sang à la figure.

Alcide a repris.

— Mais enfin, Sookie, ça ce n'est pas...

— Pas gentil ? Mais je n'ai pas envie de l'être, Alcide. C'est un désastre, ce plan ! En plus, je crois que tu ne connais pas Jannalynn si bien que ça.

Ce que je voulais dire, c'était : « Je crois qu'elle essaie de m'isoler quelque part pour me tuer, ou pour me tendre un piège et me faire porter le chapeau pour quelque chose. » Mais j'ai tenu ma langue.

Il y a eu un long silence. — Alors Jannalynn avait raison, a-t-il réagi avec amertume. Tu lui en veux. Mais quoi ? Tu crois qu'elle n'est pas assez bien pour Sam, c'est ça ?

— Il se trouve que oui, c'est bien ce que je crois. Dis-lui que...

Mes réflexes me poussaient à dire que j'étais désolée de ne pas pouvoir l'aider, mais je me suis rendu compte que ce serait un gros mensonge.

— ... que je suis dans l'impossibilité de l'aider. Elle peut faire sa demande en mariage toute seule. Au revoir, Alcide.

Et, sans attendre sa réponse, j'ai raccroché.

Alcide permettait à son Second de le mener par le bout de la truffe.

— Une fois, mais pas deux.

Alcide ou Jannalynn ? Ou les deux...

Hors de moi, je me suis mise à ranger en pestant. Aider cette saleté à demander Sam en mariage ? Sûrement pas ! Jamais de la vie ! Et j'étais fermement convaincue que si je m'étais montrée assez bête pour me rendre à Mimosa Lake, elle m'aurait joué un sale tour à tous les coups.

J'ai fermé la porte de la cuisine d'Eric à clé avant de regagner ma voiture en furie, tout en jurant comme jamais je ne l'avais fait. Et mes talons me faisaient mal. J'ai claqué ma portière, provoquant un regard acerbe de la part d'une voisine d'Eric, élégante et tirée à quatre épingles, qui désherbait le massif autour de sa boîte aux lettres.

Tout en maugréant, je me suis fait la grimace dans le rétroviseur. Puis soudain j'ai repensé à Tara et j'ai tenté de la joindre à nouveau, mais sans plus de résultat.

Il était environ 14 heures quand je me suis garée devant chez moi. La voiture de Dermot était encore là. En voyant ma maison, j'ai brusquement lâché prise et

l'épuisement m'a envahie. C'était bon de savoir que mon grand-oncle m'attendait. J'ai attrapé mon sac de linge sale et mon sac à main avant de me diriger en traînant les pieds vers la porte arrière.

Jetant le linge sur la machine, j'ai placé la main sur la poignée de la porte de cuisine, ma perception m'indiquant que deux personnes m'attendaient à l'intérieur.

Claude était-il de retour ? Peut-être que les difficultés des faé s'étaient résolues et que toute la petite troupe du *Hooligans* allait pouvoir retourner dans le monde merveilleux de Faérie. Combien de problèmes me resterait-il alors ? Juste trois ou quatre, et des gros.

Je me sentais néanmoins sincèrement optimiste en poussant la porte. Puis j'ai vu les deux hommes assis à ma table.

Encore un moment OMG. L'un des deux était Dermot - je m'y attendais. L'autre était Mustapha - je ne m'y attendais pas.

J'ai failli hurler. Mais, finalement, mon gosier n'a sorti qu'un murmure enroué.

— Tiens donc ! Quelle surprise.

Il m'a saluée de sa voix grave.

— Sookie.

— Mais on croyait que tu étais mort ! On en était malades ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Calme-toi, m'a dit Mustapha. Assieds-toi et puis... respire un bon coup. J'ai des choses à te dire. Je ne peux pas te donner toutes les réponses. Ce n'est pas parce que je ne veux pas. C'est une question de vie ou de mort.

Sa déclaration a tué d'un coup net le millier de questions qui me brûlaient les lèvres. J'ai suivi son conseil, tirant une chaise pour m'y asseoir avant de prendre une bonne inspiration. J'ai dirigé toute mon attention sur lui, remarquant soudain son apparence débraillée. C'était un choc. Mustapha soignait toujours méticuleusement son apparence. À présent, ses vêtements étaient froissés, ses cheveux hirsutes et ses bottes en manque de cirage.

J'étais obligée de lui poser une certaine question malgré tout.

— Est-ce que tu as vu le meurtrier de cette fille ?

Il m'a fixée d'un regard intense. Sans répondre.

J'ai fait une nouvelle tentative.

— Tu as tué cette fille ?

— Je ne l'ai pas tuée.

— Et à cause de cette question de vie ou de mort, tu ne peux pas me dire qui est le coupable.

Nouveau silence.

J'étais en proie à la nausée. Il allait me faire comprendre que c'était Eric. Qu'il s'était glissé dehors

pendant que j'étais dans la salle de bains. Eric pouvait tout à fait avoir perdu son sang-froid. Il aurait reporté sa fureur sur Kym Rowe et tenté d'arranger nos relations en lui brisant le cou. Toute la nuit précédente, je m'étais répété mille fois à quel point c'était ridicule de l'imaginer. Eric était doué d'un contrôle remarquable et d'une intelligence redoutable. Il avait une conscience aiguë de la police et de son voisinage. Jamais il n'aurait commis un tel acte, à la fois répréhensible vis-à-vis de la loi et surtout totalement irrationnel - je n'avais pas réussi à me persuader que c'étaient ses scrupules qui l'auraient empêché de la tuer.

Et toutes ces pensées noires me sont revenues, me submergeant tandis que j'observais Mustapha.

S'il n'avait pas été Loup, je me serais ruée sur lui en m'y accrochant jusqu'à ce que la réponse m'apparaisse dans son cerveau. Mais je ne pouvais percevoir que le trouble qui bouillonnait dans son esprit, ainsi que sa volonté farouche de survivre à tout prix. Par ailleurs, il se consumait d'angoisse pour quelqu'un. Dont le nom m'est apparu brièvement.

— Où est Warren, Mustapha ?

Je me suis penchée en avant pour mieux le lire et j'ai même tendu les mains vers lui. Mais il s'est reculé brusquement, secouant la tête avec colère.

— N'essaie même pas, Sookie Stackhouse. Ça fait partie des choses dont je ne peux pas te parler. Je n'étais pas obligé de venir. Mais je trouve qu'on ne te fait pas

de cadeaux. Tu es coincée dans une situation que tu ne comprends pas.

Comme si c'était nouveau...

Dermot nous regardait tour à tour d'un air indécis, ne sachant ni comment réagir, ni si j'avais besoin de son aide.

Bienvenue au club, Dermot.

— Alors dis-moi ce qui se passe et au moins je saurai de quoi me méfier.

Mais il a baissé la tête en faisant « non ».

— Je n'aurais pas dû venir. Je vais me trouver un endroit où me planquer pendant que je cherche Warren.

J'ai pensé à appeler Eric et à lui laisser un message, l'informant que son assistant de jour était chez moi. Je maîtriserais Mustapha et le garderais prisonnier en attendant qu'Eric vienne le chercher. Ou alors, j'appellerais la police pour leur dire que le témoin du crime était assis dans ma cuisine.

Ces plans ingénieux me sont passés par l'esprit plus que rapidement. *Mais ma pauvre fille, bien sûr que tu n'en feras rien.*

— Tu devrais aller voir Alcide. Il te protégera si tu te joins à sa meute.

— Mais dans ce cas, je serais obligé de confronter...

— Jannalynn. Oui, je sais. Mais seulement plus tard. Alcide te donnerait sa protection maintenant. Je peux l'appeler.

Je lui ai montré mon portable.

— T'as son numéro ?

— Je l'ai.

— Alors appelle-le, Sookie. Dis-lui que j'essaie de le voir. Donne-lui mon numéro et dis-lui de m'appeler quand il est seul. Et ça, c'est super important. Il faut qu'il soit seul.

— Pourquoi tu ne l'appelles pas, toi ?

— C'est mieux si ça vient de toi.

Il a refusé d'en dire plus sur ce point, se contentant de reprendre :

— Et mon numéro, tu l'as ?

— Bien sûr.

— Bon, alors, je m'en vais.

— Mais dis-moi qui a tué cette fille !

J'aurais voulu lui arracher la réponse avec une pince.

— Tu serais en danger. Encore plus que maintenant. Puis il est sorti sans en mot, disparaissant sur sa moto.

Il s'était retiré si rapidement que j'ai eu l'impression que la pièce même frissonnait. Dermot et moi nous sommes regardés fixement.

— Je ne sais vraiment pas pourquoi il est venu ici. C'est à Shreveport qu'il aurait dû se trouver. J'aurais pu le capturer, m'a dit Dermot. Je n'attendais qu'un signal de toi, ma Nièce. — J'apprécie, mon Grand-oncle. Mais j'ai eu l'impression qu'il ne fallait pas, ai-je marmonné.

Nous avons gardé le silence encore un moment. Il me fallait pourtant parler de la soirée de la veille à Dermot.

— Tu veux savoir pourquoi Mustapha est venu ici? Dermot a acquiescé, rasséréné de penser qu'il allait enfin comprendre. Je me suis lancée dans mon histoire.

Une fois l'exposé terminé, il a pris l'air pensif.

— Personne ne la connaissait, et elle est venue seule ?

— C'est ce qu'ils ont tous dit, en tout cas.

— Alors quelqu'un l'a envoyée. Quelqu'un qui était au courant pour la soirée chez Eric. Quelqu'un s'est assuré qu'elle pourrait entrer sans se faire remarquer au milieu de tous les inconnus. Comment a-t-elle fait pour échapper à la surveillance du vigile ?

Ses questions étaient pertinentes et j'en ai rajouté une.

— Comment a-t-on pu être certain à l'avance qu'Eric ne serait pas capable de se retenir de boire son sang ?

A mes oreilles, ma voix semblait triste et j'espérais que Dermot n'avait pas l'impression que je me plaignais. Ma tristesse était pourtant bien présente.

— De toute évidence, on l'a choisie pour sa double nature. Le sang qui coulait dans ses veines était attirant et elle en a augmenté le pouvoir avec la senteur d'un faé. Il n'y a rien de mieux pour séduire un déterré, nous ne le savons que trop bien. Grâce au coup de téléphone de Mustapha, tu étais en retard et Eric était d'autant plus sensible à la tentation, raisonnait Dermot. Mustapha a dû jouer un rôle dans les événements.

— C'est ce que je me dis aussi.

Cette conclusion me perturbait, mais elle correspondait parfaitement aux faits.

— Il est possible qu'il n'ait pas imaginé les conséquences de ce qu'il allait faire, mais je suis certain qu'il a reçu des ordres visant à te retarder.

— Mais de qui ? C'est un Loup solitaire. Il n'est pas affilié à Alcide.

— Pour faire en sorte qu'un homme tel que Mustapha trahisse la confiance d'Eric, il est obligatoire qu'on le tienne d'une façon ou d'une autre. Il est à la recherche de son ami Warren. Est-ce que Warren aurait des raisons de vouloir Eric en prison ?

L'esprit de Dermot tournait décidément à plein régime aujourd'hui. Tandis que le mien piétinait lamentablement.

— Mais bien sûr, c'est ça la clé ! Son ami Warren. Je ne pense pas que Warren ait un quelconque intérêt à envoyer Eric derrière les barreaux. C'est Eric qui permet à Mustapha de gagner sa vie. En revanche, je suis certaine qu'on utilise Warren comme moyen de pression. Quelqu'un a dû l'enlever. On le tient prisonnier pour s'assurer de la coopération de Mustapha. Il va falloir que je réfléchisse à tout ça, ai-je conclu en bâillant à me rompre la mâchoire. Mais je tombe de sommeil. Tu vas au *Hooligans* ?

— Plus tard.

Je lui ai lancé un regard, repensant soudain à toutes les questions auxquelles il n'avait pas répondu, concernant l'étrange accumulation de faé dans un petit club perdu au fin fond de la Louisiane. Claude m'avait toujours soutenu que c'était parce qu'on les avait oubliés lorsque Niall avait fermé les portails. Pourtant, comment avaient-ils tous su qu'ils devaient venir au *Hooligans* ? Dans quel but demeuraient-ils à Monroe ? Ce n'était pas le moment de l'interroger néanmoins - s'il m'avait donné des réponses, je n'aurais même pas pu les absorber.

— Très bien, alors je vais faire une sieste, ai-je annoncé -car nous étions dimanche et le *Merlotte* était fermé. Si ça ne t'ennuie pas, laisse le répondeur faire son travail.

J’ai baissé le volume des sonneries et, une fois dans ma chambre, j’ai appelé Alcide et lui ai laissé un message, avant de mettre mon portable à charger. Je ne me suis même pas déshabillée avant de plonger dans mon lit et de laisser le sommeil me submerger.

Deux heures plus tard, je me réveillais, la tête lourde et l’esprit embrumé. Roulant sur le côté, j’ai regardé par la fenêtre. La lumière avait changé. Le climatiseur luttait avec peine contre la chaleur écrasante. L’air brûlant miroitait au-dessus de l’herbe desséchée. Il nous fallait de la pluie.

Des pensées disjointes flottaient dans mon esprit cotonneux. Je me demandais comment se portait Tara. Je ne m’y connaissais pas en accouchements. Et où en était Maître Cataliades ? Il était mon « sponsor », apparemment l’équivalent d’un parrain, mais ici mi-démon. La dernière fois que je l’avais vu, il courait à travers mon jardin, poursuivi par des traînées grises qui semblaient tout droit sorties des enfers.

Amelia était-elle revenue de France ? Que faisaient Claude et Niall en Faérie ? À quoi ressemblait cet univers-là ? Les feuilles des arbres ressemblaient-elles à des plumes de paon ? Les habitants portaient-ils des vêtements scintillant de paillettes ?

J’ai vérifié mon portable. Aucune nouvelle d’Alcide. J’ai renouvelé mon appel et suis tombée directement sur la boîte vocale. J’ai laissé un message sur celle de Bill pour l’informer que Mustapha avait fait une apparition - c’était tout de même lui, l’Investigateur de la Zone Cinq.

Je m'étais douchée le matin même chez Eric mais j'avais l'impression que cela faisait une semaine. J'ai repris une seconde douche, avant d'enfiler un vieux short en jean, un tee-shirt blanc et des tongs, et de gagner mon jardin, mes cheveux mouillés dans le dos. J'ai placé le fauteuil très précisément, pour avoir le corps à l'ombre de la maison et la longueur de mes cheveux au soleil - j'adore la senteur qu'ils dégagent lorsqu'ils sèchent ainsi. La voiture de Dermot avait disparu. Le jardin et la maison étaient déserts. Seuls se faisaient entendre les sons omniprésents de la nature au travail - oiseaux, insectes, et bruissement paresseux des feuilles dans les arbres.

Tout n'était que paix.

J'ai réfléchi avec soin à des choses ordinaires : la date du mariage de Jason et Michele ; mes tâches du lendemain au *Merlotte* ; le niveau de ma cuve de gaz. Des choses que je pouvais résoudre d'un coup de fil ou avec un papier et un crayon. J'ai remarqué de loin que mes pneus semblaient un peu dégonflés. Je demanderais à Wardell de vérifier la pression, au garage. J'avais bien profité de ma douche, sans m'inquiéter de savoir s'il restait suffisamment d'eau chaude - c'était ça, le grand avantage de l'absence de Claude.

C'était tellement bon, de penser à des choses qui n'avaient rien de surnaturel.

Le bonheur total.

6.

Au crépuscule, mon téléphone fixe a sonné. L'été touchant bientôt à sa fin, il était 20 heures passées. Durant quelques heures très agréables, j'avais profité de ma solitude. Pour moi, le mot « agréable » n'impliquait plus désormais qu'une simple absence d'événements négatifs. J'avais fait un peu de rangement dans la cuisine, lu quelques pages, et allumé la télévision pour faire un bruit de fond. Plaisant. Rien d'excitant. J'avais enduré suffisamment d'excitation pour l'instant.

Je n'avais pas vérifié mes mails de toute la journée. J'étais tentée de laisser passer plusieurs jours encore avant de le faire. Je n'avais pas vraiment envie de répondre au téléphone non plus. Mais j'avais laissé des messages à Bill et à Alcide. À la troisième sonnerie, j'ai cédé et pris l'appel.

— Oui ?

— Sookie, je prends la route pour venir te voir, a annoncé la voix d'Eric.

Je savais bien que je n'aurais pas dû répondre.

— Non. Je ne crois pas.

Pendant un court instant, nous n'avons rien dit, aussi surpris l'un que l'autre.

— Tu me punis pour hier soir ? A-t-il demandé.

— Pour avoir bu au cou d'une autre alors que j'étais présente ? Non. Je crois que j'ai réglé cette question-là, de mon côté.

— Alors... quoi ? Tu ne veux vraiment pas me voir?

— Pas ce soir. Par contre, j'ai quelques idées à te soumettre.

— Mais je t'en prie...

Manifestement vexé, ce qui n'avait rien de surprenant, il s'exprimait avec raideur. Il s'en remettrait.

— Bill est toujours Investigateur de la Zone Cinq ?

— En effet, a-t-il répondu avec prudence.

— Alors tu ne trouves pas qu'il devrait se mettre au travail ? Il pourrait prendre Heidi avec lui, puisqu'elle est censée être une pisteuse d'enfer. Comment Kym Rowe a-t-elle pu échapper à la sécurité ? A moins qu'on n'ait soudoyé le vigile - c'était un type que je ne connaissais pas. Sinon, Kym a pu entrer par le portail qui se trouve à l'arrière de ton jardin, non ? Bill et Heidi pourraient découvrir comment elle a pu y arriver. En plus, il faut que je parle à Bill.

— Bonne idée.

Le dégel s'annonçait. Ou, du moins, Eric ne s'attardait pas sur l'affront qu'il avait subi.

— Ça tombe bien, j'en ai d'autres. Donc : comment Felipe a-t-il su que Victor était mort ?

— Aucun de mes vampires n'en aurait parlé, a dit Eric avec une certitude absolue. Colton est toujours dans le coin, mais Immanuel a déménagé pour la côte Ouest. Toi, tu ne dirais rien à personne. Warren, l'ami de Mustapha, qui nous servait de sniper...

— Aucun des deux ne parlerait. Warren ne fait rien sans l'impulsion de Mustapha.

C'était du moins ce que je pensais. Je n'en savais pas tant que ça, sur Warren, qui n'était pas un grand bavard. J'étais sur le point d'informer Eric que Mustapha avait atterri dans ma cuisine lorsqu'il a repris :

— Nous aurions dû nous occuper de Colton et d'Immanuel.

Que voulait-il dire par là ? Que les vampires auraient dû tuer les survivants humains de cette bagarre sanglante, même s'ils avaient combattu à leurs côtés ? Ou simplement qu'il aurait dû leur lancer son enchantement habituel et leur effacer la mémoire ? J'ai fermé les yeux, assaillie par un sentiment de vulnérabilité. Malgré ma nature humaine toutefois, cet enchantement n'avait jamais fonctionné sur moi.

La colère allait bientôt me submerger. Il était temps de passer à un autre sujet.

— Sais-tu pourquoi Felipe se trouve ici ? Pour quelle véritable raison ? Parce que tu sais très bien que ce n'est pas à cause de Victor. Ou du moins, en partie seulement.

— Ne sous-estime pas le besoin qu'il a de me sanctionner pour la mort de Victor. Mais tu as raison. Il a effectivement d'autres idées derrière la tête. Je l'ai compris hier soir. Enfin, disons que j'en ai acquis la certitude.

Eric devenait de nouveau très circonspect.

— Alors tu connais déjà son petit programme, et tu ne me dis rien.

— Nous en parlerons une autre fois.

Naturellement, j'aurais dû lui parler de la visite de Mustapha. Cependant, le peu de patience qui me restait s'est évanoui.

— Ah. Très bien.

Et j'ai raccroché.

Pendant un instant, je suis restée ébahie, à considérer ma main qui semblait avoir agi de son propre chef.

Plus tôt dans la journée, j'étais allée me promener le long de l'allée ensoleillée pour relever les boîtes aux lettres (une pour le courrier et une pour le journal). Mon

œil s'est trouvé attiré soudain par le journal et le petit paquet de courrier posés sur le plan de travail. Je me suis assise pour parcourir le journal. Sur la une, j'ai découvert que Kym Rowe avait eu vingt-quatre ans et qu'elle était de Minden. En voyant la photo qu'on avait sélectionnée pour accompagner l'article, je n'ai pas été surprise d'apprendre qu'elle était danseuse exotique et qu'elle venait d'être licenciée pour avoir agressé un client. Son club de striptease avait dû vivre une sacrée soirée...

D'après l'article, la cause de la mort de Kym était une rupture des cervicales. Rapide et silencieux. Un mode qui ne nécessitait que de la force et l'effet de surprise. Même dans ce quartier si calme, personne ne l'avait donc entendue crier - même pas Bill et son ouïe de vampire. Ou du moins, c'était ce qu'il avait prétendu.

J'ai également découvert que Kym avait des raisons de se sentir agressive. Elle était en retard sur le paiement des traites de sa voiture, et son propriétaire allait l'expulser. Oscar Rowe, père de la victime, faisait la déclaration suivante : « Elle faisait des trucs de dingue pour gagner de l'argent. » Telle était l'histoire triste et courte de la vie de Kym Rowe. Un élément important ressortait cependant : elle n'avait rien à perdre.

Le journaliste s'était évidemment largement étendu sur le fait qu'on avait retrouvé son corps sur la pelouse d'« un vampire bien connu dans le monde des affaires, qui donnait ce soir-là une soirée pour ses amis ». Eric et ses invités indésirables allaient faire les frais d'une publicité plutôt négative. J'ai repéré une photo de T-Rex, ses muscles extravagants engoncés dans son costume de catcheur, le regard animé d'une rage frénétique. Je suis

passée à la suite de l'article en tournant la page. Les parents de Kym posaient, la larme à l'œil, avec une Bible et un bouquet de marguerites à la main. D'après eux, les marguerites étaient les fleurs préférées de Kym. Ils n'avaient l'air de rien et ne me faisaient pas bonne impression. C'était snob de ma part, mais je n'y pouvais rien.

Avant que j'aie pu finir l'article, la sonnerie du téléphone a retenti de nouveau et j'ai sursauté jusqu'au plafond. Je m'étais demandé si Eric allait rappeler, dès qu'il aurait eu le temps de se mettre vraiment en colère contre moi. Mais c'était Sam.

— Salut, toi.

— Que s'est-il passé hier soir ? M'a-t-il demandé. Je viens juste de regarder les infos sur Shreveport.

— Je suis allée chez Eric à cause de ses visiteurs, ai-je expliqué en donnant la version courte. Cette Kym Rowe a quitté la maison juste après mon arrivée. Eric lui avait pris du sang.

J'ai dû marquer une pause pour me ressaisir.

— Ensuite, Bill l'a retrouvée morte sur la pelouse. Les connaissant comme je les connais, ils auraient étouffé l'affaire : il leur suffisait de déplacer le corps par exemple. Mais la police avait reçu un appel anonyme. Alors les policiers sont arrivés avant même qu'Eric soit au courant.

— Tu sais qui l'a tuée ?

— Aucune idée. Si je le savais, je l'aurais dit aux flics hier soir.

— Même si c'était Eric ?

Je me suis arrêtée net.

Puis j'ai repris.

— Ça dépendrait des circonstances. Et toi, tu dénoncerais Jannalynn ?

Long silence. Puis :

— Ça dépendrait des circonstances.

— Parfois je me dis qu'on est vraiment débiles - attends, non ! Pas toi ! Me suis-je exclamée, effarée par ce que j'avais dit. C'est moi, plutôt.

— Je suis d'accord avec toi. Jannalynn... elle est vraiment super. Mais je crois parfois que le morceau de gâteau est trop gros pour moi.

— Tu lui dis tout, toi ?

Dans quelle mesure les autres couples partageaient-ils leur vie intérieure ? J'avais besoin d'en savoir plus. J'avais eu si peu de relations amoureuses.

Il a hésité avant de me répondre.

— Non, a-t-il avoué finalement. Je ne lui dis pas tout. Nous n'en sommes pas encore à échanger des « je t'aime ». Mais même... Non.

Soudain, le cours de mes pensées a fait demi-tour. *Attends un peu.* D'après Alcide, Jannalynn lui avait dit qu'elle allait demander à Sam de l'épouser. Apparemment, Sam n'était pas vraiment prêt à sauter le pas - surtout s'ils ne s'étaient pas encore dit qu'ils s'aimaient. Ce n'était pas logique. Quelqu'un mentait. Ou alors, quelqu'un se faisait des idées.

— Sookie ?

J'avais laissé le silence s'installer. Je me suis reprise à la hâte.

— Alors il n'y a pas qu'Eric et moi. Entre toi et moi, Sam, j'ai l'impression qu'Eric me cache des choses plutôt importantes.

— Et les choses que tu ne lui dis pas, elles sont importantes aussi ?

— On ne peut pas dire le contraire. Elles ont leur importance. Mais elles ne sont pas… personnelles.

Je n'avais pas dit à Eric que mon petit cousin Hunter était télépathe comme moi. Je ne lui avais pas raconté à quel point je m'inquiétais de la concentration de faé à Monroe. J'avais essayé de lui donner des informations sur cette situation-là mais, de toute évidence, il accordait la priorité à la situation politique parmi ses congénères. Et c'était bien normal.

— Sookie, tu vas bien, quand même ? Je ne sais pas ce que tu veux dire par « pas personnelles ». Tout ce qui t'arrive est personnel.

— Quand je dis « personnelles », je veux dire ce qui ne concerne que lui et moi. Si je n'étais pas contente de la façon dont il me traitait, par exemple, ou si je trouvais qu'on ne passait pas assez de temps ensemble, ou si je souhaitais qu'il vienne avec moi au mariage de Jason et Michele. Si je devais lui parler de ces choses-là, je le ferais. Mais je suis au courant de certaines choses qui affectent d'autres personnes, et je ne lui en parle pas toujours. Il voit la vie d'un point de vue très différent.

— Tu sais que je suis là, si tu as besoin de parler. Tu sais que je t'écouterai et que je n'en parlerai à personne.

— J'en suis consciente, Sam. Tu es mon meilleur ami. Je serai toujours là pour toi aussi. Tu peux tout me dire et j'espère que tu le sais, toi aussi. Je suis certaine que tout s'arrangera entre Eric et moi quand Felipe partira.

— Peut-être que oui. Mais sache que si jamais tu as trop peur, toute seule là-bas, j'ai une chambre en plus ici.

— Jannalynn me tuerait.

J'avais parlé sans réfléchir. Je me serais giflée. C'était la pure vérité, mais il s'agissait tout de même de la petite amie de Sam.

— Oh, pardon, Sam ! Je suis désolée, mais je crois que Jannalynn est convaincue qu'il y a eu quelque chose entre toi et moi. Elle n'est pas là, ce soir, j'imagine ?

— Elle travaille au *Hair of the Dog.* Elle prend les appels et elle surveille le bar, pendant qu'Alcide fait des réunions dans l'arrière-salle. Tu as raison, a-t-il avoué. Elle est un tantinet possessive. Au début, tu sais, je trouvais ça assez flatteur. Mais maintenant, pour moi, ça veut dire qu'elle ne me fait pas confiance.

— Sam, je t'assure que si elle a bien toute sa tête, elle ne peut pas avoir de doutes à ton sujet. Tu es un type complètement honnête.

En fait, j'étais certaine que c'était moi qu'elle accusait d'un manque d'intégrité.

— Je te remercie, a-t-il acquiescé d'un ton bourru.

Bon... je ne veux pas t'embêter plus longtemps. Si tu as besoin de moi, n'hésite pas. Au fait, puisqu'on est dans les questions de couples... Tu sais pourquoi Kennedy en veut à Danny ? Elle est infernale avec tout le monde.

— Danny a un secret qu'il ne veut pas partager avec elle, et elle a peur qu'il y ait une autre femme.

— Et alors ? Ce n'est pas ça ?

Sam connaissait mes talents de télépathe.

— Non, mais je ne sais pas de quoi il s'agit. Il ne fait pas de numéro de striptease au *Hooligans,* en tout cas.

L'une d'entre nous avait parlé et le second job de JB avait fait l'objet de bien des racontars à Bon Temps.

— Elle n'a pas eu l'idée de lui demander, tout simplement ?

— Je n'en ai pas l'impression.

— Ah la la, les enfants...

On aurait dit que Sam avait soixante ans et non trente. J'ai éclaté de rire et, quand nous avons raccroché, j'étais de bien meilleure humeur.

Dermot est arrivé une demi-heure plus tard. En principe, mon grand-oncle paraît serein et content de son sort, même s'il n'est pas très expansif. Aujourd'hui, c'était loin d'être le cas. Il était même fou d'inquiétude.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— L'absence de Claude se fait sentir. Ils sont agités.

— Parce que Claude a tellement de charisme qu'il les fait rentrer dans le rang ?

Claude avait à peu près autant de charisme qu'un chou-rave.

— C'est exactement cela, m'a pourtant répondu Dermot. Je sais que tu n'es pas sensible à son charme. Mais quand il est parmi les siens, ils remarquent toute sa force et sa détermination.

— On parle bien du mec qui a choisi de rester parmi les humains plutôt que de retourner en Faérie ?

Je ne comprenais vraiment rien.

— Claude m'a parlé de ça, a continué Dermot en se versant un verre de lait. Il a dit qu'il savait que les portails allaient fermer. Mais il n'avait pas l'intention de s'en aller sans régler ses affaires ici. Il n'avait pas imaginé que Niall mettrait sa décision à exécution. Globalement, l'idée de rester de ce côté-ci lui plaisait énormément. C'était un pari intéressant. Pourtant, il a dit à tous les autres faé du *Hooligans* que Niall lui avait refusé le passage en Faérie.

Il admettait tacitement qu'il ne respectait pas Claude autant que le faisaient les autres faé.

— Pourquoi deux histoires ? À ton avis, laquelle est la vraie ?

— Sans doute un peu des deux, a-t-il répondu avec un haussement d'épaule incertain. Claude n'avait pas très envie de quitter cet univers-ci. Il amasse de l'argent. Il en a parlé avec des juristes. Les placements lui rapporteraient de l'argent même s'il disparaissait pendant quelque temps. De cette manière, s'il souhaitait revenir ici, il serait riche et pourrait vivre comme il l'entend. C'est intéressant, d'avoir des atouts financiers ici quand on vit là-bas.

— Ah bon ?

— On peut acheter ici des choses qui n'existent pas en Faérie, m'a expliqué Dermot, surpris de mon ignorance. On peut venir ici de temps en temps et se permettre des choses qui ne sont pas... acceptables chez nous.

— Ah bon ?

— Certains de mes congénères apprécient les drogues et le sexe des humains. Nous aimons beaucoup votre musique, également. Et certains scientifiques humains ont imaginé des produits merveilleux qui sont très utiles dans notre univers.

J'étais tentée de répéter mon « Ah bon ? » une troisième fois, mais je ne voulais pas passer pour un perroquet. Au fur et à mesure de ses éclaircissements, une impression d'étrangeté me gagnait.

J’ai opté pour une nouvelle question.

— À ton avis, pourquoi Claude est-il parti avec Niall ?

Dermot m’a fourni sa réponse sans hésiter une seule seconde.

— Je crois qu’il veut s’assurer l’affection de Niall. Je pense aussi qu’il s’agit pour lui d’une bonne occasion de rappeler au reste du peuple faé qu’ils se sont privés de tout un pan d’activités au potentiel très séduisant, depuis que Niall a fermé les portails et les fait garder si sévèrement. Mais en fait, je ne sais pas. Je suis de son sang. Il est donc tenu de me recueillir et me défendre. En revanche, il n’est pas obligé de se confier à moi.

— Pourtant, il essaie d’avoir le beurre et l’argent du beurre, ai-je fait remarquer.

— Oui, a dit Dermot, tout simplement. Ça, c’est typique de Claude.

Soudain, on a frappé un coup à la porte de derrière. Dermot a levé la tête en humant l'air.

— Voici justement l'un des problèmes.

Il est allé ouvrir et notre visiteur était l'elfe Bellenos, avec ses longues dents fines comme des aiguilles et son sourire parfaitement terrifiant. Le rictus triomphant qu'il arborait en me rapportant la tête de mon ennemi m'est revenu en mémoire.

Il avait les mains couvertes de sang.

— Mais qu'est-ce que vous avez fabriqué, Bellenos?

J'étais très fière de lui parler d'un ton si égal.

— Gente damoiselle, je chassais, m'a-t-il répondu sans changer d'expression - ô horreur. Je commençais à piaffer d'ennui et Dermot a daigné me permettre de chasser sur vos terres. Ce fut tout simplement délicieux.

— Vous avez pris quelque chose ?

— Une belle biche adulte. Une superbe prise.

Ce n'était pas la saison de la chasse. Néanmoins, il y avait à mon avis peu de danger que Bellenos reçoive une amende. Aucun garde champêtre ne pourrait supporter la vision de cauchemar que représentait la révélation de son véritable visage.

— Alors je suis contente que vous en ayez profité, ai-je conclu.

J’étais néanmoins fermement résolue à dire deux mots à Dermot sur sa façon de proposer mes terres sans me consulter au préalable.

— D'autres que moi aimeraient bien chasser ici également... a suggéré l’elfe.

— Je vais y réfléchir, ai-je répondu sans grand enthousiasme. Il faudrait que vous vous limitiez strictement aux chevreuils et aux frontières de ma propriété... Je vous donnerai ma décision rapidement.

— Mes semblables s’impatientent et n’en peuvent plus de rester enfermés au club, a repris Bellenos d’un ton qui pouvait passer pour une menace. Nous souhaiterions tous sortir à l’air frais, parcourir vos bois et ressentir la sérénité qui se dégage de votre demeure.

J’ai enfoui mon malaise au plus profond d’une petite poche, bien au fond de moi-même, avec l’intention de le récupérer plus tard pour l’examiner de plus près, dès que Bellenos aurait tourné les talons.

— Je comprends, lui ai-je répondu en lui proposant de l’eau.

Il a accepté d’un mouvement de tête et je lui en ai versé un verre, qu’il a avalé d’un coup. Apparemment, chasser à mains nues en pleine nuit devait donner soif. Une fois satisfait, Bellenos a demandé à se rafraîchir et je lui ai indiqué la salle d’eau du couloir en sortant une serviette de toilette.

À peine sa porte bien fermée, j’ai braqué un œil sévère sur Dermot.

— Sookie, je sais. Tu as de bonnes raisons d'être en colère.

Il s'est approché en baissant la voix.

— Bellenos est le plus dangereux de tous. S'il s'ennuie, il y aura du grabuge. J'ai trouvé plus sage de lui accorder une soupape de sécurité. J'espère que tu me pardonneras. Nous sommes de la même famille...

Si semblables à ceux de mon frère, les yeux bleus de Dermot m'imploraient.

Je n'étais franchement pas ravie, mais le raisonnement de Dermot se tenait tout à fait. L'image d'un elfe aux instincts réprimés se lâchant au milieu de la population de Monroe ne me semblait pas supportable.

— J'entends ton message. Mais, à l'avenir, demande-moi avant de permettre à qui que ce soit de courir sur mes terres.

Et la détermination dans le regard que je lui ai adressé ne laissait planer aucun doute quant à mes intentions.

— Je te le promets.

Je n'étais pas convaincue. Dermot avait de grandes qualités. Pourtant, je ne parvenais pas à l'imaginer en meneur doué de force et de fermeté.

Éperdu, il a poursuivi.

— Ils sont fatigués d'attendre. Et je crois que moi aussi.

— Tu quitterais tout pour Faérie ? Lui ai-je demandé alors en essayant de sourire. Tu pourrais vivre sans ta chaîne de bricolage et tes Cheetos[3] ?

C'était pitoyable : en réalité, j'avais envie de lui demander s'il pourrait vivre sans moi. Nous avions très bien vécu l'un sans l'autre pendant la majeure partie de nos vies. Je ne pouvais nier toutefois que je l'aimais vraiment beaucoup.

Sa prochaine déclaration m'a stupéfiée :

— Je t'aime. Je n'ai pas été aussi heureux depuis des années, avec toi, ici dans cette maison. Tout y est si serein.

En l'espace de quelques minutes, deux faé avaient fait allusion à l'atmosphère paisible qui émanait de ma maison. Le malaise que j'avais si bien caché s'est mis à s'agiter discrètement et j'ai senti les soupçons m'envahir. Ce n'était certainement pas moi, ni la maison, qui attirait les créatures au sang faé. C'était la présence dissimulée du cluviel dor.

Bellenos a émergé de la salle d'eau, enroulé dans un drap de bain, et m'a tendu ses vêtements ensanglantés. Sa pâleur et ses taches de rousseur s'étendaient à tout son corps.

— Notre Sœur, peux-tu laver tout ceci dans ta machine ? J'avais simplement l'intention de me laver le visage et les bras, et puis j'ai eu envie de me sentir totalement propre.

[3] Cheetos est une marque de biscuits salés pour apéritif.

J’ai emporté le tout vers mon lave-linge sur la véranda arrière, tout en réfléchissant à l’avertissement de Maître Cataliades. J’avais eu raison d’en tenir compte. Si le cluviel dor provoquait un tel effet sur les faé alors qu’ils ne pouvaient pas le voir et ne soupçonnaient pas son existence, que se passerait-il s’ils découvraient sa présence chez moi ? À quel point pourraient-ils contrôler leur avidité ? Et qu’arriverait-il si je refusais de le leur abandonner ?

Après avoir démarré un cycle à froid, je suis demeurée dehors à contempler la nuit à travers la moustiquaire. La symphonie des insectes battait son plein - le vacarme en était presque agaçant. J’avais vraiment de la chance de pouvoir rafraîchir ma maison grâce à l’air conditionné. J’étais ainsi en mesure de fermer mes fenêtres la nuit pour me protéger des insectes - et de toutes ces choses menaçantes qui sortent la nuit. Et d’ailleurs l’une de ces choses sortait tranquillement de la lisière des bois.

— Coucou, Bill, l’ai-je salué à voix basse.

— Sookie.

Il s’est approché encore. Je ne l’entendais jamais, même quand je savais qu’il était là. Le vampire est une créature incroyablement silencieuse.

— J’imagine que tu as entendu mon visiteur ?

— Oui. J’ai retrouvé les restes de la biche. C’est un elfe ?

— C’est Bellenos - tu l’as déjà rencontré.

— Celui des têtes coupées ? Oui. Dermot est à la maison ?

— Il est là.

— Ne reste jamais seule avec Bellenos.

Déjà sérieux, comme garçon, Bill avait pris là un air tout à fait sinistre.

— Je n'en ai pas la moindre intention ! Dermot le remmène à Monroe soit ce soir, soit demain matin. Eric t'a appelé, ce soir ?

— En effet. Je vais à Shreveport dans une heure, pour voir Heidi.

Il a hésité un instant avant de demander :

— D'après ce que j'ai entendu, l'un des membres de sa famille est encore en vie ?

— C'est bien vrai. Son fils est au Nevada. Un drogué, je crois.

— La chair de sa chair, encore vivante... Comme c'est étrange de penser qu'on puisse parler à un parent direct. L'époque actuelle est tellement différente, pour les vampires. Tu te rends compte ? Je connais mes arrière-arrière-arrière-petits-enfants. C'est incroyable.

Le créateur de Bill lui avait ordonné de quitter Bon Temps et même l'État pendant longtemps, pour que son épouse, ses enfants et ses amis ne puissent pas le reconnaître. C'était la coutume à l'époque.

J'entendais clairement les regrets dans sa voix.

— Je pense que ce n'est pas très sain pour Heidi de rester en contact avec son fils, ai-je fait remarquer. Elle paraît plus jeune que lui, maintenant, et...

Je me suis tue. C'était à Heidi qu'il appartenait de raconter cette histoire tragique.

— Il y a quelques jours, Danny Prideaux est venu me demander si je voulais bien l'embaucher comme assistant de jour, a coupé Bill.

C'était donc cela, le grand secret de Danny !

— Ah bon... Mais il a déjà un emploi à temps partiel à la scierie, non ?

— Il estime qu'il pourra demander à sa jeune amie de l'épouser, s'il a deux emplois.

— Oh super ! Danny va demander Kennedy en mariage ? Ça, c'est génial ! Tu la connais ? C'est Kennedy, celle qui tient le bar au *Merlotte.*

— Celle qui a tué son petit ami.

Bill semblait désapprobateur.

— Mais Bill... ce mec la battait. Elle a payé sa dette, en faisant de la prison. Et de ton côté, on ne peut pas dire que tu sois un ange... Alors, et Danny ?

Bill avait l'air un peu penaud.

— Je le prends à l'essai. Je n'ai pas assez de travail pour un temps plein, mais ce serait très agréable d'avoir

quelqu'un à temps partiel. Je ne serais plus obligé de te demander ton aide - ce n'est pas pratique, pour toi, j'en suis conscient.

— Ça ne m'a pas embêtée, de passer quelques coups de fil pour toi. Mais je sais que tu préférerais avoir quelqu'un que tu n'es pas obligé de remercier... Je voudrais bien que Danny explique tout ça à Kennedy. Comme elle ne sait pas ce qui se passe, elle est vraiment perturbée et lui en veut.

— Si elle veut que leur relation fonctionne, il va falloir qu'elle apprenne à lui faire confiance, a rétorqué Bill en m'adressant un regard énigmatique.

Puis il a disparu dans les bois comme par enchantement.

— Moi, je fais confiance aux gens une fois qu'ils ont prouvé qu'ils étaient dignes de confiance, ai-je marmonné avant de rentrer.

La cuisine était vide. Bellenos et Dermot avaient dû monter regarder la télévision - d'ailleurs, on entendait l'écho léger de rires enregistrés. J'ai pris l'escalier avec l'intention de suggérer à Bellenos de mettre ses vêtements mouillés au sèche-linge. Je les ai entendus parler pendant une publicité et me suis interrompue à mi-chemin.

— C'est la série Mon *oncle Charlie.* Le titre en américain, c'est *Two and a Half Men.* Ça veut dire « Deux hommes et demi », expliquait Dermot à son invité.

— Ah, je comprends, a répondu Bellenos. C'est parce que les deux frères sont adultes et que le fils ne l'est pas.

— Je crois que c'est ça, a acquiescé Dermot. Je le trouve complètement nul, le fils. Et toi ?

— Le demi d'homme ? Absolument. Chez moi, on le mangerait et puis c'est tout.

J'ai tourné les talons. J'étais soudain convaincue que je parviendrais à remplir le sèche-linge toute seule.

— Sookie ? Tu as besoin de quelque chose ? A appelé Dermot.

Il m'avait entendue - j'aurais dû m'en douter.

— Rien de spécial. Tu diras à Bellenos que je mets ses vêtements à sécher, mais que c'est à lui de les retirer du sèche-linge. Ce sera sec dans... à peu près trois quarts d'heure. Je vais me coucher.

Malgré ma sieste, la fatigue me gagnait.

J'ai à peine attendu la réponse de Dermot - « Il s'en occupe » - avant de me ruer sur la véranda, de jeter le paquet mouillé dans l'appareil, de me précipiter dans ma chambre puis de refermer la porte à clé.

Si tous les autres faé du *Hooligans* considéraient le cannibalisme avec autant de décontraction, j'étais finalement assez pressée de voir Claude revenir. Le plus tôt serait le mieux.

7.

Cara Ambroselli m'a appelée lundi matin à la première heure. Quel charmant début de semaine.

— Je voudrais vous voir au poste pour vous poser quelques questions.

Elle semblait si fraîche et énergique que j'étais assez tentée de la trouver désagréable.

— Je vous ai dit tout ce que je savais, ai-je protesté en essayant d'adopter le même dynamisme.

— On reprend tout à zéro. Vous êtes certainement aussi pressée que nous de découvrir qui a tué cette pauvre femme.

Il n'y avait qu'une seule réponse possible.

— J'arrive. Je vais demander à mon patron si je peux arriver en retard au boulot.

Je luttais sans grand résultat pour ne pas laisser percer mon irritation. Je n'aurais pas de problème avec

Sam, car j'étais prévue sur le dernier service, mais j'avais eu envie de manifester ne serait-ce qu'un peu d'indépendance. Non, mais.

J'ai appelé Jason pour lui dire où j'allais. Il est toujours préférable de prévenir quelqu'un quand on se rend au poste de police...

— Ça, c'est pas génial, sœurette. Tu vas avoir besoin d'un avocat ?

— Non, mais j'emporte un numéro avec moi au cas où.

J'ai recherché la carte de visite du cabinet Osiecki et Hilburn sur la porte du réfrigérateur, vérifié que mon portable était chargé et, par mesure de précaution, enfoui le cluviel dor au fond de mon sac.

J'ai pris le chemin de Shreveport sans remarquer le bleu du ciel, les mirages de chaleur, les énormes moissonneuses et les poids lourds gigantesques. J'étais d'humeur plus que sombre et je me demandais comment se débrouillaient les criminels professionnels. Je n'étais pas faite pour cette vie-là. Ces dernières années, j'avais connu suffisamment de violence dans ma vie pour m'en contenter jusqu'à ma mort. Je n'avais aucune responsabilité dans le décès de Kym Rowe. J'étais toutefois impliquée dans tout un tas de sales histoires, et je me sentais très anxieuse à l'idée d'être examinée par l'œil de la justice...

Dans le meilleur des cas, un poste de police n'a rien de réjouissant. Quand on est télépathe et qu'on a des choses à se reprocher, c'est deux fois pire.

La femme corpulente assise sur le banc dans la salle d'attente pensait à son fils, qui se trouvait en cellule quelque part dans le bâtiment. Il avait été arrêté pour viol et ce n'était pas la première fois. L'homme devant moi venait chercher un rapport de police sur un accident dont il avait été victime. De son bras en écharpe émanaient des ondes de douleur. Deux hommes étaient assis côte à côte, les coudes sur les genoux, la tête basse. Leurs fils avaient été arrêtés pour avoir battu un garçon à mort.

Lorsque j'ai aperçu T-Rex émerger d'une pièce et s'engager vers la sortie, j'étais presque enchantée. Il a jeté un œil vers moi tout en avançant, avant de s'interrompre brusquement dans sa course.

— Mais c'est Sookie !

Sous la lumière crue, ses cheveux décolorés prenaient des nuances de platine presque criardes, mais joyeuses en même temps. Sans doute parce qu'il dégageait tant de vitalité.

— Oui, c'est moi, ai-je confirmé en lui secouant la main.

Jolie, fille à vamp', Bon Temps.

Son esprit révisait ce qu'il savait de moi...

— Ils vous ont fait venir, vous aussi ? Ai-je repris.

— Ouais. J'accomplis mon devoir de citoyen, a-t-il conclu avec un petit sourire tendu. Cherie et Viv sont déjà venues.

J’ai tenté de prendre l’air insouciant et dégagé. Je n’étais certainement pas très convaincante.

— Il faut bien qu’on les aide à trouver qui a tué cette pauvre fille, ai-je suggéré.

— On n’est pas forcés de trouver ça agréable.

Là, mon sourire n’avait plus rien de forcé.

— Ça, c’est le moins qu’on puisse dire. Ils vous ont fait passer aux aveux ?

— Je suis incapable de garder un secret. C’est ça, mon plus gros péché. Non mais, sérieusement, même si j’avais voulu cacher quoi que ce soit, j’aurais tout déballé à peine quelques heures après le début de l’interrogatoire, l’autre soir. T-Rex et les secrets, ça fait deux.

T-Rex parlait donc de lui-même à la troisième personne… Mais il était si plein de vie qu'à ma grande surprise, je me suis aperçue que je l’appréciais.

— Il faut que j’aille leur dire que je suis arrivée, lui ai-je précisé sur un ton d’excuse en faisant un pas vers la fenêtre.

— Bien sûr. Écoutez, si jamais vous voulez voir un match de catch, appelez-moi. Je suis certain que vous n’y êtes jamais allée, ou presque. Vous allez sûrement aimer ça. Et je vous prendrai une place à côté du ring !

— C’est vraiment gentil à vous. Je ne sais pas si je vais avoir le temps, entre mon boulot et mon homme, mais j’apprécie vraiment.

— Je n'avais jamais traîné avec des vampires. Ce Felipe, il est super marrant. Et Horst, il est plutôt sympa.

T-Rex a hésité avant d'ajouter :

— Mais votre petit copain, lui, il est super flippant.

— C'est vrai, ai-je acquiescé. Mais ce n'est pas lui qui a assassiné Kym Rowe.

L'Inspecteur Ambroselli m'a appelée, mettant ainsi fin à notre conversation.

Ce matin-là, l'inspecteur était comme montée sur piles. Elle m'a posé toutes les questions qu'elle m'avait déjà posées samedi soir, et j'y ai répondu de la même manière. Puis elle m'en a posé de nouvelles : « Depuis combien de temps sortez-vous avec Eric ? » (Il ne s'appelait plus « M. Northman »...), « Avez-vous jamais travaillé dans un bar à striptease ? » (Question facile), et « Parlez-moi des hommes avec qui vous vivez ».

— Que voulez-vous savoir ?

— Claude Crâne est propriétaire d'un club de striptease, non ?

— C'est un fait, ai-je confirmé prudemment.

— Kym Rowe a-t-elle jamais travaillé là-bas ?

— Je ne sais pas, ai-je avoué, surprise. À vrai dire, je n'y avais pas pensé. J'imagine que c'est une possibilité.

— Vous dites que Crâne est votre cousin.

— C'est exact.

— Rien dans nos archives n'indique un quelconque lien de parenté avec vous.

J'aurais trouvé intéressant de savoir de quelles archives elle pouvait bien parler, puisque Claude n'était pas un être humain.

— Il est né d'un lit illégitime. C'est une affaire de famille qui ne regarde personne.

Elle m'a assaillie de questions sur Claude mais j'ai tenu bon et elle a fini par renoncer face à ma détermination. Car il n'y avait vraiment rien qui puisse relier Kym, Claude et moi. Du moins je l'espérais. J'en parlerais d'ailleurs à Claude dès que j'en aurais l'occasion.

J'avais salué Mike Coughlin d'un signe de tête. Il était assis à quelques bureaux de moi, occupé avec des papiers. Il parlait maintenant à un jeune homme qui me tournait le dos. C'était le vigile qui gardait la barrière protégeant le quartier d'Eric, samedi soir.

Un officier en uniforme avait appelé Ambroselli, qui s'était absentée un instant. Je me sentais donc libre d'écouter.

Comment s'appelait-il, déjà ? Ah oui : Vince. C'était le nom qu'il portait sur sa chemise. Coughlin venait de lui demander pourquoi il remplaçait Dan Shelley le soir de la réception d'Eric.

Vince a répondu sans hésiter mais je percevais chez lui une grande agitation et me demandais ce qui l'effrayait tant.

— Dan était malade. Il m'a demandé de prendre sa place. Il disait que c'était facile, et moi, j'avais besoin d'argent, alors j'ai dit oui.

Sans être d'une intelligence éblouissante, Mike Coughlin n'en était pas moins avisé et poursuivait son raisonnement jusqu'au bout.

— Il vous a dit ce qu'il avait ?

— Absolument : il avait trop bu. En principe, je ne dirais rien là-dessus, mais comme on parle de meurtre... Je ne veux pas avoir d'ennuis.

Coughlin l'a considéré un instant avec sévérité.

— Je suis certain que c'est vous qui avez passé l'appel. Pourquoi ne pas l'avoir dit ?

— On n'est pas censés appeler les flics, a expliqué Vince. Dan a dit que le vamp' lui avait donné un gros pourboire pour qu'il tienne sa langue sur ses activités - celles du vamp', je veux dire.

— Il a vu d'autres filles qui avaient des ennuis ?

La voix de Coughlin avait pris un ton soudain plus menaçant.

— Ah non, pas du tout ! Dan, il aurait appelé la police, dans ce cas. Non, l'argent en plus, c'était pour rester discret sur les allées et venues de cette maison-là. Il y a des reporters et des curieux qui seraient prêts à payer pour savoir qui vient rendre visite à un vampire. Ce vampire-là, euh, Eric, il ne voulait pas que sa petite amie soit embêtée parce qu'elle venait chez lui.

Tiens, je ne le savais pas.

— Mais quand je me suis levé pour me dégourdir les pattes, j'avais vue sur son jardin de devant et j'ai aperçu le corps. Je ne savais pas qui c'était, mais il ne bougeait pas.

Ça, c'est le genre de chose que je dois signaler à la police. Pas d'hésitation là-dessus.

À la fin de son récit, Vince respirait presque littéralement la sainteté.

L'enquêteur le toisait ouvertement, sa méfiance clairement apparente. Sous ce regard intense, le sentiment de vertu citoyenne de Vince diminuait à chaque seconde.

— Eh ben, mon pote ! Je trouve ça super intéressant. Tu ne pouvais pas voir le corps de la fille depuis le poste de garde. Sauf si tu t'es dégourdi les jambes en flottant dans les airs.

Vince fixait désormais l'enquêteur avec effroi. En pensant au terrain, je me suis aperçue que Coughlin avait raison. Le poste de garde était en contrebas, par rapport à la maison d'Eric. En outre, la rangée de lilas d'été bordant l'allée obscurcissait le point de vue.

J'aurais vraiment aimé pouvoir tenir la main de Vince : il aurait été beaucoup plus facile de savoir ce qui se passait sous son crâne. J'ai poussé un soupir de regret. Il n'y avait aucun moyen simple et naturel d'entrer en contact physique avec un inconnu.

Manifestement irascible, Cara Ambroselli a fait son retour et notre entretien a repris, s'éternisant pendant une trentaine de minutes encore. Petit à petit, j'ai appris qu'elle avait rassemblé de nombreuses informations sur toutes les personnes présentes sur la scène, mais que ces données ne produisaient aucun résultat intéressant. Ambroselli semblait s'orienter sur la vie professionnelle de la stripteaseuse, plutôt que sur les aspects privés de sa vie, à savoir son désespoir et sa double nature.

De mon côté, je ne savais pas non plus comment assembler tous les éléments du puzzle : pourquoi Kym Rowe était-elle venue chez Eric ? Qui l'avait soudoyée pour cela ? Il me paraissait évident qu'elle avait touché de l'argent pour tenter de séduire Eric. Quel était l'objectif du piège ? À qui pouvait-il profiter ? Je n'avançais pas mieux qu'Ambroselli dans l'élucidation de ces questions.

Tout en servant des bières à mes clients ce soir-là, je retournais le déroulement de l'affaire dans ma tête. Je fonctionnais en pilote automatique. En m'effondrant dans mon lit, je n'avais pas le moindre souvenir des conversations que j'avais eues durant mon service.

Le mardi n'était guère mieux. Un vrai trou noir. Dermot allait et venait sans dire grand-chose. Il affichait une mine inquiète. Lorsque je lui ai adressé quelques questions, il s'est expliqué brièvement.

— Les faé au *Hooligans* sont inquiets. Ils se demandent pourquoi Claude est parti, quand il va revenir, ce qui leur arrivera à son retour. Ils auraient aimé voir Niall.

— Je suis désolée, pour l'attitude de Niall, lui ai-je dit d'un ton hésitant.

Je n'étais pas certaine de devoir aborder le sujet, qui devait être douloureux. Niall avait repoussé et ignoré Dermot, son propre fils. Tel un petit chiot malheureux, celui-ci m'a lancé un regard éploré.

J'ai fait une tentative un peu gauche pour changer de sujet.

— C'est comment, en Faérie ?

Il a sauté sur l'occasion avec enthousiasme.

— C'est merveilleux. Les forêts sont verdoyantes et elles s'étendent sur des kilomètres à la ronde. Pas aussi loin qu'autrefois... mais elles sont vertes, et profondes et pleines de vie. Il n'y a pas de plages de sable blanc, mais des galets. En revanche, les eaux de l'océan sont claires comme de l'émeraude.

Perdu dans ses rêves, il se tenait debout, immobile. J'aurais voulu lui poser des milliers de questions : À quoi les faé occupaient-ils leur temps ? Les créatures telles que Bellenos se mélangeaient-elles aux faé ? Est-ce qu'elles se mariaient ? Comment se passaient les naissances ? Y avait-il des pauvres et des riches ?

En constatant toutefois toute la douleur qui marquait le visage de mon grand-oncle, j'ai réprimé ma curiosité. Il s'est secoué soudain et, avec un dernier regard sombre et affligé, il est remonté à l'étage.

Cette nuit-là n'a rien eu d'exceptionnel. Ou justement par son manque d'événements. Eric ne m'a pas appelée. Je comprenais fort bien que ses affaires exigent une part conséquente de son temps, mais je me sentais presque aussi rejetée et abandonnée que Dermot. Les vampires de Shreveport ne me donnaient plus signe de vie. Même Bill semblait excessivement absent... Mustapha devait certainement poursuivre ses efforts pour retrouver Warren. Et Ambroselli recherchait toujours le meurtrier de Kym Rowe.

En principe, je suis une personne plutôt optimiste. Dans le cas présent, cependant, je ne voyais aucune issue à cette situation si embrouillée. Je me demandais même si elle serait jamais résolue.

J'ai tenu à sauter du lit avec enthousiasme le lendemain matin. J'étais reposée et je devais aller au travail, quoi qu'il se passe chez les SurNat.

Rien ne bougeait dans le monde autour de moi, pas même un elfe. J'ai pris du yaourt avec du müesli et des fraises, j'ai bu du café et je me suis maquillée - un peu plus que d'habitude, pour masquer ma mine chiffonnée. J'ai même pris quelques minutes pour me vernir les ongles - il faut bien mettre un peu de couleur dans la vie.

Je suis passée tout d'abord à la poste. Une fois dans les locaux qui bruissaient d'activité, j'ai utilisé ma propre clé pour vider la boîte du *Merlotte,* que Sam utilisait pour son courrier personnel et professionnel. Sam avait reçu trois courriers de ses locataires et, en triant les prospectus, j'ai repéré la seule facture inquiétante, celle

de l'électricité. En été, elle atteignait des sommets, car le bar devait rester frais, naturellement. J'avais presque peur de l'ouvrir. J'ai serré les dents avant de déchirer l'enveloppe. La somme était énorme, mais ne dépassait pas ce que j'avais prévu. Bon.

Tandis que je jetais les feuillets publicitaires dans la corbeille à papier, Terry Bellefleur a poussé la porte de verre. Il paraissait en pleine forme. Plus alerte, et peut-être moins maigre. Il était accompagné d'une femme. Quand Terry s'est arrêté pour me parler, elle a souri. Elle avait grand besoin d'aller voir un dentiste, mais c'était un beau sourire.

— Sook, je te présente Jimmie Kearney. Elle est de Clarice et elle élève des catahoulas, elle aussi, m'a expliqué Terry.

Terry adorait ses chiens et la malchance qui l'avait poursuivi semblait avoir pris fin. Sa femelle Annie venait d'avoir sa seconde portée, et tous étaient cette fois-ci de pure race. Il avait mentionné Jimmie lorsqu'il m'avait appris qu'il avait trouvé un mâle pour Annie. J'avais supposé que Jimmie était un homme. C'était tout le contraire.

À mon tour, j'ai salué Jimmie.

— Ravie de vous rencontrer.

Elle était plus jeune que Terry - la quarantaine à mon avis. Sa longue chevelure brune veinée de gris lui tombait jusqu'à la taille. Elle portait un short large de couleur kaki ainsi qu'un chemisier blanc hippie à volants et des sandales huaraches.

Elle m'a répondu avec timidité.

— J'ai beaucoup entendu parler de vous. Il faudra passer chez Terry pour voir les chiots. Le papa, c'est mon Tombo. Ils sont adorables. En plus, on les a tous vendus ! On a vérifié les familles d'abord, bien sûr.

— Ça, c'est vraiment bien, l'ai-je félicitée.

D'après les informations qui fusaient de son cerveau, elle passait beaucoup de temps chez Terry. Énormément de temps. Je n'en savais encore que très peu sur elle. Pourtant, j'avais la nette impression que c'était une femme bien. Terry méritait amplement une relation avec quelqu'un de très gentil et complètement stable. J'avais bon espoir qu'elle corresponde aux deux critères.

— Eh bien, j'arriverai peut-être à les voir avant qu'ils partent pour leurs nouveaux foyers, ai-je repris. C'était super de vous rencontrer, Jimmie. À bientôt, Terry.

Avant de prendre le chemin du bar, il me fallait vérifier ce qui se passait du côté de Tara, qui n'avait toujours pas répondu à mes appels. Avait-elle décidé d'aller travailler ?

Effectivement, sa voiture était garée devant sa boutique, Taras Togs.

Je l'ai trouvée à l'intérieur, assise à la table des mariages, dédiée aux futures mariées qui y commandaient leurs faire-part, serviettes de table et toute la panoplie nécessaire à ce jour de fête.

— Tara ?

L'expression de son visage me semblait particulièrement étrange.

— Tu ne m'as pas rappelée. Qu'est-ce qui se passe? Tu vas accoucher bientôt ?

— Mmm.

Elle était incroyablement concentrée.

— Où est McKenna ?

L'assistante de Tara prenait de plus en plus de travail en charge au fur et à mesure que la grossesse de Tara avançait.

— Chez elle. Elle est épuisée. Je lui ai dit de rester à la maison aujourd'hui, et que je travaillerais à la boutique. C'est mon dernier jour.

— Je n'ai pas l'impression que tu puisses travailler toute une journée, ai-je fait remarquer avec prudence.

L'humeur de Tara s'était dégradée en même temps que son ventre s'arrondissait. Elle avait tendance à ne plus prendre de gants pour s'exprimer - surtout si l'on se permettait des commentaires sur sa force de résistance ou son apparence.

— Je ne vais pas pouvoir.

J'en suis restée bouche bée.

— Comment ça ?

— Les bébés arrivent aujourd'hui.

J'ai subi une soudaine montée de panique.

— Est-ce que... Tu as mis quelqu'un au courant, Tara ?

— Juste toi.

— Mais tu n'as appelé personne ?

— Non. Je voulais avoir encore un petit moment pour moi, a-t-elle expliqué en tentant de sourire. Mais je crois qu'il faudrait que tu appelles McKenna pour lui dire de venir travailler, et puis JB, pour qu'il aille directement à l'hôpital, à Clarice, et puis sa mère. Ah oui, et l'ambulance aussi, je crois.

— Oh ! Mon Dieu. Tu as mal ?

Aïe aïe aïe ! Elle m'a fixée d'un air furibond - je crois qu'elle n'était pas consciente du fait qu'elle me regardait comme si elle me souhaitait de pourrir sur place.

— Pour l'instant, ça peut aller, m'a-t-elle retourné en faisant un effort immense pour se contrôler. Mais je viens juste de perdre les eaux. Et ce sont des jumeaux, alors...

Je composais déjà le 911. J'ai décrit la situation à l'urgentiste qui prenait les appels.

— On arrive tout de suite pour prendre Tara en charge, Sookie, m'a-t-elle rassurée. Dis-lui de ne pas s'inquiéter. Et au fait, elle ne doit ni manger ni boire. C'est clair ?

— Absolument, ai-je confirmé en raccrochant. Tara, ils arrivent. Rien à manger, rien à boire !

— Tu vois de la nourriture par ici ? a-t-elle rétorqué. Il n'y a rien, pas un gramme. J'ai tout fait pour grossir un minimum. Tout pour que Monsieur Cul-Nu puisse avoir quelque chose qui le retienne à la maison, quand je me serai remise d'avoir porté ses enfants.

— Mais il t'aime, nom de nom ! Je l'appelle tout de suite.

Après un moment de silence abasourdi, JB a presque littéralement explosé.

— J'arrive ! Non, attends ! Tu as appelé l'ambulance, alors je vais direct à l'hôpital ! Tu as appelé le médecin ?

— Elle ne l'a pas mis sur ma liste !

Effrayée par cette erreur de ma part, j'agitais les mains en tous sens.

— Je m'en charge, a conclu JB.

Tara se tenait absolument immobile, son visage exprimant toute sa concentration. Je ne pouvais rien faire pour l'aider et me suis décidée à appeler Mme du Rone, qui a réagi avec un calme olympien :

— Très bien. Comme tu restes avec Tara, je vais à l'hôpital tout de suite. Je te remercie, Sookie.

Puis, sans raccrocher, elle s'est mise à s'égosiller d'une voix stridente.

— Donnell ! Va démarrer la voiture ! Ça y est, elle accouche !

Ensuite, j'ai appelé McKenna.

— Oh ! Mon Dieu. Je viens juste de sortir du lit ! Ferme la boutique et j'y serai d'ici à une heure. Et souhaite-lui bonne chance de ma part !

Il ne me restait plus rien à faire et je suis venue à côté de Tara.

— Donne-moi ta main, a-t-elle énoncé immédiatement.

Je me suis exécutée et elle s'y est accrochée comme à une bouée de sauvetage. Elle respirait maintenant en haletant avec application et son visage avait pris une teinte écarlate. Tout son corps s'est tendu. L'odeur qui flottait dans l'air devait être celle du liquide amniotique. J'ai cru que tous les os de ma main seraient réduits en miettes, puis Tara s'est relâchée. Nous nous sommes reposées un peu, elle et moi, tandis que son regard restait fixé sur un point qu'elle seule semblait voir. Après un instant trop court, elle a émis un « OK », comme si je savais à quoi m'en tenir, et s'est remise à inspirer et souffler en rythme. Cette fois-ci, son visage a blanchi. J'ai entendu arriver l'ambulance avec un soulagement extrême - Tara quant à elle semblait ne rien avoir remarqué.

J'ai reconnu les urgentistes sans me rappeler leurs noms. Elles avaient dû être au lycée avec Jason. Qu'importe- je les ai accueillies comme le bon Dieu en personne.

— Bonjour, madame, a dit la plus grande à Tara. On vous emmène faire un petit tour ?

Tara a acquiescé sans toutefois quitter des yeux ce fameux point invisible, quelque part à l'infini.

— À combien elles sont, les contractions, ma p'tite? m'a demandé la seconde, une femme solide et plus petite, qui portait des lunettes cerclées de métal.

Je ne savais pas quoi répondre et suis restée à la regarder, bouche bée.

— Trois, quatre minutes, a fait Tara d'un ton monocorde, comme si elle avait peur d'exploser en laissant paraître ses émotions.

— Ah, alors il va falloir qu'on se presse un peu, a réagi la plus grande avec calme.

Tandis qu'elle prenait la tension de Tara, Madame Lunettes a monté le brancard et, à deux, elles ont aidé Tara à se lever de sa chaise trempée et l'ont installée dessus, avant de la pousser vers l'ambulance pour la faire passer à l'intérieur. Sans avoir l'air de courir, elles avaient pourtant fait très vite.

Je suis restée seule au milieu du magasin, les yeux fixés sur la chaise mouillée.

Après avoir collé un message sur la porte arrière - « faire nettoyer la chaise » - à l'intention de McKenna, j'ai fermé avant de repartir au *Merlotte.* J'aurais pourtant préféré aller à Clarice pour attendre la naissance des enfants en compagnie des autres proches de Tara.

En arrivant au *Merlotte,* cependant, je bouillonnais de bonheur. Ridicule. J'avais tout juste posé le courrier sur le bureau de Sam quand Kennedy a fait son entrée par la porte des employés, India sur ses talons. Toutes les deux arboraient une bien triste mine, ce qui ne me convenait pas du tout :

— Je vais vous dire une chose, mesdames - vous allez me faire le plaisir de passer une belle journée !

— Oh, Sookie, j'aimerais bien te faire plaisir, mais j'ai le cœur brisé, a gémi Kennedy.

— N'importe quoi, Kennedy ! Arrête ça tout de suite ! Tu as intérêt à demander à Danny de te parler. Dis-lui que c'est un super mec et qu'il te fait grimper au plafond, et tu verras, il te le dira, son grand secret. Tu n'as aucune raison de douter de lui comme ça. Il te trouve fabuleuse. Il t'aime encore plus que sa LeBaron.

Après un instant de stupéfaction ébahie, Kennedy s'est laissée aller à un léger sourire.

— Quant à toi, India, ça vient, ne t'inquiète pas. Tu vas rencontrer une femme digne de toi, j'en suis sûre.

— Sookie, tu brasses du vent, a réagi India.

— Oui, eh bien en parlant de brasser, il y a des brassières dans l'air. On va se tenir les mains toutes les trois et faire une prière pour Tara, ai-je annoncé, car elle accouche en ce moment même.

Et c'est ce que nous avons fait.

Au milieu de mon service, je me suis rendu compte à quel point j'aimais travailler lorsque j'avais le cœur léger. J'avais mis mes inquiétudes personnelles de côté et je pensais avec joie au bonheur de quelqu'un d'autre. Depuis combien de temps cela ne m'était-il pas arrivé ?

Bien trop longtemps.

Tout semblait facile aujourd'hui. Kennedy versait bières, thé et eau, distribuant les tranches de citron au passage. Tous les plats sortaient en temps et en heure, et Antoine chantait dans sa cuisine. Il a une belle voix et c'était un réel plaisir pour nous. Les clients laissaient de beaux pourboires et tout le monde avait un mot gentil à me dire. Danny Prideaux est venu contempler sa belle avec des yeux rêveurs et langoureux. Lorsque Kennedy lui a souri, son visage s'est éclairé tout entier.

Au moment où je me disais que cette journée ne pouvait décidément pas mieux se passer, Alcide a fait son entrée. À l'empreinte qu'avait laissée son casque dans ses cheveux noirs et épais, je savais qu'il venait directement de son chantier. Comme celle de tous les hommes qui venaient déjeuner ici en été, sa peau salie de poussière luisait de transpiration. Un autre Loup l'accompagnait, aussi soulagé que lui de se réfugier dans la fraîcheur du bar. Tous deux se sont attablés dans mon secteur, poussant chacun un soupir de soulagement.

J'étais surprise de voir Alcide au *Merlotte.* Il aurait facilement pu prendre son repas ailleurs. Notre dernière conversation n'avait pas été des plus chaleureuses et il n'avait jamais répondu au message que je lui avais laissé.

Sa présence équivalait peut-être à sa version du rameau d'olivier. Je me suis dirigée vers leur table avec un sourire hésitant et des menus.

— Tu travailles par ici ? Ai-je demandé à Alcide en guise de salut.

Autrefois associé de son père dans son entreprise de bâtiment, Alcide en était maintenant le seul propriétaire. D'après ce que j'entendais, il gérait son affaire de main de maître. Apparemment, il avait également opéré de grands changements dans le personnel.

— On s'occupe du nouveau gymnase à Clarice, pour le lycée, m'a-t-il répondu. On vient juste de terminer. Sookie, je te présente Roy Hornby.

J'ai incliné la tête poliment.

— Enchantée, Roy. Qu'est-ce que je vous sers ?

— Est-ce qu'on pourrait avoir une cruche de thé glacé ? m'a demandé Roy.

Sa signature mentale assurée confirmait son identité de loup-garou.

— Mais bien sûr, je vais vous chercher ça.

Et je suis allée prendre une cruche froide et deux verres remplis de glaçons. Je me demandais si les employés d'AAA Accurate Surveys étaient désormais tous de double nature. Je leur ai servi une première tournée, qui a disparu en quelques secondes, avant d'en verser une seconde.

— Ah, la vache ! Qu'est-ce qu'il fait chaud dehors ! S'est exclamé Roy. Vous me sauvez la vie !

Tout en Roy n'était que modération : ses cheveux d'un brun moyen, ses yeux bleu moyen, sa taille moyenne et sa corpulence, de même. Il avait néanmoins de belles dents et un sourire tout à fait charmant dont il m'a gratifiée.

— Je crois que vous connaissez ma petite amie, mademoiselle Stackhouse.

— Ah bon ? Au fait, appelez-moi Sookie.

— Je sors avec Palomino.

Stupéfaite, je ne savais pas comment réagir. Puis je me suis dépêchée de trouver une réponse.

— C'est une très jolie femme. Pour l'instant, je n'ai pas eu l'occasion de très bien la connaître, mais je la vois de temps en temps.

— Elle travaille pour votre petit ami. Et elle bosse au black au *Trifecta.*

Il était plus qu'inhabituel pour un Loup et une vampire d'entretenir ce genre de relation. Cela tenait de la tragédie à la Roméo et Juliette. Roy devait être du genre plutôt tolérant. Pourtant, ce n'était pas mon impression, d'après les ondes que répandait son cerveau. Il me paraissait parfaitement typique, pour un Loup : dur, macho et buté- les Loups baba cool ça ne court pas les rues.

Malgré tout, Alcide, sans paraître radieusement bienveillant vis-à-vis de Roy, ne semblait pas perturbé.

Lorsque je suis passée plus tard devant leur table, Roy était allé aux toilettes des hommes et Alcide a tendu le bras pour m'arrêter et me parler à voix basse.

— Sookie, j'ai eu ton message. Personne n'a revu Mustapha, et on n'a toujours aucune nouvelle de lui. Pareil pour son copain Warren. Il t'a dit quoi, exactement?

— Il m'a donné un message pour toi. Tu veux bien sortir un instant ?

— Bon, d'accord.

Alcide s'est levé pour se diriger vers la porte et je l'ai suivi discrètement. Par cette chaleur, personne ne s'attardait au parking et nous nous sommes retrouvés seuls.

— Je sais que tu ne vas pas vouloir l'entendre, mais il m'a dit que Jannalynn était remontée contre moi et que je ne devais pas lui faire confiance.

Les yeux verts d'Alcide se sont élargis de surprise.

— Jannalynn... Alors, d'après lui, elle n'est pas fiable.

J'ai soulevé les épaules, avant de les laisser retomber.

— Je ne sais pas comment prendre ça, Sookie. Elle n'est pas comme d'habitude, depuis quelques semaines.

Mais, pour moi, elle a largement fait ses preuves comme Second, a-t-il réagi, à la fois désemparé et irrité. Je vais réfléchir à ce que tu viens de me dire. Entre-temps, je garde l'œil ouvert et je te fais prévenir dès que j'apprends quelque chose.

— Il veut que tu l'appelles. Il faut que tu sois seul. Il a beaucoup insisté là-dessus.

— Merci d'avoir fait passer le message.

Il n'avait pas promis de lui téléphoner, mais je me suis forcée à lui sourire et nous sommes rentrés à l'intérieur. Il a repris sa chaise alors que Roy revenait.

— Maintenant que vous avez bu, je peux vous proposer un bon déjeuner ? Leur ai-je demandé.

Alcide et Roy ont commandé une panière de beignets de légumes et deux hamburgers chacun. Je me suis occupée de leur commande avant de faire le tour des autres tables. J'avais mon portable dans ma poche et je le vérifiais de temps en temps. J'attendais des nouvelles de Tara avec une impatience croissante, mais je ne voulais surtout pas harceler JB. D'une part, il devait déjà s'inquiéter suffisamment, et d'autre part, il avait dû éteindre son appareil, puisqu'il se trouvait à l'hôpital.

J'étais plus angoissée pour JB que pour Tara, en fait. Depuis deux semaines, il venait vider son sac auprès de moi. Il n'était pas certain de bien s'en sortir dans la salle de travail, surtout si Tara devait subir une césarienne. Il n'était pas certain non plus d'avoir bien intégré les cours d'accouchement qu'il avait suivis avec elle. Je trouvais qu'il avait raison de se montrer sûr de lui devant sa

femme et de s'inquiéter devant son amie, mais j'aurais préféré qu'il partage ses inquiétudes avec Tara ou son médecin.

Peut-être qu'il était étendu par terre, évanoui... Tara était d'une autre trempe.

Alcide et Roy dévoraient leurs plats avec l'appétit féroce des hommes - et surtout des Loups - qui ont travaillé en extérieur toute la matinée, tout en vidant la cruche de thé. Le ventre plein, ils semblaient beaucoup plus sereins. Alcide déployait tous ses efforts pour attirer mon attention. Je l'ai évité aussi longtemps que possible mais il a fini par me coincer. Je suis donc retournée à leur table, tout sourire.

— Je peux vous proposer autre chose ? Un dessert?

— Pas pour moi, je n'en peux plus, a répondu Roy. Les hamburgers étaient super.

— J'en ferai part à Antoine.

— Sam n'est pas là, aujourd'hui ? a demandé Alcide.

J'ai failli lui demander s'il voyait Sam dans la salle, avant de me rendre compte que ce serait impoli de ma part. Ce n'était pas une vraie question. C'était un prétexte pour se lancer sur un certain sujet.

— Non, c'est Kennedy qui tient le bar, aujourd'hui.

— Je suis sûr que Sam est avec Jannalynn, a indiqué Roy en m'adressant un sourire lourd de sous-entendus.

Alcide regardait dans le vague, comme s'il pensait à autre chose. Mais je savais que c'était à moi qu'il pensait. Il trouvait qu'il avait finalement de la chance, de n'avoir jamais réussi à me séduire pour reprendre notre relation. Car il avait la forte impression qu'il se passait quelque chose de louche entre Jannalynn et moi. Alcide ne pensait pas être la raison de la discorde entre nous, puisque, d'une part, Jannalynn lui avait raconté qu'elle allait demander Sam en mariage, et que, d'autre part, j'étais en couple avec Eric. Mais nous étions manifestement en désaccord, et il se demandait dans quelle mesure cela affecterait la meute - la meute étant désormais ce qu'il y avait de plus important au monde pour Alcide.

Il émettait si clairement que j'ai pensé qu'il le faisait exprès.

— Apparemment, nous sommes effectivement en désaccord. De son côté, surtout.

Alcide, surpris, a relevé le visage vers moi. Mais j'ai repris avant que Roy puisse poser la moindre question.

— Comment se passent les choses au *Hair* ? Ici, on commence à sortir de notre période de crise.

Le *Hair of the Dog,* le seul bar à Loups de Shreveport, n'était pas un établissement pour touristes comme le *Fangtasia.* Il n'était pas exclusivement réservé

aux Loups, mais accueillait tous les hybrides de la région de Shreveport.

— Ça va pas mal du tout. Jannalynn s'en sort très bien, m'a dit Alcide avant d'hésiter un instant et de poursuivre. J'ai entendu dire que les derniers bars en date déclinent un peu, ceux ouverts par le nouveau.

— C'est ce qu'on m'a dit, à moi aussi, ai-je répondu en dissimulant ma satisfaction.

— Mais qu'est-ce qui lui est arrivé, à ce type ? a demandé Alcide. Victor, c'est bien ça ?

Il évitait délibérément de rentrer dans les détails. Le monde entier était conscient de l'existence des vampires et des hybrides. Leurs modes de fonctionnement n'étaient toutefois pas connus du grand public et ne le seraient jamais, si les SurNat parvenaient à poursuivre sur leur lancée. Avec un air détaché, Alcide a repris une gorgée de thé avant d'ajouter :

— Ça fait longtemps que je ne l'ai pas vu.

— Pareil pour moi. Ça fait des semaines, ai-je confirmé en lui adressant un regard acéré. Peut-être qu'il est reparti au Nevada.

Le cerveau de Roy était vide de toute pensée liée à Victor. Palomino s'était montrée discrète. Palomino... Elle traînait dans un bar à Loups... C'était donc pour elle que notre fournisseur vendait du TrueBlood au *Hair of the Dog.* Était-elle la seule de son espèce à fréquenter le bar?

— Et ton ami, il va bien ? me demandait Alcide.

Je suis retombée dans la réalité.

— Eric se porte toujours très bien.

— Vous avez découvert comment la fille s'était introduite dans la maison ? Celle qu'on a assassinée ?

— Vous ne voulez pas de dessert ? Je vais vous chercher l'addition.

Elle était déjà prête, naturellement, mais il me fallait donner le change et les pousser à bouger. Quand je suis revenue, Alcide avait sorti son portefeuille et Roy s'était déplacé vers le bar pour parler à l'un des ouvriers de la scierie. Apparemment, ils avaient fréquenté le même lycée.

Lorsque je me suis penchée pour poser l'addition à côté d'Alcide, j'ai respiré son odeur. Je me sentais nostalgique. Quand je l'avais rencontré, il avait un tel pouvoir d'attraction pour moi... Je m'étais permis de rêver et d'imaginer que cet homme si beau et si travailleur pourrait devenir mon âme sœur...

Mais notre couple n'avait pas fonctionné et ça n'arriverait jamais, maintenant. Trop d'eau avait coulé sous ce pont-là. Alcide s'enfonçait toujours plus dans sa propre culture, celle des Loups. Il s'éloignait de plus en plus de la vie somme toute assez normale qu'il avait réussi à mener avant que son père ne commette l'erreur fatale de prétendre au titre de chef de meute.

Lui aussi me flairait. Nos yeux se sont rencontrés. Nous ressentions tous deux la même tristesse.

J'avais envie de lui dire quelque chose. Quelque chose de sincère et plein de richesse. Mais j'étais incapable de formuler mes pensées.

Et le moment s'est enfui. Il m'a tendu des billets en me disant de garder la monnaie, Roy a tapé son copain dans le dos avant de revenir à la table, et ils se sont préparés à ressortir dans la chaleur pour gagner un nouveau chantier à Minden.

Après leur départ, j'ai débarrassé et nettoyé leur table. D'Eriq, dont c'était en principe le rôle, avait dû sortir derrière pour fumer une cigarette ou écouter sa musique. Mais il ne restait presque plus de clients et je n'avais rien d'autre à faire.

Mon portable a sonné dans la poche de mon tablier et je l'ai sorti à toute vitesse, espérant des nouvelles de Tara. Mais c'était Sam.

— Salut, patron, qu'est-ce qui se passe ? Tout va bien ici.

— Tant mieux, mais ce n'est pas pour ça que je t'appelle. Écoute, Sookie, ce matin, Jannalynn et moi, on est allés chez Splendide pour faire un versement sur une table, qu'elle est en train d'acheter.

C'était Sam qui m'avait recommandé cette boutique lorsque j'avais débarrassé mon grenier. J'avais toujours trouvé étrange que la jeune Jannalynn s'intéresse tant aux antiquités.

Sam a marqué une pause et j'ai repris.

— Ah oui ? Alors, qu'est-ce qui se passe chez Splendide ?

Et surtout, quoi d'important pour moi ?

— Quelqu'un est entré par effraction la nuit dernière.

Il me semblait curieusement hésitant.

— Désolée de l'apprendre, ai-je répondu, sans parvenir à saisir l'importance de l'événement. Ah ! Et sa table ? Tout va bien ?

— Les pièces que tu as vendues à Brenda et Donald... Elles ont toutes été saccagées sur place ou emportées.

J'ai tiré une chaise et me suis assise brusquement.

Fort heureusement, personne n'a eu besoin de moi pendant les minutes qui ont suivi. Sam m'a raconté tout ce qu'il savait sur le cambriolage. Ce qui ne m'apprenait pas grand-chose. Quelques-uns des petits objets dans les vitrines avaient disparu.

— Je ne sais plus si tu leur as vendu de petites choses ou non, a dit Sam.

— Ils ont pris d'autres pièces, en plus des miennes?

Il m'a répondu tout bas, et j'ai deviné qu'il n'était pas seul.

— Assez de pièces pour camoufler le fait que ce qu'on ciblait, c'était les pièces de ton grenier. Je m'en suis aperçu simplement parce que Brenda et Donald me les avaient montrées, pour que je voie comment ils les avaient nettoyées.

— Merci de m'avoir tenue au courant, Sam, ai-je répondu tel un automate. Je te rappelle plus tard.

Refermant le téléphone, je suis restée assise, réfléchissant avec frénésie.

Danny parlait d'une voix si intense à Kennedy que j'ai compris qu'il avait fini par lui expliquer ses absences. Elle s'est penchée sur le comptoir pour l'embrasser. J'ai décidé de porter la caisse d'assiettes sales dans la cuisine. Derrière moi, la porte du bar s'est ouverte. En regardant par-dessus mon épaule pour vérifier combien de personnes étaient entrées, j'ai reçu un nouveau choc désagréable.

Bellenos se tenait dans l'encadrement. J'ai jeté un regard dans la salle sur la petite poignée de clients toujours présents, mais personne ne lui prêtait la moindre attention. Ils ne voyaient pas la même créature que moi.

Étrangement affublé de vêtements humains en lieu et place du kilt et du tee-shirt qu'il arborait habituellement, Bellenos parcourait lentement le *Merlotte* d'un œil vigilant. N'ayant repéré aucune menace, il a glissé vers moi, ses yeux en amande pleins de malice.

— Notre Sœur ! Comment te portes-tu aujourd'hui ?

Son large sourire découvrait ses dents effilées.

Attention, prudence.

— Eh bien, écoute, je vais très bien. Et toi ?

— Content d'être enfin dehors, au lieu d'être enfermé à Monroe. Je vois que tu n'es pas occupée. Pouvons-nous parler ?

— D'accord. Attends, je vais débarrasser cette table.

Malheureusement, la tâche ne m'a pas pris bien longtemps et ne m'a rien apporté : lorsque je me suis assise avec le guerrier, je ne savais toujours pas comment gérer son apparition. J'ai placé une chaise sur sa droite, de façon à pouvoir lui parler à voix basse - je n'avais aucune envie qu'on puisse nous entendre - tout en gardant un œil sur la clientèle.

Selon l'habitude des faé, Bellenos m'a pris la main. J'avais une furieuse envie de la retirer mais j'ai préféré ne pas le vexer. Les os de la sienne ressortaient à tel point qu'elle ne semblait pas humaine. Elle ne l'était pas, d'ailleurs. Elle était toute pâle, couverte de taches de rousseur, et d'une force immense.

J'ai vu Kennedy qui nous jetait un regard. Tout en souriant, elle a agité un doigt réprobateur à mon intention. Elle était convaincue que je flirtais avec un

autre qu'Eric. Malgré mes lèvres figées, je lui ai rendu son sourire. Ha ! Désopilant au possible !

— Au *Hooligans,* nous sommes trop nombreux sous le même toit, a commencé Bellenos.

J'ai approuvé d'un signe de tête.

— Claude est un meneur. Dermot ne l'est pas.

J'ai réitéré, pour lui montrer que je suivais sa conversation. Pour l'instant, ses affirmations n'avaient rien de fondamentalement nouveau.

— Si tu disposes d'un quelconque moyen pour communiquer avec Niall, il est temps de l'employer.

— C'est ce que je ferais si je le pouvais. Mais ce n'est pas le cas.

De si près, ses yeux me mettaient mal à l'aise.

— Est-ce là la vérité ?

L'un de ses sourcils auburn s'est haussé sur son front.

— La plus stricte vérité, c'est que je n'ai aucun moyen certain de joindre Niall, ai-je rétorqué.

Pensif, Bellenos a hoché la tête.

— Le prince des faé est un être fantasque, a-t-il fait remarquer.

— Ça, c'est le moins qu'on puisse dire !

Enfin ! Nous étions d'accord sur un point.

— Je regrette que tu ne puisses nous aider. J'espère que rien de pire n'arrivera.

— C'est-à-dire ?

Avais-je réellement envie d'en savoir plus ?

Il m'a répondu avec un haussement d'épaule indifférent.

— De nouvelles bagarres, par exemple, ou l'un d'entre nous qui s'échapperait pour aller « s'amuser » avec des humains.

Un léger chantage, peut-être ?

Soudain, j'ai repensé à la missive de Niall que Claude m'avait apportée. Si mes souvenirs étaient bons, il l'avait reçue par le portail dans mes bois.

— Je pourrais lui écrire, ai-je proposé. Je ne sais pas s'il recevrait ma lettre, mais je peux tenter le coup.

À mon grand soulagement, Bellenos ne m'a pas demandé de détails avant d'insister :

— Tu as tout intérêt à tenter tout ce que tu peux. Tu ne me connais pas bien, mais je t'assure que je te dis la vérité sur ce point précis.

— Je n'en doute pas. Je ferai de mon mieux. Et j'ai une question pour toi.

Il m'a regardée poliment et j'ai repris :

— Une jeune femme, une Louve de sang mêlé, est venue il y a quelques soirs chez mon ami. Elle était irrésistible pour lui.

— L'a-t-il tuée ?

— Non, mais il a bu à son cou, alors que d'habitude il se contrôle très bien. Je crois que cette jeune femme portait sur elle une fiole de sang de faé. Elle l'a ouverte en s'approchant d'Eric pour déclencher en lui ce désir. Il est même possible qu'elle en ait bu elle-même, pour augmenter le pouvoir d'attraction du sang. As-tu une idée de la provenance de ce sang ? Ai-je demandé en le fixant droit dans les yeux.

— Tu veux savoir si elle s'est procuré ce sang auprès de l'un d'entre nous.

— Exactement.

— Un faé a pu vendre du sang sans savoir à quoi il servirait, a fait remarquer Bellenos.

J'étais certaine que non. Mais j'ai acquiescé pour faire avancer les choses :

— C'est en effet possible.

— Je mènerai mon enquête, a-t-il conclu. Et tu enverras ce courrier.

Sans un mot de plus, il s'est levé pour quitter le bar en un mouvement fluide, toujours sans provoquer le moindre regard de curiosité. Je me suis dirigée sur le calendrier affiché derrière le bar, pour réfléchir à mon planning. Danny avait fini par repartir au travail, et

Kennedy fredonnait tout en déplaçant inutilement bouteilles et verres, un sourire flottant sur ses lèvres.

Je me penchais sur la page du mois de juin lorsque mon portable a sonné - c'était JB !

— Alors ?

— On a une fille et un garçon ! a-t-il hurlé. Ils vont bien ! Tara se porte bien ! Ils ont tous leurs doigts, ils sont beaux, ils sont parfaits !

— Oh, je suis tellement heureuse ! Embrasse Tara pour moi. Je vais essayer d'aller à l'hôpital pour voir ces petits. Et dès que vous rentrez, je vous apporte un repas, d'accord ?

— Oui, je lui dirai !

Il était dans un tel état d'excitation qu'il a dû oublier immédiatement.

Je souriais aussi largement qu'un véritable babouin en annonçant la bonne nouvelle à Kennedy. Puis je suis passée à Jason, avec qui je voulais partager toute ma joie.

— C'est super, m'a-t-il répondu distraitement à l'autre bout du fil. Je suis très content pour eux. Dis-moi, Sook, on planche sur notre date de mariage. Il y a des dates qui ne sont pas possibles pour toi ?

— Je ne crois pas. Si vous prenez un jour de semaine, je devrai peut-être changer mes horaires, mais généralement, ça ne pose pas de problème.

Surtout maintenant que j'avais mis de l'argent dans le bar. C'était d'ailleurs un détail que j'avais gardé pour moi. Et j'étais un peu surprise que Sam en ait parlé à Jannalynn.

— Nickel ! On va se décider ce soir. Ce sera d'ici à quelques semaines, pas plus.

— Eh bien, dis donc, c'est du rapide. En tout cas, pas de problème, tu me dis.

Autour de moi se créait une véritable avalanche de bonheurs. La visite de Bellenos me rappelait bien évidemment mes propres problèmes. Malgré tout, je n'avais pas de mal à les mettre de côté pour me réjouir de toutes ces bonnes choses.

La chaleur de l'après-midi s'estompait. En été, nous avions moins de monde après les heures de travail. Les gens s'en retournaient directement chez eux pour tondre la pelouse, sauter dans la piscine ou emmener les enfants à leurs matches.

Jane Bodehouse est entrée vers 17 heures. Lors de l'attentat à la bombe incendiaire quelques semaines plus tôt, des échardes de verre provenant de la vitre qui avait explosé l'avaient blessée. Après quelques points de suture, elle était revenue au bar - dans les vingt-quatre heures. Elle avait alors savouré l'expérience « analgésiques plus alcool » pendant quelques jours. Je me demandais si le fils de Jane pourrait vouloir se venger du fait que sa mère ait été blessée au *Merlotte.* Mais non. J'avais même l'impression qu'il regrettait vaguement qu'elle ait survécu. L'emplacement préféré

de Jane était désormais la table en bordure de fenêtre qu'elle occupait le soir de l'incendie. Elle semblait avoir apprécié l'excitation née de l'événement et restait dans l'expectative d'un nouveau cocktail Molotov. Lorsque j'allais lui donner un bol de biscuits salés ou renouveler le contenu de son verre, elle murmurait toujours un commentaire plaintif sur la chaleur ou l'ennui.

Le bar étant presque vide, je me suis assise avec elle pour lui faire un peu de conversation, tout en lui servant son premier verre de la journée - chez nous du moins. Avant de venir nous rejoindre, Kennedy s'est assurée que ses deux clients au bar avaient de quoi s'occuper, et leur a même réglé la télévision sur la chaîne de sports ESPN.

Les conversations décousues que l'on pouvait entretenir avec Jane avaient tendance à sauter d'une décennie à l'autre sans prévenir. Lorsque Kennedy a évoqué sa période reine de beauté, Jane a repensé à la sienne :

— Moi, quand j'étais adolescente, j'ai été Miss Red River Valley[4] et Miss Razorback Country[5], et j'ai eu le même titre pour le Comté de Renard.

Nous avons passé un moment agréable à l'écouter nous raconter ses souvenirs de cette époque avec animation. Elle avait donc des points en commun avec Kennedy. En percevant l'anxiété qui fusait du cerveau de cette dernière, cependant, j'ai su qu'elle s'inquiétait du

[4] La Red River Valley se situe dans les alentours de Shreveport.

[5] Le sanglier « Razorback » est la mascotte de l'Arkansas. Razorback Country se trouve non loin de l'université de l'Arkansas, à l'ouest de Fayetteville.

fait qu'une personne ayant si joliment démarré dans la vie puisse la finir à biberonner au comptoir.

Kennedy a fini par retourner derrière son bar et je me suis levée pour aller accueillir Holly, qui reprenait mon service. J'allais dire un dernier mot à Jane lorsqu'elle m'a devancée :

— Vous croyez que ça recommencera ?

J'ai compris ce qu'elle voulait dire en fouillant rapidement dans ses pensées embrumées par l'alcool.

— J'espère que non, Jane. J'espère que personne n'attaquera plus jamais le bar.

— Je m'en suis bien sortie, ce jour-là, s'est-elle exclamée avec fierté. Je me suis bougée vite fait, et puis Sam m'a fait passer le couloir à toute vitesse. Et les urgentistes, ils étaient drôlement gentils avec moi.

— C'est vrai, Jane, vous vous en êtes très bien sortie, c'est ce qu'on a tous pensé, lui ai-je confirmé en lui tapotant l'épaule avant de m'éloigner.

En récupérant mon sac avant de sortir, je me suis rendu compte que l'incendie s'était incrusté dans ma mémoire tel un véritable cauchemar, alors qu'il s'était transformé en souvenir agréable chez Jane. Ma grand-mère disait toujours qu'à quelque chose malheur est bon. Elle avait eu raison, comme si souvent.

D'ailleurs, même le cambriolage chez Splendide avait apporté quelque chose de positif : je pouvais désormais être certaine que quelqu'un, presque

certainement un faé, savait que ma grand-mère avait eu le cluviel dor en sa possession.

8.

Une heure plus tard, j'étais installée dans ma maison merveilleusement fraîche et silencieuse, assise à ma table de cuisine avec mon plus beau papier à lettres et mon stylo noir. Je ne savais pas comment démarrer le courrier que j'avais promis à Bellenos. En outre, j'étais envahie de doutes au sujet du portail que j'avais l'intention d'utiliser comme boîte aux lettres. La dernière fois que j'y avais introduit quelque chose, ce quelque chose avait été dévoré. Bon, évidemment, il s'agissait d'un cadavre humain...

Ma première tentative s'était étendue sur cinq pages et se trouvait désormais au fond de la poubelle. Je devais absolument réduire mon message à l'essentiel... Voilà ! Je devais transmettre un sentiment d'urgence.

Cher Grand-père,

J'ai hésité un instant.

Et Cher Claude, ai-je rajouté.

Bellenos et Dermot sont anxieux car les faé du Hooligans *commencent à s'impatienter, enfermés dans le bâtiment. Claude et son autorité leur manquent. Nous avons tous peur qu'il ne se produise quelque chose de terrible si cette situation ne s'arrange pas rapidement. Je vous en prie, dites-nous vite ce qui ne se produise. Pouvez-vous nous renvoyer un message par le portail ? Ou nous renvoyer Claude ?*

Je vous embrasse, Sookie.

Je l'ai relue et me suis dit que j'étais arrivée au plus près de ce que je voulais vraiment leur faire comprendre (Claude, ramène tes fesses par ici tout de suite !). J'ai inscrit les noms de Niall et Claude sur ma belle enveloppe crème, bordée de roses rouges et roses. J'ai bien failli coller un timbre dans le coin en haut à droite avant de me rendre compte de ma stupidité.

Entre la chaleur, les insectes et les broussailles, ma promenade dans les bois pour « poster » ma missive m'a paru moins agréable que d'autres. Mon visage ruisselait de transpiration et mes cheveux me collaient dans le cou. Une branche d'aralie épineuse m'a griffée à sang et j'ai fait une halte auprès d'un bosquet d'arbustes au feuillage semblable à des plumets. J'avais remarqué que ces petits arbres ne grandissaient que s'ils étaient bien exposés. Gran aurait su quel était leur nom. J'ai entendu un chevreuil se déplacer discrètement dans les taillis épais. Au moins, Bellenos m'en a laissé un, ai-je pensé avec aigreur. Ce qui était parfaitement ridicule de ma part, car nous avions des chevreuils en pagaille.

J’ai retrouvé le portail avec soulagement dans sa petite clairière. Il me semblait pourtant plus petit. Il n'est pas facile de déterminer la taille d’un pan d’air qui tremblote. La dernière fois, cependant, il avait pu accueillir un cadavre humain. Certes petit mais tout de même. Pour réitérer l’exploit, à présent, il faudrait au préalable en passer par la tronçonneuse...

Soit le portail rétrécissait naturellement, soit Niall en avait décidé ainsi pour refréner ma tendance à y jeter des articles illicites. Je me suis baissée devant le petit carré d’air miroitant qui flottait à hauteur de genou, juste au-dessus des herbes et des ronces, et j’y ai glissé le pli. La lettre a disparu promptement.

J’ai retenu ma respiration mais rien ne s’est produit. Je n’ai pas entendu les grognements de la dernière fois. Je trouvais néanmoins ce silence plutôt décevant. Je ne sais pas ce que j’avais imaginé. Je crois que j’espérais une sorte de signal. Un carillon ? Un gong ? Un enregistrement ?

Nous avons bien reçu votre message et ferons tout notre possible pour le faire parvenir au destinataire. J’aurais bien aimé.

Gagnée par l’amusement, je me suis détendue en souriant, avant de reprendre mon chemin ardu dans l'autre sens. Je mourais d’envie d’arracher mes vêtements crasseux et trempés, et de sauter sous la douche. En émergeant de la pénombre des bois en cette fin d’après-midi, j’ai compris malheureusement que j’allais devoir reporter ce plaisir tant attendu.

En mon absence, j'avais en effet hérité d'une compagnie de visiteurs. Ils étaient trois, la quarantaine environ, debout à côté d'une voiture, comme s'ils étaient sur le point de monter dedans et de s'en aller. J'aurais dû rester quelques instants de plus à côté du portail ! C'était un petit groupe mal assorti. Côté conducteur, l'homme barbu aux lunettes cerclées d'or était brun, avec des reflets roux. Il était vêtu d'un pantalon de toile et d'une chemise oxford bleu pâle dont il avait roulé les manches. En somme, il portait l'uniforme d'été des cols blancs. L'autre type formait un contraste saisissant : son jean était taché, et son tee-shirt, en dessous d'un subtil dessin de chat persan, déclarait qu'il adorait les chattes. Tout en finesse. Il émanait de lui une légère senteur de différence. Il n'était pas entièrement humain. Mais je n'avais aucune envie de m'en approcher pour déterminer sa nature exacte.

Sa compagne avait mis un tee-shirt très décolleté, vert foncé et décoré de clous dorés, assorti à un short blanc dont dépassaient des jambes couvertes de tatouages.

Je leur ai adressé un salut péremptoire sans même chercher à paraître accueillante. Leurs cerveaux irradiaient les ennuis. Mais voyons... ce couple miteux me disait quelque chose.

— Bonjour, m'a répondu la femme, une petite brune à la peau mate et aux yeux maquillés comme ceux d'un raton laveur.

Elle a tiré sur sa cigarette avant d'ajouter :

— C’est vous, Sookie Stackhouse ?

— Effectivement. Et vous êtes…

— Georgene Rowe. Et voici Oscar Rowe, mon mari. Celui-là, c’est Harp Powell, a-t-elle conclu en indiquant le conducteur.

— Excusez-moi, mais on se connaît ?

— Les parents de Kym.

J’aurais décidément nettement mieux fait de rester dans les bois.

C’était sans doute désobligeant de ma part, mais je n’avais aucune intention de les inviter à entrer. Ils ne m’avaient pas appelée pour annoncer leur visite, ils n’avaient aucune raison de venir me parler, et surtout, j’avais déjà vécu ce type d’aventure avec la famille Pelt.

— Je vous présente toutes mes condoléances. Mais je ne comprends pas très bien ce que vous venez faire ici.

— Vous avez parlé avec notre fille avant son décès, a expliqué Oscar Rowe. On voudrait simplement connaître son état d’esprit à ce moment-là.

Ils ne le savaient pas, mais connaître les états d’esprit, c’était justement ma spécialité. Et les ondes qu’ils émettaient me frappaient par leur manque de douleur et de tristesse. Ce que je percevais relevait plutôt d’une curiosité dévorante, celle que l’on retrouve chez les badauds qui ralentissent pour reluquer les accidents de la route. Pas chez des parents effondrés.

Je me suis tournée légèrement vers leur compagnon, qui m'observait avec attention.

— Et vous, monsieur Powell ? Quel est votre rôle ?

— J'envisage d'écrire un livre sur la vie de Kym, a précisé Harp Powell. Et sur sa mort.

Je n'avais aucune peine à identifier les ingrédients : une jolie fille, un passé douteux, et un décès devant la demeure d'un vampire, ce dernier donnant au moment des faits une réception pour des hôtes particulièrement intéressants. La biographie de Kym n'aurait rien à voir avec la jeune femme désemparée et perturbée que j'avais entrevue. Harp Powel rêvait d'un récit fondé sur un véritable crime. Il insérerait des photos de Kym dans les pages centrales : Kym en adorable petite fille, Kym en lycéenne, Kym en stripteaseuse, et peut-être Kym en cadavre. Il pensait avoir eu le nez fin en amenant le couple Rowe avec lui - car qui oserait refuser quoi que ce soit à des parents qui viennent de perdre leur enfant ? Il m'était cependant évident que, chez Georgene et Oscar, c'était l'intérêt malsain et non le désespoir qui dominait.

— Vous ne l'aviez pas vue depuis combien de temps ? Ai-je demandé à la mère de Kym.

— C'était une grande fille, vous savez, une adulte. Elle avait quitté la maison après le lycée, m'a répondu Georgene sur un ton raisonnable.

Elle avait fait un pas en avant comme si elle attendait que j'ouvre la porte. Laissant tomber son

mégot sur le sol, elle l'a écrasé de sa sandalette à semelle compensée.

J'ai croisé les bras en les toisant à tour de rôle.

— Alors ? Cinq ans ? Six ?

— Ça faisait un bout de temps, a concédé Oscar Rowe. Kym devait gagner sa vie - nous, on pouvait pas la soutenir, financièrement. Il fallait bien qu'elle s'y mette, comme tout le monde.

Son regard indiquait clairement qu'il savait que moi aussi, j'avais dû m'y mettre, que nous étions tous des travailleurs et tous dans le même bateau.

— Je n'ai rien à dire au sujet de votre fille. Je ne lui ai même pas parlé directement. Je l'ai vue pendant cinq minutes à peine.

— Est-ce que c'est vrai, que votre petit ami lui a pris du sang ? a demandé Harp Powell.

— Vous pouvez tout à fait le lui demander. Après le coucher du soleil. Il ne sera pas forcément ravi de vous recevoir, ai-je précisé avec un sourire.

— Est-il exact que vous viviez ici avec deux hommes stripteaseurs ? A insisté Powell. Kym était stripteaseuse, a-t-il ajouté comme si l'information devait me faire fléchir.

— Je vis avec qui je le souhaite et cela ne vous regarde absolument pas. Vous pouvez partir, maintenant, ai-je poursuivi en espérant que mon sourire devenait particulièrement déplaisant.

Sur ce, je suis rentrée chez moi en refermant la porte à clé. Inutile de rester là à écouter des questions auxquelles je ne répondrais pas.

La lampe de mon répondeur clignotait. J'ai baissé le son et appuyé sur le bouton pour écouter les messages.

— Notre Sœur, disait la voix de Bellenos. Personne ici n'avoue avoir donné de sang à la fille qui a été tuée, ou à qui que ce soit d'autre. Soit il y a un autre faé quelque part, soit quelqu'un ici me ment. Dans un cas comme dans l'autre, cela me déplaît souverainement.

J'ai enfoncé le bouton d'effacement.

On frappait à la porte de derrière et je me suis déplacée pour ne pas être vue.

Harp Powell a continué quelques instants avant de glisser sa carte de visite sous la porte.

Je n'ai pas réagi et, quelques minutes plus tard, ils étaient repartis. J'en étais soulagée mais la rencontre m'avait laissé un goût d'amertume et de découragement. Vue de l'extérieur, ma vie semblait-elle donc si sordide ?

Je vivais bien avec un stripteaseur. J'étais bien en couple avec un vampire. Et il avait bien pris du sang à Kym Rowe, et devant moi.

Harp Powell voulait peut-être tout bonnement des réponses à ses questions à sensation. Peut-être aurait-il reproduit mes réponses avec justesse et en toute objectivité. Peut-être voulait-il me provoquer. Et peut-

être que je me sentais particulièrement fragile. Dans une certaine mesure, sa stratégie avait fonctionné : il n'en tirerait aucun bénéfice, mais je me sentais mal. J'avais envie de justifier mes décisions, de parler à quelqu'un des apparences que projetait ma vie, par opposition à ce qu'on pouvait ressentir en la vivant de l'intérieur.

Mais je n'avais personne auprès de qui épancher mes angoisses : Tara venait d'avoir ses bébés ; Amelia et moi avions de gros différends à régler ; Pam en savait plus que moi sur ce qui m'attendait ; Jason m'adorait, mais je devais bien avouer qu'il n'était pas d'un mental très éveillé ; et Sam, préoccupé par sa relation avec Jannalynn, avait d'autres soucis en tête.

Je me sentais trop agitée pour m'atteler à quoi que ce soit - lecture, télévision ou ménage. Après une douche rapide, j'ai pris ma voiture pour gagner Clarice. La journée touchait à sa fin. Malgré tout, le parking de l'hôpital était en plein soleil. Ma voiture serait transformée en véritable four.

J'ai fait un tour par la petite boutique afin d'acheter pour la nouvelle maman un bouquet d'œillets roses et bleus. Une fois sortie de l'un des deux ascenseurs, au premier étage, je me suis arrêtée devant la baie vitrée de la pouponnière. Sept nouveau-nés s'y trouvaient, nichés au creux de leurs berceaux. Deux des petits lits transparents, installés côte à côte, portaient des étiquettes intitulées « Bébé du Rone ».

Mon cœur a fait un bond dans ma poitrine. L'un des petits de Tara portait un bonnet bleu et l'autre un bonnet rose. Ils étaient minuscules. Leur petit visage

rouge et tout froissé s'étirait dans un bâillement. Les larmes me sont montées aux yeux. Je ne m'attendais pas à être aussi bouleversée de les voir. Tout en me tamponnant les joues avec un mouchoir en papier, j'ai remarqué que, par chance, j'étais seule à observer les nouveaux venus. Émerveillée de voir la vie que mes amis avaient ainsi créée, je ne me lassais pas de les contempler.

J'ai fini par me rendre dans la chambre de Tara. Elle était épuisée, et JB, ivre de joie, était assis à ses côtés.

— Maman et Papa viennent de partir. Ils vont ouvrir un compte d'épargne pour les gamins dès demain, m'a-t-il annoncé.

Il secouait la tête, considérant apparemment que c'était là une démarche assez étrange. De mon côté, je la trouvais au contraire tout à fait avisée. Tara avait désormais quelque chose de différent, plus posé, plus grave. Elle était devenue mère.

Je les ai serrés tous deux dans mes bras tout en s'exclamant sur leurs merveilleux bébés, tandis que Tara me racontait son accouchement. Puis les infirmières ont fait rouler les berceaux des bébés dans la chambre : c'était l'heure de la tétée, et je me suis éclipsée.

Lorsque j'ai franchi les portes de l'hôpital, la nuit tombait et le tonnerre grondait. Je me suis précipitée vers ma voiture, ouvrant les portières en grand pour chasser la chaleur suffocante de l'habitacle. Dès que possible, j'ai pris place derrière mon volant, bouclant ma ceinture avant de démarrer. Je suis passée au drive-in du

Taco Belle pour commander une quesadilla. Le parfum de la tortilla a envahi ma voiture et je me suis aperçue que j'étais affamée. Je n'ai pas pu attendre et l'ai presque entièrement dévorée avant même d'arriver chez moi.

Chemin faisant, je réfléchissais à mon programme de la soirée. Et si j'allumais la télévision pour me vautrer comme un légume pendant le restant de la soirée ? Après une bonne nuit de sommeil, j'aurais certainement récupéré un peu d'estime pour moi-même.

Malheureusement, je n'ai pas pu mettre mon beau projet à exécution.

Bubba m'attendait à la porte de derrière. La pluie tant attendue s'était mise à tomber mais il ne semblait pas s'en préoccuper. Je n'avais pas vu le vampire depuis qu'il avait chanté au *Fangtasia,* la nuit du complot contre Victor. J'étais étonnée de le voir à présent. J'ai ramassé les restes de mon repas, préparé mes clés et me suis ruée vers la porte moustiquaire.

— Allez, entre !

Il m'a suivie de près tandis que j'ouvrais la porte de la cuisine et pénétrais à l'intérieur.

— Je viens vous dire quelque chose, a-t-il déclaré sans préambule alors que je me débarrassais de mes affaires sur la table.

Interloquée par la gravité de sa voix, j'ai fait volte-face.

— Qu’est-ce qui ne va pas ?

Je tentais de ne pas lui montrer toute mon angoisse. Si je ne me contrôlais pas, cela ne ferait que l’agiter - lorsqu’on avait fait passer Bubba de l’autre côté, le processus ne s'était pas très bien déroulé.

— Elle vient te rendre visite, m’a-t-il répondu en me prenant la main.

La sienne était froide et mouillée de pluie, provoquant une sensation désagréable. Mais j'étais trop touchée pour me dégager.

Avec autant de douceur que possible, je l’ai interrogé de nouveau.

— Mais qui, Bubba ?

— Moi.

La porte était restée ouverte et la voix provenait de la nuit derrière le battant de la moustiquaire. Je distinguais à peine la silhouette d’une femme, éclairée à contre-jour par les projecteurs extérieurs. Elle se tenait debout dans les flots diluviens qui se déversaient avec fracas et menaçaient de couvrir sa voix à l’accent léger :

— Je suis venue te parler. Je suis Freyda.

J’étais comme paralysée de stupeur.

En alerte, Bubba s’est posté face à la porte. La lumière vive de ma cuisine faisait ressortir ses cheveux sombres et trempés. L’expression de détermination absolue qui se peignait sur son visage épais m’a émue

jusqu'au plus profond de mon être. En même temps, j'étais terrifiée pour lui.

— Je ne vous veux aucun mal, je vous en donne ma parole.

Elle a tourné la tête légèrement, révélant ainsi son profil. Un nez bien droit, un menton bien dessiné, le tout surmonté d'un front haut.

— Pourquoi devrais-je vous faire confiance ?

— Parce que Eric me détesterait si je vous faisais du mal.

Freyda a monté une marche et la lampe l'a éclairée.

Et merde.

Même trempée, elle était divine. Une fois secs, ses cheveux devaient être couleur de miel. Elle avait de belles épaules, des hanches minces et des pommettes saillantes. Elle portait un débardeur moulant, sans rien en dessous, et un short. En revanche, le choix du short me semblait malheureux, pour des jambes aussi blanches.

J'ai pris la parole avec une certaine lenteur, toujours incertaine quant à l'attitude que je devais adopter.

— Promettez-moi également de ne rien faire à Bubba.

— Vous avez ma promesse.

Je ne l'aurais pas forcément crue, mais les sorts de protection de Bellenos se seraient manifestés sans la laisser passer si elle m'avait voulu du mal. C'était du moins ce que Bellenos m'avait affirmé.

Bubba a soudain sorti un portable de sa poche - décidément stupéfiant - et composé un numéro, avant de décrire notre situation. J'ai entendu la voix de Pam qui répondait :

— Bon. Quoi qu'il advienne, on saura qui est responsable. Reste aux aguets.

— Comme ça, m'a dit Bubba, on a un filet de sécurité.

— Bien pensé, l'ai-je félicité en lui tapotant le bras. OK, Miss Freyda, vous pouvez entrer.

Elle s'est avancée pour venir dégouliner sur ma véranda. Il y avait des serviettes de toilette pliées dans la bassine posée sur le sèche-linge. Elle en a pris une dans le tas pour s'essuyer le visage et éponger ses cheveux. Cela fait, elle en a repris une autre et je me suis effacée pour la laisser entrer. Mon salon n'ayant aucun besoin d'être irrigué par nos personnes ruisselantes, j'ai fait un geste vers les chaises disposées autour de la table de cuisine, sans la quitter des yeux un seul instant.

— Asseyez-vous. Vous avez soif ?

Prise de court, elle a hésité un instant.

— Ah ! Vous me proposez du sang de synthèse... Oui, merci. C'est un geste accueillant de votre part.

— Oui, j'aime bien les gestes accueillants. Bubba, tu en veux aussi ?

— Oui, m'dame, je veux bien.

J'ai donc réchauffé deux bouteilles, pris des verres assortis - au cas où ils voudraient jouer les snobs - et posé le tout devant les vampires. Bubba tournait le dos à la porte, et Freyda à l'évier. J'ai choisi la chaise en face de Bubba, à la gauche de la reine, et attendu en silence tandis que les vampires buvaient poliment à petites gorgées. Aucun des deux n'a utilisé son verre...

— Vous comprenez la situation, a commencé Freyda.

Elle n'allait donc pas tourner autour du pot. Tant mieux.

Elle ne projetait ni colère ni jalousie. Au contraire, elle semblait pragmatique et détachée. Une pointe effilée de froid glacé s'est insinuée dans mon cœur.

— Je pense que oui, ai-je répondu. Je ne suis pas sûre de comprendre pourquoi vous voulez m'en parler.

Elle a gardé le silence, attendant visiblement que je développe.

— Le créateur d'Eric était en négociations avec vous juste avant de mourir. Il s'agissait pour vous de prendre Eric comme époux.

— Puisque je suis reine et qu'il n'est pas roi, il serait mon prince consort, a-t-elle précisé.

J’avais lu une biographie de la reine Victoria (et loué le film) et je comprenais le terme. J’ai réfléchi furieusement avant de reprendre.

— Bien... Vous êtes consciente qu’Eric m’aime, qu’il m’a épousée selon vos rites, et que je l’aime.

Histoire de bien poser les choses.

Pensive, elle a acquiescé d'un signe de tête en me considérant de ses grands yeux noirs en amande.

— On m’a dit que vous aviez de nombreux atouts cachés. Je constate également que certains d’entre eux sont extrêmement visibles. Je n’essaie pas de vous insulter, a-t-elle ajouté avec un sourire léger. C’est un fait, vous êtes un être humain très joli.

Bien, bien, bien. Elle n’allait pas tarder à entrer dans le vif du sujet...

— Mais comme vous pouvez le constater, poursuivait-elle, je suis d’une grande beauté, moi aussi. Et je suis riche. En outre, je ne suis vampire que depuis cent cinquante ans, mais, malgré cela, je suis déjà reine. Je suis très puissante. A moins que je ne me trompe sur Eric - et j’ai connu beaucoup d’hommes, je peux vous l’assurer- il apprécie ces... attributs. Au plus haut point.

J’ai incliné la tête pour bien lui montrer que je comprenais ses paroles à leur juste valeur.

— Je ne suis ni riche ni puissante, ai-je répondu (impossible de le nier). Cependant, il m’aime.

— Je suis certaine qu'il en est convaincu, a-t-elle réagi avec ce calme angoissant qui la caractérisait. C'est peut-être même vrai. Néanmoins, il ne renoncera pas à ce que je lui offre, quels que soient ses sentiments.

Encore une fois, je me suis forcée à réfléchir avant de répondre. Inspiration. Expiration.

— Vous semblez certaine de voir la soif de pouvoir triompher de l'amour.

Sous mon calme apparent, la panique me gagnait.

— J'en suis effectivement certaine.

Très délibérément, elle laissait paraître une légère surprise : comment pouvais-je ressentir le moindre doute sur ses conclusions ? J'ai jeté un œil à notre compagnon silencieux. Tournant son pâle visage vers le mien, Bubba me regardait avec tristesse. Lui aussi pensait qu'elle ne se trompait pas.

Luttant pour ne pas m'effondrer, je me tordais les mains sous la table.

— Vous vous êtes malgré tout donné la peine de venir me rencontrer, Freyda. Pour quelle raison ?

— Je voulais voir ce qu'il aimait.

Elle m'étudiait avec tant d'attention que j'avais l'impression de passer au scanner.

— Je suis satisfaite de constater qu'il apprécie la beauté et l'intelligence. Par ailleurs, je suis assez

convaincue que vous êtes bien ce que reflètent les apparences. Vous n'êtes ni arrogante ni manipulatrice.

— Et vous ?

J'allais bientôt flancher.

— En tant que reine, je peux sembler arrogante. En tant que reine, il peut m'arriver d'être manipulatrice. Je suis partie de rien. C'est ce que les vampires les plus forts ont en commun, je l'ai remarqué. Sookie Stackhouse, j'ai bien l'intention de m'accrocher à mon royaume. Un prince consort aussi puissant qu'Eric pourrait doubler mes chances d'y parvenir.

Freyda a repris une gorgée de TrueBlood avant de reposer sa bouteille avec tant de délicatesse que je ne l'ai pas entendue toucher la table.

— Pendant des années, j'ai eu la possibilité d'observer Eric à de nombreuses occasions. Il est audacieux. Il est intelligent. Il s'est parfaitement adapté au monde moderne. Et on me dit qu'il est tout à fait stupéfiant, au lit. Est-ce vrai ?

Constatant que je ne dirais pas un mot des prouesses d'Eric dans mon lit, du moins tant qu'il ne gèlerait pas en Enfer, Freyda a repris, un sourire flottant sur ses lèvres.

— Quand Appius Livius Ocella est passé en Oklahoma avec son ridicule petit Alexeï, j'ai profité de l'opportunité pour avoir une franche discussion avec lui. En dépit des qualités d'Eric, j'ai constaté qu'il aime faire croire qu'il est indépendant.

— Mais il est indépendant !

— Il se contente d'être shérif depuis fort longtemps. Il s'ensuit par conséquent qu'il apprécie d'être le plus gros poisson dans une petite mare. C'est une illusion d'indépendance, mais il semble la chérir. J'ai décidé qu'il serait bon d'avoir les moyens de le convaincre de prendre ma proposition au sérieux. J'ai donc passé un marché avec Appius Livius Ocella. Il n'a pas eu le loisir de profiter de sa part.

La disparition d'Ocella ne semblait pas perturber Freyda, loin de là. Nous avions donc un point commun qui n'avait rien à voir avec Eric.

Elle avait complètement cerné Eric. Elle le connaissait par cœur.

J'aurais tellement souhaité savoir si elle avait déjà parlé à Eric ce soir. Eric m'avait dit que Freyda lui téléphonait toutes les semaines, et j'avais l'impression qu'il avait maintenu une certaine réserve. Avaient-ils vraiment mené leurs négociations en privé, à distance ? Ou au contraire en se réunissant en secret ? Si je posais la question à Freyda, elle saurait qu'Eric ne s'était pas confié à moi. Je dévoilerais ainsi le talon d'Achille au sein de notre couple. Elle se jetterait sur l'occasion d'élargir la brèche. Eric montrait une telle réticence à parler de la question avec moi ! Mais quelle tête de mule ! Il me plaçait en position de faiblesse.

— Vous avez autre chose à me dire ? Je crois que vous avez atteint votre but. Vous m'avez vue, et vous savez maintenant qui je suis, lui ai-je dit en la fixant droit

dans les yeux. Je ne suis pas certaine de comprendre ce que vous attendez de moi.

Elle n'a pas répondu à ma question.

— Pam vous aime bien. Et celui-ci aussi, a-t-elle ajouté en indiquant Bubba d'un signe de tête. Je ne sais pas pourquoi, et j'aimerais pourtant le savoir.

— Elle est gentille, a réagi Bubba immédiatement. Elle sent bon. Elle est bien élevée. Et c'est une bonne guerrière.

J'ai souri au vampire si simple d'esprit.

— Merci, Bubba, tu es un excellent ami.

Freyda considérait le visage si célèbre comme s'il s'agissait d'une mine dont elle aurait voulu extraire tous les secrets. Puis elle a braqué de nouveau le regard sur moi avant de reprendre doucement la parole.

— Vous avez rejeté Bill Compton mais il vous tient toujours en haute estime. Même Thalia vous trouve tolérable. Bill et Eric ont tous les deux été votre amant. Il doit y avoir autre chose en vous, ça ne peut pas tenir uniquement au sang de faé - que je ne détecte presque pas, d'ailleurs.

— La plupart des vamp's ne le perçoivent que si on leur en parle.

Elle s'est levée brusquement et je l'ai imitée. La Reine de l'Oklahoma s'est dirigée vers la porte de derrière. Au moment même où je croyais que l'entrevue insoutenable s'était enfin terminée, elle s'est retournée.

— Est-il vrai que vous avez achevé Lorena Bail ? M'a-t-elle demandé avec indifférence.

— Ouais.

Nous nous trouvions désormais en terrain plus que délicat.

Je lui ai posé une question à mon tour.

— Vous avez joué un rôle dans la mort de Kym Rowe ?

— Je ne sais même pas de qui il s'agit. Mais je le découvrirai. Avez-vous également tué Bruno, le Second de Victor ?

Je n'ai rien dit. Je lui ai simplement rendu son regard.

Elle a secoué la tête comme si elle avait du mal à le croire.

— Sans parler d'un ou deux métamorphes ?

Dans le cas de Debbie Pelt, je m'étais servi d'un fusil. Ce qui n'a rien à voir avec un combat au corps à corps. J'ai vaguement haussé une épaule, ce qu'elle pouvait interpréter comme bon lui semblait.

— Et des faé ?

Son sourire laissait clairement entendre à quel point la question était ridicule.

— Ouais. Juste là-dehors, d'ailleurs.

Elle a plissé ses yeux sombres. Manifestement, Freyda révisait ses opinions sur certaines questions. J'espérais qu'il ne s'agissait pas de décider de me laisser la vie sauve ou non. J'étais convaincue pourtant qu'elle était justement en train d'évaluer le danger que je pouvais représenter. Si elle me butait maintenant, elle pourrait se payer le luxe de présenter ses excuses à Eric. Mon système d'alarme personnel s'affolait. Je ne pouvais plus l'ignorer.

Je suis sur le point de détruire ma réputation de fille bien élevée.

— Freyda, je vous retire mon invitation.

La porte moustiquaire a claqué derrière elle. Elle s'est évanouie dans la pluie battante et l'obscurité, aussi vite qu'elle était arrivée. J'ai cru discerner une ombre traversant la lumière diffusée par le projecteur extérieur, mais rien de plus.

Lorsqu'elle était apparue, elle ne me voulait probablement aucun mal. À présent, j'étais cependant convaincue que les sorts de protection se déclencheraient instantanément si elle tentait de les franchir.

Brutalement, j'ai été prise de frissons incontrôlables. En dépit de la pluie, qui avait adouci l'excès de chaleur, nous étions en Louisiane, par une nuit de juin. Mais je tremblais si fort que j'ai dû me rasseoir. Bubba semblait aussi perturbé que je l'étais et m'a rejointe à la table. Il s'agitait et jetait des regards incessants par la fenêtre, à

tel point que j'ai failli le reprendre d'un ton sec. Enfin, il a composé le numéro de Pam.

— Freyda est partie. Miss Sookie va bien.

Bubba a terminé le sang de synthèse à grandes lampées, avant de poser sa bouteille à côté de l'évier et de rincer celle de Freyda, comme s'il pouvait ainsi laver la maison de sa visite. Puis il s'est tourné vers moi, les yeux pleins de tristesse.

— Eric va s'en aller ? Avec cette femme ? Et M. Bill, il sera obligé de partir aussi ?

Bubba adorait Bill.

J'ai levé les yeux vers le pauvre vampire à l'esprit abîmé. L'absence d'intelligence dans son expression nuisait quelque peu à son physique, mais il émanait de lui une telle gentillesse que j'en étais toujours émue. J'ai mis les bras autour de lui et nous nous sommes serrés l'un contre l'autre.

— Je crois que Bill ne fait pas partie du marché, l'ai-je rassuré. Je crois qu'il va rester. Tout ce qu'elle veut, c'est Eric.

J'avais aimé deux vampires dans ma vie. Bill m'avait brisé le cœur. J'avais bien l'impression qu'Eric allait en faire autant.

— Eric va la suivre en Oklahoma ? Mais qui serait shérif à sa place ? Vous seriez la petite amie de qui ?

— Je ne sais pas s'il va partir ou non, ai-je répondu à Bubba. Je ne vais pas m'inquiéter de qui le

remplacerait comme shérif. Et je ne suis pas obligée de sortir avec qui que ce soit. Je me débrouille très bien toute seule.

Était-ce bien la vérité ?

9.

Une heure après le départ de Bubba, je venais juste de m'endormir lorsque mon téléphone a sonné.

— Est-ce que tu vas bien ?

La voix d'Eric était étrange, presque rauque.

— Oui. Elle était très... rationnelle.

— C'est... c'est ce qu'elle m'a dit. Et Bubba a dit à Pam qu'elle ne t'avait rien fait.

Il avait donc parlé à Freyda. En face à face, probablement. En outre, il s'était contenté de savoir que j'allais bien, affirmation transmise par une tierce personne. S'il avait eu peur pour moi, il se serait précipité pour m'appeler. Deux courtes phrases lourdes de signification.

— Effectivement, il n'y a pas eu de violence.

Avant de m'assoupir, j'étais restée étendue longtemps dans la pénombre, les yeux grands ouverts,

certaine qu'Eric allait se ruer chez moi pour vérifier qu'on ne m'avait fait aucun mal.

Je me contrôlais avec les derniers vestiges de ma fierté.

— Elle ne gagnera pas, disait Eric.

Il semblait confiant, passionné- ce qui, autrefois, m'aurait rassurée.

— Tu en es certain ?

— Oui, mon aimée. J'en suis certain.

— Mais tu n'es pas là, ai-je fait remarquer avant de raccrocher avec douceur.

Il ne m'a pas rappelée.

Je crois que j'ai dormi de 3 à 6 heures. Au matin, la beauté du jour d'été semblait se moquer de moi. Les averses avaient tout lavé, rafraîchi l'air ambiant et dépoussiéré la verdure qui renaissait au pied des arbres. Les pétales du vieux lilas d'été se dépliaient, dévoilant leur teinte rose délicate. Les cannas seraient bientôt en fleur.

Je me sentais horriblement mal.

Tandis que la cafetière remplissait sa mission, je me suis avachie à la table de la cuisine, la tête entre les mains. J'étais terrassée de souvenirs affreusement nets, ceux de la dépression noire dans laquelle j'avais sombré en comprenant que Bill, mon premier amour, mon premier amant, m'avait quittée.

La situation n'atteignait pas tout à fait le même niveau d'atrocité. J'en étais à ma deuxième fois. J'avais subi d'autres pertes entre-temps. Des êtres chers, des amis et des connaissances avaient été fauchés par la mort. La douleur intense et les changements de cap ne m'étaient plus étrangers. Je m'étais aguerrie.

Je souffrais cependant, sans parvenir à trouver quoi que ce soit qui me donne envie d'avancer. Je ne pourrais pas continuer ainsi. Je devais à tout prix me sortir de cet état.

Hunter. Je serais heureuse de voir mon petit cousin. Mon visage éclairé soudain d'un sourire, j'avais déjà posé la main sur le combiné pour appeler son père lorsque j'ai compris que j'allais commettre une erreur criminelle : tout comme moi, l'enfant était télépathe. Il lirait dans mon désespoir comme à livre ouvert. Je ne pouvais infliger une telle douleur à un enfant.

J'ai fouillé dans ma vie, à la recherche d'un élément que je puisse prévoir avec plaisir. Aujourd'hui Tara allait revenir de l'hôpital, et je devrais lui préparer un repas. J'ai tenté d'invoquer l'énergie nécessaire à l'exécution de cette tâche. En vain. D'accord, je m'en occuperais à un autre moment. J'avais beau me concentrer, mon cerveau ne me renvoyait rien d'agréable. Rien ne venait forcer ma mélancolie à me libérer de sa noirceur.

Après avoir épuisé tout ce qui me restait de pitié pour moi-même en ressassant ma situation de couple impossible, j'ai résolu de me concentrer sur la mort qui avait servi de déclencheur à la crise actuelle.

J'ai fait des recherches en ligne mais, dans l'affaire du meurtre de Kym Rowe, les forces de police n'avaient encore procédé à aucune arrestation. D'après l'Inspecteur Ambroselli, « l'enquête n'a pas encore abouti, mais nous suivons un certain nombre de pistes. Entre-temps, si qui que ce soit pense avoir vu quelque chose dans le quartier de Clearwater Cove pendant la nuit des faits, n'hésitez pas à appeler notre numéro vert ». J'étais curieuse de savoir si Bill et Heidi avaient découvert de nouveaux éléments. J'étais également tentée de demander à l'écrivain Harp Powell pourquoi il s'était mis en relation avec le couple Rowe. Ayant rencontré le personnage, je trouvais étrange qu'il se donne l'apparence de vouloir tirer profit du meurtre d'une jeune stripteaseuse perdue dans un engrenage d'autodestruction.

C'était bon d'avoir quelques projets concrets en tête, et je m'y suis accrochée en accomplissant mes rituels du matin. Les casiers que j'avais commandés pour le personnel du *Merlotte* devaient arriver aujourd'hui. Je serais vraiment contente de m'en occuper. J'avais décidément une vision bien limitée du plaisir...

Je me suis sermonnée avec application et, en passant la porte arrière du *Merlotte,* j'avais rassemblé toutes mes forces avec une sauvage détermination. J'ai noué mon tablier et, pour la première fois depuis bien longtemps, j'ai accroché mon pire sourire à mes lèvres, celui qui mitraille les alentours de signaux dévastateurs - « Je suis complètement dingue ».

En faisant le tour de mes tables, je me suis rendu compte que Sam n'était pas derrière le comptoir. *Encore!*

Et voilà ! Encore un homme qui n'était pas là alors que j'avais besoin de lui ! Il avait dû passer la frontière de l'Arkansas avec Jannalynn la Terrible pour se dégotter un certificat de mariage.

Je me suis immobilisée soudain, le sourire figé disparaissant pour laisser place à un froncement de sourcils. Tournant les talons, je me suis ruée dehors par la porte arrière. Le pick-up de Sam était absent. Postée en plein centre du parking des employés, j'ai composé son numéro d'un geste rageur.

Il a répondu après deux sonneries.

— T'es où ?

J'en grognais presque. Si moi, j'étais malheureuse, alors Sam devrait se trouver à mes côtés. Nous étions pratiquement associés enfin !

Comprenant immédiatement dans quel état je me trouvais, Sam est resté prudent et m'a répondu d'un ton neutre.

— J'ai repris une journée.

— Non mais, sérieusement, Sam, où es-tu ?

— Sérieusement ? Et toi, tu es sérieuse ?

Je commençais apparemment à lui chauffer les oreilles.

— Tu t'es marié ?

L’idée que Sam pouvait être en lune de miel avec Jannalynn, alors qu’Eric me rendait si malheureuse, me semblait tout bonnement intolérable.

En principe, quand je me rends compte que mes réactions dépassent les limites de la stratosphère par rapport aux événements (ce qui m’arrive généralement tous les vingt-huit jours), je me maîtrise.

Mais pas ce jour-là.

Sam était complètement désarçonné.

— Mais, Sookie ? Qu’est-ce qui te fait penser ça ?

— Elle a dit à Alcide qu’elle allait te le demander. Elle lui a raconté qu'elle voulait que je l’aide à te faire la surprise. Mais j’ai refusé.

À l’autre bout, Sam a gardé le silence quelques instants - je ne m’étais pas exprimée très clairement - avant de reprendre la parole.

— Je suis devant chez elle. Brenda a besoin d’aide pour remettre sa boutique en état, après le cambriolage, et Jannalynn a dit qu’on viendrait. Je pensais que je reviendrais plus tôt à Bon Temps. Mais je ne me suis pas marié. Et je n’en ai pas l’intention.

Je me suis mise à pleurer et j’ai placé ma main sur le micro pour étouffer mes sanglots.

— Sookie, qu’est-ce qui se passe ? Pour de vrai ?

— Je suis debout dans le parking. Je ne peux pas te dire, là, comme ça. Je suis nulle, je suis tellement nulle!

Rien à faire, je ne parvenais pas à me ressaisir. Quand je repensais à l'attitude maîtrisée de Freyda, je me sentais encore plus dégoûtée de ma fragilité.

— Je suis désolée, Sam. Désolée de t'avoir appelé. Je te verrai à ton retour. Oublie tout ça, d'accord ?

— Sookie ? Écoute-moi. Et tais-toi un peu.

Je lui ai obéi.

— Écoute, Sookie. Ça va aller. On va parler, et tu verras les choses différemment.

— Ce n'est pas si sûr.

Je m'apercevais malgré tout que je reprenais un peu d'assurance.

— Alors on gérera.

— D'accord.

— Bon. Dis-moi... À ton avis, pourquoi est-ce qu'on s'est acharné comme ça sur les pièces que tu as vendues à Brenda ? Donald, tu sais, son associé - il m'a dit qu'il avait trouvé un compartiment secret. Tout ce qu'il y avait dedans, c'était un vieux patron, apparemment, et il te l'a donné. Tu sais s'il y avait autre chose qui vaille qu'on mette le tout en pièces ?

— Non, lui ai-je menti. Il n'y avait que le patron Butterick. Je parie que Jason et moi, on a dû le coller là pour faire une farce à Gran. Je ne m'en souviens même pas. Tu me raconteras toute cette histoire de cambriolage quand tu rentreras, OK ? Fais attention sur la route...

Nous avons raccroché tous les deux et je me suis ébrouée, sentant ma personnalité refaire surface. C'était comme si une tornade émotionnelle était retombée en simple tourbillon de poussière. Je me suis essuyé le visage avec mon tablier avant de reprendre le chemin du bar d'un pas énergique, mon portable bien au fond de ma poche, tel un talisman. À l'intérieur, tout le monde me regardait discrètement de côté. Avec ma sortie brutale, j'avais dû surprendre la clientèle. J'ai donc fait un petit tour des tables pour rassurer tout le monde. J'ai terminé mon service sans redescendre au fin fond de l'enfer que je venais de traverser.

Kennedy chantonnait derrière le bar, désormais heureuse maintenant que Danny lui avait révélé le grand secret de son nouveau job. Je n'avais aucune envie de parler vampire et me suis contentée de me reposer sur la bonne humeur de ma collègue. Les casiers rentraient pile poil dans l'espace que j'avais prévu pour eux. J'avais déjà acheté des cadenas pour tout le personnel et, en l'absence de Sam, j'ai eu le plaisir d'en attribuer un à chacun. J'ai expliqué que Sam et moi-même allions conserver un double de toutes les clés mais que nous ne les utiliserions qu'en cas de nécessité absolue. Ces dames ayant toujours fait confiance à Sam pour leur sac à main, elles pourraient certainement en faire autant

pour un change de vêtement et une brosse à cheveux. Ils étaient tous ravis et même un peu excités - tout changement sur un lieu de travail peut avoir de l'importance.

À la fin de mon service, le pick-up de Sam était de retour et je me suis sentie libre de prendre le départ. Nous avions besoin de parler, tous les deux, mais pas tout de suite.

En route vers la maison, je me suis arrêtée à l'épicerie afin d'acheter ce qu'il fallait pour le repas de bienvenue de Tara. J'avais laissé un message sur le portable de JB et sur le fixe, pour confirmer que j'allais leur apporter quelque chose.

Je me suis mise aux fourneaux, dans ma maison fraîche et vide, m'attachant autant que possible à ne penser à rien d'autre qu'à la préparation du repas. J'avais décidé de faire dans la simplicité. J'ai cuisiné un pain de viande, une salade de pâtes et une daube de carottes. J'avais trouvé les mûres irrésistibles dans le magasin, et j'ai donc préparé une tourte à la mûre. J'en ai profité pour adapter les quantités pour Dermot et moi. Et hop ! D'une pierre deux coups. Pas mal.

Tout heureux, JB m'attendait à la porte de la maisonnette sur Magnolia Street et m'a aidée à porter le tout dans la cuisine. Tandis que je mettais le pain de viande et la daube à réchauffer, le père tout fier regagnait la minuscule chambre des bébés. J'y suis entrée sur la pointe des pieds pour y trouver les deux parents qui contemplaient les berceaux et les petits êtres

merveilleux qu'ils contenaient. Je me suis jointe au club des admirateurs.

Avant même que j'aie pu poser la question, Tara m'a répondu :

— Sara Sookie du Rone, et Robert Thomton du Rone.

Mon cœur s'est gonflé dans ma poitrine.

— Vous l'avez appelée Sookie ?

— En second prénom. Il n'y a qu'une Sookie, et c'est toi. Nous l'appellerons Sara. Mais on voulait que ton nom fasse partie de son identité.

J'avais déjà suffisamment pleuré. Malgré tout, j'avais quand même la larme à l'œil. JB m'a tapoté gentiment l'épaule avant d'aller répondre à la sonnerie du téléphone pour qu'elle ne dérange pas les dormeurs. Tara m'est tombée dans les bras et je l'ai serrée contre moi. Rien ne semblait perturber le sommeil serein des petits et nous nous sommes éclipsées doucement vers le salon. À l'instar de la maison tout entière, la pièce était encombrée de fleurs et de cadeaux - on pouvait à peine s'y asseoir. Tara irradiait littéralement de bonheur, tout comme JB. J'espérais que c'était contagieux...

— Regarde ce que ton cousin nous a offert, il y a quelques semaines, a dit Tara en soulevant une boîte aux couleurs vives, qui contenait d'après l'étiquette un portique pour bébé.

Constatant à quel point le concept m'était étranger, Tara m'a montré une photo sur la boîte en expliquant qu'il s'agissait d'un pont sous lequel on posait le bébé et duquel pendaient des accessoires colorés que le bébé pouvait frapper de ses petites mains.

— Oooh, c'est trop mignon ! C'est Claude qui vous l'a offert ?

Claude ? Choisir un jouet, l'envelopper et l'apporter ici ? J'avais peine à me représenter la chose... Pourtant, il aimait vraiment les bébés, et pas pour les manger, comme Bellenos aurait pu le suggérer. Est-ce que Bellenos aurait vraiment pu - ah non ! Pas question d'y penser, ne serait-ce qu'une seule seconde.

De son côté, Tara hochait la tête.

— Absolument. J'envoie les remerciements à ton adresse ?

— Oui, c'est parfait.

Ou alors, tu les postes dans ma clairière...

— Sookie, ça va ? M'a soudain demandé Tara. Tu as l'air toute chose.

Je n'avais aucune intention de gâcher son bonheur avec mes problèmes. D'après ses pensées, elle n'avait aucune envie d'entendre de mauvaises nouvelles. Elle m'avait malgré tout posé la question, et j'en étais profondément touchée.

— Ça va, ça va. J'ai mal dormi, c'est tout.

— Ahaaa ! Je parie que c'est ton grand Viking, qui t'a empêchée de dormir ! S'est-elle exclamée avec un regard complice.

Je me suis imposé d'éclater de rire avec elle.

En cuisine, tout devait être chaud à présent, et il leur fallait un peu d'intimité. Ils avaient eu de la chance d'être autorisés à ramener des jumeaux chez eux aussi tôt. Tara devait certainement avoir besoin de repos. Je leur ai fait mes adieux en assurant à mon amie que je passerais d'ici à quelques jours pour reprendre mes plats et en serrant JB contre moi en passant.

Sara Sookie. On avait donné mon nom à quelqu'un.

Mon sourire n'a pas quitté mes lèvres de tout le trajet de retour.

Quand je suis arrivée, Dermot était là et j'étais vraiment heureuse de savoir que je ne serais pas seule ce soir-là. Le dîner était déjà prêt et il ne nous restait qu'à le sortir du four encore tiède.

Je lui ai annoncé que j'avais « posté » la lettre comme Bellenos l'avait suggéré. Il était tellement excité par la nouvelle qu'il a failli se précipiter sur-le-champ au portail, pour voir si une réponse nous attendait. J'ai réussi à le persuader d'attendre le lendemain mais il est demeuré très agité pendant une bonne vingtaine de minutes.

Cela dit, Dermot s'est montré idéal, comme invité. Il m'a fait des compliments sur ma cuisine et m'a aidée à faire la vaisselle. Nous avons terminé de tout ranger et,

au-dehors, la nuit bruissait du chant des insectes. Dermot vibrait toujours d'une énergie débordante.

— Je vais finir de mastiquer les fenêtres au grenier, m'a-t-il informée.

Avant de commencer à travailler là-haut, il n'avait jamais rien mastiqué de sa vie. Mais il avait visionné une démonstration en ligne et brûlait de s'y mettre.

— Dermot, tu m'épates !

Son visage s'est éclairé d'un large sourire et il est monté. Il montrait une réelle persévérance dans ce projet de rénovation. De mon côté, je craignais que les chances de voir Claude revenir ne s'amenuisent de jour en jour.

J'ai ouvert la fenêtre pour laisser entrer un peu d'air tandis que je terminais de briquer l'évier.

Un oiseau moqueur s'était perché sur le photinia au coin de la maison. Cet idiot s'époumonait à réveiller les morts. Ce qui m'agaçait souverainement.

Juste à ce moment-là, j'ai entendu une voix qui m'appelait par mon nom.

Je suis sortie sur la véranda arrière - c'était bien Bill.

— Je flaire le faé d'ici. Je sais que je ne peux pas entrer. Peux-tu sortir ?

— Attends un instant.

J'ai rincé levier, séché mes mains et refermé la fenêtre pour ne pas gâcher l'air conditionné. Puis je suis

sortie- en espérant que mes cheveux n'étaient pas un désastre.

Entre-temps, Bill s'était mis en état de veille, comme il arrive parfois chez les vampires. Il se tenait debout dans le noir, silencieux, perdu dans ses pensées. Lorsqu'il a entendu mon approche, il a fait un pas dans la lumière que déversait le projecteur, prenant un air attentif et concentré. Manifestement, il avait toute une liste de choses à me dire. Il a pris la parole avec une certaine raideur.

— Je vais commencer par les choses les moins importantes. Je ne sais pas si tu as pris le temps de réfléchir aux efforts que je déploie pour découvrir qui a assassiné cette jeune femme. Mais je peux t'assurer que je m'y attelle. Elle est morte pendant que j'étais en patrouille et je ne serai pas tranquille tant que je ne comprendrai pas comment c'est arrivé.

Interloquée, j'ai acquiescé d'un léger signe de tête avant de prendre la parole à mon tour.

— Je ne comprends pas pourquoi tu as cru que... ah, c'est Eric. Bon, ce n'est pas grave. Dis-moi donc ce que tu as découvert. Tu veux t'asseoir ?

Nous nous sommes installés chacun dans une chaise longue et Bill a poursuivi.

— Heidi et moi avons examiné le jardin arrière d'Eric avec le plus grand soin. Tu vois la pente qui se termine au mur de brique, le périmètre extérieur de la résidence ?

Je n'avais pas passé plus de dix minutes en tout dans cette partie du jardin d'Eric, mais j'en connaissais la situation générale.

— Oui. Il y a un portail dans ce mur.

— Pour la brigade de jardiniers, en effet.

Son ton de voix laissait entendre qu'il estimait qu'une brigade de jardiniers représentait un caprice exotique et qu'ils ne valaient pas plus qu'une couvée de paons.

— Apparemment, il est plus... facile pour eux de rassembler tous les déchets verts et de les transporter par l'arrière, plutôt que de remonter la pente jusqu'au trottoir devant.

Il ne ressentait manifestement que du dédain pour des individus qui appréciaient qu'on leur facilite le travail.

— Mais il n'est pas fermé à clé ?

J'étais surprise à l'idée qu'il ait pu rester grand ouvert ce soir-là.

— En principe, si. Et en principe, c'est Mustapha qui doit l'ouvrir pour les jardiniers les jours où ils viennent et le refermer après leur départ. Mais la serrure a disparu.

— Un Loup ou un vampire a pu l'arracher sans difficulté, ai-je fait remarquer. Mustapha n'est pas forcément coupable d'avoir ouvert le portail.

Pourtant, il avait fait quelque chose, j'en étais certaine. On ne disparaît pas comme ça quand on n'a rien sur la conscience.

— Vous avez senti quelque chose ?

— Même Heidi n'a pas pu déterminer exactement qui est passé par là, m'a répondu Bill. De nombreux humains -des humains qui transpiraient énormément. Les jardiniers, donc. Un soupçon de faé. Ce qui peut venir de la fiole que portait la fille autour du cou. Et un effluve plus marqué de métamorphe. Peut-être la fille elle-même.

Il s'est penché en arrière pour contempler le ciel nocturne - le seul qu'il ait vu en plus de cent trente années de nuit. Je l'ai imité et nous avons gardé le silence un moment. Malgré sa proximité, la ville de Bon Temps ne produisait que peu de clarté, surtout à cette heure-ci, et je voyais clairement les étoiles, froides et distantes dans cette immensité glacée. Un frisson m'a parcouru le dos.

— À ton avis, que s'est-il passé ? Lui ai-je demandé après un temps.

— Regarde, Sookie.

Il me tendait quelque chose de minuscule. Je l'ai saisi pour le porter à mes yeux, distinguant à peine sa forme dans la luminosité diffuse.

— C'était donc vrai. Où l'avez-vous trouvé ?

C'était un minuscule bouchon de caoutchouc, de ceux qui ferment une petite fiole de verre.

— Dans la salle de séjour. Il avait roulé sous la table, juste à côté d'un pied de chaise. À mon avis, une fois certaine de rejoindre Eric, cette Kym a retiré ce bouchon. Puis elle l'a jeté avant de boire le sang. Après quoi, elle a glissé la fiole dans son soutien-gorge pour l'attirer plus encore. Lorsque je l'ai trouvée sur la pelouse, elle dégageait un parfum de métamorphe très net. Un atout de plus pour son... pouvoir d'attraction.

— Je crois que son père est un Loup. Ses parents ont débarqué chez moi hier avec un reporter pour me tirer les vers du nez.

Bill a insisté sur un rapport complet.

— Tu as la carte de visite du journaliste ? m'a-t-il demandé immédiatement.

Je suis rentrée pour aller la chercher dans la cuisine. En l'étudiant de plus près, j'ai remarqué que Harp Powell était installé à Terre Sauvage, une bourgade située au nord de l'autoroute entre Bon Temps et Shreveport.

— C'est curieux, ai-je fait remarquer à Bill en la lui tendant. Je supposais qu'il était basé à Shreveport, Bâton Rouge ou Monroe.

— J'ai déjà rencontré cet homme au *Fangtasia.* Il a publié des articles dans la presse régionale et écrit plusieurs livres.

Il parlait avec admiration - il ressentait le plus grand respect pour l'écrit.

Intéressée, je l'ai interrogé.

— Et qu'est-ce qu'il faisait au *Fangtasia* ?

— Il nous a interviewés, Maxwell Lee et moi. Nous sommes tous les deux natifs de la Louisiane et il espérait rassembler une collection d'histoires concernant des vampires de la région. Il voulait écouter nos souvenirs de l'époque de notre enfance et des événements historiques auxquels nous avons assisté. Il pensait que ce serait intéressant.

— Alors il veut jouer les Christina Sobol ? Ai-je ricané.

Le premier recueil de cette dernière *(Dead History I,* ou *Histoire des morts)* s'était trouvé sur la liste des meilleures ventes quelques années plus tôt. Amazon m'avait envoyé un message pour m'avertir que le second tome sortirait d'ici à un mois. Il s'agissait de récits de vampires sur les époques auxquelles ils avaient vécu. À partir d'un succès national, Harp Powell se lançait dans une sorte de plagiat à l'échelle régionale.

Bill a approuvé de la tête avant de continuer.

— J'essaie de me rappeler s'il a posé des questions sur Eric. Il me semble qu'il voulait son numéro de téléphone, au cas où il aurait besoin de le contacter - naturellement, je ne le lui ai pas donné. Mais il a pu trouver son adresse sur Internet.

Contrairement à de nombreux vampires, Bill était très à l'aise avec le monde de l'informatique.

— D'accord. Alors il a pu découvrir où habite Eric. Mais pour quelle raison un écrivain enverrait-il Kym chez Eric ? Et pourquoi la tuer ensuite ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, a avoué Bill. Mais nous pouvons toujours le lui demander. J'essaie d'imaginer d'autres pistes, des alternatives qui n'impliqueraient pas une trahison sous le toit d'Eric.

— Powell s'est invité chez moi avec les parents de Kym et je ne dis pas que ce n'est pas louche. Mais j'ai plutôt l'impression qu'il surfé sur la vague du sensationnel, rien de plus. À mon avis, c'est certainement Mustapha qui a laissé entrer Kym Rowe pour qu'elle puisse trouver Eric et s'offrir à lui. Mais je ne comprends toujours pas pourquoi. Quelqu'un a briefé cette fille avant de l'envoyer en mission. Dans quel but ? Pourquoi s'arranger pour que Mustapha retarde mon arrivée ? Probablement pour que Eric ait le temps de mordre à l'hameçon, mais dans ce cas, pourquoi me faire venir ? Mustapha aurait pu me dire que le rendez-vous était annulé, ou que je devais aller au *Fangtasia,* ou je ne sais pas, moi, tout un tas de choses.

Bill haussait les épaules.

— Son rôle dans l'affaire demeure un mystère. La fille a été utilisée comme appât pour déclencher le désir d'Eric -sa soif de sang, a corrigé Bill à la hâte en apercevant mon expression. Elle devait pourtant détenir quelques informations, ne serait-ce que le nom de celui

qui a loué ses services. Lorsque tu t'es disputée avec Eric, et qu'il a renvoyé la fille, quelqu'un l'a suivie et lui a tordu le cou.

Bill accompagnait ces mots de gestes très explicites, la torsion de cou paraissant chez lui une manœuvre très familière...

— Si l'on met de côté le mobile du meurtre en lui-même, pourquoi l'avoir envoyée ? Simplement pour me mettre en colère contre Eric ? Ça ne colle pas vraiment. Ce n'est pas une raison suffisante.

Bill a baissé les yeux sur ses mains avant de continuer avec lenteur.

— Il y a plusieurs théories qui s'accordent aux faits dont nous sommes certains. Ce sont celles que je vais communiquer à Eric. Voici la première : Eric, Pam ou Mustapha, aurait suivi la Rowe lorsqu'elle est sortie, et l'aurait tuée par colère, à cause de son comportement et des problèmes qu'elle avait provoqués. Si le tueur était Eric, il a pu vouloir effacer le souvenir de l'insulte qu'il t'avait faite.

Je me suis redressée. Naturellement, j'y avais déjà réfléchi. Entendre cette théorie énoncée à voix haute me la rendait cependant plus plausible.

Bill a reporté son regard vers la masse noire des bois.

— Le second scénario est, disons, plus complexe. Puisque c'est un Loup qui l'a laissée entrer, j'en déduis que la fille fait partie d'un complot imaginé par des

loups garous. Dans ce cas, logiquement, je soupçonnerais Alcide, le chef de meute. Malgré tout, je ne vois pas Alcide dans ce rôle. Imaginer une méthode aussi alambiquée pour discréditer Eric ne lui ressemble pas. Alcide est un personnage franc et intelligent. Du moins à certains égards - car de toute évidence, a conclu Bill en levant un sourcil, il perd toutes ses facultés lorsqu'il s'agit des femmes...

Il fallait bien admettre qu'il dressait un portrait assez juste d'Alcide.

— Mais quel Loup se lancerait là-dedans sans l'autorisation d'Alcide ?

— Mustapha est un Loup solitaire, a précisé Bill.

L'évidence même.

— Mais ce n'est pas Mustapha qui a amené Kym Rowe à la maison, lui ai-je retourné. Tu m'as dit que la piste olfactive ne menait pas à cette conclusion en tout cas.

— Il savait forcément qu'elle allait venir. Sookie, je sais que tu l'aimes bien, mais je te le répète, il était au courant. Peut-être qu'il ne savait pas pour quelle raison elle venait, mais il savait que, s'il la laissait entrer, tout le monde penserait qu'elle avait été invitée. Et il savait très bien qu'elle n'était pas là pour récurer les toilettes ou chanter pour les invités. Reprenons : elle était là pour faire en sorte qu'Eric se nourrisse d'elle. Puisque c'est Mustapha qui t'a appelée pour te dire d'arriver plus tard, son objectif était forcément de s'assurer que tu n'empêches pas Eric de s'intéresser à la fille.

— Le seul résultat, c'est que je me suis énervée contre Eric ! Bill, qui peut se soucier de ma vie amoureuse ?

Il m'a fixée droit dans les yeux et j'ai rougi.

Bill s'est gardé toutefois d'émettre une remarque d'ordre personnel :

— La personne qui t'a rendu visite hier soir s'en soucie énormément.

J'ai sursauté malgré moi.

— Tu as su qu'elle était passée ?

— Nous sommes tous au courant de sa présence en Zone Cinq, Sookie. Tous ceux qui ont prêté allégeance à Eric. On ne peut cacher la visite d'une reine, surtout une souveraine aussi célèbre que Freyda. Tout le monde est très précisément au courant de ses allées et venues. Elle est allée directement au casino dès son départ de chez toi, pour s'entretenir avec Felipe. Ce dernier a immédiatement convoqué Eric. Il s'y est rendu non avec Pam, mais avec Thalia. D'après elle, l'entrevue était des plus tendues.

Voilà qui expliquait pourquoi il ne m'avait pas rappelée plus rapidement. Je n'en tirais pourtant aucun réconfort...

J'ai délibérément ignoré toutes les perches que me tendait Bill dans sa petite tirade, pour me concentrer sur ce qui me préoccupait le plus - tout en étant

douloureusement consciente du fait que Bill saisissait parfaitement les raisons de mon désespoir. Tant pis.

— Qu'est-ce qui fait de Freyda une reine aussi illustre ?

Subtil, Bill a baissé le regard pour ne pas me blesser.

— Naturellement, elle est d'une grande beauté. Elle a de l'ambition. Elle est jeune. Elle ne se contente pas de rester assise sur son trône et de se laisser bercer. Je précise en passant qu'elle s'est battue pour obtenir ce trône. Elle a tué son prédécesseur, qui ne lui a pourtant pas facilité la tâche. Freyda a travaillé dur pour développer les activités de l'Oklahoma. La seule chose qui freine sa progression est l'absence d'un second qui soit fort et loyal. Si elle parvient à s'adjoindre un vampire de cet ordre-là, elle devra toujours surveiller ses arrières et se protéger de l'ambition de ce second. Mais si elle l'épouse, il ne peut pas lui succéder. Sa fidélité lui sera assurée, car son destin sera lié au sien.

Pendant quelques minutes, j'ai réfléchi à sa réponse tandis qu'il gardait le silence - les vampires sont très doués pour le silence. Puis j'ai remarqué son expression, pleine de pitié pour moi, et un filet de panique s'est glissé dans mes entrailles.

— Freyda est forte, active et déterminée, ai-je repris. Comme Eric. Et tu dis qu'elle a besoin d'un bon guerrier, d'un bon second. Comme Eric.

— Oui, comme Eric. Freyda est un excellent parti pour lui. Sur un plan pratique, il échapperait à la crise politique qu'il a provoquée en assassinant Victor - car le

roi va devoir le sanctionner d'une façon ou d'une autre. Felipe ne peut pas se permettre d'ignorer la disparition de Victor.

— Et pourquoi ça ?

Il m'a fixée sans comprendre et j'ai continué.

— Felipe a toujours laissé Victor faire exactement ce qu'il voulait, sans rien sanctionner. Pourquoi se soucierait-il de ce qu'on pense de lui ?

— Il ne veut pas perdre la loyauté des vampires qui le servent, m'a expliqué Bill.

La fumée me sortait maintenant des naseaux.

— Mais c'est n'importe quoi ! On ne peut pas avoir deux poids, deux mesures !

— Et pourtant, c'est bien ce qu'il va tenter. En fait, ce n'est pas Felipe, qui te met dans cet état. Ce qui te met en colère, c'est la dure réalité d'un mariage entre Eric et Freyda.

J'ai fait la grimace mais il a poursuivi sans merci.

— Tu es obligée d'admettre que Freyda est très semblable à Eric et qu'ils formeraient une bonne équipe.

— Eric est mon équipe à moi. Il est amoureux de moi. Il veut rester ici.

Je me suis aperçue que j'avais changé d'orientation. La veille seulement, j'étais convaincue qu'Eric partirait et qu'il aimait le pouvoir plus que moi.

— Mais... Sookie... il faut que tu comprennes... S'il reste, il peut mourir.

L'attitude de Bill laissait percevoir un mélange de pitié et d'amour à toute épreuve.

— Bill, es-tu certain d'être à même d'en juger ?

— Je pense pouvoir dire que je ne pense qu'à ton bien, Sookie.

Puis il a marqué une pause, comme s'il hésitait à poursuivre.

— Je sais que tu doutes de tout ce que je peux dire, dans cette situation précise. Parce que je t'aime, et que je ne ressens aucun amour pour Eric. Sois certaine, cependant, que la seule chose qui compte à mes yeux, plus que presque tout au monde, c'est ton bonheur.

Plus que presque tout au monde ? Je me demandais à quoi il faisait référence. À sa propre survie ?

Soudain, la porte moustiquaire a claqué et Dermot s'est jeté dans sa voiture en lançant un appel.

— Il faut que j'aille au club !

— Fais attention sur la route ! Lui ai-je recommandé en retour.

Il a disparu avant que j'aie pu ajouter quoi que ce soit, et je me suis retournée vers Bill, remarquant son expression nostalgique tandis qu'il fixait l'endroit où Dermot s'était tenu. Sachant qu'un vampire se trouvait dans le jardin, Dermot s'était précipité et ce n'était pas

surprenant. Il savait que son parfum lui tournerait la tête. J'ai changé de sujet pour récupérer l'attention de Bill.

— Revenons à l'affaire Kym Rowe. Qu'est-ce que je peux faire pour vous aider à découvrir l'identité du meurtrier ?

— La personne à qui il faudrait parler en premier, c'est Mustapha. Or, il a disparu. Dis-moi exactement ce qu'il a dit quand il est venu ici.

— Quand ? La veille de la soirée ou après ?

— Raconte-moi les deux visites.

J'ai relaté la première conversation. Il n'y avait pas grand-chose à dire. Mustapha était venu. Il m'avait transmis l'avertissement de Pam, que je n'avais compris qu'en rencontrant Freyda. Et il m'avait mise en garde contre Jannalynn. Lors de sa seconde visite, il était inquiet au sujet de Warren.

— Tu en as parlé à Eric ? a demandé Bill.

J'ai laissé échapper un ricanement amer.

— Avec Eric, côté tête à tête, ce n'est pas vraiment la joie, ces temps-ci. J'ai parlé plus longtemps à Freyda.

Démontrant une certaine sagesse, Bill n'a émis aucun commentaire et s'est contenté de résumer la situation.

— Mustapha se rend donc chez toi, alors qu'il est resté caché depuis la mort de la fille. Il te dit qu'il veut parler à Alcide, mais il a peur de l'appeler ou de le

contacter directement, car Jannalynn pourrait l'intercepter.

— C'est exact. Et j'ai transmis ce message à Alcide. En outre, et c'est ce qui est le plus important pour Mustapha, son ami Warren a disparu. À mon avis, quelqu'un l'a enlevé et l'utilise comme moyen de pression pour contrôler Mustapha.

— Dans ce cas, il me semble que le plus judicieux serait de retrouver Warren.

Aïe. Là, j'avais commis une belle boulette.

— Je suis vraiment débile. J'aurais dû t'en parler en premier. Je suis désolée, me suis-je excusée.

— Parle-moi de ce Warren.

— Tu ne l'as jamais vu ?

— Non, pourquoi l'aurais-je rencontré ? m'a demandé Bill avec un geste d'indifférence.

— Il est sniper. Il était posté à l'extérieur du *Fangtasia,* la nuit où on a tué Victor.

— Ah, c'était donc lui. Un petit tout maigre, avec de grands yeux et les cheveux longs, c'est bien ça ?

— Ça lui ressemble, en tout cas.

— Que sont-ils, l'un pour l'autre ?

À mon tour de hausser les épaules.

— Aucune idée. Je crois qu'ils étaient en prison ensemble.

— Mustapha a fait de la prison ?

J'ai acquiescé d'un signe de tête.

— Absolument. En fait, il s'appelle KeShawn Johnson -j'ai entendu ça sous son crâne.

Bill avait l'air déconcerté.

— Mais... Tu te souviens du vampire qui a décapité Wybert, le soir du combat au monastère de Sophie-Anne?

— Je ne risque pas d'oublier. Un vampire émacié, avec des dreadlocks ?

— Il s'appelait Ra Shawn.

Confusion extrême, de ma part cette fois-ci.

— Non, ça, je n'en avais aucun souvenir... Ah, attends ! Si, c'est André qui m'a dit son nom.

— C'est une coïncidence assez intéressante, tu ne trouves pas ? Ra Shawn et KeShawn ? Blacks tous les deux ? SurNat tous les deux ?

— Oui, sauf que l'un est vampire et l'autre Loup. Ra Shawn est peut-être âgé de plusieurs centaines d'années... Mais tu as raison, il est possible qu'ils aient un lien de parenté...

— Je crois que c'est en effet une possibilité.

Bill me regardait avec une patience infinie.

— La base de données, ai-je suggéré.

Il a tiré de sa poche un petit trousseau de clés, auquel un rectangle noir était attaché.

— Je l'ai ici avec moi.

Une clé USB. Les facultés d'adaptation de Bill au monde moderne ne cesseraient jamais de m'étonner.

Nous sommes rentrés et il l'a insérée dans mon ordinateur. Quelques minutes plus tard, l'écran affichait l'annuaire des vampires.

Waouh. La page d'accueil laissait découvrir des graphismes impressionnants. Accroché à deux battants de portes gothiques, un énorme cadenas barrait l'accès aux données. La musique de fond accordait une ambiance sépulcrale à l'ensemble. Lorsque j'avais volé un exemplaire de la base, j'étais paralysée par un tel sentiment de culpabilité que je n'avais rien remarqué. J'étais à présent en mesure d'apprécier tout l'humour noir de Bill. Les lignes d'une introduction se sont superposées aux portes dans un grand nombre de langues différentes. Une fois la langue sélectionnée, une voix solennelle faisait la lecture de cette présentation générale. Bill est passé directement à l'étape suivante en effleurant rapidement quelques touches, et les lourds vantaux gothiques se sont écartés dans un sinistre grincement. Puis Bill m'a expliqué le fonctionnement de la base. On pouvait rechercher un vampire en appliquant plusieurs filtres. L'application pouvait par exemple faire ressortir les vampires de Slovénie. Ou les vampires

femelles de Louisiane. Ou encore tous les vampires âgés de plus de mille ans au Myanmar.

J'étais tout simplement ébahie.

— Et c'est toi qui as fait tout ça ! C'est complètement génial.

Il m'a répondu distraitement.

— Cela représente un travail énorme, et on m'a beaucoup aidé.

— Elle est disponible en combien de langues ?

— Une trentaine pour l'instant.

— Elle doit rapporter une fortune, Bill. J'espère que tu touches de l'argent là-dessus.

J'espérais surtout que ladite fortune ne se déversait pas directement dans les coffres de Felipe de Castro, qui était loin, mais alors très loin de la mériter.

Bill s'est laissé aller à sourire.

— Un peu d'argent de poche, en effet.

Ça m'a réchauffé le cœur, de voir cette expression sur le visage de Bill. J'aurais aimé la voir plus souvent.

En un rien de temps, il avait sorti la fiche de Ra Shawn. Le vampire avait la trentaine au moment où sa mort humaine l'avait frappé. Il était vampire depuis environ un siècle lorsqu'il avait quitté ce monde de manière définitive. Ce que l'on savait de la vie de Ra Shawn était plutôt nébuleux. D'après les sources de Bill,

on avait noté son existence pour la première fois à Haïti. Avec le temps, le vampire aux dreadlocks était devenu un personnage culte dans la communauté noire des SurNat. Létal, impitoyable et d'une froideur impassible, l'assassin à la peau d'ébène avait loué ses services à des rois, des gangsters et des hommes politiques.

— Voyons... Peut-être que les parents de Mustapha, enfin de KeShawn, étaient des fans de ce type de culture chez les SurNat et, plus précisément, de Ra Shawn. Il était le héros de KeShawn. Après la prison, il avait peut-être envie de se moderniser, et il est passé au modèle Blade.

— Tout le monde a besoin d'un héros, a approuvé Bill.

Je me demandais qui avait pu être le sien. Cela devait dater de la guerre de Sécession... le célèbre stratège Robert Edward Lee, peut-être ? J'ai ouvert la bouche pour le lui demander quand une voix a retenti soudain.

— Qu'est-ce que vous faites, tous les deux ? a grogné Eric.

Poussant un petit cri de surprise, j'ai sursauté violemment et même Bill a tressailli. Il m'avait vraiment fait peur et naturellement, une bouffée de colère m'est montée au nez.

— La moindre des politesses serait de m'avertir, quand tu entres chez moi !

— La moindre des politesses ! a rétorqué Eric en me singeant d'une façon qui m'agaçait au plus haut point. Eh bien, pour moi, la moindre des politesses, comme tu dis, serait que ma femme m'avertisse, lorsqu'elle reçoit un visiteur de sexe masculin, surtout s'il a déjà partagé son lit.

J'ai inspiré profondément, espérant ainsi me calmer.

— Tu te conduis comme un véritable connard, l'ai-je informé.

Tiens, l'exercice de respiration n'avait pas fonctionné.

— Je ne t'ai jamais trompé, ai-je repris, et je t'ai fait confiance pour ne jamais me tromper. Je crois que je vais réviser cette position. Car toi, manifestement, tu ne me crois pas capable d'être loyale.

Un instant désarçonné, Eric s'est drapé dans sa dignité, reprenant d'un ton hautain :

— Je n'ai baisé aucune autre femme depuis que je t'ai prise comme épouse.

Ce qui, je ne pouvais que le remarquer, laissait planer un doute certain sur toute une période. Il me semblait cependant que le moment était mal choisi de chercher à en savoir plus.

Bill pour sa part demeurait parfaitement immobile. Une vraie statue. Il se trouvait en situation pour le moins délicate. Eric était d'une humeur telle

qu'immanquablement, tout ce qu'il pourrait faire ou dire serait mal interprété.

Une petite diversion, peut-être...

J'ai réprimé mon sentiment de frustration - c'était encore à moi de désamorcer la situation, comme toujours - et me suis lancée.

— Qu'est-ce qui t'a mis dans cet état ? Ça ne va pas, au *Fangtasia* ?

Les traits d'Eric se sont détendus. Un minuscule petit brin de rien du tout.

— Rien ne va ! Felipe et sa suite sont toujours en ville. Il est fort possible qu'il me fasse inculper pour avoir assassiné Victor. Et en même temps, il est évident qu'il est absolument ravi qu'on l'ait tué. Il vient d'avoir une longue conversation en privé avec Freyda. On n'a toujours aucune nouvelle de Mustapha. La police est revenue au *Fangtasia* pour m'interroger encore une fois. Ils voulaient que j'autorise des chiens à fouiller ma propriété, tu te rends compte !

J'ai été obligé d'accepter, mais ça me met en rage. Ils me croient donc assez stupide pour enterrer quelqu'un chez moi ? Ils ont fait une nouvelle perquisition dans ma maison. T-Rex et ses femmes sont venus au club, ce soir, et il s'est comporté comme s'il était mon meilleur ami. Ses femmes se sont droguées dans les toilettes. Thalia les a recadrées avec un peu trop d'énergie, et elle a cassé le nez de Cherie. Je vais être obligée de régler la facture de l'hôpital. En revanche, elle a promis de ne pas raconter ce qui s'était passé, et nous

nous sommes engagés à ne rien dire à la police sur la drogue qu'elle consomme.

— Oh la laaa ! Ai-je fait de ma voix la plus douce. Et en plus, tu arrives chez ta petite amie, et tu la trouves en train de regarder un écran d'ordinateur avec un autre homme. Mon Dieu mon Dieu mon Dieu. Mais quelle soirée terrible.

Bill a levé le sourcil pour m'intimer l'ordre de me modérer.

Je l'ai ignoré et j'ai repris, d'une voix toujours aussi mielleuse :

— Si je t'avais vu ne serait-ce qu'un peu ces temps-ci, ou si on avait pu parler plus de trente secondes d'affilée, je t'aurais dit que Mustapha était passé me voir. Et je t'aurais raconté ce qu'il m'avait dit.

— Alors dis-le-moi maintenant, a répondu Eric d'un ton cette fois-ci plus conciliant. S'il te plaît.

Eh bien, voilà ! Il avait fait un effort.

J'ai donc une fois de plus fait le récit des visites de Mustapha, de sa mise en garde contre Jannalynn et de son angoisse au sujet de Warren.

— En conclusion, il faut que Bill et Heidi reniflent cette Jannalynn. Nous saurons alors si c'est elle qui a mené la fille chez moi et l'a envoyée à Mustapha. Et si on retrouve Mustapha ou son copain Warren, nous saurons quel rôle il a joué - et ils nous diront ce qu'il faut pour

qu'on puisse les innocenter. Sookie, est-ce que Sam appellerait cette femme, si tu le lui demandais ?

J'en suis restée bouche bée.

— Mais ce serait affreux de ma part ! Lui demander de la faire venir et de la trahir ? Il n'en est pas question.

— Tu vois bien pourtant que ce serait mieux pour nous tous, a insisté Eric. Bill ou Heidi va la saluer, lui serre la main et voilà ! Ils ont sa signature olfactive et nous savons à quoi nous en tenir. Sam n'a rien d'autre à faire. Nous nous occuperons de tout le reste.

— Et comment ça, « tout le reste » ?

— À ton avis ? S'est exclamé Bill avec une certaine impatience. Elle détient des informations cruciales pour nous. Elle semble jouer un rôle clé dans le complot, qui vise à faire accuser Eric de meurtre, je te le rappelle. En toute probabilité, cette femme est une meurtrière, elle aussi. Il nous faut absolument la faire parler.

— Tout comme les Loups t'ont fait parler, au Mississippi ? Lui ai-je lancé, furieuse.

Eric est intervenu à son tour, ses sourcils blonds soulignant sa perplexité.

— Mais que t'importe le sort de cette petite salope ?

— Je m'en moque totalement, je ne peux pas la supporter, ai-je répondu du tac au tac.

— Alors quel est ton problème ?

Je n'avais aucune réponse.

Bill s'est alors adressé à Eric :

— C'est parce qu'il s'agit d'impliquer Sam. C'est ça l'obstacle.

Brusquement, ils se retrouvaient tous les deux du même côté. Et ce n'était pas du mien.

— Sam te plaît ?

Eric semblait complètement ahuri- on aurait cru que je venais de déclarer que j'avais le béguin pour le catahoula de Terry.

— C'est mon patron. Nous sommes amis depuis des années. Bien sûr, que je l'adore. En plus, pour une raison qui m'échappe totalement, il est complètement fou de cette saleté à quatre pattes. Alors c'est ça, mon problème, comme tu dis.

— Mmm.

Eric me fixait avec intensité. Il semblait pensif. Je n'aimais pas ça du tout.

— Bien, a-t-il repris. Je vais donc devoir appeler Alcide pour officialiser la demande de vérification d'identité olfactive de Jannalynn.

Devais-je leur céder et trahir ainsi l'amitié de Sam ? Ou laisser Eric appeler Alcide et impliquer la meute des

Longues Dents de façon officielle ? Car tout appel à un chef de meute prenait un caractère tout à fait formel.

J'étais incapable de mentir à Sam. Je me suis redressée avec détermination.

— D'accord. Appelle Alcide.

Eric a dégainé son portable, m'adressant un regard sinistre. Ce serait la guerre, j'en étais certaine. Encore une guerre. Et des morts. De la douleur.

— Non, attends ! Me suis-je exclamée. Je vais parler à Sam. Je vais en ville pour lui parler. Tout de suite.

Je ne savais même pas si Sam était chez lui, mais je suis sortie de chez moi, et aucun des deux vampires n'a tenté de me retenir. Je n'avais encore jamais laissé deux vampires seuls dans ma maison. J'espérais sincèrement que je la retrouverais intacte en rentrant.

10.

Dès que je me suis mise au volant, j'ai compris à quel point j'étais épuisée. J'ai sérieusement envisagé de rebrousser chemin. Mais la perspective de devoir confronter Bill et Eric m'a poussée à continuer vers le nord.

Et c'est ainsi que j'ai croisé le chemin de Bellenos et de notre serveuse du *Hooligans,* qui ont traversé la route devant moi en bondissant à la poursuite d'un chevreuil. J'ai pilé de toutes mes forces et mes roues sont parties de côté. Je savais que je finirais dans le fossé. J'ai hurlé tandis que la voiture dérapait et que les bois fonçaient sur moi. Puis, brusquement, tout mouvement a cessé. Je n'avais pourtant rien percuté. Simplement, mon capot plongeait dans le profond fossé. Mes feux illuminaient les herbes qui bougeaient encore et les insectes qui virevoltaient dans les courants d'air provoqués par l'impact. J'ai coupé le contact et je suis restée assise, essoufflée par le choc.

Ma pauvre voiture gisait le nez vers le bas. Fort heureusement pour moi, la terre asséchée avait eu vingt-

quatre heures pour absorber les pluies de la veille. Bellenos et la blonde sont revenus dans mon champ de vision, contournant le véhicule pour atteindre ma portière. Bellenos était armé d'une lance et sa compagne maniait deux lames. Il ne s'agissait pas vraiment d'épées mais de dagues très longues, aussi effilées que des aiguilles.

J'ai tenté en vain d'actionner ma poignée. Mes muscles refusaient de m'obéir. Je me suis aperçue que je pleurais. Un souvenir m'a traversée comme un éclair : Claudine, qui m'avait réveillée alors que je m'endormais au volant sur cette même route.

Le corps souple de Bellenos a traversé la lueur de mes feux avant de surgir à ma portière, qu'il a forcée sans aucune difficulté.

— Notre Sœur ! S'est-il exclamé avant de se tourner vers l'autre faé. Gift ! Coupe cette lanière.

Une lame est passée devant mes yeux et, la seconde suivante, ma ceinture de sécurité était sectionnée. Oups. Naturellement, son fonctionnement leur était étranger.

Gift s'est penchée et m'a extirpée de mon siège pour m'emporter en murmurant des mots de réconfort.

— Nous ne voulions pas te faire peur. Je suis désolée, petite Sœur !

Elle m'a déposée comme un nouveau-né et tous deux se sont accroupis à côté de moi. J'en ai conclu - sans grande certitude, je dois bien le dire - qu'ils

n’avaient pas décidé de me tuer pour me dévorer. Après quelques instants de récupération, j’ai pu enfin parler.

— Mais que faisiez-vous par ici ?

— Nous chassions, a répondu Bellenos, qui se demandait visiblement si j'étais simple d’esprit. Tu as vu le chevreuil ?

— Oui. Vous savez que vous n’êtes plus sur mes terres, là?

Bien malgré moi, ma voix tremblotait encore.

— Je ne vois ni clôture ni frontières. C’est bon, la liberté.

Et la blonde a hoché la tête avec enthousiasme.

— C’est si bon, de courir. C’est si bon, de ne plus être confiné dans un bâtiment humain.

Ils me semblaient tous les deux emplis d’une joie sans limites.

Les émotions se bousculaient chez moi en un mélange contradictoire qui me dérangeait. Je ressentais une profonde pitié pour les deux faé. Ils me faisaient peur et, en même temps, j’étais terrifiée pour eux.

— Je suis bien contente que vous vous amusiez autant, ai-je chuchoté avec peine.

Ils m’ont retourné un sourire radieux.

— D’où vient ce nom de Gift ? Ai-je demandé soudain.

Mes capacités conversationnelles se montraient assez limitées...

— Mon véritable nom est Aelfgifu, a répondu l'intéressée. Ce qui signifie « cadeau des elfes ». Mais Gift, c'est plus facile à dire pour les bouches des humains.

En parlant de bouches, justement : la dentition d'Aelfgifu paraissait moins féroce que celle de Bellenos. Elle avait des dents très petites. Mais puisqu'elle se tenait penchée sur moi, j'en apercevais des plus longues, fines et aiguisées, repliées contre son palais.

Des crocs. Pas des crocs de vampires mais des crocs de serpent. Jésus Marie Joseph. Si l'on tenait compte également de ses yeux sans pupilles, on pouvait assez facilement mourir de peur.

J'ai repris d'une voix faible.

— Vous chassez dans les bois de Faérie aussi ?

Ils rayonnaient toujours de ravissement.

— Oh, oui ! Les forêts s'étendent à perte de vue, là-bas, s'est exclamée Aelfgifu avec nostalgie. Mais elles ne sont plus aussi profondes qu'autrefois.

— Je ne voudrais pas que vous ayez l'impression que je vous fais des reproches... ai-je commencé, en me demandant si je pouvais maintenant me redresser.

Ils m'ont fixée tous deux, le regard indéchiffrable et la tête penchée d'une manière qui n'avait rien d'humain.

— … Mais il ne faut surtout pas que les gens normaux puissent vous voir lorsque vous n'êtes pas déguisés en êtres humains. Et même si vous parvenez à vous faire passer pour des humains… Ici, on ne chasse pas le chevreuil en pleine nuit. Et encore moins avec des armes pointues.

Même pas à Bon Temps, où la chasse représente quasiment une religion.

— Tu nous vois donc tels que nous sommes, a dit Bellenos.

Il venait manifestement tout juste de s'en rendre compte. Mince, j'avais peut-être brûlé une cartouche utile.

— Eh oui.

— Ta magie est puissante, s'est émerveillée Gift, pleine de respect. Tu es vraiment notre sœur. Lorsque tu es venue la première fois au *Hooligans,* nous n'étions pas sûrs de toi. Es-tu de notre côté ?

Bellenos a agrippé soudainement l'épaule d'Aelfgifu et leurs regards se sont croisés. Dans le clair-obscur de la nuit mêlée à la lumière des phares, les yeux de Gift semblaient aussi noirs que ceux de Bellenos.

J'ai estimé qu'il serait judicieux de briser la tension.

— En fait, je ne sais pas vraiment de quel côté se situe le vôtre.

Ça a marché, car Gift a éclaté de rire en glissant un bras sous mon dos pour m'aider à me rasseoir.

— Tu n'es pas blessée, a-t-elle constaté. Dermot sera content. Il t'adore.

Bellenos a passé le bras autour de mes épaules aussi, et soudain, j'ai trouvé que nous formions un petit trio légèrement trop intime, sur la route déserte. Les dents de Bellenos luisaient, bien trop près de moi. Bon, évidemment, j'avais l'habitude d'être mordue par Eric, mais lui au moins ne passait pas son temps à déchirer de la chair fraîche pour la manger.

— Tu trembles, notre Sœur, a fait remarquer Aelfgifu. Il fait chaud pourtant. Tu n'as pas froid, si ? C'est le choc de ton petit accident ?

— Tu n'as pas peur de nous, tout de même ! S'est moqué Bellenos.

— Ce que tu peux être bête ! Mais bien sûr que j'ai peur de vous. Si tu avais passé un peu de temps avec Lochlan et Neave, toi aussi, tu aurais peur.

Aelfgifu a réagi immédiatement d'une voix étouffée.

— Nous ne sommes pas comme eux. Et nous sommes désolés, notre Sœur. Nombreux sont ceux, parmi nous, qui ont dû supporter leurs petites attentions. Et ils n'ont pas tous survécu pour raconter leur histoire. Tu as eu beaucoup de chance.

— À cette époque-là, tu avais déjà ta magie ? S'est enquis Bellenos.

C'était la seconde fois que l'elfe faisait référence à ce qu'il appelait ma magie. Je me demandais vraiment pourquoi. Mais j'ai ignoré sa question.

— Je peux vous ramener à Monroe ?

— Je ne pourrais pas supporter de m'enfermer dans cette boîte de fer, a décliné Gift en indiquant ma voiture. Nous allons courir. Nous donnes-tu la permission de venir chasser sur tes terres demain soir ?

J'ai cru sage de poser les limites.

— Vous seriez combien ?

Ils m'ont aidée à me mettre débout tout en se consultant silencieusement.

— Nous serions quatre, a précisé Bellenos, pour qui il semblait difficile de se trouver ainsi en position de faiblesse.

— Alors c'est bon. Il faudra juste me laisser vous expliquer où sont mes frontières.

Deux baisers ont claqué simultanément sur mes joues. Puis les deux faé ont bondi dans le fossé et se sont baissés pour s'assurer une prise sur mon capot, avant de remonter le tout d'un seul coup : en quelques secondes, ma voiture se trouvait de nouveau sur la chaussée. En dehors de la ceinture sectionnée, elle n'avait pas grand mal. L'accident l'avait salie, naturellement, et le pare-chocs avait un peu souffert, mais rien de plus grave. Gift m'a adressé un signe de main joyeux tandis que je reprenais ma place derrière le

volant, et les deux faé ont pris le départ, cap sur Monroe - du moins tant que j'ai pu les suivre des yeux. À mon grand soulagement, ma voiture a démarré au premier tour de clé et j'ai fait demi-tour, reprenant le chemin de la maison - j'étais déstabilisée et plus qu'éreintée. Finie, la petite excursion.

En me garant, j'ai déployé mes sens et constaté que les deux vampires n'avaient pas décampé. Il ne s'était passé qu'une vingtaine de minutes depuis mon départ. Soudain, en repensant à l'incident - le chevreuil terrifié, la détermination mortelle émanant de la chasse silencieuse et rapide, la sollicitude exacerbée des faé - je me suis remise à trembler comme une feuille. J'ai coupé le contact et je suis sortie avec lenteur de ma voiture. Le lendemain, je serais toute raide de courbatures, c'était certain. Bill et Eric m'avaient entendue à coup sûr, et je me suis offusquée un instant qu'aucun d'entre eux ne se précipite pour savoir comment j'allais. Puis je me suis souvenue qu'ils ne savaient rien de ce qui m'était arrivé.

Une fois debout, j'ai failli tomber de tout mon long. J'étais en train de réagir à mon aventure si singulière et, dans mon esprit, les deux silhouettes étranges et bondissantes ne cessaient de passer et de repasser devant mes yeux. Elles n'avaient rien d'humain.

En outre, je savais maintenant qu'on me soupçonnait de détenir un grand pouvoir de magie faé. Et si les faé apprenaient que cette magie se cachait au creux d'un objet, je ne donnais plus cher de ma vie. N'importe quel SurNat voudrait se l'approprier à tout prix, et surtout la bande de faé coincés au *Hooligans.* Qu'importe la façon dont ils s'étaient retrouvés enfermés

chez nous. Ils brûlaient de regagner leur univers et de rentrer en Faérie. Ils se jetteraient sur la moindre parcelle de pouvoir magique qui se présenterait à eux. S'ils trouvaient le cluviel dor, ils pourraient faire un vœu et rouvrir ainsi les portes du monde de Faérie.

— Sookie ? A fait la voix d'Eric. Mon aimée, qu'est-il arrivé ? Tu es blessée ?

— Sookie ?

La voix de Bill semblait tout aussi angoissée.

Je m'étais immobilisée, incapable d'avancer, les yeux fixés droit devant moi, mes pensées se bousculant sous mon crâne. Que se passerait-il si l'équipe de canailles du *Hooligans* ouvrait les portails ? Si des humains pouvaient accéder à cet univers ? Si tous les faé pouvaient aller et venir comme il leur chantait ? Les autres faé accepteraient-ils la situation ? Déclencheraient-ils une nouvelle guerre ?

Soudain, je me suis aperçu qu'Eric m'avait ramassée et me transportait à l'intérieur.

— J'ai eu un accident. Je ne suis pas allée chez Sam. J'ai eu un accident.

— Tout va bien, Sookie. Ne t'inquiète pas de Sam, ça peut attendre. Nous allons prendre d'autres dispositions. Au moins, elle ne sent pas le sang, a-t-il fait remarquer à Bill.

— Tu t'es cognée à la tête ? a demandé Bill.

Je sentais ses doigts dans mes cheveux effleurer ma tête à la recherche d'une contusion. Puis ses doigts se sont immobilisés.

— Tu pues le faé.

La faim envahissait son expression telle une marée. J'ai lancé un regard à Eric, dont les mâchoires étaient serrées comme celles d'un piège à loups. J'étais certaine qu'il avait dégainé ses canines. Aaah, Eau de Faé… Irrésistible. Pire que de l'herbe à chats sur un félidé.

— Les garçons, il va falloir y aller, ai-je annoncé. Dehors. Sinon vous n'allez pas tarder à me mâchouiller.

— Mais, Sookie ! a protesté Eric. Je veux rester avec toi et te faire l'amour inlassablement.

On ne pouvait pas faire plus franc.

— J'apprécie ton enthousiasme, mais je sens le faé et tu risques de t'emporter un petit peu.

— Oh, mais pas du tout, mon aimée !

— Eric ! Contrôle-toi ! Toi, et Bill, dehors, maintenant !

C'est mon affront à sa dignité qui a fonctionné. Il est capital pour tout vampire de savoir se contrôler et aucun d'eux n'aurait supporté d'échouer à ce devoir absolu.

Eric est allé se poster à la lisière des bois pour me parler de loin.

— Pendant ton absence, Thalia m'a appelé. Je l'avais envoyée parler avec l'humain Colton, sur son lieu de travail. Quand elle y est arrivée, on lui a dit qu'il n'avait pas pris son service. Elle s'est rendue à son mobile-home. À l'intérieur, il y avait des traces de lutte et un peu de sang. Colton avait disparu. Je crois que Felipe l'a retrouvé.

De son côté, Eric maintenait le cap sur la disparition de Victor. Il n'avouait rien. En revanche, Colton était simplement humain. Il s'était trouvé au *Fangtasia* la nuit de l'assassinat de Victor. Il connaissait la vérité. Il serait facile de le faire parler.

Bill a fait un pas vers moi en parlant sur un ton rassurant.

— Ça va aller.

Je ne lis pas dans les pensées des vampires, mais il m'était facile de deviner qu'il manœuvrait pour se rapprocher de moi.

J'ai mis fin à l'entretien en toute hâte.

— On en parlera demain, d'accord ? Voilà, voilà !

J'étais certaine, malheureusement, que je ne pouvais plus rien pour Colton, à part prier.

Avec grande réticence, force au revoir et recommandations - il fallait absolument que je les appelle si jamais je me sentais mal dans la nuit -, Eric et Bill s'en sont allés, chacun sur son chemin.

Après avoir soigneusement verrouillé mes portes, j'ai pris une douche bien chaude - j'avais déjà mal partout et je ne pouvais pas me permettre de boitiller le lendemain pendant mon service.

Au moins, j'avais résolu un petit mystère. Je pouvais supposer que l'absence de Bellenos et de son amie Aelfgifu avait provoqué une crise au *Hooligans,* et que c'était pour cette raison que mon grand-oncle était parti avec une telle précipitation. Il devait passer une bien mauvaise nuit, et j'en étais désolée pour lui, mais pas suffisamment pour veiller et attendre son retour. Je me suis tramée dans mon lit. Pendant une brève seconde, j'ai éprouvé un intense soulagement : cette journée immonde était enfin terminée. À la seconde suivante, je dormais.

Je suis sortie de mon lit en titubant le lendemain matin à 9 heures. Découverte agréable, mon corps n'était pas aussi endolori que je m'y attendais.

Rien ne bougeait chez moi. Ma télépathie me permettant de repérer toute onde cérébrale autour de moi, j'ai fouillé ma maison par la pensée. Personne.

Bien. Quel serait le programme aujourd'hui ? Après mon café et une Pop-Tart, je me suis fait une petite liste. Je devais me rendre au supermarché, car j'avais promis à Jason de lui préparer un flan pâtissier à la patate douce, qu'il pourrait servir à Michele et à sa mère ce soir. Ce n'était pas vraiment la saison des patates douces, mais Jason m'avait envoyé un texto pour me le demander, et, ces temps-ci, il ne me réclamait franchement pas grand-chose. Puisque j'allais en ville, je passerais voir Tara et

l’appellerais avant pour savoir si je pouvais lui prendre quoi que ce soit au magasin du même coup.

Ensuite. Je devais trouver une excuse pour voir Jannalynn et permettre à Bill et Heidi de flairer son odeur. Au pire, puisque Palomino fréquentait le *Hair of the Dog,* je pourrais peut-être lui demander de dérober quelque chose qui appartenait à Jannalynn. C’était peut-être ce que j’avais de mieux à faire, car jamais je ne pourrais demander à Jannalynn de se tenir tranquille pendant que les vampires la renifleraient. Je n'avais aucun doute sur sa réaction dans ce cas-là...

En outre, Bill avait envie d’aller voir Harp Powell pour parler de Kym Rowe. Je ne savais pas si nous aurions le temps ce soir. En repensant aux parents de la pauvre fille, j’en ai eu des frissons. Kym Rowe avait mené une vie rebutante. Depuis que j’avais rencontré Oscar et Georgene, toutefois, je comprenais mieux ses choix.

Tandis que je ressassais toutes les éventualités de la soirée qui s’annonçait, je me suis rappelé soudain que les faé voulaient de nouveau chasser chez moi cette nuit. J’ai essayé de ne pas imaginer ce qui se passerait s’ils se dispersaient à travers la campagne de Louisiane pour y trouver de quoi s’amuser. J’ai repensé au malaise que j’avais ressenti la veille quand Aelfgifu et Bellenos avaient évoqué ma magie. Sans m’en rendre compte, je me suis retrouvée dans ma chambre, en train de fouiller le tiroir de ma coiffeuse pour vérifier que le cluviel dor était toujours en sécurité et camouflé sous sa couche de poudre.

Ouf. Il y était toujours. J'ai poussé un grand soupir de soulagement. Mon miroir me renvoyait l'expression affolée de mon visage. Alors j'ai trouvé autre chose pour me préoccuper. Warren avait disparu, Immanuel était en Californie, probablement en sécurité, mais où se trouvait Colton, l'autre humain qui avait été témoin de cette nuit sanglante au *Fangtasia* ? Selon toute probabilité, Felipe l'avait capturé et le détenait quelque part. Colton n'était pas un Loup, il n'avait pas de sang faé, et il ne devait son allégeance à aucun vampire. Ce n'était qu'un simple employé d'une entreprise vampire. Personne ne le ferait rechercher si je n'appelais pas la police. Serait-ce utile ? Est-ce que Colton me remercierait d'avoir attiré l'attention de la police sur son enlèvement ? Je ne parvenais pas à me décider.

Il était grand temps de me secouer et d'enfiler mon uniforme « Merlotte ». Il faisait si chaud que j'étais reconnaissante de devoir porter un short. Je me suis rasé les jambes, admirant au passage leur belle teinte hâlée, avant d'appliquer une crème hydratante avec générosité. Après être passée par la case maquillage, j'ai attrapé ma liste et mon portable, et j'ai pris la route. En chemin, j'ai appelé Tara, qui m'a dit qu'elle n'avait besoin de rien, car la mère de JB lui avait fait des courses plus tôt ce matin. Elle semblait fatiguée et j'entendais l'un des bébés qui pleurait. J'ai donc tiré un trait sur l'un des éléments de ma liste.

J'ai décidé de faire mes achats chez Piggly Wiggly, la petite épicerie locale. Ce serait plus rapide que le Wal-Mart. Évidemment, j'ai dû bavarder avec Maxine Fortenberry, mais j'ai pu ressortir en un tour de main

avec un sac plein. J'avais largement le temps avant le début de mon service. D'ailleurs, lorsque j'ai noué mon tablier avant d'entrer en salle, j'avais quinze minutes d'avance et je me sentais très efficace.

Sam se tenait derrière son comptoir, en grande conversation avec Hoyt Fortenberry. Je me suis arrêtée quelques instants pour discuter avec ce dernier, lui dire que j'avais vu sa mère, et lui demander comment se déroulaient les préparatifs pour le mariage - il a levé les yeux au ciel. En passant, j'ai tapoté Sam dans le dos pour m'excuser de mes débordements émotifs de la veille. Il m'a souri en retour et s'est concentré de nouveau sur Hoyt, qu'il taquinait au sujet des nids-de-poule sur la route devant le bar et de l'inefficacité de la voirie.

Après avoir rangé mon sac dans mon beau casier tout neuf, j'ai remis la clé du cadenas sur la chaîne autour de mon cou. Les autres serveuses étaient ravies de cette nouveauté et, à voir les gros sacs qu'elles apportaient, je pouvais être certaine que les casiers étaient déjà pleins. Tout le monde y conservait tenues de rechange, parapluies, maquillage ou brosses à cheveux. Même D'Eriq et Antoine se montraient satisfaits du système mis en place. En passant devant le bureau de Sam, j'ai aperçu le portemanteau dans la pièce. Une veste rouge vif y était accrochée. C'était celle de Jannalynn...

En un clin d'œil, j'avais volé la veste et l'avais enfournée dans mon casier.

J'avais trouvé un moyen facile pour Bill et Heidi de s'assurer de l'identité olfactive de Jannalynn. Je me suis

même persuadée que Sam ne s'en vexerait pas. Notons tout de même que je n'ai pas vérifié ma supposition en lui demandant la permission de prendre la veste...

Je n'ai pas l'habitude de me sentir malhonnête. Je dois avouer que, pendant une heure ou deux, j'ai évité Sam. Ce qui s'est avéré facile, car le bar était plein. Les membres de l'Association des Agents d'Assurance sont entrés pour leur repas mensuel. Avec la chaleur, ils étaient assoiffés. Les urgentistes de garde ont garé l'ambulance chez nous et commandé à déjeuner. Jason est entré avec l'équipe de la voirie, ainsi que toute une bande d'infirmières venues superviser une opération « don du sang » dans le quartier.

Je travaillais dur, mais en pensant au sang qu'elles avaient prélevé, j'ai repensé à Eric. Comme tous les chemins qui mènent à Rome, toutes mes pensées me ramenaient sans cesse à la douleur qui viendrait immanquablement. En attendant une panière de beignets de légumes destinés aux agents d'assurance, je me suis immobilisée, l'œil dans le vague. Je passais en revue le scénario inévitable qui tournait sans fin dans mon esprit. Eric allait choisir Freyda. Il allait me quitter.

L'idée de me servir du gage d'amour que Fintan avait offert à ma grand-mère me perturbait tout en m'obsédant. Si j'avais bien compris les propriétés du cluviel dor, je pouvais faire un vœu au bénéfice de quelqu'un que j'aimais. D'après les recherches d'Amelia, plus personne ne pouvait fabriquer un tel objet, dans le monde de Faérie. Je ne savais sans doute pas tout. Peut-être devrais-je payer le droit de l'avoir utilisé. Et je

n’avais aucune idée du prix qui serait exigé en retour. Mais si je l’employais pour garder Eric...

— Sookie ?

La voix anxieuse d’Antoine m’a tirée de ma sombre rêverie.

— Eh, ma belle, tu m’entends ? Voilà ta commande. Ça fait trois fois que je te le dis...

Je l’ai remercié, me saisissant de la panière de plastique rouge avant de la porter rapidement à la table. J’ai offert une tournée de sourires, posé les légumes bien au centre de la table, et demandé s’ils voulaient autre chose à boire. C'était le cas pour tous. Je suis donc allée chercher une cruche de thé glacé ainsi qu’un verre de Coca.

Puis Jason m’a demandé un supplément de mayonnaise pour son hamburger et Jane a voulu un bol de bretzels pour accompagner son déjeuner - qui se composait de Bud Light.

Petit à petit, les clients se sont dispersés et j’ai retrouvé mes esprits. J’ai rappelé à Jason que j’allais lui préparer son flan et qu’il devait venir le prendre dans la soirée.

— C’est super gentil, Sook, m’a-t-il remerciée avec son sourire adorable. Sa mère va adorer, et Michele aussi. J’apprécie vraiment. Je m’en tire bien pour faire griller la viande, mais pour le reste, je suis loin d’être un cordon-bleu.

J’ai fini mon service en pilote automatique. J’ai parlé un peu assurances et administration avec Sam, et enfin, l’heure du départ a sonné. J'ai traîné un peu, jusqu’à ce que la remise soit vide et que je puisse ouvrir mon casier pour en sortir la veste empruntée - oui, « empruntée » sonnait mieux que « volée ». Au moment d’ouvrir la porte pour sortir, j’ai aperçu Sam qui pénétrait dans son bureau.

Contre toute attente, il n’est pas ressorti en hurlant « mais où est passé le manteau de ma chérie ? ».

Une fois chez moi, j’ai sorti mon sac de courses et celui qui contenait la veste de Jannalynn. J’avais l’impression d’avoir volé dans le tronc des pauvres à l’église. Je me suis changée, optant pour un short en jean et un débardeur imprimé camouflage, que Jason m’avait offert l’année précédente pour mon anniversaire.

Avant de me mettre aux fourneaux, j’ai laissé un message sur le répondeur de Bill. Puis j’ai mis un grand faitout plein d’eau à bouillir avant d’éplucher les patates douces pour les couper en gros cubes. Je travaillais au son du bruit de fond que produisait ma radio. Au moment du bulletin d’informations, j’ai prêté une oreille plus attentive. À la suite du meurtre de Kym Rowe, l’opposition antivampires grondait de plus en plus fort. On avait même lancé un seau de peinture blanche à la façade du *Fangtasia.* Comprenant que je n’y pouvais rien, j’ai étouffé mon inquiétude sans merci. Les vamp’s étaient parfaitement capables de s’en sortir tout seuls, du moins pour l’instant.

Après avoir fait glisser les légumes dans l'eau bouillante et baissé le feu pour qu'ils mijotent, je me suis tournée vers l'ordinateur afin de vérifier ma messagerie. Tara m'avait envoyé des photos des bébés. Adorables. Maxine m'avait transféré une chaîne, que j'ai effacée sans la lire. Et Michele m'avait écrit. Elle et Jason envisageaient trois dates possibles pour leur mariage et elle voulait savoir si elles me convenaient. Avec un sourire, j'ai consulté mon calendrier tout à fait vide et je venais tout juste d'envoyer ma réponse lorsque j'ai entendu une voiture arriver.

Mon programme de la soirée étant déjà chargé, j'étais loin de me sentir heureuse de recevoir un invité surprise. J'ai lancé un regard par la fenêtre du séjour et c'est avec étonnement que j'ai vu Donald Callaway, l'associé de Brenda Hesterman dans la boutique Splendide. Je m'étais bien demandé si j'aurais des nouvelles d'eux, après le cambriolage, mais jamais je n'avais imaginé qu'on me rendrait visite personnellement. Sans doute avaient-ils des questions à régler avec moi au sujet des pièces que je leur avais vendues et qui avaient été vandalisées. Mais pourquoi ne pas simplement m'appeler ou m'envoyer un mail ?

Debout à côté de sa voiture, Donald était tiré à quatre épingles, comme lorsqu'il avait passé la journée chez moi à évaluer le contenu de mon grenier : pantalon de toile à pinces, chemise en seersucker, mocassins cirés. Avec ses cheveux et sa moustache poivre et sel soigneusement entretenus, il présentait l'apparence du parfait cinquantenaire en forme et bien bronzé.

Il paraissait cependant mal à l'aise.

J’ai ouvert ma porte, préoccupée par mes patates douces, dont la cuisson allait se terminer.

— Bonsoir, monsieur Callaway. Que me vaut l’honneur ?

Pourquoi ne s’approchait-il pas ?

— Puis-je entrer un instant ?

— D’accord, ai-je acquiescé tandis qu’il esquissait un pas en avant. Mais je n’ai pas beaucoup de temps, désolée.

Il a montré une légère surprise devant mon manque d’hospitalité. Quelque chose clochait et tous mes sens se sont soudain mis en alerte. J’ai abaissé mes boucliers et me suis glissée dans son cerveau. Il avait atteint la véranda lorsque j’ai brusquement interrompu sa progression.

— Stop ! Pas un pas de plus.

Il a tourné vers moi un regard plein de surprise apparente.

— Qu’est-ce que vous avez fait ? Lui ai-je demandé. Vous m’avez trompée sur quelque chose. Allez, autant me le dire.

Ses yeux se sont écarquillés.

— Vous êtes humaine ?

— Je suis humaine. Avec des trucs en plus. Allez, monsieur Callaway. À table.

Il était maintenant presque effrayé. Et la colère le gagnait également. Et ça, c'est une mauvaise association.

— Il me faut ce truc qui était dans le compartiment secret.

Révélation totale. À mon tour d'être stupéfaite.

— Vous l'avez regardé avant de me le donner !

— Si j'avais eu la moindre idée de ce que c'était, je ne vous l'aurais jamais donné, m'a-t-il répondu avec regret. Je pensais que ça ne valait pas un clou et que ça ne ferait pas de mal à ma réputation, de me montrer si honnête.

— Mais vous n'êtes pas si honnête que ça, finalement, ai-je conclu en poursuivant mon inspection sous son crâne. En fait, vous êtes un salopard, une véritable anguille.

Les sorts de protection posés tout autour de la maison avaient tenté de l'empêcher d'entrer. C'était ça, que j'avais senti. Et, comme une idiote, je l'avais invité à pénétrer chez moi.

Il a eu le culot de prendre un air vexé.

— Mais dites donc ! Tout ce que j'essaie de faire, c'est de maintenir mon business à flot. Et vu la conjoncture actuelle, on ne peut pas me le reprocher.

Et il croyait que j'allais avaler ça ? J'ai terminé mon petit tour en vérifiant les derniers détails. À mon avis, il n'avait pas de fusil, mais il portait un couteau dans un étui attaché à sa ceinture - ce qui me semblait justifié,

pour un homme qui devait ouvrir des boîtes à longueur de journée. C'était loin d'être une machette, mais n'importe quelle lame est potentiellement dangereuse.

— Sookie, poursuivait-il, je suis venu ce soir pour vous rendre service. Je crois que vous n'êtes pas au courant, mais cet article a beaucoup de valeur. On s'y intéresse, et les nouvelles vont vite. Vous allez sans doute découvrir qu'il est un tantinet dangereux pour vous de le conserver ici. Je me ferai un plaisir de le mettre à l'abri dans mon coffre au bureau. J'ai fait des recherches pour vous. Ce que vous prenez pour un joli souvenir oublié dans le bureau par votre grand-mère suscite l'intérêt de certains collectionneurs.

Non seulement il avait ouvert le compartiment et examiné rapidement son contenu avant de m'appeler, mais en plus, il avait nécessairement lu la lettre en diagonale. La lettre que ma grand-mère m'avait écrite. À moi, personnellement. Heureusement, il n'avait pas eu le temps de l'étudier en détail. Il ne savait rien de moi.

Quelque chose en moi s'est embrasé. Là, j'étais plus qu'en colère.

— Entrez donc, lui ai-je dit très, très calmement. On va en parler.

Le bonhomme était désormais surpris. Mais soulagé.

Je lui ai souri.

Je lui ai tourné le dos pour regagner la cuisine, où mes couteaux pourraient peut-être s'avérer utiles.

Callaway m'a emboîté le pas et j'entendais les petits chocs ridicules de ses mocassins sur le plancher.

J'aurais trouvé assez judicieux que Jason arrive pile maintenant pour prendre son flan. Ou que Dermot rentre pour dîner. Mais je n'allais pas compter sur leur assistance.

— Alors vous avez ouvert le sachet. Vous avez regardé dedans ? Lui ai-je demandé par-dessus mon épaule. Je ne sais pas pourquoi ma grand-mère m'a laissé un vieux poudrier, mais c'est vrai qu'il est joli. Gran était une adorable vieille dame, mais un peu givrée tout de même.

— En effet, il arrive fréquemment que nos anciens s'attachent à des vieilleries qui n'ont aucune valeur, a répondu l'antiquaire. Dans votre cas, votre grand-mère vous a laissé un objet qui n'a d'intérêt que pour un nombre minime de collectionneurs.

— Ah, vraiment ? Qu'est-ce que c'est ? Comment elle l'a appelé, déjà ? Un truc de dingue... je ne m'en souviens plus.

J'ouvrais toujours la marche et le sourire que j'affichais en cachette n'avait certainement rien de plaisant.

Il n'a marqué aucune hésitation.

— C'est un cadeau de la Saint-Valentin qui date de la fin du XIX^{e} siècle. C'est de la stéatite - de la pierre à savon. Il faut pouvoir l'ouvrir mais, à l'intérieur, il y a un

petit compartiment dans lequel la personne qui l'offre peut mettre une mèche de ses cheveux.

— Ah bon ? Moi, je n'ai pas pu l'ouvrir, en tout cas. Vous savez comment faire, vous ?

J'étais convaincue que seule l'intention de s'en servir pouvait déclencher son ouverture.

— Oh oui, j'en suis à peu près certain.

Et il y croyait dur comme fer. Mais il n'avait pas encore essayé. Il n'en avait pas eu le temps ce jour-là et n'avait jeté qu'un bref coup d'œil au cluviel dor et à la lettre. Il supposait qu'il saurait l'ouvrir car il n'avait encore jamais échoué dans ses tentatives sur d'autres objets anciens similaires.

— Ce serait super intéressant ! Me suis-je exclamée. Et il y aura combien de personnes sur le coup? Vous pensez que je peux me faire combien ?

— J'ai au moins deux acheteurs potentiels. Pas besoin d'en trouver plus pour gagner un peu d'argent. Vous pourriez sans doute en obtenir à peu près mille dollars. Mais il faudrait que je prenne ma commission dessus.

— Et en quel honneur, une commission ? Je ne peux pas les contacter par moi-même ?

Il s'était assis à la table de la cuisine sans que je l'y invite. Je suis allée vérifier la cuisson des patates, qui étaient prêtes. J'avais aligné tous les autres ingrédients - beurre, œufs, sucre, mélasse, toute-épice, muscade et

vanille - sur le comptoir. Je n'avais plus qu'à les peser et le four était déjà chaud.

Interloqué par ma question, il a néanmoins repris ses esprits en un instant.

— Oh la la ! Jeune fille, ce ne sont pas des gentils, vous savez. Laissez-moi donc m'en occuper, ce serait plus prudent. Il est normal que je reçoive un petit quelque chose pour mes efforts.

— Et si je ne vous laisse pas vous en occuper ?

J'avais éteint le feu, mais l'eau bouillonnait encore.

Armée d'une écumoire, je transférais les cubes orangés dans un saladier. La vapeur s'en échappait, réchauffant encore la cuisine malgré les efforts du climatiseur qui ronchonnait dans son coin. Je surveillais attentivement les pensées de Callaway - comme j'aurais dû le faire dès le premier jour.

— Alors je le prendrai et c'est tout.

Je me suis retournée pour le dévisager. Il avait sorti une bombe lacrymogène en plus de son couteau. J'ai entendu le bruit léger de la porte d'entrée que l'on ouvrait avant de la refermer avec précaution. Ne connaissant pas la maison comme moi, Callaway n'avait rien remarqué.

— Jamais je ne vous le donnerai, l'ai-je informé d'un ton catégorique en élevant légèrement la voix. Et vous ne le trouverez pas.

— Je suis antiquaire, m'a-t-il assuré sans se démonter. Je suis très doué pour dénicher les vieilleries.

Je ne savais pas qui était entré chez moi. Ami ou ennemi ? L'approche silencieuse et furtive pouvait indiquer l'un ou l'autre et, à vrai dire, je n'avais qu'une confiance limitée dans mes boucliers de protection. Je ne renoncerais pas au cluviel dor. Et je n'allais certainement pas me laisser faire par cet abruti s'il m'attaquait. Je me suis tordue de côté, saisissant la poignée de la casserole brûlante et j'ai lancé l'eau bouillante directement à la face de Donald Callaway.

En un instant, une rafale d'événements s'est déclenchée. Callaway a laissé échapper un cri strident, lâchant la bombe et le couteau pour plaquer ses mains sur son visage, tandis que l'eau claquait partout autour de nous. A la seconde suivante, Maître Cataliades faisait irruption dans la pièce, mugissant comme un taureau ivre de rage à la vue de Donald Callaway, qui s'était effondré sur le sol et donnait lui aussi de la voix. Le démon s'est jeté d'un bond sur l'antiquaire prostré pour agripper sa tête, appliquant d'un seul geste un mouvement de torsion sec.

Brutalement, la cacophonie a cessé.

— Nom de Dieu ! Me suis-je exclamée en sourdine.

Anticipant une chute sur le sol trempé encombré d'un cadavre, j'ai tiré une chaise pour me laisser tomber dessus.

Maître Cataliades s’est relevé prestement en s’époussetant les mains, le visage animé d'un large sourire.

— Mademoiselle Stackhouse ! Quel plaisir de vous revoir. Vous vous êtes montrée fort intelligente, en détournant ainsi son attention. Je n’ai pas encore récupéré toute ma puissance.

— Si je comprends bien, vous le connaissez.

Je détournais les yeux de la silhouette inerte de Donald Callaway.

— En effet. Et je cherchais depuis longtemps le moyen de refermer sa cavité buccale à jamais.

Des patates douces montait toujours un nuage de vapeur.

— Je ne peux pas dire que je regrette vraiment sa mort, ai-je admis. Mais j’avoue que je suis sous le choc et qu’il me faudrait un peu plus de temps pour me remettre. Ces temps-ci, d’ailleurs, j’ai reçu pas mal de chocs. Rien de nouveau sous le soleil, en fait. Pardon, je déblatère.

— Je le comprends tout à fait. Et si je vous racontais ce qui s’est passé dans ma vie ces derniers temps ?

— Ce serait parfait, merci. Asseyez-vous et parlez-moi donc.

Le démon s’est assis en face de moi, souriant toujours avec bienveillance.

— La dernière fois que nous nous sommes vus, a-t-il commencé, vous donniez une Baby Shower, me semble-t-il. Et les Chiens de l'Enfer étaient lancés à ma poursuite. Puis-je abuser de votre hospitalité et vous demander un verre d'eau ?

— Pas de problème.

Je me suis levée pour le servir - j'ai dû enjamber le corps sans vie...

— Merci, ma chère.

L'avocat a vidé son verre d'une seule et interminable goulée, et je l'ai resservi avant de me rasseoir avec soulagement.

— Je vous trouve un peu, comment dire... déguenillé, lui ai-je fait remarquer.

Car, en général, Maître Cataliades soignait son apparence dans les moindres détails, préférant des costumes coûteux qui, sans masquer son embonpoint, lui donnaient un air prospère. Il était indéniable que celui qu'il portait à présent avait dû voir de meilleurs jours : ponctué d'accrocs et de trous effilochés, il était couvert de taches. Ses brodequins autrefois si bien cirés ne pourraient pas être sauvés. Même ses chaussettes étaient en loques. Hirsute, le bandeau de cheveux noirs qui cernait sa calvitie était emmêlé de débris, de feuilles et de brindilles. S'était-il seulement changé une fois, depuis qu'il était venu faire une halte dans ma cuisine alors que des tramées d'obscurité à quatre pattes le pourchassaient ?

Il a baissé les yeux pour étudier son état.

— En effet, « déguenillé » me semble être une description plutôt indulgente. Et ces traînées d'obscurité étaient bel et bien des Chiens de l'Enfer.

Je savais qu'il lisait dans mon esprit. C'était lui qui m'avait offert le don de télépathie à ma naissance. J'en avais déduit qu'il était également télépathe. Il avait toujours habilement dissimulé son propre don et rien dans son comportement ne trahissait jamais qu'il entendait les pensées des êtres humains.

— Ces Chiens de l'Enfer m'ont poursuivi pendant bien longtemps. Sans que j'en comprenne la raison. Je ne savais pas ce que j'avais pu faire pour offenser leur maître. Désormais, cependant, je le sais, a-t-il conclu en secouant la tête.

Je pensais qu'il allait me le révéler, mais il n'en a rien fait.

— J'ai fini par prendre suffisamment d'avance sur eux pour pouvoir établir une embuscade. Diantha avait réussi à me rejoindre pour participer à la petite surprise que je leur avais préparée.

Il a gardé le silence pendant quelques instants. Je me suis concentrée sur les taches qui maculaient son costume avant d'inspirer profondément.

— S'il vous plaît. Dites-moi que Diantha n'est pas morte.

Sa nièce Diantha était l'une des créatures les plus insolites que j'aie jamais rencontrées- ce qui n'est pas peu dire, vu la teneur de mon carnet d'adresses.

— Nous avons vaincu. Cependant, nous l'avons naturellement payé. J'ai dû me cacher dans les bois pendant des jours avant de pouvoir me déplacer de nouveau. Ses blessures étant moins graves, Diantha s'est remise plus rapidement. Elle m'apportait de la nourriture et s'est mise à glaner des informations. Il nous fallait comprendre la situation à tout prix, afin de pouvoir nous en extirper.

Je ne savais pas vraiment où il voulait en venir.

— Euh... d'accord. Vous voulez bien partager vos infos avec moi ? Je crois que ce type, ai-je ajouté en indiquant le corps du menton, n'a rien compris à la lettre de Gran.

— Il est possible qu'il n'ait pas compris le contexte, et il ne croyait pas en l'existence des faé, mais il a bien vu le terme « cluviel dor ».

— Mais comment a-t-il su qu'il avait de la valeur ? Il ne savait rien de ses pouvoirs, puisqu'il n'intégrait pas la réalité de la présence des faé.

— J'ai appris par mon propre sponsor, Bertine, que Callaway avait fait des recherches sur Internet. Il a découvert une référence à cet objet dans un fragment de texte tiré d'un vieux conte irlandais, m'a expliqué Maître Cataliades.

Bertine devait jouer le rôle d'une marraine auprès de l'avocat, en quelque sorte, tout comme il le faisait vis-à-vis de moi. Je me suis demandé à quoi elle pouvait bien ressembler et où elle vivait. Pendant ce temps-là, le démon poursuivait.

— Je déplore l'avènement de l'ordinateur. Personne n'est plus obligé de partir en voyage pour apprendre et explorer les fondements des autres cultures.

Il a de nouveau secoué la tête, libérant un lambeau de feuille qui s'est mis à flotter pour atterrir sur le cadavre.

— Et je vous parlerai de mon sponsor une autre fois lorsque nous aurons plus de temps. Elle devrait vous plaire.

Voyait-il également dans l'avenir ?

— Fort heureusement pour nous, Callaway a attiré l'attention de Bertine en persistant dans ses recherches. Ce qui s'est avéré malheureux pour lui, bien sûr, a-t-il ajouté avec un regard pour la forme inerte de Donald. Callaway a pensé avoir retrouvé un soi-disant expert en folklore, spécialisé dans les faé, quelqu'un qui devait pouvoir lui expliquer le peu que l'on savait de cet objet de légende. Mais cet expert - qui n'était autre que Bertine, naturellement, comme vous l'avez certainement deviné - n'a pas compris l'importance qu'aurait revêtu le silence. Cette chère Bertine, convaincue qu'il ne restait plus un seul cluviel dor, que ce soit dans ce monde ou dans celui des faé, s'est sentie libre d'en parler. Elle

n'avait aucune idée de l'erreur qu'elle commettait en expliquant à Callaway que l'on pouvait façonner un cluviel dor en lui donnant n'importe quelle forme. C'est là qu'il a compris. Avant de lui parler, Callaway ne se doutait pas que l'article qu'il détenait pouvait être un véritable talisman de faé. Il s'est dit qu'érudits et folkloristes donneraient de belles sommes pour pouvoir le posséder.

— Quand il m'a montré le compartiment, je ne me suis pas rendu compte qu'il l'avait déjà ouvert, ai-je observé d'une voix étouffée. Je ne comprends pas comment j'ai pu rater ça.

— Vos barrières étaient en place ?

— Bien sûr.

Je me protégeais ainsi constamment, sans même y penser. Je ne pouvais cependant pas maintenir le même niveau de protection tout au long de la journée. Un peu à la façon de cache-oreilles, mes barrières me préservaient du bruit produit par les pensées des autres ; je percevais malgré tout énormément de choses, surtout de la part de certains émetteurs particulièrement criards. Toujours est-il que le jour de l'évaluation de mes biens, lorsque Donald m'avait montré le contenu du tiroir secret, il était préoccupé ; et j'étais tellement excitée par la découverte que je n'avais pas remarqué qu'il posait les yeux sur l'enveloppe et le sachet de velours pour la seconde fois. De son côté, il ne pensait pas avoir trouvé de véritable trésor. Il ne s'agissait pour lui que d'une lettre confuse de la part d'une vieille dame qui parlait de son désir d'enfants et d'un présent qu'on lui avait fait, et

d’un petit sac contenant ce qui ressemblait à un vieux poudrier. Ce n’était que plus tard, en y réfléchissant de nouveau, qu’il avait fait ses recherches sur Google et qu’il s’était posé des questions sur la valeur de l’objet.

— Je vais devoir vous former, mon enfant, et j’aurais dû le faire depuis longtemps déjà. N’est-il pas plaisant de faire ainsi plus amplement connaissance tous les deux ? Je regrette simplement que ce soit un problème d’une telle importance qui me pousse à vous faire cette proposition.

J’ai acquiescé faiblement. J’étais contente d’en apprendre plus sur ma télépathie, mais j’éprouvais une certaine consternation à l’idée que Desmond Cataliades puisse faire partie de ma vie quotidienne... Cependant, consciente qu’il percevait parfaitement mon état d’esprit, j’ai repris à la hâte :

— Dites-moi ce qui s’est passé ensuite.

— Diantha a eu l'idée d’interroger Bertine, qui a compris ce qu’elle avait fait. Loin d’avoir donné à un être humain une simple information sans importance sur une vieille légende faé, elle lui avait révélé un secret. Elle est venue me trouver alors que j’étais en convalescence, et j’ai enfin compris pourquoi on me pourchassait.

Je tentais d’organiser mes pensées.

— Parce que... parce que vous aviez gardé le secret sur l’existence d’un cluviel dor ?

— Exactement. Mon amitié avec Fintan, dont votre grand-mère mentionnait le nom dans sa lettre, n’était

pas un secret. Ce Callaway sans cervelle a tapé le nom de Fintan dans son moteur de recherche. Sa recherche n'a rien donné en elle-même, mais l'association de son nom et du terme « cluviel dor » a déclenché une alarme qui a fini par atteindre, disons, les mauvaises oreilles. Le fait que Fintan soit votre grand-père n'a rien d'un secret non plus, car Niall vous a retrouvée, choisissant alors de vous honorer de son amour et de sa protection. J'attire votre attention sur ce fait. Il n'est pas bien difficile d'en tirer certaines déductions.

— Ce cluviel dor est-il le seul qui reste au monde?

Dingue.

— À moins qu'il n'en subsiste un au fin fond du Royaume de Faérie. Et croyez-moi, nombreux sont ceux qui s'acharnent à tenter de le découvrir.

— Je ne pourrais pas le donner à quelqu'un d'autre ?

— Vous en aurez besoin en cas d'attaque. Et cette attaque ne manquera pas de se produire, a fait remarquer l'avocat, toujours pragmatique. Vous pouvez vous en servir pour vous-même, vous savez. Le fait de vous aimer, vous-même, peut représenter un activateur légitime de ses pouvoirs magiques. Si vous l'offrez à quelqu'un, vous signerez l'arrêt de mort de cette personne. Ma connaissance de votre personne est certes encore incomplète. Toutefois, je ne crois pas que cela soit votre souhait.

Super. Fabuleux.

— J'aurais préféré qu'Adele l'emploie pour sauver sa vie ou celle de l'un de ses enfants, ce qui vous aurait évité de devoir supporter ce fardeau. Je ne peux qu'en déduire qu'elle ne croyait pas en ses pouvoirs.

J'étais entièrement d'accord avec lui. Dans tous les cas, elle aurait estimé, en bonne croyante, qu'il aurait été mal de sa part de s'en servir.

— Bien, ai-je repris. À votre avis, qui veut s'approprier le cluviel dor ? J'imagine que vous le savez, maintenant.

— Je ne suis pas certain qu'il soit judicieux pour vous de le savoir.

— Bon. Comment se fait-il que vous puissiez lire dans mes pensées alors que je ne peux pas entendre les vôtres ?

Car j'en avais déjà plus qu'assez d'être transparente. Je comprenais désormais ce que ressentaient les gens quand je ressortais quelques pensées de sous leur crâne. Le démon était passé maître dans cet art, alors que je n'étais encore qu'une novice. J'avais l'impression qu'il entendait tout, mais que cela ne le gênait pas. Avant d'avoir appris à me protéger avec mes barrières, les pensées des autres m'envahissaient de leur bavardage incessant. Maintenant que j'étais capable de les bloquer, ma vie s'était améliorée. Cependant, lorsque je voulais vraiment entendre quelque chose de précis, je ne recevais pas toutes les informations, ce qui représentait pour moi une source de frustration. Le pire, ce n'était pas

tant l'amas énorme de pensées que je percevais, que le fait de savoir que j'en ratais une bonne partie.

— C'est bien normal, je suis tout de même démon, en majeure partie, m'a-t-il fait remarquer sur un ton d'excuses.

Et vous n'êtes qu'un être humain, du moins en majeure partie.

— Vous connaissez Barry ?

À ma grande surprise, il a montré un certain étonnement, hésitant un instant avant de me répondre.

— En effet. C'est le jeune homme qui est capable de lire dans les pensées, lui aussi. Je l'ai vu à Rhodes, avant et après l'explosion.

— De mon côté, je suis devenue télépathe parce que vous m'avez offert un cadeau quand j'étais au berceau. Un cadeau de Baby Shower, en quelque sorte. Et pour Barry ?

Évitant mon regard, Maître Cataliades s'est redressé.

— Barry est mon arrière-arrière-petit-fils.

— Aaah. Vous faites très jeune, pour votre âge...

Il a visiblement apprécié le compliment.

— Oui, ma jeune amie, c'est un fait. Je ne le néglige pas, vous savez. Ce garçon ne me connaît pas vraiment et, bien sûr, il ne sait rien de son héritage. Je l'ai cependant tiré de nombreux mauvais pas. Il n'a pas

eu la chance d'avoir une véritable faé marraine comme la vôtre, mais j'ai fait de mon mieux.

C'était simplement de la curiosité de ma part : je n'avais pas eu l'intention de remettre en question l'attention qu'il portait à sa propre famille et je l'ai rassuré tout de suite tout en évitant ce sujet douloureux, car ma faé marraine était morte pour me défendre.

— J'en suis bien certaine. Alors, vous allez me dire qui court après le cluviel dor ou non ?

Il m'a considérée avec compassion. Ce qui devenait décidément trop fréquent chez mes interlocuteurs.

— Débarrassons-nous plutôt de ce corps en premier, voulez-vous ? Avez-vous des suggestions à faire, sur les méthodes d'élimination ?

L'élimination de cadavres n'étant pas mon divertissement le plus fréquent, je n'ai pas su lui répondre. Les faé tombent en poussière et les vampires s'effritent. Quant aux démons, il convient de les brûler, tout simplement. Les êtres humains s'avèrent bien plus problématiques.

Percevant mes idées, Maître Cataliades s'est détourné avec un léger sourire.

— Je perçois l'arrivée de Diantha. Elle aura peut-être une idée.

Effectivement, la jeune fille maigrichonne s'est glissée dans la maison par la porte arrière. Je n'avais détecté ni son approche, ni son cerveau. L'incroyable

association de couleurs qu'elle portait me faisait mal aux yeux : une jupe très courte rayée jaune et noir, des jambières bleu roi et un justaucorps noir, le tout assorti de boots noires lacées de blanc. La couleur qu'elle avait choisie aujourd'hui pour ses cheveux était un rose très vif.

— Sookiesalutçavabienaujourd'hui ?

Après avoir traduit, j'ai hoché la tête.

— Il faut qu'on se débarrasse de ça, ai-je annoncé en indiquant la forme incongrue qui encombrait ma cuisine.

— Çac'estlamerde, a-t-elle précisé à l'intention de son oncle.

Il a opiné du chef avec gravité.

— La meilleure façon de procéder serait de le charger dans le coffre de sa voiture, a-t-il suggéré. Diantha, penses-tu pouvoir prendre son apparence ?

Faisant une moue dégoûtée, l'intéressée s'est néanmoins penchée sur le visage de Donald Callaway pour l'étudier avec intensité, avant de lui tirer un cheveu et de fermer les yeux. Ses lèvres se sont mises à bouger, et l'air autour de nous s'est modifié légèrement, comme il le faisait lorsque mon amie Amelia prononçait des incantations pour jeter un sort.

Quelques instants plus tard, je me suis aperçue avec un choc que la silhouette devant nous était Donald Callaway, qui observait son propre cadavre. Diantha,

totalement métamorphosée, était allée jusqu'à endosser ses habits.

— C'estfranchementlamerde, a annoncé Callaway - et j'ai su que c'était Diantha qui avait pris les commandes.

Maître Cataliades et Donald Callaway ont alors transporté le corps de Callaway vers sa voiture, qu'ils ont ouverte grâce aux clés tirées de sa poche. Spectacle bizarre à l'extrême.

Je les avais suivis, veillant à ce que rien ne s'échappe du corps ou de ses vêtements.

Le démon a repris, donnant ses instructions à sa nièce.

— Diantha. Prends la route jusqu'à Shreveport, à l'aéroport, et gare la voiture là-bas. Appelle un taxi et demande à être déposée à... au poste de police. À partir de là, trouve un endroit discret et reprends ta forme, pour qu'ils perdent sa trace.

Elle a incliné la tête brusquement et s'est installée au volant.

— Diantha peut conserver cet aspect tout le long du chemin, jusqu'à Shreveport ? Me suis-je étonnée tandis qu'elle exécutait un demi-tour magistral.

Elle (il) nous a adressé un signe de main joyeux avant de s'éloigner en trombe. J'espérais fortement qu'elle ne recevrait pas d'amende pour excès de vitesse.

— Elle n'aura pas d'amende, a répondu Maître Cataliades, qui m'avait entendue penser.

À ce moment-là, Jason est arrivé à bord de son pick-up.

— Oh, mince, son flan n'est pas prêt.

— Je dois prendre congé de toute façon, a dit l'avocat. Je sais que je ne vous ai pas encore tout dit... Néanmoins, je dois partir. J'ai certes résolu la question des Chiens de l'Enfer, mais vos secrets ne sont pas les seuls à me préoccuper.

— Mais...

Peine perdue. Avec la même vitesse époustouflante dont il avait fait preuve en fuyant les Chiens de l'Enfer, mon « sponsor » a disparu.

— Salut, sœurette ! a lancé Jason en sautant de son véhicule. Tu viens d'avoir de la visite ? J'ai croisé une voiture en arrivant. Alors, c'est prêt ?

— Ah, euh, pas tout à fait. Oui, j'ai eu un visiteur imprévu, un mec qui voulait me vendre des assurances. Entre, le flan sera cuit dans trois quarts d'heure.

Je voulais qu'il reste avec moi. J'avais peur d'être toute seule. Ce n'était pas une angoisse familière pour moi, et j'étais loin de l'apprécier.

Jason n'a fait aucune difficulté pour rester papoter avec moi tandis que je m'affairais à ajouter tous les ingrédients aux patates et les écrasais ensemble. Puis j'ai versé le tout sur la pâte et enfourné le flan.

— Comment ça se fait, qu'il y ait de l'eau partout ? a demandé Jason en se levant pour éponger les dégâts.

— J'ai fait tomber un broc d'eau.

Fin de l'épisode en ce qui concernait Jason.

Nous avons parlé des dates de mariage, des bébés du Rone, du mariage de Hoyt et Holly, de l'idée de Hoyt qui voulait une double cérémonie (à mon avis, Holly et Michele allaient rapidement mettre un terme à cette ambition-là) et de la grande réconciliation entre Danny et Kennedy, qu'on avait repérés en train de se bécoter avec passion au Sonic.

Tandis que je sortais le flan du four pour lui rajouter la dernière couche, Jason a abordé soudain un autre sujet.

— Hé, tu as su que toutes nos vieilles affaires s'étaient fait massacrer ? Tu sais, les vieux trucs que les antiquaires ont pris - c'était quoi, son nom, déjà, Brenda? J'espère que tu as eu l'argent tout de suite ? C'était pas du dépôt-vente, au moins ?

Je me suis appliquée à continuer comme si de rien n'était. L'arrivée de Dermot est tombée à pic - Dermot et Jason se ressemblant comme deux gouttes d'eau, Jason ne se lassait jamais de faire des commentaires admiratifs sur la forme qu'entretenait Dermot.

Leurs exclamations d'admiration mutuelle une fois terminées, j'ai répondu à mon frère.

— Non, on m'a payée cash tout de suite.

D’après ses pensées, il avait déjà oublié qu’il m’avait posé la question.

Après le départ de Jason, chargé de son flan tout chaud, Dermot a proposé de nous préparer des hamburgers pour le dîner. Grâce à la télévision encore une fois, Dermot s’intéressait désormais à la cuisine. Tandis qu’il poêlait les steaks hachés et qu’il sortait tout ce que nous pourrions avoir envie de poser sur nos pains à burger, j’ai vérifié très attentivement qu’il ne restait dans la pièce aucune trace de l’incident Donald Callaway.

Non mais, allô, Sookie ! L’incident ? Mon cul, oui ! Le meurtre de Donald Callaway.

Et heureusement que je m’attachais aux détails, car sous la table j’ai repéré une paire de lunettes noires qui avaient dû tomber de la poche de chemise de Callaway. Je me suis relevée pour les glisser dans un tiroir et Dermot n’a fait aucun commentaire. J’ai pris la parole.

— J’imagine que tu n’as toujours aucune nouvelle de Claude ou de Niall...

— Non, rien. Peut-être que Niall a tué Claude. Ou alors, maintenant que Claude est en Faérie, il ne se soucie plus de ceux qu’il a laissés derrière lui, m’a répondu Dermot sur un ton philosophe.

Les deux scénarios me semblaient aussi plausibles l’un que l’autre. J’en savais suffisamment sur les faé et sur Claude pour savoir qu’ils étaient même probables.

— Est-ce que certains de la bande vont venir courir les bois par ici, ce soir ? Je suppose que Bellenos et Gift t'ont raconté, pour hier soir.

— Ces deux-là ne seront pas présents, a annoncé Dermot d'un air sombre. Je les ai punis et, ce soir, ils travaillent. Ils détestent nettoyer les sanitaires et la cuisine. Il sera donc de leur devoir de le faire ce soir après la fermeture. Ils auront peut-être le droit de venir demain soir - s'ils sont sages. Je suis désolé pour ta voiture, ma Nièce.

À présent, les faé m'appelaient tous « notre Sœur » et, avec Dermot, j'avais droit à « ma Nièce ». On pouvait naturellement trouver bien pire, mais toute cette terminologie familiale un peu trop intime commençait à me gêner.

— La voiture a bien démarré et elle roule, l'ai-je rassuré.

Tôt ou tard, je remplacerais le pare-chocs. Plus tard que tôt, très certainement. En revanche, pour la ceinture sectionnée, je ferais dans le rapide. J'étais assez déconcertée que Dermot punisse l'elfe aux dents pointues et sa camarade de course comme s'il s'agissait d'enfants, et plus encore qu'il choisisse ce châtiment-là. Je n'en ai rien dit.

— Au moins, ai-je poursuivi, ils ont sorti la voiture du fossé. Mais je suis inquiète. J'ai peur qu'ils se fassent repérer sur les terres de quelqu'un d'autre, ou qu'ils croisent le chemin de Bill.

— Bill t'aime, a interrompu Dermot, sûr de son affirmation, tout en retournant les steaks dans la poêle.

— Je sais, ai-je répondu en sortant deux assiettes et un compotier plein de salade de fruits. Mais je ne peux rien y faire, à part être son amie. Avant, je l'aimais aussi, et il y a encore des moments où il m'attire, mais je ne suis plus amoureuse de Bill. Plus maintenant.

— Tu es amoureuse du blond ?

Il semblait cette fois-ci plus hésitant.

— Oui.

Cependant, depuis quelques semaines, je ne ressentais plus les mêmes vagues d'amour, de désir et de passion. J'espérais les ressentir à nouveau un jour mais, sur le plan émotionnel, j'étais si ravagée que mon cœur s'était comme engourdi, gagné par l'insensibilité. C'était une sensation étrange, comme si l'un de mes membres s'était endormi, et que j'allais ressentir des fourmis d'un moment à l'autre.

— Je l'aime, oui.

Cependant, même moi, je l'entendais : il n'y avait pas la moindre trace de bonheur dans ma voix.

11.

On peut se demander comment je pouvais supporter de prendre un repas au sein de la pièce qui venait d'être le théâtre d'une mort violente. Toutefois, le décès de Donald Callaway n'était pas ce qui s'était passé de pire dans ma cuisine. Loin de là. Je devenais peut-être insensible, là aussi.

Notre repas n'était pas encore tout à fait prêt et j'ai profité d'un moment où Dermot avait le dos tourné pour me lever, ouvrir le tiroir silencieusement et en retirer les lunettes de soleil de l'homme qui venait de mourir, avant de les glisser dans la poche de mon tablier. Je l'avoue, mes jambes tremblaient quelque peu, lorsque je me suis excusée pour me rendre à la salle de bains. Une fois enfermée à l'intérieur, je me suis assise sur la baignoire, recouvrant mon visage de mes mains. Après avoir inspiré et expiré plusieurs fois pour me calmer, je me suis relevée et j'ai laissé tomber les lunettes de Donald Callaway sur le tapis de douche. Je les ai brutalement écrasées du pied, par trois fois. Sans me donner le temps de réfléchir, j'ai relevé les coins du tapis et versé les

débris bien au fond de la poubelle. Après le dîner, je porterais le sac à la benne que nous poussions sur la route tous les vendredis.

Dermot m'a appelée et je me suis lavé les mains et le visage avant de quitter la pièce, luttant pour me tenir bien droite. En passant par ma chambre, j'ai pris le cluviel dor pour l'introduire dans ma poche de tablier, là où s'étaient trouvées les lunettes. Je ne pouvais plus le laisser dans ma chambre. Ce n'était plus envisageable.

Les hamburgers étaient très bons, et j'ai réussi à manger le mien ainsi que de la salade de fruits. Dermot et moi n'étions pas dérangés par le silence, ce qui me convenait parfaitement. Après la vaisselle, Dermot m'a annoncé timidement qu'il avait un rendez-vous galant et qu'il allait sortir après avoir pris une douche.

— Oh, c'est génial ! Me suis-je exclamée avec un grand sourire. C'est qui, la chanceuse ?

— Linda Tonnesen.

— Le médecin !

— Oui, enfin je crois que c'est ce qu'elle a dit. Elle soigne les maladies des humains, c'est bien ça ?

— C'est ça. Dermot, c'est énorme. Dans notre société, les médecins sont hyper respectés. J'imagine que, pour elle, tu es humain ?

Il a rougi jusqu'aux oreilles.

— Oui, un humain... très attirant. Je l'ai rencontrée au bar il y a quelques jours.

Je n’avais rien d’autre à dire. Il était craquant, adorable et fort. Que demander de plus ? En plus, vu l'état de ma propre vie sentimentale, je ne pouvais franchement pas lui donner de conseils.

Alors j'ai proposé de finir de ranger sans lui pour qu’il puisse aller se préparer.

J’étais déjà bien installée dans mon canapé avec un bon livre quand il est descendu : pantalon bleu marine, chemise à col boutonné, rayée bleu pâle. À tomber ! Et c’est ce que je lui ai dit, provoquant de sa part un franc sourire.

— J’espère qu’elle sera du même avis que toi. Elle sent si bon.

Il s’agissait là d’un compliment typique pour un faé. Linda Tonnesen était une femme intelligente, douée d’un sens de l’humour aiguisé. Pour un être humain, cependant, elle n’était pas d’une beauté forcément conventionnelle. C’était donc son odeur qui avait troublé le faé - détail intéressant que je tâcherais de ne pas oublier.

Une fois Dermot parti, la nuit était tombée. J’ai pris le sac contenant la veste de Jannalynn et suis sortie par la porte arrière pour me rendre chez Bill. Après avoir déposé dans le container le petit sac renfermant les lunettes de soleil brisées, je me sentais déjà un peu mieux. Allumant ma lampe torche, je me suis enfoncée dans les bois, suivant le petit chemin dessiné par les passages répétés de Bill - il devait venir plus fréquemment que je ne le pensais.

Juste avant d'atteindre le cimetière, j'ai entendu du bruit sur ma gauche et me suis arrêtée net.

— Bill ?

— Sookie.

Soudain, il était là devant moi. Lui aussi portait un petit sac en plastique - quelle abondance de petits sacs, ce soir !

— Je t'apporte la veste de Jannalynn. Pour toi et pour Heidi.

— Tu as volé sa veste ? S'est-il exclamé d'une voix amusée.

— Si c'était la pire des choses que j'aie commises aujourd'hui, je serais une femme heureuse.

Il n'a émis aucun commentaire, mais je pouvais presque sentir son regard attentif posé sur moi - le vampire dispose d'une vue excellente. Il m'a prise par le bras et m'a guidée vers le cimetière. Même dans la pénombre, je voyais que Bill était dans un certain état d'excitation.

Il a ouvert mon sac avant de le porter à son visage et d'inhaler son odeur.

— Non, ce n'est pas la piste olfactive que j'ai décelée au portail chez Eric. Mais ce n'est pas forcément révélateur, vu le nombre de personnes qui s'y sont présentées et le temps que nous avons mis avant de commencer à mener l'enquête.

Il me l'a rendu et je me suis sentie presque déçue. Jannalynn me mettait dans un tel état que j'aurais souhaité découvrir qu'elle était coupable. Ce n'était pas charitable de ma part et je me suis sermonnée. Je devrais être soulagée que la partenaire de Sam soit innocente. Et je l'étais. N'est-ce pas ?

— Tu sembles perturbée, a fait remarquer Bill.

Nous marchions vers sa demeure et j'avais glissé le sac en plastique sous mon bras. Je me demandais comment remettre la veste dans le bureau de Sam. Et rapidement.

— Mais je le suis, ai-je confirmé.

Je n'avais néanmoins aucune envie d'expliquer chacun de mes petits doutes intimes à Bill et suis passée à autre chose.

— J'ai écouté les infos à la radio, ce soir. Ils ont parlé de cette fille, Kym. Comme elle est morte dans le jardin d'Eric, la police tente de faire accuser un vampire. Et quelqu'un a vandalisé le *Fangtasia,* en jetant de la peinture blanche partout sur la façade. Et la bande de Felipe ? Ils sont encore là ? Pourquoi ils ne s'en vont pas?

Bill a passé un bras autour de mes épaules.

— Calme-toi, m'a-t-il ordonné sèchement.

J'étais tellement surprise que j'en ai retenu ma respiration.

— Respire. Lentement. Retrouve ton calme intérieur.

— Tu te prends pour Maître Yoda ?

— Sookie.

Oups. Ce ton-là, je savais qu'il fallait le prendre au sérieux. Alors j'ai obéi, enchaînant plusieurs respirations calmes et profondes, l'une après l'autre.

— OK. Je me sens mieux.

— Alors écoute.

Il avait de nouveau le regard animé et m'a montré son propre sac en l'agitant devant moi.

— Nous sommes tous restés en alerte pour essayer de retrouver Colton - ou son corps. Très tôt ce matin, Palomino a appelé depuis le *Trifecta* où elle travaille. Elle a aperçu Colton. C'est bien Felipe qui le retient prisonnier. Nous avons un plan pour le sortir de là. Un peu tiré par les cheveux, mais je crois qu'il peut fonctionner. Si nous réussissons, nous pourrons peut-être également découvrir où ils ont caché Warren. Si nous trouvons Warren et que nous le faisons savoir, Mustapha viendra nous trouver et nous dira tout ce qu'il sait. Une fois que Mustapha nous aura révélé qui l'a fait chanter en capturant Warren, nous saurons qui a tué Kym. Nous le dirons à la police, qui abandonnera son enquête sur Eric. Puis nous pourrons alors résoudre le problème provoqué par ce salopard d'Appius lorsqu'il a arrangé le mariage entre Eric et Freyda. Felipe et sa bande retourneront au Nevada. Eric conservera son poste de shérif ou recevra un nouveau titre, mais Felipe ne le renverra pas, et ne le tuera pas non plus.

— Eh bien ! Ça nous fait un sacré tas de dominos, tout ça. On part de Colton pour aller à Warren, puis à Mustapha, au meurtrier de Kym, à la police, à Appius, à Freyda et enfin à Eric... Mais de toute façon, c'est trop tard, non ? On est fichus. Colton leur a certainement déjà tout dit.

— Impossible. Colton ressentait tellement de douleur après la mort d'Audrina que j'ai effacé de sa mémoire le souvenir de sa mort. Il ne se souvient pas de tout ce qui s'est passé ce soir-là, loin de là.

— J'imagine que tu ne l'as jamais dit à Eric...

Il a haussé les épaules avec indifférence.

— Je n'avais pas besoin de sa permission. Et maintenant, ça n'a plus aucune importance. Felipe va perdre Colton ce soir même.

Et il a brandi son sac de nouveau.

— C'est-à-dire ?

— Toi et moi, on va l'enlever.

— Aha. Et après, on en fait quoi ?

Colton était un type plutôt bien, et sa vie n'avait pas été facile. Bill pouvait estimer qu'il était un témoin dangereux et j'espérais que le vampire n'avait pas simplement l'intention de mettre un terme très définitif au risque qu'il représentait.

— J'ai tout prévu. Mais il faut faire vite. J'ai envoyé un texto à Harp pour reporter le rendez-vous. Par

rapport à ce que nous devons faire ce soir, le fait de poser des questions à Harp sur les parents de Kym passe au second plan, à mon avis.

Certes.

— Mettons qu'on réussisse à sortir Colton, ai-je commencé tandis que nous nous pressions de gagner la voiture de Bill. Qu'est-ce qu'on fait pour Immanuel ? Tu crois qu'ils peuvent suivre sa trace et le retrouver à Los Angeles ?

Coiffeur de métier et humain lui aussi, Immanuel s'était trouvé avec nous le soir du complot, car c'était la cruauté de Victor qui avait causé la mort de sa sœur.

— Il a trouvé du travail dans un studio de télévision, sur une émission - comble de l'ironie, c'est un programme sur les vampires et la plupart des shootings se font la nuit. Dans les équipes, il y a deux vampires. J'ai chargé l'un d'entre eux de veiller à la sécurité d'Immanuel. Il est sous bonne garde.

— Mais comment as-tu réussi à organiser ça ?

— J'ai eu de la chance. Ça arrive, a répondu Bill. Et le troisième être humain, c'est toi - mais je ne peux pas effacer ta mémoire. Alors on va essayer de récupérer Colton et de retrouver Warren.

— Warren n'est pas entré à l'intérieur du *Fangtasia,* la nuit de l'assassinat de Victor, ai-je repris. Alors je ne crois pas que son enlèvement soit lié à la mort de Victor. Ce que je crois, c'est qu'il a été kidnappé

pour forcer Mustapha à laisser Kym entrer chez Eric. Et toi, tu en penses quoi ?

Des guirlandes entières de loupiotes s'allumaient dans mon esprit - un véritable feu d'artifice.

— J'en pense que nous sommes submergés de questions. Alors allons trouver quelques réponses.

Nous avons fait une première halte chez moi, où j'ai déposé la veste de Jannalynn et jeté un œil dans le sac de Bill.

— Nom de Dieu ! Me suis-je exclamée avec dégoût. Il faut vraiment que je mette ça ?

— Cela fait partie du plan, m'a répondu Bill avec un sourire pétillant.

Furieuse, j'ai rejoint ma chambre d'un pas belliqueux pour me préparer à ma mission secrète et enfiler mon déguisement : une jupe coquine de couleur bleue, dont la vaste étendue démarrait loin en dessous de mon nombril pour finir à une quinzaine de centimètres sous mon petit palais des plaisirs ; et un soi-disant « chemisier » blanc bordé de rouge, qui se nouait entre mes seins - ou plutôt un soutien-gorge doté de manches. Pour compléter toute cette splendeur, j'ai choisi mes Nikes blanches à bordures rouges - rien d'autre ne pouvait convenir. Mon attirail ne comportant évidemment pas de poche, j'ai glissé le cluviel dor dans mon sac à main. Puis j'ai mis mon téléphone en mode vibreur, pour qu'il ne sonne pas à un moment gênant, et j'ai fini devant mon miroir...

En revenant dans la salle de séjour vêtue de cet accoutrement fortement abrégé, je me sentais ridicule à souhait.

— Tu es parfaite, a réagi Bill d'un ton sobre.

Mais un léger sourire s'agitait au coin de sa bouche et j'ai éclaté de rire.

— J'espère que Sam ne va pas décider qu'on doit s'habiller comme ça au *Merlotte* !

— Vous feriez salle comble tous les soirs, a fait remarquer Bill.

— Si je ne perds pas un peu de poids, ça m'étonnerait.

Mon reflet dans le miroir m'avait rappelé que mon petit ventre était loin d'être concave.

— Tu es à croquer.

Faisant écho à cette déclaration, les canines de Bill se sont déployées. Plein de tact, il a soigneusement refermé la bouche.

— Ah, euh, merci.

J'avais décidé de le prendre comme un hommage impersonnel - aucune femme ne déteste qu'on lui dise qu'elle est belle, du moment que l'admiration est exprimée avec politesse et ne provient pas d'une source écœurante.

— Allons-y, ai-je conclu.

Situé du côté est de Shreveport, le *Trifecta* représentait ce que la ville possédait de plus glamour en matière d'hôtels et de casinos. La nuit, il était illuminé à tel point qu'on devait le voir depuis la Lune. Le parking était bondé et nous avons dû nous garer en bordure des clôtures qui protégeaient celui des employés. Ses barrières étant ouvertes et dépourvues de sécurité, nous nous sommes tout simplement dirigés vers la porte beige très ordinaire qu'empruntait le personnel.

Et là, un digicode nous attendait. Désemparée, j'ai lancé un regard à Bill, qui ne semblait cependant pas inquiet. Il a consulté sa montre avant de frapper à la porte. J'ai entendu quelques bips provenant de l'intérieur et Palomino nous a ouvert. Un plateau lourdement chargé tenait en équilibre sur l'une de ses mains, ce qui tenait à mon avis de l'exploit.

Affublée du même uniforme que moi, la jeune vampire était de toute beauté. À cet instant, toutefois, son apparence était loin de la préoccuper.

— Dépêchez-vous d'entrer, a-t-elle lancé sèchement.

Nous nous sommes glissés dans le couloir miteux - lorsqu'on pénétrait au *Trifecta* en tant que client, tout n'était que strass et paillettes, animé en fond sonore du constant tintamarre des machines à sous et de la frénésie des humains en recherche de plaisir. Rien de semblable pour nous ce soir.

Sans un mot de plus, Palomino s'est retournée pour s'éloigner d'un pas rapide, maintenant l'équilibre de son

plateau avec une facilité déconcertante. J'avais du mal à suivre le rythme des deux vampires, tandis que nous parcourions les couloirs beiges à la peinture usée et éraflée. Toutes les personnes que nous croisions marchaient à vive allure, pressées d'arriver à destination - à leur poste ou bien dehors, en direction d'un endroit plus plaisant. Le visage fermé, ces gens réservaient leur sourire à des êtres aimés. J'ai pourtant repéré un visage familier dans la horde sinistre. La silhouette était déjà derrière moi lorsque je me suis souvenue qu'elle faisait partie de la meute des Longues Dents. Rien chez la Louve n'avait cependant laissé paraître qu'elle m'avait reconnue.

Palomino poursuivait sa course devant nous. Alors qu'elle était morte depuis des années, sa peau couleur de caramel semblait toute chaude. Ses cheveux blond-blanc rebondissaient sur son joli petit derrière musclé - tout à fait déprimant. Nous nous sommes engouffrés dans un ascenseur. Au lieu d'être équipé de miroirs assortis de rampes luisantes, celui-ci était capitonné. Manifestement destiné à monter des palettes de nourriture et autres objets lourds et encombrants, c'était celui du personnel.

— Je ne supporte plus ce putain de job ! S'est exclamée Palomino en appuyant rageusement sur un bouton.

Fixés sur Bill, ses yeux lançaient des éclairs.

— Tu n'en as plus pour longtemps, lui a-t-il répondu, manifestement pour la énième fois. Ensuite, tu pourras tout lâcher, et le Loup aussi.

Légèrement calmée, elle a pu lâcher un sourire.

— Il est au cinquième, chambre 507, a-t-elle précisé. C'est immense, ici. J'ai eu un mal fou à le repérer. Et comme ils n'ont pas posté de gardes devant la porte, je ne l'ai trouvé qu'hier, en apportant un plateau.

— Tu as fait du bon travail. Eric sera content, l'a félicitée Bill.

Son visage s'est illuminé.

— Impeccable ! C'est ce que je voulais ! Maintenant, Rubio et Parker auront peut-être une chance de prouver leurs talents.

Les deux vampires en question étaient ses frères de nid. Ils n'étaient pas bons guerriers, et j'espérais pour eux qu'ils avaient effectivement d'autres talents.

— Je ne manquerai pas de faire comprendre à Eric qu'il s'agit d'une urgence, a promis Bill.

La course de l'ascenseur s'est interrompue et Palomino m'a tendu le plateau. Chargé d'un monceau de victuailles et de trois boissons, il était si lourd que je devais m'y prendre à deux mains. Palomino nous a donné ses dernières instructions à toute vitesse.

— Détourne la tête, et ils croiront que c'est moi.

— C'est impossible, ai-je protesté.

Mais, après une seconde de réflexion, j'ai vu qu'elle avait raison.

Elle était naturellement brune de peau et la mienne était très hâlée. Ses cheveux étaient plus pâles que les miens, mais nous avions la même longueur fournie. Nous étions de la même taille, de la même corpulence, et nous portions le même uniforme.

— Je vais me faire remarquer du côté de l'entrée, poursuivait-elle. Donnez-moi trois minutes pour passer devant le champ des caméras. Je vous rejoins dix minutes après, à la porte arrière. Dégagez de l'ascenseur, maintenant, que je puisse y aller.

Nous avons obtempéré, et Bill m'a pris le plateau des mains tandis que je défaisais ma queue de cheval et que je secouais la tête de tous côtés pour accroître ma ressemblance avec Palomino.

— Vous l'avez infiltrée ici, alors pourquoi ce n'est pas elle qui s'en charge ? Ai-je sifflé à Bill.

— De cette manière, elle peut se montrer ailleurs, ce qui lui fait un alibi. Si Felipe la soupçonnait, il la ferait tuer. Il ne peut pas se permettre d'en faire autant avec toi. Tu es l'épouse d'Eric. Mais n'envisageons pas le pire. Nous allons réussir notre tour de passe-passe.

Il a extirpé un chapeau de toile kaki de sa poche arrière avant de se l'enfoncer sur le crâne. Je me suis défendu de faire le moindre commentaire sur son look.

— Un tour ?

— De la prestidigitation, m'a-t-il précisé. Là, tu le vois. Et hop, tu ne le vois plus. Alors souviens-toi - il y a deux gardes avec lui dans la pièce. Ils vont ouvrir la

porte. Ton rôle, c'est de faire en sorte qu'elle reste ouverte. Moi, j'entre et je me charge du reste.

— Tu ne pourrais pas tout simplement fracasser la porte ?

— La sécurité serait là dans les deux minutes. Ce ne serait pas une bonne idée.

— Je ne suis pas certaine que celle-ci soit tellement meilleure, mais bon.

J'ai remonté le couloir d'un pas énergique jusqu'à la porte de la 507. Ayant coincé le bord du plateau dans l'encadrement, j'ai dégagé ma main gauche pour frapper. J'ai adressé un large sourire au judas et pris une grande respiration pour mettre mes atouts en avant. Une vague d'admiration béate m'est parvenue au travers de la porte. J'ai compté les cerveaux dans la pièce - trois, ainsi que Bill me l'avait annoncé.

Mon plateau ne s'allégeait pas et je me suis sentie soulagée lorsque la porte s'est ouverte. J'entendais les pas de Bill qui s'approchaient derrière moi.

— Bon, allez, entrez, m'a dit une voix sans grand enthousiasme.

Les deux gardes étaient humains, ce qui me paraissait logique : l'équipe devait également tourner de jour.

— Je vous pose ça où ?

— Là, sur la table basse.

Il était très grand, assez costaud, avec des cheveux gris coupés très court. En lui adressant mon sourire le plus aimable, j'ai porté le plateau vers la table désignée et me suis accroupie pour le glisser en place. L'autre garde était avec Colton dans la salle de bains et attendait mon départ pour en sortir - je l'ai lu directement dans son cerveau.

La porte de la chambre était restée ouverte mais le garde se tenait juste à côté d'elle. Après une fraction de seconde de panique, je me suis saisie de la note pour la tendre au gorille, sans me rapprocher de lui. Il a fait une petite grimace avant de lâcher la porte et de s'avancer malgré tout, le bras étendu en avant. Juste avant que le battant ne se referme, Bill s'est glissé par l'ouverture pour venir se poster dans le dos de l'homme, silencieux comme une ombre. Tandis que je fixais toujours le petit papier portant la note, Bill a frappé soudain la tempe du garde, qui s'est effondré instantanément et sans un bruit comme un sac de farine, mouillée.

Alors que Bill refermait aussitôt la porte, j'ai attrapé une serviette en papier sur le plateau pour essuyer mes empreintes.

— Dewey ? A appelé l'homme qui se trouvait dans la salle de bains. Elle est partie ?

D'une voix qu'il avait camouflée, Bill a confirmé d'un grognement affirmatif.

Le second garde a dû sentir quelque chose de louche, car il avait une arme à la main en sortant de la salle de bains. Matériellement, il était donc bien préparé.

Mais mentalement, ce n'était pas le cas. À la vue de deux étrangers, il s'est figé, les yeux écarquillés. Ça n'a duré qu'une seconde, mais c'était suffisant pour Bill. Ce dernier a bondi sur l'homme et l'a assommé, lui aussi. Quand le fusil est tombé de la main du garde, je l'ai envoyé valser sous le canapé d'un coup de pied.

Bill s'est hâté de tirer le corps de l'homme inconscient sur le côté, tandis que je me ruais dans la salle de bains pour libérer Colton. Tout s'est déroulé comme si nous étions des professionnels. J'avoue que je me sentais assez fière de moi.

Tout en décollant un bord du ruban adhésif plaqué en travers de sa bouche, j'ai rapidement examiné Colton. Il n'était pas en très bon état.

Colton avait travaillé pour Felipe à Reno avant de suivre Victor en Louisiane, où on l'avait employé au *Vampire's Kiss.* Sa dévotion tout apparente ne provenait pas d'un sentiment d'affection mais d'une soif de vengeance. Car la mère de Colton était morte à cause de Victor, celui-ci ayant décidé de donner une leçon au demi-frère de Colton. Victor avait commis l'erreur de ne pas fouiller assez loin dans la vie de son employé, ratant ainsi le lien entre les deux hommes. En conséquence de quoi, Colton nous avait apporté une aide considérable lors du complot visant à éradiquer Victor. Sa compagne Audrina avait rejoint nos rangs, payant son courage de sa vie. Je n'avais pas vu Colton depuis la nuit fatidique, mais on m'avait dit qu'il était resté dans les parages et qu'il continuait même à travailler au *Vampires Kiss.*

Ses yeux gris pleuraient lorsque j'ai retiré l'adhésif d'un coup sec et il a proféré un flot de jurons.

— Bill, ai-je lancé, il nous faut la clé des menottes.

Pendant qu'il fouillait les poches des gardes pour la retrouver, j'ai coupé les liens qui entravaient les chevilles de Colton. Bill m'a lancé la clé et j'ai défait les menottes avant de les jeter par terre. Colton semblait hésiter sur ce qu'il voulait faire en premier : se frotter les poignets ou masser la brûlure sur son visage. Finalement, il n'a fait ni l'un ni l'autre et m'a sauté au cou :

— Vous êtes un ange !

Surprise, je me sentais également touchée.

— C'est Bill qui a tout mis au point, et maintenant, il faut filer avant qu'on nous découvre. Ces mecs vont reprendre conscience d'une minute à l'autre.

Bill avait recyclé les menottes pour régler son sort au gorille et attachait les bras du second garde au moyen de sa propre ceinture. Il a aussi fait bon usage du rouleau d'adhésif qu'ils avaient entamé pour Colton.

— À votre tour, espèces de connards ! S'est exclamé Colton avec satisfaction avant de se tourner vers Bill. Merci, monsieur Compton.

— Je vous en prie, c'était un plaisir, a répondu Bill d'un ton bref.

Soudain, Colton a remarqué ma tenue minimaliste.

— Nom de Dieu, a-t-il constaté, ses yeux gris écarquillés, avant de se reprendre. Quand Palomino a apporté le plateau du dîner hier soir, je l'ai bien aperçue. J'espérais qu'elle m'avait reconnu et qu'elle trouverait un moyen de m'aider, mais ça, je ne m'y attendais pas.

Une main sur la poignée de la porte, il m'a fixée de nouveau avant de se détourner avec un effort manifeste.

— Waouh.

Déglutition.

— Si vous avez fini de reluquer la femme d'Eric… Il serait temps de déguerpir, a conseillé Bill.

S'il avait auparavant parlé sèchement, sa voix dégageait maintenant une sérieuse odeur de roussi.

— D'accord, a répondu Colton. Mais je ne veux pas qu'on me voie. Et quand j'aurai quitté la ville, je ne veux plus jamais avoir affaire au moindre vampire.

— Pourtant, nous avons risqué nos vies pour vous.

— Messieurs, vous parlerez philosophie plus tard, suis-je intervenue.

Ils ont acquiescé et nous nous sommes mis en chemin. J'ai fait disparaître nos empreintes sur la poignée en sortant de la 507, et nous avons emprunté le couloir en file indienne, en direction de l'ascenseur des employés. Nous n'avons croisé qu'un seul couple, que notre présence n'a dérangé qu'une fraction de seconde dans leur exploration mutuelle. L'ascenseur est arrivé rapidement et nous y avons rejoint une femme d'âge

mûr qui transportait dans une housse des vêtements tout frais sortis du pressing. Elle nous a fait un signe de tête avant de se concentrer sur l'affichage des étages. L'ascenseur allait monter avant de redescendre, et les paumes de mes mains sont devenues poisseuses. De son côté, la femme ignorait délibérément l'apparence négligée de Colton. Elle ne voulait surtout rien savoir, ce qui me convenait parfaitement. Malgré tout, j'ai éprouvé un soulagement intense lorsqu'elle nous a quittés.

Quand la cabine a repris sa course vers les étages inférieurs, j'étais tout simplement terrifiée que ses portes s'ouvrent au cinquième et que les gardes soient postés là, prêts à nous affronter. Mes craintes n'étaient cependant pas justifiées. Nous avons atteint le premier étage et les portes se sont ouvertes dans un souffle. Cette fois-ci, nous avions affaire à tout un groupe d'employés : une autre serveuse du room service équipée de son chariot, un porteur et une femme en tailleur pantalon noir. Je voyais à sa tenue sophistiquée et ses talons hauts qu'elle devait se trouver bien plus haut que nous dans la chaîne alimentaire. Elle a lancé un coup d'œil attentif sur la petite assemblée.

— Mademoiselle ! M'a-t-elle apostrophée. Où est votre badge ?

Palomino en portait un sur le sein droit et j'ai affiché une mine surprise en plaquant ma main au bon endroit.

— Je suis désolée, me suis-je excusée. Il a dû tomber.

— Allez en reprendre un immédiatement.

J’ai glissé un regard sur son propre badge, qui annonçait « M. Norman ». J’étais certaine que, pour ma part, je n’aurais pas droit à un nom de famille. Le mien m’identifierait en tant que « Candi », « Brandi » ou « Sandi ».

— Bien, madame, ai-je répondu sagement.

Ce n’était pas le moment d’entrer dans une lutte des classes.

Les yeux d’A. Norman se sont alors braqués sur le visage viril de Colton, un peu déparé par les dernières traces laissées par l’adhésif et ses aventures. Une légère ride s’est formée entre ses sourcils tandis qu'elle se demandait ce qui avait bien pu lui arriver et qu’elle hésitait à lui poser des questions. Puis ses épaules impeccables se sont soulevées imperceptiblement avant de retomber. Elle avait exercé suffisamment d’autorité pour la soirée.

Lorsque la cabine s’est immobilisée au rez-de-chaussée, nous en sommes sortis en projetant autant d’assurance que si nous étions propriétaires de l’hôtel. Après avoir passé un tournant, nous avons aperçu la porte arrière ainsi que Palomino qui s’y dirigeait. Elle s’est retournée brièvement, constatant notre progression avec satisfaction. Après avoir entré le code sur le clavier accroché au mur, elle a ouvert la porte et nous l’avons suivie à grands pas dans le parking. Tout en marchant vers sa voiture écarlate, Palomino a regardé avec curiosité vers la rue derrière la clôture, comme si elle percevait quelque chose d’étrange. Concentrée sur notre

propre cheminement, je n'ai pas pris le temps d'y réfléchir.

Nous avions presque atteint la voiture de Bill lorsque les Loups nous ont rattrapés. Il y en avait quatre. Seul l'un d'entre eux m'était familier - je l'avais aperçu chez Alcide. Le gaillard hâve, barbu et chevelu répondait au nom de Van.

En général, l'association vampire plus loups garous ne fait pas bon ménage et je me suis avancée devant Bill, affichant un sourire forcé.

— Van, c'est un plaisir ! Ai-je salué le Loup en luttant pour sembler sincère, alors que chaque parcelle de ma raison me hurlait de fuir à toutes jambes et le plus loin possible. On a du chemin à faire, on peut passer ?

Van me dominait d'un nombre certain de centimètres et m'a considéré de toute sa hauteur. Il ne pensait pas à mon corps, ce qui me changeait des regards masculins habituels. Il est très difficile pour moi de lire les Loups, mais je discernais néanmoins qu'il était en train de prendre une décision.

— Mademoiselle Stackhouse, m'a-t-il répondu en inclinant la tête, les longues mèches de sa chevelure sombre accompagnant le mouvement. On vous cherchait.

— Ah bon ? Et pourquoi ?

Autant régler la question. Si nous devions nous battre, je voulais savoir pourquoi j'allais me faire

tabasser. Ce qui n'entrait cependant pas dans mon programme.

— Alcide a retrouvé Warren.

— Ah ! D'enfer !

J'étais vraiment contente. Mustapha pouvait désormais sortir du maquis, nous raconter toute l'histoire et tout s'arrangerait.

— Le problème, c'est que c'est plutôt un cadavre, qu'on a trouvé, et on n'est pas sûr que ce soit lui.

En voyant mon expression consternée, il a repris rapidement :

— Je suis vraiment désolé. Mais Alcide veut que vous veniez l'identifier.

Dans le genre douche froide...

12.

— Vous alliez quelque part ? a demandé Van.

— Nous emmenons celui-ci à l'aéroport, a répondu Bill en indiquant Colton du menton.

Ni moi, ni Colton n'étions au courant mais il s'agissait là d'une bonne nouvelle : nous allions éloigner Colton et le mettre hors de portée de Felipe.

Van a poursuivi d'un ton raisonnable, sans chercher à en savoir plus sur Colton - ouf.

— Alors, allez-y tous les deux. Moi, je vais prendre Sookie et l'emmener voir le corps. Elle le regarde et ensuite je la raccompagne chez elle. Ou alors je vous la ramène. On peut se fixer rendez-vous quelque part si vous voulez.

— Chez Alcide ? a suggéré Bill.

— Pas de problème.

— Sookie, tu es d'accord ?

— C’est bon pour moi. Je vais prendre mon sac dans ta voiture.

Bill a déverrouillé sa voiture d’un clic et j’en ai tiré mon sac ainsi que le change de vêtements que j’avais prévu. Je mourais d'envie de trouver un coin à l’écart pour pouvoir me débarrasser de mon déguisement affriolant.

Je ressentais un malaise indéfinissable. Nous avions récupéré Colton et, s’il parvenait à quitter les environs, il serait certainement en sécurité. Il ne pourrait révéler le peu qu’il savait de la soirée du complot, ce qui augmentait le niveau de sécurité d’Eric, ainsi que le mien et celui de tous les vamp’s de Shreveport.

Mais je n'étais pas tranquille. J’ai passé ma bandoulière sur mon épaule, réconfortée par la présence dissimulée du cluviel dor.

Colton s’est installé dans la voiture de Bill avant de boucler sa ceinture, puis ce dernier s’est approché de moi.

— Ça va aller, avec ces loups garous ? M’a-t-il soufflé tout bas.

J’ai acquiescé, mais j’avais des doutes. Puis j’ai décidé de ne pas tomber dans la paranoïa et je me suis secouée pour rassurer Bill.

— Ce sont les Loups d’Alcide et Alcide est mon ami. Mais tu veux bien l’appeler quand même, quand tu seras en chemin ? Juste au cas où ?

— Viens avec moi, a coupé Bill soudainement. Ils peuvent sans doute l'identifier par son odeur. Et Mustapha le fera sans problème quand il aura fait surface.

— Mais non, ça va aller. Emmène Colton à l'aéroport, mets-le en sécurité.

Il m'a regardée droit dans les yeux, avant de hocher la tête d'un mouvement un peu saccadé. Et j'ai regardé Bill et Colton s'éloigner.

J'étais désormais seule avec les loups garous et mon malaise grandissait.

— Van, où avez-vous trouvé Warren ?

La proximité des trois autres se faisait plus insistante. Il s'agissait d'une femme d'une trentaine d'années coiffée à la garçonne, d'un pilote de la base aérienne de Bossier City et d'une adolescente aux formes particulièrement généreuses. La fille venait tout juste de découvrir la puissance que lui conférait son identité de Louve. Elle était pratiquement ivre d'exaltation. Les deux autres étaient animés d'une détermination féroce. Je ne pouvais en tirer plus de leurs pensées. Nous marchions vers le nord, en direction d'une Camaro grise qui semblait appartenir au pilote.

— Je vais vous montrer l'endroit. C'est un peu à l'est de la ville. Mustapha n'était pas membre de la meute, vous comprenez. Nous n'avons jamais rencontré Warren.

Légèrement hésitante, j'ai indiqué que je comprenais effectivement. Mon sentiment de malaise grimpait en force et je fouillais mon cerveau à la recherche d'une excuse pour ne pas monter en voiture avec eux. Nous étions seuls dans une rue sombre, et je me suis rendu compte qu'ils m'encadraient. Je n'avais pas de raison de douter de ce que Van m'expliquait mais, d'après mon instinct, la situation dégageait incontestablement une odeur de roussi. Mon instinct aurait mieux fait de s'exprimer un peu plus tôt, alors que Bill se trouvait encore à mes côtés. Je suis montée et les Loups en ont fait autant, s'installant tout autour de moi. Une fois nos ceintures bouclées, nous avons démarré en direction de l'autoroute.

Curieusement, je n'avais pas très envie de découvrir que mes soupçons étaient fondés. J'étais fatiguée de toutes ces crises, ces tromperies, ces questions de vie ou de mort. Je me sentais comme un caillou plat qu'on lancerait pour faire des ricochets sur une mare. Je n'avais qu'une envie : me laisser tomber dans l'oubli tout au fond de la mare.

C'était complètement idiot et, une fois encore, je me suis secouée. Je n'avais pas le temps de me morfondre. Au contraire, je devais me tenir prête pour l'action.

— Vous avez vraiment trouvé Warren ? Ai-je demandé à Van.

Il était assis à ma droite, sur la banquette arrière de la Camaro. L'adolescente replète occupait le siège à ma gauche. Son corps exhalait des effluves assez désagréables.

— Eh ben, non. L’ai jamais vu.

— Et pourquoi vous faites ça, alors ?

Autant le savoir. À mon avis, mon aventure allait mal se terminer et je n’avais plus rien à perdre.

— Alcide a proposé à ce bâtard de Mustapha de rejoindre la meute. Mais nous, il nous l’a pas demandé.

Ces Loups étaient donc des renégats.

— Mais je vous ai vu, pourtant, à la dernière assemblée de la meute.

— Eh oui. Jetais là pour l’initiation. Mais apparemment, a répondu Van avec amertume, mon profil, il convient pas. Je me suis fait recaler.

— Mais je pensais qu’il vous avait accepté. Enfin, je ne savais pas que le chef de meute choisissait ses membres.

— Alcide est un peu trop sélectif, est intervenu le pilote, qui conduisait.

Il s’est retourné légèrement et j’apercevais son profil.

— Quand on a un casier criminel trop fourni, il ne prend pas.

Très en retard, des sirènes d’alarme se sont mises à mugir sous mon crâne. Mustapha, lui, avait fait de la prison. Pour quel motif, je n'en savais rien. Toujours est-il qu’Alcide était prêt à l’accepter au sein de la meute.

Quels crimes avaient donc pu commettre ces renégats, pour que la meute les refuse ?

La fille a laissé échapper un petit ricanement et la femme, assise devant, l'a regardée d'un air menaçant. La jeune Louve lui a tiré la langue, comme une enfant de dix ans.

— Tu as un casier, toi ? Lui ai-je demandé.

Elle m'a lancé un regard malin avant de me répondre avec fierté. Ses cheveux raides et bruns lui tombaient sur les épaules et sa frange dans les yeux. Elle était parvenue à faire entrer son corps dans un jean et un bustier rayé, et portait des tongs.

— Ouais, je suis mineure et j'en ai déjà un. J'ai mis le feu à ma maison. Ma mère s'en est sortie juste à temps. Mais pas mon père et mes frères.

Et j'ai vu, à partir d'un fragment ténu de souvenir, ce que son père lui faisait subir. J'étais presque contente qu'il n'ait pas survécu. Mais les frères ? Des enfants si jeunes ? En plus, j'avais la nette impression qu'elle regrettait que sa mère ait pu se dégager de l'incendie.

— Alors Alcide n'a accepté aucun d'entre vous ?

— Aucun, m'a confirmé Van. Mais la prochaine fois qu'il y a transfert de pouvoir, on y sera. D'ici là, on aura assuré nos arrières.

— Qu'est-ce qui va arriver à Alcide ?

— On va lui botter le cul et le mettre à terre, a répondu le pilote.

— C’est un homme bien, lui ai-je reproché d’une voix étouffée.

— C’est un sale connard prétentieux, a contré la rondouillette.

La femme à l’avant n’avait pas prononcé un seul mot de toute cette charmante conversation. Je ne pouvais pas lire le détail de ses pensées, mais je percevais ses émotions. Assaillie de doute et de regrets, elle se forçait à rester impassible. Elle était cependant sur le point de prendre une décision et j’avais peur de dire quelque chose qui la pousserait du mauvais côté.

— Vous m’emmenez où ?

Van a passé le bras autour de mes épaules.

— Moi et Johnny, on va peut-être se prendre du bon temps avec toi, m'a-t-il annoncé en glissant sa main libre sous ma jupe. T’es toute mignonne, toi, tu sais ?

— Je me demande pourquoi tu es allé en tôle, toi, ai-je contré. Attends, laisse-moi deviner…

La femme s’est retournée et nos regards se sont rencontrés. Elle s’est adressée à la rondouillette.

— Tu vas pas le laisser faire, quand même ?

Aiguillonnée par la remarque, la fille a agrippé le poignet de Van et l’a contraint à se déloger de mon entrejambe.

— T’avais dit que tu recommencerais pas ! a-t-elle grogné - oui, grogné. C’est moi, ta femme, maintenant. Alors t’arrêtes.

— Bien sûr que tu m’appartiens, mais ça veut pas dire que je peux pas aller fourrer ma truffe ailleurs, s’est moqué Van.

— Ah, charmant !

Mon exclamation s’est avérée malheureuse, car Van m’a lancé un coup de poing et j’ai vu des étincelles. Il est préférable d’éviter de se faire frapper par un Loup. Franchement.

J’en avais la nausée. Mais j’ai décidé que si je devais vomir, je le ferais sur Van.

Il m’a attrapé la main et l’a serrée de toutes ses forces jusqu’à ce que je sente les os crisser les uns contre les autres. Cette fois-ci, je n’ai pas pu m’empêcher de crier. Il a aimé. Je sentais le plaisir qui émanait de lui par vagues.

Au secours, ai-je pensé. *Il y a quelqu'un ?*

Aucune réponse. Je me demandais où se trouvait Maître Cataliades. Ainsi que son arrière-arrière-arrière-petit-fils, Barry. Trop loin, là-bas au Texas, d’où il ne pouvait entendre mon appel mental.

Je commençais à craindre de ne pas assister au prochain lever de soleil. J’avais prévu pourtant une belle journée pour moi le lendemain. Une journée spéciale et différente.

Van semblait du moins prendre l'hostilité de la rondouillette au sérieux, désormais, et il a arrêté de me faire mal. Ce n'étaient pas seulement ses mains baladeuses, qui avaient déchaîné la jalousie de l'adolescente. Mais surtout le fait qu'il m'ait asséné de la douleur avec autant de plaisir. Malsain au possible. Ce n'était pas mon problème et ça ne ferait aucune différence pour ce qu'il m'arriverait lorsque nous serions parvenus à destination. J'avais repéré quelques pensées par-ci, par-là, et je commençais à distinguer le tableau plus précisément. Il affichait un beau logo en forme de tête de mort.

La circulation était assez dense, mais je savais ce qui m'arriverait si je faisais signe à un autre conducteur. Et je savais ce qui arriverait aux personnes à bord de ce véhicule-là. Et pas un seul policier à l'horizon, pas un. Nous suivions à présent l'autoroute en direction de Bon Temps, vers l'est. Lorsque nous la quitterions, les routes deviendraient désertes. Une fois en forêt, j'étais condamnée.

Alors ? Alors j'ai réagi.

Au moment où une moto nous doublait, je me suis jetée sur Van. Il rêvassait à ce qu'il allait faire avec la fille et, l'espace d'un instant, il a été paralysé de stupeur. J'avais eu l'intention de l'étrangler, mais son cou était trop épais pour que mes mains puissent l'encercler. Une mèche de ses cheveux s'était prise dans mes doigts au passage et il a hurlé. J'ai enfoncé mes pouces dans sa gorge avec toute la férocité dont j'étais capable. Le pilote s'est retourné pour comprendre. Une vitre a soudain explosé et, en fermant les yeux, j'ai eu le temps

d'apercevoir une fine brume rouge jaillir dans l'habitacle. Le pilote venait de se prendre une balle dans l'épaule.

Dieu merci, nous étions sur une portion d'autoroute plate et droite. Lorsque notre embardée nous a entraînés sur le bas-côté, la femme devant a calmement étendu le bras et coupé le contact. Quelle présence d'esprit ! Me suis-je dit, hébétée. Petit à petit, la voiture a glissé pour finalement s'arrêter.

À l'intérieur, la rondouillette hurlait sans discontinuer. Van me tabassait à coups répétés, et il y avait du sang partout. Leur nature de Loup a réagi à cette odeur et leur métamorphose s'est déclenchée. Si je ne sortais pas de là tout de suite, j'allais me faire mordre. Et dans ce cas, je pourrais moi aussi me présenter comme candidate à la meute des Longues Dents.

Alors que je luttais en vain contre Van pour atteindre la poignée de la portière, celle-ci s'est ouverte à la volée et une main gantée de noir a saisi la mienne. Je m'y suis accrochée comme à une bouée de sauvetage, et la main m'a hissée au-dehors. Malgré la panique, cependant, j'étais parvenue à conserver mon sac à main.

— Allez, on se tire, a fait Mustapha.

Je tentais encore de comprendre ce qui venait de se passer, lorsque ma petite voix intérieure, bien plus raisonnable, m'a ordonné de réfléchir plus tard et de me bouger les fesses. J'ai bondi derrière mon sauveur sur sa Harley, ma bandoulière bien accrochée sur mon épaule et mon sac coincé entre nous. Mustapha n'a pas perdu une seule seconde avant de redémarrer en trombe. Au

moment où nous franchissions le terre-plein central pour repartir sur Shreveport, j'ai aperçu une voiture qui s'arrêtait devant celle des Loups pour leur prêter assistance.

— Non ! Ai-je hurlé. Ils vont se faire tuer !

— Ce sont des Longues Dents. Accroche-toi.

Et là, nous avons vraiment décollé, la moto traversant la nuit comme un boulet de canon. Je concentrais tous mes efforts sur le fait de ne pas lâcher Mustapha. Une fois le premier torrent de soulagement dissipé, il était horriblement frustrant de ne pas pouvoir poser toutes les questions qui me traversaient l'esprit.

Je n'ai ressenti aucune surprise à la vue de l'allée circulaire devant la maison d'Alcide. J'ai dû faire des efforts conscients pour décrisper mes muscles et descendre de ma monture. Mustapha a retiré son casque avant de m'examiner de près. J'ai hoché la tête pour lui montrer que j'allais bien. Ma main était endolorie depuis que Van l'avait écrasée dans la sienne, et j'étais couverte de petites taches de sang - mais ce n'était pas le mien. J'ai consulté ma montre. Bill avait eu le temps de déposer Colton à l'aéroport et serait bientôt là.

Tout s'était passé si rapidement.

— Qu'est-ce que c'est que cette tenue ? Tu joues les prostituées, maintenant ? m'a reproché Mustapha d'un ton sévère tout en me poussant vers la porte d'entrée sans ménagement.

C’est Alcide en personne qui a ouvert. S’il a ressenti de la surprise, il l’a dissimulée à la perfection.

— Merde, c’est à qui, le sang, Sookie ?

— Loup-garou. Renégat.

Je sentais vraiment très fort.

— Il n’y avait plus d’autres véhicules en vue. J’ai sauté sur l’occasion, a expliqué Mustapha. J’ai touché Laidlaw. C’est lui qui conduisait. La meute règle leur compte aux autres.

— Raconte, m’a ordonné Alcide, et j’ai ouvert la bouche tandis qu’il se baissait pour me regarder droit dans les yeux.

Satisfait de ce qu’il y voyait, il a ajouté :

— Et fais dans le rapide.

Apparemment, nous étions dans l’urgence.

— Palomino a découvert l’endroit où Felipe détenait un type en otage. Nous, on devait le récupérer. Discrètement. Je lui ressemble. Alors pour ne pas compromettre sa couverture, j’ai mis cet uniforme de serveuse et je me suis fait passer pour elle.

J’ai insisté sur ces derniers mots à l’intention de Mustapha, que j’ai toisé d’un air furibond.

— Choisi par le casino, ai-je rajouté pour plus de clarté.

Alcide m'a secoué l'épaule pour me presser d'aller à l'essentiel.

— Bon, d'accord ! Alors Bill et moi, on est sortis avec l'otage et on allait repartir, quand ce groupe de Loups est arrivé. Il y en avait quatre. Leur leader s'appelle Van, et moi, je l'avais déjà vu ici, alors j'ai cru qu'il n'y avait pas de problème. Van nous a dit que tu les avais envoyés et que je devais revenir avec eux, parce qu'ils avaient retrouvé le corps de Warren et je devais confirmer que c'était bien lui.

Alcide s'est détourné en secouant la tête. Mustapha a baissé les yeux, son visage parcouru d'un mélange complexe d'émotions.

— Alors Bill est parti à... enfin il est reparti avec l'otage, et moi je suis montée avec Van et les autres. Et ensuite, quand j'ai su que tu n'en voulais pas, j'ai vite compris que c'était des renégats. Et ce Van...

Je me suis tue. Je ne voulais plus parler de lui.

— Il t'a frappée ? a demandé Alcide, les yeux de nouveau fixés sur mon visage.

Je n'ai pas répondu et il a repris :

— Il t'a violée ?

— Il n'a pas eu le temps.

Voilà, ça, c'est fait. J'ai poursuivi sans m'arrêter.

— Je ne sais pas où ils m'emmenaient, mais Mustapha a tiré sur le conducteur et m'a sortie de là. Et me voici. Voilà voilà. Merci, Mustapha.

Il m'a fait un signe de tête, toujours perdu dans ses pensées et l'inquiétude qu'il ressentait pour le sort de son ami.

— Est-ce qu'il y avait une femme avec eux ? Plutôt calme, dans les trente ans ?

— Avec une coupe à la garçonne ?

Regards hébétés.

— Des cheveux très courts, châtain clair, une femme plutôt grande ?

Alcide a hoché la tête avec vigueur.

— Oui, c'est elle ! Elle va bien ?

— Ouais. Elle était assise à l'avant. C'est qui ?

— Je l'ai infiltrée.

— Tu as des agents sous couverture, toi ?

— Évidemment ! Elle s'appelle Kandace. Kandace Moffet.

— Tu peux expliquer, s'il te plaît ?

Je me sentais idiote et j'ai horreur de ça. Quand on est télépathe, on prend l'habitude d'en savoir plus que les autres.

— Je vais te donner la version courte. Mais viens dans la salle de bains pour laver tout ça, pendant que je te mets au courant. Mustapha, je te revaudrai ça, mec.

— Ouais, je sais. Mais tout ce que je veux, c'est que tu m'aides à retrouver Warren.

Alcide m'a poussée vers la salle de bains qui donnait directement sur l'entrée. Déco épurée, plans en granit et serviettes d'une blancheur immaculée. Je me sentais horriblement sale. Pour Alcide comme pour tout loup-garou, le sang n'avait rien de répugnant. Mais pour moi, si. J'ai rapidement retiré mes chaussures - ce que je portais de plus propre - avant de passer sous la douche, tout habillée. Quand Alcide m'a tourné le dos, j'ai enlevé mon costume de serveuse, le laissant tomber au sol. J'ai attrapé une petite serviette de toilette, ainsi que du savon, et je me suis mise à frotter. Alcide détournait résolument le regard.

— Vas-y, explique, lui ai-je rappelé.

— Après t'avoir parlé de Jannalynn, j'ai commencé à réfléchir. Plus je pensais à sa façon d'agir ces derniers temps, plus je me disais que je devrais creuser. J'ai compris qu'elle m'avait menti sur plusieurs choses. Je me suis demandé si elle n'était pas en train de détourner de l'argent au *Hair of the Dog.* Parfois, alors qu'elle était censée se trouver dans les parages, elle restait injoignable. J'ai pensé que son aventure avec Sam devenait sérieuse. Mais quand elle me disait des trucs qui les concernaient tous les deux, toi, tu n'étais pas au courant. Et comme Sam est quasiment ton associé, je trouvais ça curieux.

C'était donc en partie pour entendre ma réaction, qu'il m'avait appelée pour évoquer le mariage de Sam et Jannalynn. Il avait bien vu que je n'en revenais pas.

— Un jour, je l'ai aperçue sans qu'elle le sache. Elle était dans un bar de l'autre côté de la ville, au lieu d'être au *Hair.* Elle était en compagnie des renégats que j'avais refusés. Je savais qu'elle mijotait quelque chose. Je les avais reçus en soirée chez moi, et j'avais déjà discuté avec eux. La seule qui valait quelque chose, c'était Kandace, et elle ne savait pas vraiment si elle voulait intégrer une meute. Elle n'aimait pas les luttes de pouvoir. Je respecte. Mais je me suis dit qu'elle serait un atout.

Et moi, je me suis dit qu'il appréciait surtout les atouts de Kandace. Mais cela ne me regardait pas.

— Alors je l'ai appelée, a-t-il poursuivi, et je lui ai demandé de venir me rencontrer sans les autres. Elle m'a raconté ce qui se passait d'elle-même, sans que je lui demande, parce qu'elle était embêtée.

Alcide avait visiblement besoin de mon approbation au sujet de Kandace.

— C'est une femme bien, apparemment, ai-je donc dit, provoquant un sourire enchanté de sa part.

— Kandace a dit que Jannalynn avait l'intention de me défier et de me vaincre. Mais avant ça, elle voulait s'assurer une position de force : se récolter de l'argent, mettre des membres de la meute de son côté et engager des gros bras. Ce qu'elle leur a proposé, c'est de les prendre dans la meute à condition qu'ils fassent

quelques petites choses pour elle d'abord. Une fois qu'elle m'aurait battu, elle leur aurait donné leur récompense.

J'avais fini de me savonner et m'étais mise au shampoing.

— Continue, l'ai-je encouragé.

— Alors j'ai demandé à un mec qu'elle ne connaissait pas de suivre Jannalynn. Il l'a vue avec ton copain Claude. Et il n'y a aucune raison pour que ces deux-là se rencontrent.

Je me suis figée net.

— Hein ? Claude ? Alors là, je me demande bien pourquoi...

— Aucune idée, m'a répondu Alcide.

— On a plein de questions à lui poser, à Jannalynn. Il faut qu'on la retrouve. Et Warren aussi. Espérons aussi que Claude revienne de Faérie, pour que je l'interroge. Et il faut qu'on s'arrange pour que Felipe et ses vamp's nous laissent tranquilles. Et puis aussi qu'on fasse dégager Freyda.

Alcide m'a regardée, hésitant à prendre la parole. Puis il a opté pour la candeur.

— Alors c'est vrai, Sookie ? Palomino a dit à Roy qu'Eric s'était fiancé avec une vampire de l'Oklahoma.

— Je ne peux pas en discuter, Alcide, sinon ça va me mettre dans tous mes états et, ce soir, ce n'est pas le

moment. Je suis vraiment reconnaissante à Palomino, elle nous a aidés à sauver... ce type. Mais franchement, c'était indiscret de sa part, d'en parler.

— Tu lui dois plus que tu ne le crois. Elle t'a vue te faire enlever et elle m'a appelée. Juste avant Bill. Au fait, c'était très malin de ta part, Sook, de faire appeler Bill. J'ai eu du mal à le persuader de continuer sur son chemin et de m'appeler plus tard. Je lui ai juré que je ne laisserais rien t'arriver.

— Alors c'est toi qui as appelé Mustapha ? Tu as toujours su où il était ?

— Non, pas du tout. Mais quand j'ai reçu tes messages, je l'ai appelé. En l'absence de Jannalynn, comme tu me l'avais conseillé. Il était arrivé au bout de ses pistes pour retrouver Warren, et il avait besoin de parler à quelqu'un -je ne sais toujours pas où il se cachait.

— Mais c'est grâce à toi s'il m'a retrouvée à temps.

— On a réfléchi tous les deux. Il les connaît bien, ces malfrats. Il a estimé qu'ils iraient droit sur leur maison, vers Fillmore. Van est mauvais avec les femmes. Avant de te donner à Jannalynn, il avait bien l'intention de s'amuser un peu avec toi - sûr et certain. La voiture backup, c'était l'idée de Mustapha aussi.

— Oh ! Mon Dieu.

J'en ai eu soudain la nausée. L'espace d'un instant, je me suis demandé si j'allais vomir. Mais je me suis reprise.

J’ai fini de me rincer et Alcide a quitté la pièce pour me laisser me changer tranquillement. Une fois habillée de mon short et de mon tee-shirt, je me sentais bien mieux -quelques centimètres carrés de tissu en plus, cela fait toute la différence. J’étais de nouveau capable de réfléchir et j’ai émergé de la salle de bains.

Alcide sirotait une bière, et Mustapha un Coca. J’en ai pris un aussi, me délectant de la fraîcheur sucrée qui coulait dans ma gorge.

— Alors, qu’est-ce que tu vas faire des renégats, dans l’immédiat ? Ai-je demandé.

— Je vais les stocker dans un abri que mon père avait construit - c’est du solide, a déclaré Alcide.

Jackson, son père, avait eu une ferme dans les environs de Shreveport. C’était sur sa terre que la meute courait les nuits de pleine lune.

— Alors tu as un endroit exprès pour stocker les gens. Je suis sûre que Jannalynn en a un aussi. A ton avis, ce serait où ?

— Jannalynn est de Shreveport, m’a-t-il répondu. J’y ai déjà réfléchi. Elle habite dans l’appartement qui se trouve au-dessus du *Hair of the Dog,* alors ça ne peut pas être là, c’est trop petit. En plus, si elle avait enfermé Warren là-haut, on l’aurait entendu. Ou flairé.

— S’il était vivant, ai-je précisé à voix basse.

— S’il ne l’était pas, tu peux être sûre qu’on l’aurait flairé, m’a assuré Alcide.

Mustapha a confirmé d'un signe de tête, le visage impassible.

— Alors où ? Un endroit qui lui appartient, que personne ne connaîtrait ?

— Ses parents sont partis en Floride l'an dernier pour y passer leur retraite. Mais ils ont vendu leur maison. On a quelqu'un qui travaille en informatique, aux impôts. Il n'a pas trouvé d'autre trace.

— Tu es certain que la maison s'est vendue ? Avec le marché qu'on a en ce moment ?

— C'est ce que Jannalynn m'a dit. Et la pancarte avait été enlevée, la dernière fois que je suis venu.

Mustapha s'est agité sur sa chaise.

— La maison est sur un grand terrain, assez éloignée de Shreveport. J'y suis allé une fois avec Jannalynn, à l'époque où la meute me faisait du pied. Elle a dit qu'elle y faisait du VTT. Ils avaient des chevaux, aussi.

— N'importe qui peut enlever une pancarte, ai-je fait remarquer.

Juste à ce moment-là, Alcide a pris un appel de la part des Loups qui s'étaient occupés de mes ravisseurs. Ils étaient en chemin pour la ferme d'Alcide.

— Vous n'êtes pas forcés d'être polis avec eux, a conclu Alcide.

J’ai entendu le rire qui fusait à l’autre bout de la ligne.

Nous sortions pour gagner la voiture d'Alcide lorsqu’une pensée soudaine m’est venue.

— Jannalynn a grandi à Shreveport. En tant que Louve pure souche, elle devait connaître tous les autres qui étaient dans ses âges. Même ceux qui étaient de sang mêlé.

Alcide et Mustapha ont approuvé à l’unisson, d’un mouvement d’épaule identique, avant de se sourire malgré la tension qui les habitait.

— Kym Rowe était à moitié Louve et à peu près du même âge que Jannalynn, ai-je poursuivi. Ses parents sont venus chez moi, et son père, Oscar, est un Loup.

Mustapha s’est immobilisé, la tête baissée.

— Mustapha, ai-je repris, c’est Jannalynn qui t’a poussé à faire entrer Kym chez Eric ?

— Effectivement.

Alcide s’est tourné pour lui faire face, le regard dur et accusateur, et Mustapha s’est alors adressé à nous deux.

— Elle m’a dit qu’elle avait pris Warren. Il fallait que je fasse entrer la fille chez Eric. C’était tout ce que j’avais à faire.

J’ai repris d’un ton pensif :

— Alors c'était son plan. Son plan à elle. Pour s'arranger pour qu'Eric boive le sang de la fille ?

— Non, a contré Mustapha d'une voix claire. Ce n'était pas son plan. Elle a été payée pour trouver une Louve qui soit d'accord pour s'en occuper. Mais c'était le plan d'un autre mec. Claude. Je l'ai vu chez toi. C'est ton cousin, non ?

13.

Le temps s'est arrêté. Je n'en croyais pas mes oreilles.

Et la première pensée cohérente qui m'est passée par l'esprit était la suivante : *Si Dermot est au courant, ça va me briser le cœur. Ou alors, je lui brise la nuque.*

Nous avons démarré dans la nuit en direction de l'ancienne maison des parents de Jannalynn. La route était longue et j'avais bien trop de temps pour réfléchir. Ou peut-être pas assez. Le sol s'était dérobé sous mes pieds et mes pensées affolées se bousculaient sous mon crâne.

— Mais pourquoi, pourquoi ? Me suis-je interrogée à voix haute.

— Franchement, je n'en sais rien, a dit Mustapha. Le jour où je suis venu chez toi, quand j'étais en cavale, j'ai vraiment eu du mal à rester à table avec ce Dermot. J'avais envie de l'étrangler pour qu'il parle.

— Pourquoi tu ne l'as pas fait ?

— Je ne savais pas s'il était au courant. Il est toujours gentil, Dermot, et apparemment, il a beaucoup d'amour pour toi. Je n'arrivais pas à l'imaginer en train de te poignarder dans le dos comme ça. Ni en train d'enlever Warren d'ailleurs.

Je me suis dit que c'était le sang de Claude qui avait rendu Kym aussi irrésistible aux yeux d'Eric.

— Et merde !

Je me suis penchée en avant, le visage enfoui dans les mains, heureuse de me trouver à l'arrière et que mes deux compagnons ne puissent voir mon visage.

La voix d'Alcide a retenti dans l'habitacle, pleine de force et rassurante.

— On va démêler tout ça, Sookie. On va régler la situation. Et on va innocenter Eric.

Je crois qu'il avait peur que je ne me mette à pleurer. Mais j'avais déjà versé tant de larmes qu'il ne m'en restait plus.

Par la fenêtre se déroulait maintenant un paysage plutôt résidentiel, avec de grandes propriétés, qui avait dû former autrefois la campagne autour de Shreveport.

— C'est par ici, a dit Mustapha, alors que nous passions une clôture blanche qui bordait la route. Ça y est, c'est ici, je me souviens.

Une barrière fermait l'accès au chemin et je suis sortie pour l'ouvrir- je mourais d'envie de me dégourdir les jambes. Puis j'ai suivi la voiture à pied. Sans éclairage

public, il faisait nuit noire. Aucun projecteur n'éclairait la maison ni le garage construit à quelques mètres derrière l'habitation, au bout de l'allée. Devant la maison, qui avait des airs de ranch, un portique délabré équipé d'une balançoire rouillait tranquillement. Je me suis imaginé la petite Jannalynn en train de se balancer dessus. Puis j'ai imaginé la balançoire qui lui revenait en pleine tête.

J'ai brutalement effacé l'image de mon esprit avant de rejoindre les deux hommes, qui venaient de sortir de la voiture. Incertains, ils dansaient d'un pied sur l'autre. La nuit bruissait du concert que donnaient par myriades les sauterelles et autres insectes de la Louisiane. L'aboiement d'un chien a retenti au loin.

— Allez, on entre, a dit Alcide.

— Pas tout de suite, l'ai-je interrompu alors que Mustapha voulait protester. Taisez-vous.

J'étais maintenant en mesure d'apporter ma propre contribution au lieu de me laisser porter par les événements. J'ai déployé mes sens, activés par la télépathie qui m'avait été donnée au berceau par Maître Cataliades, la télépathie qui avait façonné toute ma vie. J'ai fouillé, encore et encore, recherchant la signature d'un esprit. Au moment où j'allais abandonner, j'ai détecté la palpitation d'une pensée ténue.

— Il y a quelqu'un, ai-je annoncé à voix basse. Il y a quelqu'un.

— Où ? M'a pressée Mustapha, suspendu à mes lèvres.

— Dans les combles du garage.

C'était comme si j'avais tiré un coup de feu - les loups garous sont des êtres de mouvement.

Je n'avais jusque-là pas remarqué l'escalier apposé au côté du garage. La vue acérée des Loups ne l'avait pas raté toutefois. En un rien de temps, Alcide et Mustapha l'avaient escaladé. Repérant enfin une trace olfactive familière, Mustapha a rejeté la tête en arrière, laissant échapper un hurlement. J'en ai eu des frissons et mes poils se sont hérissés. Me rapprochant des marches, j'ai réussi à discerner les deux silhouettes qui s'animaient soudain de mouvements féroces accompagnés d'un vacarme rythmé. J'ai compris soudain qu'ils se jetaient contre une porte. Celle-ci a cédé bruyamment et une lumière s'est allumée.

Le hurlement de Mustapha s'est fait entendre à nouveau. Emplie de terreur, j'ai pensé que Warren était déjà mort.

C'était plus que je n'en pouvais supporter. La mort du petit sniper blond à la peau pâle, avec ses taches de rousseur et ses dents cassées, me semblait intolérable et je suis tombée à genoux.

— Sookie ! M'a interpellée Alcide avec insistance.

J'ai levé le regard. Mustapha descendait l'escalier, les bras chargés d'un corps inerte. Alcide se tenait devant moi.

— Il est vivant, m'a-t-il rassurée. Mais il est là-haut depuis je ne sais combien de temps, sans air

conditionné, sans ventilation. Cette chienne ne s'est même pas donné la peine de lui donner de la nourriture ou de l'eau. Il faut absolument qu'on le fasse soigner.

— Sang de vampire ? Ai-je suggéré dans un souffle.

— Vu la situation, je crois que Mustapha sera d'accord pour l'envisager.

J'ai compris alors que Warren devait être en très mauvais état.

J'ai appelé Bill.

— Sookie, où es-tu ? a-t-il hurlé. Je n'arrête pas de t'appeler ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

J'ai lancé un regard à mon écran. Effectivement, j'avais raté un grand nombre d'appels.

— J'avais mis mon portable en vibreur. Je te raconterai tout mais, d'abord, j'ai un service à te demander. Tu es toujours à Shreveport ?

— Oui ! Je suis revenu au *Trifecta* et j'essaie de retrouver la trace de ces chiens !

— Écoute, calme-toi. La nuit a été horrible. Tu es mon ami. J'ai besoin de toi maintenant.

— Tout ce que tu voudras.

— Rendez-vous chez Alcide. Tu pourrais sauver une vie.

— J'y vais tout de suite.

Nous avons démarré pour Shreveport, Mustapha prenant ma place à l'arrière, la tête de Warren sur ses genoux. J'ai suggéré alors de laisser Bill lui donner de son sang à boire pour l'aider à survivre.

— Si ça peut le ramener à la vie, m'a répondu Mustapha, alors je le fais. Peut-être qu'il me détestera après. Même moi, je me détesterai peut-être. Mais il faut le sauver.

Le trajet de retour a pris moins de temps qu'à l'aller, car le chemin nous était plus familier. Néanmoins, chaque arrêt, chaque ralentissement nous coûtait, et l'angoisse extrême de Mustapha cognait à mes tempes. Les signaux du cerveau de Warren s'affaiblissaient, reprenaient, vacillaient...

Bill nous attendait devant chez Alcide et j'ai bondi de la voiture pour le tirer vers la banquette arrière. En apercevant Warren, il l'a reconnu immédiatement. Car Bill connaissait Mustapha et se souvenait parfaitement de Warren, le tireur embusqué dehors, le soir de l'assassinat de Victor. J'ai eu peur soudain. Bill pouvait estimer que Warren était un témoin gênant et qu'il serait préférable qu'il ne survive pas.

Je l'ai attrapé par le poignet, alors que Mustapha soulevait doucement la tête de Warren pour sortir de l'habitacle et laisser suffisamment d'espace à Bill.

— Bill ! Il n'était même pas à l'intérieur, ce soir-là !

Il m'a dévisagée. La vie de Warren ne tenait qu'à un fil.

— Nourris-le, ai-je ordonné.

Sans un mot de plus, Bill s'est agenouillé près de la voiture, mordant son propre poignet avant de le porter aux lèvres desséchées de Warren.

Je ne sais pas si Warren l'aurait fait, s'il n'avait pas eu aussi soif. Au début, le filet de sang qui s'écoulait entre ses lèvres flasques n'a provoqué aucune réaction. Puis une étincelle a jailli quelque part et il s'est mis à boire avec application, les mouvements réguliers de sa gorge clairement apparents.

Après une minute, j'ai perçu le cerveau de Warren qui redémarrait, et je les ai interrompus.

— C'est bon. Stop. Maintenant, il faut l'emmener à l'hôpital et il sera pris en charge.

— Mais ils seront au courant, a protesté Alcide avec un regard furieux identique à celui de Mustapha. Ils vont lui poser des questions pour savoir qui l'a enlevé.

Bill s'était redressé et se tenait le poignet, notre échange le laissant de marbre.

— Tu ne veux pas que la police arrête Jannalynn ? Ai-je demandé, incrédule.

La solution me paraissait pourtant évidente et parfaite.

— S'ils essaient, ils se feront tuer, a dit Alcide.

Cependant, je percevais le conflit qui se déroulait en lui - il n'avait pas exprimé sa véritable préoccupation. Alors j'ai repris, en contenant ma voix avec effort :

— Tu veux la punir par toi-même.

— Mais évidemment ! Est intervenu Mustapha. Elle est de la meute. Elle est à lui. C'est à lui de la punir.

— Je voudrais quand même lui poser certaines questions, ai-je objecté.

Autant régler ça le plus rapidement possible - sinon, elle allait se faire tuer avant que j'aie pu lui tirer les vers du nez.

— Et Sam ? A soudain coupé Bill.

Je ne m'y attendais pas.

Après un instant de réflexion, c'est Alcide qui a réagi en premier.

— Quoi, Sam ?

— Il ne va pas être content, ai-je marmonné. Ils n'ont jamais été aussi proches qu'elle te l'a dit, mais tout de même...

— C'est sa femme, a terminé Mustapha avec un geste de l'épaule.

Il a baissé le regard sur Warren, dont les yeux se sont ouverts à ce moment précis. En voyant Mustapha, il a souri.

— Je savais bien que tu me retrouverais. Je savais que tu viendrais.

C'était touchant. C'était presque gênant. Et cette petite scène m'inspirait la confusion la plus totale.

J'ai changé de sujet.

— C'était donc Claude. Je ne comprends pas. Pourquoi vouloir qu'Eric se nourrisse d'une fille comme Kym, presque une prostituée ? En plus, il lui a donné son propre sang à boire ! Pourquoi ?

Mes paroles ne montraient guère de respect pour Kym, mais je dois avouer que je ne me sentais pas d'humeur charitable.

— Seul Claude pourrait te le dire, a déclaré Bill d'un ton sinistre. Où est-il ?

— Niall est venu le chercher. Je n'ai pas vu Claude depuis des jours.

— Il a laissé Dermot de ce côté-ci ?

— Eh oui. Il lui a laissé la responsabilité de tous les SurNat qui traînent au *Hooligans.*

— On m'avait bien dit que tout le monde était de nature faé au *Hooligans,* a fait remarquer Bill, confirmant ainsi le fait que les SurNat pouvaient se montrer tout aussi bavards que des humains. Est-ce que Claude t'a dit quand il reviendrait ?

— Pas du tout. Niall l'a emmené en Faérie pour mener l'enquête et déterminer qui a jeté la malédiction

sur Dermot. Claude a dit que c'était Murry. Mais Murry est mort. Je l'ai tué. Dans mon jardin.

J'avais désormais l'attention de tout le monde. Il me semblait que tous les pans différents de ma vie entraient en collision. Mon autoroute personnelle souffrait d'embouteillages et grouillait de faé, de loups garous, de vampires et d'humains.

— Claude a donc dit que le méchant, c'était Murry, alors qu'il est mort. Comme c'est pratique, a fait observer Bill.

Sa remarque a flotté dans l'air pendant une minute. Puis tout s'est effondré en moi.

— Claude... Depuis le début, c'était Claude.

Mon cœur était comme engourdi.

Après quelques instants, nous nous sommes organisés. Puisque personne ne savait où se trouvait Jannalynn, Alcide a invité Mustapha et Warren à rester cette nuit chez lui. Apparemment, Warren n'allait pas passer par la case hôpital, et je me suis dominée pour l'accepter. Ma seule consolation, c'était que Mustapha lui administrait une bouteille de boisson énergétique, qu'il avalait à petites gorgées.

Bill et moi sommes montés dans sa voiture et Mustapha a remercié Bill. Il lui était difficile d'admettre qu'il lui devait une fière chandelle, mais il l'a fait malgré tout.

Lorsque nous avons démarré, Alcide était déjà pendu à son téléphone. J'étais certaine qu'il était en conversation avec ses Loups, ceux qui avaient enfermé les renégats. À mon avis, c'était surtout Kandace qui le préoccupait. Je ne savais pas si elle s'était laissé emprisonner avec les autres ou si elle avait abandonné son rôle de rebelle. Ce n'était pas mon problème. Et tant mieux.

C'était Bill qui avait pris le volant et j'en étais soulagée. Je n'aurais jamais pu me concentrer. Je regrettais amèrement de n'avoir aucun moyen de prévenir Niall. Il réchauffait un véritable serpent dans son sein. Et puisque j'en étais aux connotations bibliques - jamais je ne m'étais sentie aussi soulagée d'avoir refusé les avances de qui que ce soit.

— Je ne comprends pas. Comment Claude a-t-il pu faire ça ?

Bill m'a répondu car, sans m'en rendre compte, je m'étais interrogée à voix haute.

— Écoute, Sookie, je ne sais pas. Je n'en ai vraiment pas la moindre idée. Il n'a aucun ressentiment contre Eric - ou du moins, je ne vois pas pourquoi il en aurait. Il pourrait se sentir jaloux, de voir que ton amant est si exceptionnellement beau, mais ce n'est franchement pas un motif suffisant.

En principe, c'était plutôt Eric qui aurait intéressé Claude. Cependant, Claude m'avait révélé qu'il lui arrivait parfois d'accueillir une femme dans son lit. Ce que je me suis abstenue d'expliquer à Bill.

— Bon, d'accord, réfléchissons un peu, ai-je enchaîné. Pourquoi créer des problèmes de façon si détournée ? Il aurait pu mettre le feu chez moi,

Déjà fait.

— ... il aurait pu essayer de m'abattre,

Idem.

— ... il aurait pu m'enlever et me torturer.

Même punition.

— Si son intention était de causer des ennuis à Eric, il pouvait facilement s'y prendre autrement. Il y avait des moyens plus directs.

— Oui, a acquiescé Bill, mais dans ce cas, on serait remonté directement à lui, justement. C'est par ruse que ce sournois s'attachait à rester dans tes bonnes grâces et qu'il ne te quittait pas d'une semelle.

— Ah ça ! Ce n'était pas par amour, je peux te le dire !

— Sookie. Est-ce qu'il y a quelque chose que je ne sais pas ? Une raison pour laquelle Claude rechercherait ta compagnie, voudrait vivre chez toi et demeurer près de toi ?

Après un petit instant d'hésitation, il s'est hâté d'ajouter :

— Naturellement, n'importe quel homme sain de corps et d'esprit en mourrait d'envie, même quelqu'un comme Claude, qui préfère les hommes.

— Eh bien... oui, Bill. C'est bizarre que tu en parles. Il y a bien une raison.

Je savais qu'il n'était pas judicieux pour moi d'ébruiter l'affaire et je n'ai rien dit de plus. Mais je bouillais intérieurement.

C'était comme si j'avais un tatouage sur le front qui proclamait : « JE DÉTIENS UN CLUVIEL DOR. » *Un grand merci pour ce super cadeau, Grand-père Fintan.* Et pendant que j'y étais, *un grand merci pour la télépathie, Maître Cataliades.* Et allons-y gaiement, *un grand merci à toi, Gran, a) d'avoir entretenu une liaison avec un faé, et b) de ne pas avoir utilisé le cluviel dor alors que tu en avais l'occasion et, par conséquent, de m'avoir passé le bébé.*

Après cette explosion de rage interne et d'autant plus violente qu'elle était silencieuse, j'ai tenté de me calmer.

J'ai pris plusieurs respirations profondes, comme Bill me l'avait déjà conseillé plus tôt dans la soirée. L'exercice a évacué le trop-plein de tension, me permettant d'instaurer plus de discipline dans mes pensées. Et j'ai particulièrement apprécié la discrétion de Bill, qui s'est contenté de conduire en me laissant tranquille.

— Je suis désolée. Je ne peux pas t'en parler pour l'instant.

— Peux-tu me dire si tu as eu des nouvelles de Niall ou de Claude depuis leur départ ?

— Aucune. J'ai mis une lettre dans le... je leur ai envoyé une lettre parce que Dermot a du mal à contrôler les faé du *Hooligans.* J'imagine que tu es au courant, ils commencent à s'impatienter.

— Ils ne sont pas les seuls, a-t-il répondu, l'air sombre.

— C'est-à-dire ?

Je me sentais trop épuisée et perturbée pour tenter de deviner.

— Nos invités sont toujours présents, à savoir Felipe, Horst et Angie. C'est comme si nous recevions la visite d'un roi au XVIIIe siècle. On va se retrouver sur la paille. De plus, ils s'entendent comme larrons en foire avec ce crétin de catcheur, T-Rex. Felipe envisage même de lui demander s'il veut passer de l'autre côté. Il estime que T-Rex serait un bon porte-parole pour le mouvement pro vampire.

— Et Freyda ? Elle est toujours là ?

Je me sentais profondément humiliée de devoir lui poser la question. Mais je voulais tellement connaître la réponse que j'ai mis ma fierté dans ma poche.

— En effet. Elle passe autant de temps avec Eric qu'il veut bien le lui permettre.

— Je n'ai pas eu l'impression qu'elle ait l'habitude d'attendre la permission de faire quoi que ce soit.

— Tu as tout à fait raison. Je ne parviens pas à savoir si Eric tente véritablement de la décourager, ou s'il fait simplement grimper les enchères.

C'était comme s'il m'avait giflée.

Il a réagi instantanément.

— Je regrette, mon ange. J'aurais dû tenir ma langue.

Il semblait sincère, mais je ne faisais plus confiance à personne.

— Tu crois vraiment qu'Eric en est capable ?

— Sookie, tu sais très bien qu'il en est parfaitement capable. Et de plus encore. Je ne peux pas te mentir. Je refuse d'édulcorer la situation. De mon point de vue, l'alliance entre Eric et Freyda est une chance exceptionnelle. Par égard pour toi, cependant, j'espère qu'Eric t'aime si profondément qu'il est déterminé à guider Freyda vers un compagnon plus docile.

— Il est amoureux de moi.

Ma voix résonnait comme celle d'une enfant qui affirme à son père qu'elle n'a vraiment, mais vraiment pas peur du noir. Lamentable.

— C'est certain, a acquiescé Bill immédiatement.

La conversation était parvenue à son terme, et ne reprendrait pas de sitôt.

Je me suis laissée aller à rêver. Lorsque nous serions arrivés chez moi, Eric serait assis sur les marches et m'attendrait. Il aurait laissé tomber toute la bande du Nevada. Il serait venu me rassurer et me dire qu'il avait renvoyé Freyda, qu'il lui avait dit à quel point il m'aimait et qu'il ne me quitterait jamais, quand bien même elle lui offrirait tout son pouvoir et sa richesse. Il serait ainsi en train d'envoyer un pied-de-nez final à son créateur Appius Livius Ocella. Tous les vampires de son shérifat approuveraient sa décision parce qu'ils m'appréciaient tant.

Et puisque j'étais perdue en plein fantasme, j'y suis allée franchement. Au matin, Claude ferait son retour chez moi en compagnie de Niall. Ce dernier m'annoncerait qu'il avait fait subir un lavage de cerveau à Claude, et que celui-ci était devenu une personne bien, qui regrettait tous les méfaits qu'il avait commis par le passé. Tous deux considéreraient désormais que Dermot était leur égal, et le ramèneraient avec eux en Faérie, avec tous les autres faé du *Hooligans.* Et ils vivraient heureux à tout jamais. Un vrai conte de fées.

Puis j'ai mentalement marié Jason à Michele, leur faisant cadeau de trois petits garçons. J'ai marié Terry et Jimmie, dont les catahoulas auraient de nombreuses portées. J'ai nommé Alcide chef de meute à vie, rajoutant dans son escarcelle un mariage heureux avec Kandace, dont il aurait une jolie petite fille. J'ai attribué des bourses d'études aux jumeaux du Rone pour qu'ils puissent aller à l'université de Tulane, et pour Sam... Pour Sam, j'hésitais sur le meilleur cadeau. Bien sûr, le bar serait prospère, mais avec sa tendance à fréquenter des

femmes de caractère et SurNat pardessus le marché... Bon, le bar serait prospère. Quinn vivrait heureux pour toujours avec sa tigresse Tijgerin, et celle-ci parviendrait à remettre Frannie dans le droit chemin, qui deviendrait infirmière par la suite.

J'avais certainement oublié quelques personnes... Ah oui. Holly et Hoyt. Ils auraient une fille et un fils. Le fils que Holly avait eu de son premier mariage adorerait son beau-père ainsi que sa nouvelle fratrie. L'amitié de Hoyt et de Jason ne viendrait plus jamais troubler l'harmonie du couple car mon frère n'entraînerait plus jamais Hoyt dans ses ennuis. Plus jamais.

India trouverait une fille bien, et l'État de la Louisiane ferait passer une loi qui leur permettrait de se marier en toute légalité. Plus personne ne s'amuserait à faire des plaisanteries déplacées à leur sujet... On peut toujours avoir des fantasmes.

Bizarrement, je me sentais bien mieux, maintenant que j'avais fabriqué tout ce bonheur.

— Bill, c'est quoi, ton plus grand fantasme ?

Il m'a lancé un œil à la fois déconcerté et interrogateur. Nous étions presque arrivés.

— Mon plus grand fantasme ? Tu descendrais dans ma cachette de jour, complètement nue.

Ses canines luisaient dans la pénombre.

— Ah, mais attends, s'est-il corrigé. C'est déjà arrivé.

— Et c’est tout ?

Je me serais presque mordu la langue.

— Loin de là.

Son regard explicite en disait long sur ce qui se passait ensuite.

— C’est ça, ton fantasme ? Je viens chez toi toute nue et on fait l’amour ?

— Et après, tu me dis que tu as rompu avec Eric, que tu veux être mienne pour toujours, et que, pour pouvoir partager ma vie, tu me permettras de faire de toi un vampire.

Un silence à couper au couteau s’est figé tout autour de moi. Toute la magie de mes rêves s’était évanouie.

Puis il a repris :

— Et tu sais ce que je te répondrais ? Je te dirais que jamais je ne te ferais une chose pareille. Car je t’aime.

Et c’est sur cette note, mesdames et messieurs, que s’est terminée cette soirée de divertissements à nulle autre pareille.

14.

Le lendemain à mon réveil, le soleil était déjà féroce. Je n'étais pas obligée de travailler aujourd'hui. C'était la règle au *Merlotte* : pour son anniversaire, chacun avait droit à sa journée.

La nuit précédente s'était avérée intense. J'avais récupéré deux otages, contribué à éliminer une bande de méchants Loups renégats du paysage, et commencé à dénouer une conspiration. On pouvait difficilement faire mieux.

Cependant, j'avais également été kidnappée. Sans oublier que j'avais subi une désillusion affreusement amère.

Je me sentais si mal que j'ai décidé de me faire toute belle, histoire de me changer les idées. Je devais aller en courses et me rendre à un rendez-vous que j'avais fixé depuis des jours. Je me suis habillée et maquillée, avant de me brosser les cheveux et de les coiffer en queue de cheval bien haute, laissant retomber mes mèches en cascade dans mon dos. Tandis que je

vidais mon sac à la recherche d'une paire de boucles d'oreilles, mes mains se sont refermées sur le cluviel dor. Je l'ai sorti et mon regard s'est perdu dans sa belle couleur verte, qui a effacé toute mon anxiété à l'idée de la journée qui s'annonçait. Je l'ai frotté entre mes mains, appréciant sa tiédeur et son toucher lisse.

Je me suis demandé - pour la énième fois - si son pouvoir se déclenchait grâce à un sort particulier. Probablement pas. Ma grand-mère me l'aurait forcément transmis. En bonne croyante, elle désapprouvait toute forme de magie. Malgré tout, jamais elle n'aurait négligé un détail qui aurait pu contribuer à ma sécurité.

Je n'ai pas pu me résoudre à remettre le talisman en place dans sa cachette, au fond de mon tiroir à maquillage, avec son léger camouflage de poudre en guise de protection. J'ai fini par le glisser dans la poche de ma jupe. Il ne servirait jamais à rien s'il était inaccessible. Le laisser dans son tiroir, c'était comme garder un fusil pour me protéger contre des cambrioleurs, mais sans munitions.

Désormais, il ne me quitterait plus.

Si Eric... s'il décidait de partir avec Freyda, serais-je capable de l'utiliser ? D'après Maître Cataliades, puisque j'aimais Eric, si je faisais un vœu qui le concernait, il se réaliserait. J'ai essayé de m'imaginer en train de dire : « Eric ne doit pas choisir de partir avec Freyda. »

D'un autre côté... s'il décidait de suivre la reine, cela signifiait que son amour pour moi venait après l'attrait

que représentait un futur avec elle. Serais-je disposée à passer ma vie avec lui dans ces conditions-là ?

Il pouvait se passer aujourd'hui un grand nombre de choses très négatives. Mais j'allais croiser les doigts et espérer qu'il ne se passerait rien de tel. De toutes mes forces, je voulais que la journée soit belle et heureuse, d'un bout à l'autre.

En m'éloignant de ma coiffeuse, j'ai de nouveau ressenti des doutes au sujet du cluviel dor. Était-ce raisonnable de transporter partout cet objet irremplaçable ? Apparemment, tous les faé du *Hooligans* sentaient quelque chose de différent chez moi, en plus de la petite touche de sang faé qui coulait dans mes veines. Cette différence devait tenir à la proximité du cluviel dor, ou simplement au fait que j'étais son propriétaire. Il serait dangereux pour moi de sous-estimer l'envie qui se déclencherait chez eux si jamais ils venaient à savoir que je l'avais. Le besoin qu'ils ressentaient de retrouver leur univers était d'une violence extrême.

J'hésitais encore une fois à ranger le cluviel dor, que je manipulais de nouveau pensivement. Puis l'image du fusil non chargé s'est imprimée devant mes yeux. Le talisman est retourné illico dans ma poche, dont j'ai soigneusement boutonné le rabat.

Le bruit d'un moteur a grondé dehors et j'ai regardé par la fenêtre du séjour. C'était l'Inspecteur Cara Ambroselli. J'ai haussé les épaules. Je ne laisserais rien me perturber de toute la journée.

Elle était accompagnée d'un acolyte. Je ne parvenais pas à me souvenir de son nom. C'était un jeune homme brun, vêtu de façon ordinaire, ni très grand, ni très mince, ni très musclé, ni très quoi que ce soit. Même ses pensées demeuraient assez neutres. En revanche, il était complètement fou d'Ambroselli, le pauvre. Alors qu'elle ne pensait à lui qu'en tant qu'adjoint.

— Je vous présente Jay Osborn, a commencé l'Inspecteur Ambroselli en me toisant de la tête aux pieds. Vous alliez sortir, peut-être ?

— J'ai un rendez-vous ce matin. Je n'ai que quelques minutes à vous consacrer.

J'ai indiqué le canapé et me suis assise en face d'eux.

Osborn observait la pièce, reconnaissant les signes de l'âge de la maison et des meubles. Ambroselli focalisait son attention sur moi.

— Apparemment T-Rex est l'un de vos plus grands fans.

Fort heureusement, j'avais entendu ses pensées avant sa remarque d'introduction.

— C'est plutôt bizarre, ai-je répondu. La première fois que je l'ai rencontré, c'était la nuit du meurtre de Kym Rowe. Et je suis en couple.

Enfin, théoriquement.

— Il m'a appelée pour voir si je lui céderais votre numéro de téléphone.

J’ai haussé les épaules.

— Ce qui en dit long, puisqu'il ne l’a pas.

Puis nous sommes revenues sur la soirée chez Eric, du début jusqu’à la fin. Au moment où je croyais que nous en avions terminé, Ambroselli a lancé une dernière question.

— Pourquoi étiez-vous en retard, ce soir-là ? Vous vouliez ménager votre entrée ?

J’ai cligné des yeux.

— Pardon ?

— C’était pour attirer l’attention de T-Rex ?

Elle posait des questions au hasard, sans vraiment y croire.

— Si j’avais voulu attirer son attention, je crois plutôt que je serais venue en avance, pour passer autant de temps que possible avec lui. Mais ses amies étaient très belles. Je ne sais pas pourquoi je l’aurais intéressé.

— Peut-être que votre petit ami vampire voulait s’en faire un ami. Ça ne peut pas faire de mal pour son image, d’avoir un catcheur connu comme T-Rex de son côté.

J’ai éclaté de rire.

— Dans ce cas, je crois qu’Eric aurait trouvé quelque chose de plus intéressant que moi à offrir.

Dans cette affaire, Ambroselli était parvenue à une impasse. Elle espérait qu'en allant d'un témoin à l'autre, en disséminant des demi-vérités et en posant des questions, elle ferait remonter quelque chose d'utile. Je pouvais tout à fait compatir. Cependant, elle était en train de me faire perdre mon temps.

— T-Rex ne m'a pas appelée, et je ne crois pas qu'il le fasse, ai-je déclaré après un temps. Si vous voulez bien m'excuser, il faudrait que j'y aille.

Ambroselli et Osborn se sont levés avant de prendre congé en prenant tout leur temps, essayant par leur attitude de me faire croire qu'ils avaient appris des détails significatifs.

Plus tard, en arrivant à Bon Temps, je suis passée chez Tara pour reprendre mes plats. Les jumeaux dormaient et Tara était avachie sur le canapé, presque assoupie elle aussi. J'étais contente d'avoir frappé très discrètement à la porte. Je crois qu'elle m'aurait jeté mes plats à la tête, si j'avais réveillé Sara et Rob.

— Où est passé JB ? Ai-je chuchoté.

— Parti acheter des couches, m'a-t-elle retourné dans un souffle.

— Et l'allaitement, comment ça se passe ?

— Je me suis transformée en vache laitière. Je ne sais même pas pourquoi je me donne la peine de reboutonner mon chemisier.

— C'est difficile, de les persuader de téter ?

— Au moins autant que de persuader un vampire de te mordre.

Je lui ai adressé un large sourire. C'était bon de voir que Tara pouvait plaisanter sur un sujet qui, autrefois, l'avait mise dans tous ses états.

— Au fait, m'a interrompue Tara alors que je m'apprêtais à partir, il se passe quelque chose de bizarre, au *Hooligans* ?

Je me suis retournée d'un coup, tous mes sens en alerte.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Eh bien ! Quelle réaction, Sookie ! Ça répond à ma question.

Je ne savais pas comment lui répondre.

— JB a eu des problèmes, là-bas ? Lui ai-je demandé.

— Non, il apprécie énormément toute l'équipe des strip-teaseurs. On a fini par en parler. Toi, tu sais, et moi, je sais, qu'il adore qu'on l'admire. Quel amour. Et chez lui, tout est à croquer.

J'ai hoché la tête. Il était complètement craquant. Il n'avait rien d'un génie, mais il était sublime.

— Alors il croit qu'il se passe quelque chose ?

— Il a remarqué des trucs un peu bizarres, a-t-elle répondu en choisissant soigneusement ses mots. Aucun

des autres n'est jamais disponible pour venir déjeuner avec lui. Aucun ne lui a jamais dit quel travail il faisait dans la journée. Et il a l'impression qu'ils habitent carrément au club.

Je ne savais pas ce que je pouvais me permettre de lui dire et me suis décidée pour une remarque des plus vagues.

— Je me demande comment JB a été embauché.

Je faisais du remplissage. Il me fallait du temps pour imaginer comment je pouvais la mettre en garde contre le *Hooligans.* Je savais que les du Rone avaient encore besoin d'arrondir les fins de mois, même si les jumeaux avaient eu l'autorisation de sortir assez tôt.

— Comment il a eu le job ? Il a entendu parler de la *ladies' night* à la salle de gym. Les clientes lui ont dit qu'il avait le physique idéal, a-t-elle précisé avec une certaine fierté. Alors, un jour, il est allé au *Hooligans* pendant sa pause déjeuner.

L'un des bébés s'est réveillé et Tara s'est précipitée dans la chambre minuscule pour en émerger avec Sara - ou Robbie.

— Si l'un des deux commence à pleurer, l'autre suit, a-t-elle chuchoté.

Elle secouait doucement le bébé en chantonnant. C'était comme si elle était mère depuis des années et non quelques jours. Lorsque la petite tête est retombée contre sa poitrine, elle a repris en murmurant.

— Bref. Ton cousin Claude a dit que puisque JB t'avait aidée à te remettre de ton supplice - il voulait dire ton accident de voiture, j'imagine - il lui donnerait du travail, surtout qu'il avait des enfants à nourrir - tu te souviens, j'ai rencontré Claude pour la première fois au parc, quand j'étais enceinte, et c'est lui qui m'a annoncé que j'aurais des jumeaux.

Ce qu'elle ne savait pas, c'était qu'à l'époque je ne me remettais pas d'avoir eu un accident mais d'avoir été torturée. J'avais fait de la kiné avec JB pendant des semaines. Et j'en avais effectivement parlé à Claude. J'étais contente d'apprendre qu'il s'était montré généreux envers JB. Mais je savais désormais ce que Claude était. Il avait eu autre chose en tête et complotait nécessairement pour atteindre un objectif désastreux.

Avant de quitter la maisonnette, j'ai caressé du doigt la petite joue si douce.

— Tu as une de ces chances ! Ai-je chuchoté à Tara.

— C'est ce que je me dis chaque jour. Vraiment tous les jours.

Dans l'esprit de mon amie se déroulait un kaléidoscope des scènes lamentables dont son enfance avait été ponctuée : ses parents alcooliques, le défilé incessant de drogués dans sa maison, la détermination dont elle avait fait preuve pour s'élever au-dessus de ces conditions dégradantes et de la crasse. Cette petite maison propre et ordonnée, ces bébés merveilleux, son

époux sobre et sain - tout représentait pour Tara un véritable paradis.

— Prends soin de toi, Sookie.

L'anxiété perçait dans sa voix - elle était mon amie depuis si longtemps qu'elle me connaissait par cœur.

— Soigne bien tes petits anges et ne t'inquiète pas pour moi. Je vais bien.

J'ai adressé à mon amie mon sourire le plus convaincant et suis sortie à pas de loup, refermant la porte derrière moi avec douceur.

Ensuite, je suis allée chercher du liquide au distributeur avant de me rendre au cabinet d'avocats récemment ouvert par Beth Osiecki et Jarrel Hilburn. Sid Matt Lancaster avait quitté ce monde peu de temps auparavant et j'avais choisi ces petits nouveaux pour me représenter.

Pour quelle raison ? Justement parce qu'ils étaient nouveaux, que je ne les connaissais pas, et qu'ils ne me connaissaient pas. Je voulais partir de zéro avec eux. J'avais déjà rencontré Hilburn pour ma transaction avec Sam. Aujourd'hui, je voyais Osiecki, spécialisée en gestion de patrimoine. Nouvellement installée, elle avait accepté de me donner rendez-vous un samedi.

Au sein de la minuscule salle d'attente, le comptoir de la réception était occupé par une jeune fille à peine sortie de l'adolescence. Les deux avocats avaient loué le rez-de-chaussée d'un vieil immeuble qui donnait sur la place. À mon avis, le système électrique aurait eu besoin

d’être refait, mais ils avaient repeint les pièces et acheté du mobilier de bureau, d’occasion, certes, mais de bonne qualité. L’espace était agrémenté de plantes vertes, et, ô bonheur suprême, aucune musique d’ascenseur ne venait polluer l’atmosphère. La jeune fille, qui ne portait même pas de badge indiquant son nom, m’a lancé un sourire radieux avant de consulter le carnet de rendez-vous parsemé de grands espaces vierges.

— Vous devez être Mlle Stackhouse.

— C’est exact. J’ai rendez-vous avec Mme… Osiecki?

J’hésitais sur la prononciation.

— Ossö-kö, m’a-t-elle corrigée tout bas, probablement pour que l’intéressée n’entende rien.

J’ai hoché la tête pour indiquer que j’avais bien noté.

— Je vais voir si elle peut vous recevoir, a-t-elle annoncé en bondissant dans le petit couloir qui menait aux bureaux. Il comportait une porte de chaque côté et ouvrait ensuite sur une salle de travail plus étendue. De loin, j'apercevais une grande table et une bibliothèque remplie de gros ouvrages - le genre de livres que je ne lirais jamais.

J’ai entendu le bruit sec d’un coup frappé à la porte, suivi d’un murmure étouffé. En quelques secondes, la fille était de retour.

— Mme Osiecki vous attend.

Après avoir inspiré profondément, j'ai suivi la direction indiquée par son geste théâtral.

À mon arrivée, une femme âgée d'une trentaine d'années s'est levée de son grand bureau. Souriante, elle avait des cheveux bruns coupés court et méchés de roux. Ses yeux bleus m'examinaient de derrière ses lunettes à monture marron. Elle avait choisi aujourd'hui un joli chemisier blanc et une jupe aux motifs de fleurs exubérants, le tout assorti de sandales à talons hauts.

— Je suis Beth Osiecki, m'a-t-elle annoncé comme si j'avais pu me perdre entre la réception et son bureau.

— Sookie Stackhouse, lui ai-je retourné en serrant la main qu'elle me tendait.

Elle a baissé le regard sur son carnet, consultant les notes qu'elle avait gribouillées lors de mon appel de la veille. Puis elle a contemplé un instant le grand poster accroché au mur - un paysage de Louisiane - avant de me dévisager avec curiosité.

— Bien. C'est un jour très particulier pour vous, n'est-ce pas ? C'est votre anniversaire, et vous allez rédiger votre testament...

En quittant le cabinet, j'étais envahie par un sentiment singulier, décalé. Lorsque l'on compose son testament, on réfléchit forcément à sa propre disparition. Et, en vue de sa lecture, on s'adresse aux autres pour la dernière fois. Il s'agit de l'ultime expression de notre volonté et de nos derniers vœux.

J'ai trouvé l'expérience étrangement révélatrice.

Beth Osiecki allait traduire le tout en langage juridique et je devais passer le lendemain pour le signer. Pour me rassurer, je lui avais également demandé si je pouvais signer le document que j'avais rédigé de ma propre main. Elle m'avait assuré que oui, c'était parfaitement légal. À son sourire, je voyais qu'elle allait m'ajouter à sa courte liste de clients bizarres - ce qui ne me dérangeait absolument pas.

Maintenant que j'avais rempli cette mission, je ne savais plus vraiment à quoi m'occuper. Il était 3 heures de l'après-midi. J'avais pris mon petit-déjeuner très tard, et il n'était pas question de me gaver d'un vrai repas. Il me restait encore une pile de livres à lire - il n'était donc pas utile de passer à la bibliothèque. Je pourrais rentrer et prendre un bain de soleil, l'un de mes passe-temps favoris. Mais l'exercice gâcherait mon joli maquillage et mes cheveux tout propres. C'était d'ailleurs ce qui allait arriver si je restais plus longtemps sur ce trottoir en plein soleil - il devait bien faire dans les trente-huit degrés.

Je me suis dirigée vers ma voiture. J'hésitais à poser la main sur la poignée brûlante lorsque mon portable a sonné. J'y ai répondu tout en enroulant un mouchoir en papier autour d'une main pour ouvrir ma portière. La chaleur en est sortie par vagues.

— Sookie ? Comment vas-tu ?

Je n'en croyais pas mes oreilles.

— Quinn ! Ça me fait tellement plaisir de t'entendre !

— Bon anniversaire.

C’était absurde, mais ses paroles ont déclenché dans mon cœur une véritable explosion de joie.

— Tu y as pensé !

Je n’avais pas vraiment espéré que Tara se souviendrait de mon anniversaire, étant donné qu’elle sortait tout juste de l’hôpital avec ses deux jumeaux. Mais en constatant qu’elle n’en avait pas parlé ce matin, j’avais malgré tout ressenti une pointe de déception.

— Mais un anniversaire, c’est tout de même important ! S’est exclamé le tigre-garou.

Je ne l’avais pas vu depuis le mariage du frère de Sam. C’était si bon, d’entendre sa belle voix grave.

— Comment vas-tu ? Lui ai-je demandé avant d’hésiter et d’ajouter : Et comment va Tijgerin ?

La dernière fois que je l’avais vu, il venait tout juste de rencontrer la magnifique tigresse, célibataire de surcroît. Pour ne rien gâcher, elle était l’une des dernières représentantes de son espèce. Pas la peine de vous faire un dessin…

— Je, euh, je vais bientôt être père.

Stupeur.

— Mais c’est génial ! Alors vous vous êtes installés sous le même toit ? Vous vivez où ?

— Sookie, ce n’est pas comme ça que ça se passe, chez les tigres.

— Ah. Bon... Alors c'est quoi, la procédure tigre ?

— Les hommes tigres n'élèvent pas leurs petits. C'est la maman qui s'en charge.

— Aïe, c'est plutôt vieux jeu, comme façon de faire, non ?

Et plutôt horrible aussi.

— À mon avis, oui. Mais Tijgerin est super traditionnelle. Elle m'a annoncé que, quand le petit serait arrivé, elle partirait se cacher jusqu'à ce qu'il soit sevré. Sa mère lui a dit que si c'était un mâle, je pourrais le considérer comme un rival.

À distance, je ne pouvais pas lire les émotions de Quinn, mais je sentais bien à sa voix qu'il était profondément blessé.

A l'époque où je sortais avec Quinn, j'avais fait des recherches sur les tigres. D'après ce que j'avais lu, seuls les mâles qui n'étaient pas les pères pouvaient avoir tendance à éliminer les petits. Ce conflit ne me regardait en rien, cependant, et j'ai étouffé en moi toute l'indignation que je ressentais pour Quinn.

Du moins, j'ai essayé...

Alors elle l'avait manipulé pour se faire féconder... Et maintenant qu'elle portait un bébé tigre-garou, elle ne voulait plus de lui ?

Stop ! Me suis-je tancée avec sévérité. *Ce ne sont pas tes affaires.*

Les loups garous agissaient de façon bien plus moderne. Même les panthères-garous se montraient plus ouverts !

Mon silence avait duré trop longtemps et je me suis hâtée de le combler.

— Écoute, vous n'êtes plus très nombreux, alors je suis contente de savoir que vous attendez un petit. J'imagine que ta mère et ta sœur sont ravies, non ?

— Eh bien… maman est assez malade en fait. Ça lui a fait plaisir quand je lui ai annoncé, mais elle est vite retombée. Elle est de nouveau dans la maison de repos. Quant à Frannie, elle a trouvé un mec et elle est partie avec lui le mois dernier. Je ne sais même pas où elle est.

— Oh, Quinn. Ça c'est vraiment dur. Je suis désolée pour toi.

— Je ne voulais pas te parler de mes problèmes le jour de ton anniversaire. Je t'ai appelée pour te souhaiter une belle journée, Sookie. Personne ne le mérite plus que toi.

Puis il a marqué une hésitation. Même d'aussi loin, je sentais qu'il aurait voulu en dire plus.

— Tu pourrais peut-être m'appeler, bientôt ? a-t-il suggéré. Pour me raconter comment tu as fêté ta journée ?

J'ai réfléchi aussi furieusement et rapidement que possible - dans l'immédiat cependant j'étais incapable

de discerner clairement tous les écueils qui se cachaient dans ses... avances.

— Pourquoi pas ? J'espère que je ferai quelque chose d'intéressant. Pour l'instant, tout ce que j'ai fait, c'est mon testament.

Il a gardé le silence un long moment.

— Tu plaisantes...

— Pas du tout, et tu le sais.

Nouveau silence encore plus marqué.

— Tu as besoin que je vienne ?

— Oh non ! L'ai-je rassuré d'un ton chaleureux. J'ai la maison, la voiture, un peu d'économies... Je me suis juste dit que je devais m'en occuper, c'est tout.

Étais-je en train de lui mentir ?

— Bon, il faut que j'y aille, Quinn. C'est vraiment gentil d'avoir appelé, c'était un beau cadeau d'anniversaire !

Après avoir raccroché et glissé le téléphone dans mon sac, je me suis mise au volant de ma voiture désormais légèrement moins bouillante. Je ne savais pas vraiment où aller... J'ai décidé de me permettre une friandise : une glace Oreo Blizzard au Dairy Queen. Il faisait tellement chaud que je l'ai dégustée sur place, bien au frais. J'ai salué quelques connaissances et bavardé un moment avec India, qui était venue accompagnée de l'une de ses nièces.

Mon portable a sonné de nouveau. C'était Sam.

— Sook, tu peux passer au bar ? Il nous manque une caisse de Heineken et deux de Michelob. Je voudrais savoir ce qui s'est passé.

Flûte. Il n'avait pas l'air très content.

— J'ai pris ma journée.

— Dis donc, tu t'es plus ou moins associée dans l'affaire. Il faudrait que tu fasses ta part.

J'ai insulté le téléphone en silence.

— Très bien, ai-je rétorqué d'un ton sec. J'arrive. Mais je ne reste pas.

J'ai passé la porte des employés d'un pas martial comme si j'étais en chemin pour un combat dans une arène. Trois caisses de bière portées manquantes ? N'importe quoi !

— Sam ! Ai-je appelé. Tu es dans ton bureau ?

— Oui, oui, viens par ici, je crois que j'ai compris le problème.

J'ai ouvert sa porte à toute volée.

Et le monde entier m'a hurlé à la figure.

Violemment surprise, j'en ai fait autant.

Après quelques secondes de paralysie, j'ai compris qu'on me faisait une surprise pour mon anniversaire.

Il y avait là JB, et Terry aussi, accompagné de sa petite amie Jimmie. Et puis Sam, Hoyt et Holly, Jason et Michele, Halleigh Bellefleur, Danny et Kennedy. Et même Jane Bodehouse.

— Tara a dû rester pour garder les bébés, s'est excusé JB en me tendant un paquet.

— Nous, on avait pensé t'offrir un chien, m'a expliqué Terry. Mais Jimmie a dit qu'il fallait qu'on te demande d'abord.

Jimmie m'a adressé un clin d'œil discret par-dessus l'épaule de Terry.

Sam m'a serrée si fort que j'ai failli m'étouffer. En retour, je lui ai tapé dans l'épaule avec enthousiasme.

— Espèce de débile, lui ai-je soufflé à l'oreille. Des caisses de bière qui manquent ! J'adore !

Il a éclaté de rire.

— Si tu t'étais entendue ! Jannalynn m'a demandé de te dire qu'elle était désolée. Elle n'a pas pu venir. Elle faisait l'ouverture au *Hair of the Dog.*

Jannalynn ? Désolée de ne pas être ici avec nous ? Mais bien sûr. J'ai détourné le regard pour que Sam n'aperçoive pas mon expression.

Halleigh m'a demandé de pardonner son absence à Andy, qui était de service. Danny et Kennedy m'ont serrée contre eux aussi, et Jane Bodehouse a déposé un baiser alcoolisé sur ma joue. Michele m'a tenu la main un instant avant de prendre la parole.

— J’espère que cette nouvelle année sera parfaite. Accepterais-tu d’être ma demoiselle d’honneur et mon témoin ?

Mon sourire m’est remonté jusqu’aux oreilles et je lui ai déclaré que j’en serais très fière. Jason a passé un bras autour de mes épaules tout en me donnant une boîte enrubannée.

— Mais je suis trop vieille pour avoir des cadeaux, ai-je protesté.

— On n’est jamais trop vieux pour ça, m’a assuré Sam.

J’avais tellement de larmes dans les yeux que j’ai eu du mal à défaire le présent de Jason. Dans la boîte se trouvait un bracelet que portait autrefois ma grand-mère, une chaînette en or ponctuée de perles. La découverte m’a secouée.

— Où l’as-tu trouvé ?

— Je nettoyais le guéridon que tu m’avais récupéré dans le grenier, et il était tout au fond du petit tiroir, accroché à un éclat de bois. Il m’a tellement fait penser à Gran… J’étais sûr que tu le porterais.

A ce moment-là, j’ai lâché mes larmes.

— Tu es adorable ! C’est la chose la plus gentille que tu aies jamais faite pour moi !

— Tenez, m’a interpellée Jane, aussi excitée qu’un enfant.

Elle me tendait un petit sachet cadeau. Avec un sourire, j'ai glissé ma main à l'intérieur. Elle m'avait offert cinq « bons pour un lavage voiture gratuit », qui venaient de l'endroit où travaillait son fils.

— Je les utiliserai tous, lui ai-je promis.

Hoyt et Holly m'avaient pris une bouteille de vin ; de Danny et Kennedy, je recevais un aiguise-couteau électrique ; et JB et Tara m'avaient donné l'une des cinq mijoteuses qu'ils avaient reçues pour leur mariage - j'étais ravie.

Quant à Sam, il m'a tendu une enveloppe épaisse.

— Tu ouvriras ça plus tard, m'a-t-il précisé d'un ton bourru.

Je l'ai examiné d'un air soupçonneux, les yeux plissés.

— Bon, d'accord, si c'est ça que tu veux...

— Oui, c'est ça que je veux.

Halleigh avait confectionné sa version du gâteau au chocolat de Caroline Bellefleur, et j'en ai coupé des parts pour tout le monde. Il était fabuleux.

— Je crois bien qu'il est encore meilleur que celui de Miss Caroline ! Me suis-je exclamée- ce qui, à Bon Temps, relevait du blasphème.

— J'ai rajouté une pincée de cannelle, m'a-t-elle confié à voix basse.

Une fois la fête terminée, j'ai gagné la salle, où India et Danielle, de service, m'ont également souhaité un bon anniversaire.

Halleigh souhaitait que je passe chez elle pour voir la nursery, désormais prête à recevoir son occupant. Enchantée de me trouver avec une personne joyeuse qui ne complotait rien, je me suis régalée de cette visite.

Après quoi, j'ai dîné rapidement avec Maxine, l'amie de ma grand-mère. La mère de Hoyt avait eu quelques décennies de moins que ma grand-mère, ce qui ne les avait jamais empêchées d'être très proches. Maxine se réjouissait tant à l'idée du mariage de son fils que son bonheur était contagieux. En outre, elle m'a raconté plusieurs histoires très amusantes sur Gran. Cela m'a fait du bien, au lieu de penser constamment à son aventure avec Fintan -qui m'avait traumatisée, il faut bien l'avouer. J'ai donc pu passer une heure merveilleuse à me remémorer la Gran que j'avais cru connaître.

Quand j'ai pris la route du retour, la nuit tombait. Ma journée s'était passée tellement mieux que celle de la veille. J'avais une chance incroyable d'être entourée de si bons amis. Ce soir, la nuit chaude semblait bienveillante plutôt qu'étouffante. J'ai profité de ma solitude pour brailler à tue-tête au son de la radio - je chante comme une casserole.

J'avais entretenu l'espoir de recevoir quelques appels de la part de mes amis vampires - et surtout d'Eric -, mais mon portable n'a pas émis le moindre petit gazouillis de tout le trajet. Je me suis arrêtée à l'entrée

de l'allée pour prendre mon courrier, avant de poursuivre mon chemin jusqu'à la maison.

Ils m'attendaient. Je ne peux pas dire que j'étais réellement surprise. En revanche, j'ai ressenti un profond soulagement.

La voiture de Pam était rangée derrière la maison. Bill, Eric et Pam étaient installés dans mes chaises longues dans le jardin de derrière. En hommage à la saison - quoique la température lui soit totalement indifférente - Pam portait un tee-shirt fleuri largement décolleté avec un pantacourt blanc, complétés d'une paire de sandales compensées très hautes. Sublime.

— Salut tout le monde ! Ai-je lancé à la cantonade après avoir rassemblé mes cadeaux, que j'avais posés sur la banquette arrière.

J'ai incliné la tête en direction de Pam pour montrer que j'appréciais sa tenue, avant de demander :

— Alors, quoi de neuf au *Fangtasia* ?

— Nous sommes venus te souhaiter un bel anniversaire, a déclaré Eric. Et je suppose que, comme d'habitude, Bill voudra t'exprimer son amour éternel, qui dépasse nettement le mien, ainsi qu'il te le précisera, et que Pam voudra dire quelque chose de sarcastique et presque douloureux, tout en te rappelant qu'elle t'aime, elle aussi.

Bill et Pam ont échangé des regards, clairement vexés par l'amorce agressive d'Eric. Mais je n'avais pas

l'intention de laisser quoi que ce soit gâter ma belle humeur. J'ai contre-attaqué du tac au tac.

— Et toi, Eric ? Est-ce que tu vas me dire que tu m'aimes autant que Bill, mais d'une manière plus réaliste, tout en trouvant un moyen subtil de me menacer et de me rappeler que tu vas peut-être me quitter pour Freyda ?

Je lui ai fait profiter de mon sourire le plus féroce, toutes dents dehors, tandis que je dépassais le trio en trottinant pour monter mes marches. J'ai déverrouillé la porte moustiquaire, traversé la véranda et introduit ma clé dans la serrure pour ouvrir la porte de la cuisine. Les bras toujours chargés de cadeaux, je suis entrée chez moi pour déposer le tout sur la table. Puis je suis ressortie pour les fixer tous les trois tour à tour.

— Alors ? Vous avez autre chose à ajouter ? Ou je considère que tout est dit ?

Pam détournait le visage pour masquer son sourire.

— Je voudrais tout simplement ajouter qu'il a raison, est intervenu Bill en souriant ouvertement. C'est vrai. Je t'aime plus qu'Eric. Passe une belle nuit, Sookie. Voici un présent pour toi.

Il a tendu la main et j'ai pris la petite boîte qu'il tenait sur sa paume.

— Merci bien, monsieur Compton, lui ai-je dit avec un sourire.

Sur ce, il s'en est allé à grands pas vers la lisière des bois, disparaissant après m'avoir envoyé un baiser du bout des lèvres.

C'était maintenant au tour de Pam.

— Sookie, moi aussi, je t'ai apporté quelque chose. Jamais je n'aurais pensé que j'apprécierais de passer du temps avec un être humain, mais tu es plus tolérable que les autres. J'espère que personne ne te fera de mal en ce jour si particulier pour vous.

Dans le genre vœu d'anniversaire, on peut faire mieux. Mais c'était du Pam tout craché. Je suis descendue de la véranda pour la serrer dans mes bras. Elle en a fait autant, ce qui m'a fait sourire. Pam était imprévisible. Sa peau était froide et elle sentait le vampire. Je ressentais beaucoup d'affection pour elle. Elle a brandi une petite boite richement décorée et l'a pressée dans ma main avant de faire un pas en arrière. Ses yeux m'ont quittée pour se braquer sur Eric.

— Je vais vous laisser tous les deux à votre discussion, a-t-elle annoncé d'un ton neutre.

Eric étant son créateur, il y avait une limite aux injures qu'elle pouvait lui asséner.

En une seconde, elle avait disparu.

— Et moi, pas de câlins ?

Eric avait le sourcil interrogateur.

— Avant de commencer à te distribuer des câlins, je voudrais savoir où on en est, tous les deux.

Je me suis assise sur les marches, déposant mes cadeaux soigneusement à côté de moi. Eric m'a rejointe.

Naturellement, toute ma gaieté s'était envolée. J'avais su tout de suite que cette conversation allait avoir lieu. Pourtant, je me sentais beaucoup plus calme que je ne m'y attendais.

C'est moi qui ai commencé.

— Il faut que tu mettes les choses à plat, maintenant. Tu me le dois. Depuis des semaines, je trouve qu'on n'est plus vraiment un couple. Même si tu t'acharnes à répéter à tout le monde que je suis ton épouse. Ces temps-ci, la seule chose qu'on a en commun, c'est le sexe. Je sais, les mecs n'aiment pas discuter de leur couple. Je crois que moi non plus, en fait. Mais là, il faut qu'on parle.

— Rentrons.

— Non. Parce qu'on se retrouverait forcément au lit. Et avant de faire ça, il faut qu'on se comprenne, tous les deux, qu'on arrive à un accord.

— Je t'aime.

Les rayons de lumière du projecteur semblaient tout à la fois rebondir sur ses cheveux blonds et disparaître, absorbés par le noir de ses vêtements. Il s'était habillé comme pour des funérailles.

— Moi aussi je t'aime, Eric. Mais je crois qu'il ne s'agit pas de ça. Je me trompe ?

Il a détourné les yeux avant de me répondre avec réticence.

— Je crois que non. Sookie… ce n'est pas une décision si évidente. S'il s'agissait juste de faire un choix entre deux femmes, entre toi et Freyda, eh bien c'est toi que j'aime. Ça, ce n'est même pas un choix. C'est une évidence. Mais ce n'est pas si simple.

— Ce n'est pas si simple ?

J'étais submergée d'émotions, à tel point que je ne savais pas à laquelle j'allais céder. Amour, terreur, rage, et plus encore. Incapable de regarder son visage, j'ai levé les yeux vers les étoiles.

— Mais si, c'est simple. D'une simplicité enfantine, ai-je fait remarquer après un silence.

La nuit s'est gonflée soudain de courants surnaturels, qui n'avaient rien de la magie bienveillante qui emporte les amoureux dans son tourbillon. Ils étaient de ceux qui lacèrent et tailladent, ceux de la force maléfique qui sort des bois à pas de loup pour se jeter sur sa proie.

— C'était la dernière volonté de mon créateur. Son ordre ultime.

— Jamais je n'aurais cru que tu tenterais cet argument. « Je ne fais qu'obéir aux ordres. » Je t'en prie ! Tu ne peux pas te cacher derrière la volonté d'Appius, Eric. Il est parti ! Il n'est plus là !

— Il a signé un contrat, qui me contraint par la loi, a insisté Eric, qui luttait encore pour garder son calme.

— Tu te donnes des excuses pour faire quelque chose de mal.

— Mais je suis complètement coincé ! S'est-il exclamé avec férocité.

J'ai baissé les yeux sur mes pieds. Je portais de nouveau mes sandales des jours heureux, avec leurs talons hauts et de petites fleurs qui ornaient la bride sur mes orteils. Elles étaient parfaites pour l'anniversaire d'une femme célibataire de vingt-huit ans, et me semblaient ridiculement frivoles. Elles ne convenaient pas du tout pour un rendez-vous de rupture.

— Eric, ai-je dit en prenant sa main fraîche. Tu es un vampire puissant. Tu as toujours été plus audacieux que les autres, plus dur. Effectivement, si ton créateur était encore en vie, tu n'aurais aucun moyen d'échapper à la situation. Mais j'ai regardé Appius mourir, au beau milieu de mon propre jardin. Alors, voilà ce que je crois : si tu détestais Freyda, tu te sortirais de là. Mais ce n'est pas le cas. Elle est belle. Elle est riche. Elle est puissante. Elle a besoin de toi pour assurer ses arrières. Et comme récompense, tu recevras tout ce qui te fait craquer.

J'ai pris une grande respiration saccadée avant de poursuivre :

— Alors que tout ce que j'ai, de mon côté, c'est moi. Et apparemment, ce n'est pas suffisant.

Puis j'ai attendu, priant pour qu'il réfute mes affirmations. J'ai relevé la tête. Je n'ai vu aucune honte dans son regard aussi bleu que le mien. Aucune faiblesse. Mais plutôt une terrible intensité.

— Sookie. Si je refuse cette opportunité, Felipe nous punira tous les deux. Nos vies ne vaudront plus d'être vécues.

— Alors nous partirons, ai-je soufflé. Nous irons ailleurs. Tu travailleras pour un autre roi, une autre reine. Je trouverai du travail.

Mais, tout en prononçant ces paroles, je savais qu'il ne choisirait jamais cette option.

Je me suis même demandé si j'aurais émis cette suggestion, si j'avais cru un seul instant qu'il l'accepterait. Après réflexion, oui. Même si elle impliquait que j'abandonne tout ce qui m'était cher.

— Si seulement il y avait un moyen d'empêcher tout cela, a dit Eric. Mais je n'en vois aucun. Et je ne peux pas t'arracher à ta vie.

J'avais l'impression que mon cœur venait de se déchirer en deux. Je ne savais pas si je ressentais du désespoir ou au contraire du soulagement. J'avais su d'avance qu'il dirait cela.

Mais il n'a rien dit d'autre.

Il attendait que je parle.

Une telle appréhension m'envahissait à présent que mes sourcils se sont levés d'eux-mêmes pour former une question.

— Quoi ? Ai-je demandé. Mais quoi, à la fin ?

J'étais incapable de discerner où il voulait que j'en vienne, dans cette conversation atroce.

Il semblait presque gagné par la colère, comme si je ne prenais pas la perche tendue.

J'étais désemparée. Il paraissait vouloir m'obliger à déclarer quelque chose.

Une fois certain que je ne comprenais vraiment pas, il s'est exprimé de nouveau en énonçant chaque mot avec précision.

— Tu pourrais arrêter tout ça, si tu le voulais.

— Comment ? Dis-moi comment !

Mes mains étendues paume en l'air démontraient mon ignorance. Je fouillais frénétiquement dans mon esprit à la recherche de ce qu'il pouvait vouloir dire.

— Tu dis que tu m'aimes ! S'est-il exclamé avec fureur. Tu as les moyens d'arrêter tout ça !

Il s'est levé pour partir.

— Mais dis-moi comment ! Merde, Eric, dis-le-moi! Ai-je hurlé.

Je m'en voulais du désespoir qui perçait dans mon cri.

Il a jeté un regard par-dessus son épaule. Je n'avais pas vu cette expression chez lui depuis notre rencontre. À l'époque, il me considérait simplement comme un être humain parmi tant d'autres, un être superflu et remplaçable.

À la seconde suivante, il était dans les airs. Puis il avait disparu dans la nuit.

Je suis restée les yeux fixés au ciel pendant quelques minutes. Peut-être attendais-je que des lettres de feu viennent s'y inscrire pour expliquer ses mots. Ou que Bill émerge de la lisière des bois tel un héros providentiel, pour me faire comprendre ce qu'Eric attendait de moi.

Je suis rentrée, tournant la clé dans la serrure par réflexe. Debout dans ma cuisine, je m'efforçais en vain de faire naître une idée quelconque dans mon pauvre cerveau.

Bon, alors réfléchissons, me suis-je dit. *Eric a dit que je pouvais l'empêcher de partir avec Freyda.*

— Mais ça ne peut pas être simplement le fait que je l'aime. Je le lui ai dit, et il le sait, ai-je chuchoté ensuite. Alors il ne s'agit pas de mes sentiments, mais d'une action que je dois effectuer.

Quelle action ? Comment pourrais-je faire obstacle à leur mariage ?

Je pourrais tuer Freyda. Ce serait toutefois un crime insupportable, car elle n'était coupable que de désirer l'homme que j'aimais. De plus, ce serait totalement suicidaire de ma part.

Tuer Eric n'amènerait pas une fin plus heureuse - je ne voyais pas d'autre moyen de le retenir.

Je pourrais aller voir Felipe et le supplier de garder Eric.

Comment m'y prendre, toutefois ? Eric avait dit que Felipe nous punirait tous les deux si Eric offensait Freyda pour demeurer en Louisiane. Comment réagirait-il à ma supplique ? Certes, je lui avais sauvé la vie, il y avait déjà un certain temps. Cependant, alors qu'il m'avait promis monts et merveilles, il n'avait rien tenu. Non. Si je mettais un genou à terre, Felipe ne ferait qu'éclater de rire. Puis il m'expliquerait qu'il se devait d'honorer la dernière volonté d'Appius et de permettre à son protégé de tirer profit d'un aussi beau parti que Freyda.

Par ailleurs, j'étais bien certaine que Felipe serait dans ce cas largement avantagé lors de toute transaction entre l'Oklahoma et le Nevada, l'Arkansas ou la Louisiane.

D'une manière générale, j'estimais qu'il n'y avait aucune chance que Felipe accepte de laisser Eric demeurer à Shreveport. Sa valeur en tant que shérif ne pourrait jamais compenser celle qu'il aurait s'il restait aux côtés de Freyda, pour lui murmurer certaines choses à l'oreille et la pousser dans la direction voulue.

Bien. Solution de la supplique auprès de Felipe rejetée. Et j'en étais soulagée.

Tout en me douchant, puis en me préparant pour aller me coucher, je me triturais toujours les méninges à la recherche d'une idée. Eric semblait si certain que je

détenais la clé nécessaire pour entraver le marché entre Freyda et Felipe. Mais laquelle ? C'était comme s'il pensait que je cachais un atout dans ma manche, un objet magique, qui me permettrait de faire un vœu.

Ah...

Je me suis figée, un bras dans ma manche et le reste de ma chemise de nuit plissée autour de mon cou. Ma respiration s'est bloquée.

Eric était au courant, pour le cluviel dor.

15.

Je n'ai pas dormi de la nuit.

Mes idées tournaient en rond à toute vitesse sous mon crâne, comme un hamster dans sa roue. J'en arrivais systématiquement à la même conclusion.

Eric tentait de me faire révéler que j'étais en possession du cluviel dor. Que ce serait-il passé la veille si je l'avais compris, si j'avais avoué ? Me l'aurait-il pris de force ? Je ne savais pas s'il le désirait simplement pour lui, ou si Freyda était prête à marchander les services d'Eric pour l'objet si convoité, ou enfin si Eric souhaitait simplement que je l'utilise pour l'empêcher de partir pour l'Oklahoma.

Et voilà ce qui se passe, quand on a trop de temps pour réfléchir : j'ai même envisagé la possibilité selon laquelle Eric aurait tout manigancé avec Freyda pour me pousser à dévoiler la cachette du cluviel dor. J'en avais la nausée. Si je n'avais pas déjà subi tant de trahisons par le passé, jamais une telle idée ne m'aurait traversé l'esprit. J'essayais pourtant d'accepter le monde tel qu'il était.

Cependant, le fait même qu'une machination à si long terme soit plausible m'attristait profondément.

Chaque nouvelle idée semblait encore pire que la précédente.

Je restais étendue dans l'obscurité à observer les minutes qui s'écoulaient, m'efforçant de penser à ce que je pourrais faire au lieu de rester au lit. Je pouvais me précipiter par le cimetière pour aller discuter avec Bill, qui devait nécessairement être debout. Très mauvaise idée. Que j'ai repoussée les dix premières fois qu'elle m'est venue. La onzième fois, je me suis levée et j'étais déjà arrivée à la porte de derrière quand j'ai pu me contraindre à rebrousser chemin. Je savais que, si j'allais retrouver Bill, quelque chose se passerait nécessairement, et que je le regretterais. Ce serait injuste envers moi et envers Eric.

Eric était-il vraiment conscient de l'existence du cluviel dor ? Je ne savais toujours pas que penser.

Mais si, je le savais parfaitement.

J'ai ouvert mon sac à main pour l'en sortir. Sa surface tiède et lisse a soulagé ma douleur et calmé mes nerfs éprouvés. Je n'étais pas certaine de pouvoir faire confiance à cette sensation. Je la trouvais malgré tout nettement préférable au désarroi qui me torturait jusqu'à ce que je le tienne dans ma main. J'ai entendu Dermot rentrer et progresser aussi silencieusement que possible dans la maison. Je ne pouvais supporter l'idée de lui expliquer la situation, et me suis gardée de lui montrer que je ne dormais pas.

Une fois certaine qu'il était couché à l'étage, je me suis dirigée sans un bruit dans mon séjour pour y attendre l'aube. Je me suis endormie au moment même où la nuit commençait à s'estomper. Je me suis réveillée sur le canapé quatre heures plus tard, une crampe au cou et toutes mes articulations endolories. C'était dans cet état que les vieilles dames devaient se lever tous les matins... Je suis allée à la porte d'entrée pour la déverrouiller et passer sur la véranda. Les oiseaux chantaient et la chaleur était déjà bien installée. La vie continuait, en tramant les pieds.

Incapable de recommencer à réfléchir, j'ai gagné la cuisine pour démarrer la cafetière. Au moins, le *Merlotte* étant fermé le dimanche, je n'irais pas travailler aujourd'hui.

La veille, j'avais jeté l'hebdomadaire local sur la table sans le lire. Tout en sirotant mon café, j'ai donc retiré l'élastique qui le maintenait, pour l'étaler devant moi. Bien moins fourni que le quotidien de Shreveport, que je lisais aussi, il ne comportait que quelques pages. Malgré tout, le journal de Bon Temps présentait fréquemment des nouvelles très intéressantes, et c'était le cas aujourd'hui : « Un ours dans nos bois ? » titrait la une. J'ai parcouru l'article à toute allure et mon moral est descendu en flèche - exploit incomparable, puisqu'il était déjà au plus bas.

Deux carcasses de chevreuil avaient été retrouvées par des habitants, et les commentaires allaient bon train.

C'est l'œuvre d'un gros prédateur, a déclaré Terry Bellefleur, qui s'est retrouvé sur le site d'une véritable

tuerie, alors qu'il entraînait son chien. On ne peut pas vraiment affirmer que ce soit un ours ou une panthère, mais en tout cas ce chevreuil a été tué par quelque chose de gros.

Et merde ! J'avais pourtant bien dit à Bellenos de s'en tenir à mes bois.

— Comme s'il n'y avait pas déjà assez de choses pour m'inquiéter ! Me suis-je énervée en me levant pour me verser une autre tasse. J'avais bien besoin de ça !

— Et de quoi t'inquiètes-tu ? A fait la voix de Claude.

J'ai poussé un cri de terreur et j'ai laissé échapper ma tasse.

Pendant quelques instants, je n'ai même pas pu parler. Puis je me suis lâchée.

— Ne. Me. Fais. Plus-jamais-ça !

Il avait dû passer par la porte de devant, que je n'avais pas refermée à clé.

— Je suis désolé, ma cousine, m'a-t-il assurée d'un air contrit.

Ses yeux pétillaient cependant d'amusement.

Argh. Où avais-je laissé le cluviel dor ?

Sur la table basse dans le living. J'ai lutté de toutes mes forces pour ne pas me ruer dans la pièce et le récupérer.

— Claude. Les choses ne se passent pas bien depuis ton départ, ai-je commencé en m'efforçant d'adopter un ton égal. Certains de tes employés faé ont pris de petites libertés, ai-je ajouté en désignant le journal. Tu devrais lire. J'imagine que Dermot a dû passer la nuit au *Hooligans.*

Je me disais que puisque Claude était entré par-devant, il n'avait pas nécessairement remarqué la voiture de Dermot rangée à l'arrière.

Obéissant, Claude a tiré une chaise après s'être versé du café.

Il n'y avait rien de menaçant dans son attitude. Malgré tout, je regardais là l'homme qui avait envoyé Kym Rowe à la mort. Pour autant que je le sache, c'était également lui qui l'avait tuée quand elle avait échoué dans sa mission auprès d'Eric. Même si je n'avais pas été au courant de sa collusion avec Jannalynn, sa soudaine réapparition m'aurait fait dresser les cheveux sur la tête. D'autant qu'il n'était pas accompagné de Niall.

Pour quelle raison était-il revenu sans lui ? Il y avait quelque chose de différent dans le visage de Claude.

Je mourais d'envie de passer dans le séjour pour reprendre mon talisman.

— Où est Niall ? Ai-je demandé en ramassant ma tasse miraculeusement indemne.

Je l'ai posée à côté de l'évier, arrachant ensuite un paquet de feuilles d'essuie-tout pour éponger le café renversé.

— Toujours en Faérie, m'a répondu Claude, s'appliquant ostensiblement à sa lecture. Ah, au fait, tu as apprécié le numéro de ton ami, au *Hooligans* ? Ton ami humain ?

— Ah, tu veux parler de JB. Eh bien, pour sa femme et pour moi, c'était une sacrée surprise, on ne peut pas dire le contraire.

— Il avait besoin d'un boulot, et moi je me suis souvenu de la jolie dame qui portait ses bébés. Tu vois, j'ai fait quelque chose de bien. Je ne suis pas si méchant que ça.

— Je n'ai jamais dit que tu l'étais.

— Et pourtant, il t'arrive de me regarder comme si tu ne comprenais pas que je puisse avoir le droit de respirer le même air que toi.

Le souffle m'a manqué. Je ne m'attendais pas à cette déclaration.

— Claude, je suis absolument désolée, si je t'ai donné l'impression que je te méprisais à ce point. Ce n'est pas du tout mon sentiment.

Ah bon ? Pourtant non. Je le croyais égoïste et dépourvu de charme, et peut-être coupable de meurtre. Mais pas méchant. Différence.

— Tu refuses pourtant de coucher avec moi. Si tu avais plus de sang faé, je suis certain que tu me désirerais.

— Mais ce n'est pas le cas. Tu es gay. Je suis amoureuse d'un autre. Et je ne couche pas avec des membres de ma famille. On a déjà eu cette conversation. Et je n'ai aucune envie de la reprendre. Vraiment aucune.

J'avais un mauvais pressentiment, qui ne cessait de grandir. Et après mon expérience avec les Loups renégats, j'étais plutôt tentée d'en tenir compte. Je savais de plus que Claude était bien plus fort que moi. Il devait en outre maîtriser des talents dont j'ignorais tout.

— Alors... a-t-il repris. Tu essaies de m'informer que mes congénères sortent la nuit pour chasser, c'est bien ça ? C'est dans ce but que je dois lire ce journal ?

— Oui, Claude, c'est tout à fait ça. Dermot s'est donné un mal fou pour essayer de les contrôler. Est-ce que Niall a reçu ma lettre ?

— Je ne sais pas.

Il ne savait pas ? Surprise, j'ai poursuivi :

— Je croyais pourtant que tu étais avec Niall. Vous deviez déterminer l'identité de celui qui avait ensorcelé Dermot. Tu sais, il a passé des nuits entières au club à essayer de tout gérer.

J'avais peur pour moi-même, mais également pour Dermot. J'espérais qu'il était désormais éveillé. Claude ne se contenterait pas de mes sous-entendus sur l'absence de Dermot. Il monterait lui-même pour s'en assurer.

— Alors ? Ai-je insisté. Vous avez fait quoi, en Faérie ? Vous avez découvert qui a jeté le sort ?

— Niall et moi sommes en désaccord, m'a annoncé Claude, ses beaux yeux sombres braqués soudain sur les miens. Je regrette de devoir t'informer que Niall est convaincu que c'est moi, le coupable.

Je suis restée sans voix. Car j'en étais désormais certaine, moi aussi.

— Alors ça, c'est vraiment affreux.

J'étais d'une sincérité absolue. Et il pouvait bien interpréter ma remarque à sa guise.

— Je vais ouvrir, dans le salon. Ressers-toi en café. Je crois que j'ai des Toaster Strudels[6] dans le congélateur, si ça te tente.

J'ai pris le couloir qui menait au salon, bien tranquillement, avec autant de nonchalance que possible. Je me suis même dirigée droit sur l'une des fenêtres pour remonter son store.

— On va avoir une belle journée ! Ai-je lancé.

Avant de me retourner et de ramasser le cluviel dor d'un geste vif pour le laisser glisser dans ma poche. Dermot était déjà dans les escaliers.

— C'est Claude, que j'entends ? A-t-il demandé, pressé de passer devant moi.

[6] Pâtisseries à griller, fourrées à divers parfums.

Manifestement, il n'avait rien vu de mon geste. Tant mieux - même si ce n'était pas ma priorité du moment.

— Oui, oui, ai-je lancé de ma voix la plus naturelle, il est rentré.

Je lui ai attrapé le bras au passage, lui adressant du regard un message de mise en garde aussi clair que possible.

Sous le choc, les pupilles de Dermot se sont élargies violemment dans son regard si bleu. Je ne pouvais faire aucun geste qui traduise précisément mes pensées - « Je crois qu'il nous veut du mal ! Il a tué Kym Rowe pour une raison que j'ignore et je crois que c'est lui qui t'a ensorcelé ! » Cependant, Dermot a parfaitement compris que la prudence était de mise.

— Je lui ai dit que tu n'étais pas là, ai-je chuchoté rapidement.

Il a hoché la tête.

— Claude ! A-t-il appelé. Où étais-tu passé ? Sookie me dit qu'elle ne m'a pas entendu rentrer cette nuit. Tu sais, les autres faé n'en peuvent plus de ne pas avoir de tes nouvelles !

Et il a repris son chemin... pour tomber nez à nez avec Claude, qui s'était approché sans bruit. Je n'étais pas certaine qu'il ait assisté à notre petit échange, mais je ne l'aurais pas parié. Apparemment, la journée d'hier avait été bonne, par rapport à aujourd'hui, même si elle s'était terminée aussi mal que je l'avais craint. Mais Claude aurait pu rentrer hier soir, en fait ! Encore pire...

— Dermot.

La voix de Claude était si glaciale que Dermot s'est figé net. J'ai continué sur ma lancée, ouvrant le second store.

— Que se passe-t-il ? a demandé Dermot. Pourquoi n'es-tu pas rentré avec Père ?

— Grand-père doit régler certaines questions, a grogné Claude, agressif. En Faérie.

— Qu'as-tu fait ?

Dermot faisait preuve d'un grand courage.

Sans en avoir l'air, je tentais de me glisser dans ma chambre pour prendre mon portable. Je ne savais pas qui j'allais appeler. Qui serait capable de maîtriser un faé?

— Qu'est-ce que tu as fait, Claude ? A insisté Dermot.

— Je pensais qu'en rentrant avec lui, je trouverais des appuis pour notre programme, a fait Claude.

Aïe. Sa réponse ne me disait rien qui vaille. J'ai fait deux pas de plus vers ma gauche. Le *Hooligans* ! J'allais appeler les faé du *Hooligans* ! Attends un peu, Sookie. Et s'ils étaient du côté de Claude ? Merde. Que faire alors ? Dermot n'était pas armé. Il ne portait qu'un pantalon de pyjama et rien d'autre.

Mon fusil se trouvait dans le placard à côté de la porte d'entrée. Devrais-je cibler le placard plutôt que

mon portable ? Est-ce que j'avais mis le numéro du *Hooligans* en favori ? Combien de temps faudrait-il avant que les forces de police n'arrivent si je composais le 911 ? Est-ce que Claude les massacrerait ?

— Et tu n'en as pas trouvé ? Je ne suis pas certain de comprendre de quel programme tu parles, Claude, a dit Dermot.

— Pauvre naïf imbécile ! Lui a jeté Claude d'un ton dégoulinant de mépris. Tu te donnais tellement de mal pour t'intégrer avec nous que tu n'as même pas pris la peine de remarquer ce qui se passait autour de toi.

Là, c'était de la méchanceté pure. Si j'avais eu assez de sommeil, je ne serais pas sortie de mes gonds. Mais ce n'était pas le cas, et c'est bien ce que j'ai fait.

— Claude Crâne ! Tu dépasses les bornes ! Ai-je explosé. Tu n'es qu'un salopard de première ! Ferme-la et tout de suite !

Déconcerté, Claude a détourné le regard vers moi l'espace d'une seconde. En un éclair, Dermot a profité de cet instant d'inattention pour frapper Claude de toutes ses forces. Très efficace. Claude a trébuché vers sa droite tandis que Dermot enchaînait ses coups sans discontinuer. Dès le premier, cependant, l'élément de surprise avait disparu. Claude n'était pas qu'un stripteaseur talentueux. Il savait se battre. Et chez lui, tous les coups étaient permis.

Ces deux hommes au physique de rêve concentraient toute leur fureur de vaincre dans un

tableau mouvant d'une hideur monstrueuse. Je pouvais à peine supporter de les observer.

L'objet contondant le plus lourd dans la pièce était une lampe qui avait appartenu à mon arrière-grand-mère. Réprimant un regret, je m'en suis saisie. J'avais bien l'intention de l'employer pour défoncer le crâne de Claude si j'en avais la moindre occasion.

Mais, à cet instant précis, ma porte de derrière s'est ouverte à toute volée pour laisser passer Bellenos. Traversant ma cuisine au grand galop, ce dernier s'est rué vers le couloir. Il avait délaissé sa lance de chasse pour une épée. Gift courait avec lui, un long couteau dans chaque main. Trois autres faé de la bande de Monroe les accompagnaient. Il y avait là deux stripteaseurs, à savoir le faé « policier » et le mi-démon, celui qui s'était vêtu de cuir pour monter sur scène, ainsi que la jolie faé tout en courbes qui jouait les ouvreuses. Elle ne s'était pas donné la peine de prendre apparence humaine, aujourd'hui.

— Allez aider Dermot ! Ai-je hurlé en espérant que c'était bien leur but.

À mon grand soulagement, ils ont lâché des cris d'enthousiasme avant de se jeter dans la bagarre, distribuant coups et morsures avec générosité. Puis, ayant maîtrisé Claude, ils ont tous éclaté de rire. Dermot y compris.

J'ai reposé ma lampe. Parfait.

— Est-ce qu'on pourrait m'expliquer ce qui se passe ? Ai-je demandé.

Comme d'habitude lorsqu'il s'agissait des SurNat, je me sentais dépassée- ce qu'aucun télépathe n'apprécie.

— Ma Sœur chérie ! M'a saluée Bellenos.

Il m'adressait son sourire déconcertant. Avec le sang qui luisait entre ses dents, qui me semblaient encore plus nombreuses que d'habitude, l'effet n'avait rien de rassurant.

— Salut tout le monde ! Ai-je répondu, recevant en retour de grands sourires satisfaits.

Gift a serré Dermot dans ses bras avec ferveur, clignant ses paupières supplémentaires si rapidement que je m'en suis à peine aperçue.

Claude gisait sur le sol, un paquet sanglant et haletant. Loin d'être soumis, il dardait partout des regards furibonds. Le nombre de ses adversaires lui portant clairement préjudice, il avait apparemment renoncé à lutter - très temporairement. L'ouvreuse s'était assise en travers de ses jambes, et les stripteaseurs lui bloquaient chacun un bras.

Je m'étais effondrée sur le canapé et Gift est venue me rejoindre, passant un bras autour de mes épaules.

— Claude tentait de nous inciter à nous rebeller contre Niall, m'a-t-elle expliqué gentiment. Notre Sœur, je suis étonnée qu'il n'ait pas tenté de mettre ta loyauté à l'épreuve.

— Il pouvait toujours essayer ! Ai-je rétorqué. Je l'aurais flanqué dehors en moins de deux.

— Alors ça, tu vois, Claude, c'était intelligent de ta part, a fait Bellenos en se penchant pour dévisager l'intéressé de près. C'est plutôt rare, chez toi.

L'expression de Claude en disait long sur son état d'esprit.

Éberlué, mon beau Dermot secouait la tête.

— Et moi qui essayais à tout prix d'imiter Claude. J'étais tellement impressionné par son succès dans le monde des humains. Pourtant, j'avais bien compris que les gens lui montraient leur admiration surtout parce qu'il est beau, et ça, il ne le percevait pas. Et, la plupart du temps, dès qu'il leur parlait, ils se mettaient à le détester. J'avais du mal à le croire, mais s'il avait si bien réussi c'était en dépit de lui-même.

— Il aime les enfants, ai-je suggéré d'une voix hésitante. Et il est gentil avec les femmes enceintes.

— C'est vrai, a approuvé le stripteaseur policier. Au fait, vous pouvez m'appeler Dirk. C'est mon nom de scène. Celle qui est assise sur les jambes de Claude, c'est Siobhan[7]. Et voici Harley - je suis certain que vous ne l'avez pas oublié.

— Ah ça non ! Qui pourrait l'oublier...

Malgré les circonstances, mon cerveau m'a renvoyé l'image ô combien agréable de Harley sur scène, avec ses cheveux noirs et raides et son corps cuivré qui luisait sous les projecteurs du *Hooligans.* Accroupi, Harley est

[7] Prénom féminin irlandais. Prononcer « she-vôhn ».

parvenu à esquisser une révérence tandis que Siobhan me gratifiait d'un sourire éclatant.

— Alors, ai-je poursuivi. Claude était vraiment enfermé de ce côté-ci avec vous ? Ce n'était pas un mensonge ?

— Non, c'était bien la vérité, a confirmé Dermot avec tristesse. Mon père me haïssait parce qu'il était convaincu que j'œuvrais contre lui. Alors que j'étais frappé d'une malédiction. Je croyais que c'était lui qui m'avait ensorcelé. Mais depuis tout ce temps, c'était Claude, je viens de le comprendre. Claude, tu m'as trahi. Et tu m'as manipulé pour que je te suive partout comme un petit chien.

Claude a commencé à s'exprimer dans une autre langue, provoquant une réaction instantanée de la part des autres faé. En un clin d'œil, Gift avait retiré sa brassière et Harley l'avait enfoncée dans la bouche de Claude. J'ai décidé de ne pas remarquer la poitrine dénudée de Gift.

— C'était un langage faé secret ?

Je me sentais humiliée de devoir le demander, mais j'étais décidée à ne plus souffrir de mon ignorance.

Dirk a approuvé du menton.

— C'est ainsi que nous communiquons. C'est la langue que nous avons tous en commun - faé, démons, anges, toutes les créatures faériques.

— Dermot, est-ce que toi et Claude, vous êtes vraiment venus ici à cause de mon sang faé ?

De son côté, Claude grimaçait en silence, étouffé par son bâillon improvisé.

— Oui, a répondu Dermot d'un ton incertain. Pourtant, Claude a déclaré qu'il y avait quelque chose ici qui l'attirait. Dès que tu partais, il passait des heures à fouiller ta maison. Comme il n'a rien trouvé, il s'est dit que ce qu'il cherchait se trouvait peut-être dans le mobilier que tu avais vendu. Alors il a cambriolé la boutique des antiquaires pour vérifier tous les meubles.

Une petite bulle de rage à l'état pur m'est montée au cerveau.

— Alors que j'avais eu la gentillesse de le laisser emménager chez moi. Il a fouillé ma maison. Mes affaires. En mon absence.

Dermot hochait la tête. À voir son air coupable, j'étais pratiquement certaine que Claude avait embauché l'aide de mon grand-oncle.

— Que cherchait-il ? a demandé Harley avec curiosité.

— Il percevait la présence d'une influence, d'un objet faé dans la maison de Sookie.

Comme un seul homme, ils se sont tous tournés vers moi, me fixant avec intensité.

— Gran... ai-je débuté. Vous savez que mon sang faé me vient de Fintan, par ma grand-mère, OK ?

Ils ont hoché la tête à l'unisson. Heureusement que je n'avais pas tenté de leur cacher ce secret-là.

— Eh bien Gran, grâce à Fintan, était une amie de Maître Cataliades.

Nouveau hochement de tête. Plus pensif.

— Il a laissé quelque chose ici. Mais quand il est passé il y a quelques jours, il l'a repris et emporté.

Ils ont semblé accepter mon explication. Du moins, personne ne s'est levé d'un bond pour s'écrier « Sale menteuse ! Tu l'as dans ta poche ! »

Sur le sol, Claude se débattait furieusement. Il était clair qu'il aurait aimé participer à la conversation. Fort heureusement, la brassière de Gift l'entravait quelque peu.

— Si j'ai le droit de poser quelques questions...

Je m'attendais à ce que Bellenos m'interrompe et m'indique que mon temps de parole était écoulé. Mais il n'en a rien fait.

— Claude. Je sais que tu as tenté de détruire mon couple. Ce que je ne sais pas, c'est pourquoi.

Dirk a haussé les sourcils d'un air interrogateur. Devait-il retirer le bâillon ?

Préférant que ce dernier reste en place, j'ai émis une suggestion :

— Montre-moi simplement si j'ai raison. Es-tu allé trouver Jannalynn parce que tu voulais avoir l'aide d'un métamorphe ?

Toujours furieux, Claude a approuvé d'un signe de tête.

— Qui est cette Jannalynn ? A chuchoté Dermot.

— Jannalynn Hopper est le Second de la meute des Longues Dents à Shreveport, ai-je précisé. Elle sort avec mon boss, Sam Merlotte. Elle me déteste. Pourquoi? C'est une longue histoire, que je réserve pour une autre fois -mais je t'avertis, elle n'a rien de passionnant. Bref. Je savais qu'elle aurait adoré me créer des ennuis. La jeune femme qui s'est fait assassiner dans le jardin d'Eric est en fait une demi-Louve, avec une pulsion de mort indéniable et de gros problèmes d'argent. Rien de plus facile que de la persuader de s'impliquer dans un plan tiré par les cheveux. Claude, tu lui as bien donné de ton sang, pour qu'Eric la trouve irrésistible ?

Les faé ont pris un air catastrophé. Pour eux, l'idée même était une hérésie. Gift s'est tournée vers Claude pour lui siffler sa haine à la figure tout en lui donnant un violent coup de pied.

— Tu as donné de ton sang sacré à une bâtarde ?

Fermant les yeux, Claude a indiqué qu'elle avait raison.

Était-il en train de les pousser à le tuer sur place ? Kym

Rowe n'était apparemment pas la seule à avoir envie de mourir.

— Je comprends comment tu t'y es pris... mais pourquoi ? Ai-je poursuivi. Pourquoi voulais-tu qu'Eric perde tout contrôle ? Ça t'apportait quoi ?

— Ah ! S'est exclamé Dermot d'un ton joyeux. Là, je peux répondre.

J'ai poussé un soupir avant de l'inciter à préciser sa pensée.

— Claude m'a dit à plusieurs reprises que si nous pouvions faire en sorte que Niall revienne à tes côtés, nous pourrions l'attaquer ici, dans le monde des humains, alors qu'il était isolé et privé de tout soutien. Mais je n'ai pas tenu compte de ses manigances. J'étais certain que Niall ne reviendrait pas, et qu'il ne le pouvait pas - car il était résolu à rester en Faérie. Malgré tout, Claude a continué dans son raisonnement. D'après lui, Niall t'aime tellement qu'il se précipiterait vers toi s'il t'arrivait quoi que ce soit. Il a donc tenté de compromettre Eric, persuadé qu'au pire Eric et toi auriez une dispute, et qu'Eric te ferait du mal. Ou que tu serais arrêtée pour l'avoir assassiné, et que tu aurais donc besoin de l'influence de ton arrière-grand-père. Ou au moins que tu rejetterais Eric, et que ton désespoir pousserait Niall à accourir.

— Je me sentais effectivement très malheureuse, ai-je répondu avec lenteur. Et hier soir, j'étais franchement désespérée.

— Et me voici donc, a fait une voix familière. Je suis venu en réponse à ta lettre, qui m'a ouvert les yeux sur un grand nombre de points.

Il irradiait littéralement de lumière. Mon arrière-grand-père ne s'était pas donné la peine d'endosser une apparence humaine, lui non plus. Ses cheveux blond-blanc flottaient dans l'air autour de lui. Son visage rayonnait, ses yeux scintillaient comme des lumignons posés sur un arbre blanc.

La poignée de faé qui se tenait dans mon salon est tombée à genoux.

Il a passé les bras autour de moi, et j'ai inhalé sa splendeur prodigieuse, sa magie terrifiante, et sa dévotion frénétique.

Il n'avait rien d'humain.

Il a placé ses lèvres à mon oreille.

— Je sais que tu l'as.

Brusquement, nous étions debout dans ma chambre et non plus dans le séjour.

— Tu vas le prendre ? Ai-je demandé le plus bas possible, pour que l'ouïe fine des autres faé ne perçoive rien.

— Ne me le montre même pas. C'était un cadeau de mon fils pour son aimée. Il était destiné à un être humain et doit rester entre des mains humaines.

— Pourtant, tu le veux plus que tout.

— Vrai. Et je ne maîtrise que difficilement mes pulsions.

— Très bien. On ne regarde pas alors.

Danger, danger. Je faisais de mon mieux pour rester calme. Ce n'est pas facile, toutefois, d'aimer et d'être aimée par un prince puissant pour qui les échelles de valeurs humaines n'ont rien de réel. D'autant plus que son grand âge lui avait dérangé le cerveau. Très légèrement. Par-ci, par-là.

— Et pour les faé qui sont dans mon salon ?

— Je vais les emmener avec moi. J'ai réglé nombre de choses pendant que Claude était avec moi. Je ne lui ai jamais révélé que j'avais tout compris à son sujet. Je sais ce qui est arrivé à Dermot. J'ai pardonné à Dermot.

J'en ai éprouvé un soulagement certain.

— Tu vas refermer le Royaume de Faérie ? Pour de bon ?

— Bientôt, m'a-t-il chuchoté, ses lèvres un peu trop près de mon oreille. Tu n'as pas encore cherché à savoir qui avait dit à ton amant que tu détenais le... l'objet.

— Ce serait utile pour moi de le savoir.

— Il faut que tu le saches.

Ses bras se sont encore resserrés autour de moi. Malgré mon malaise, je me suis détendue contre lui.

— C'était moi, a dit Niall dans un murmure presque inaudible.

J'ai eu un violent mouvement de recul - comme s'il m'avait pincé les fesses.

— *Pardon ?*

— Il fallait que tu saches. Que tu saches ce qu'il ferait s'il était conscient que tu détenais ce pouvoir.

— Je t'en supplie, dis-moi que ce n'est pas toi qui as mijoté toute l'affaire Appius...

Je n'aurais pas pu le supporter.

— Non, ce n'est pas moi. C'est malheureux pour Eric, mais les gens ressentent systématiquement le besoin de le faire redescendre d'une marche - et même son propre créateur. Le Romain voulait conserver la maîtrise de cet être et de sa si grande vitalité, même après sa mort définitive. Elle a d'ailleurs été précipitée par le garçon qu'il avait fait passer de l'autre côté. Il était si instable... Appius Livius Ocella a commis de graves erreurs tout au long de sa vie. Le fait d'avoir pris Eric est sans doute ce qu'il a fait de mieux. Il a créé le vampire le plus parfait qui soit. La seule défaillance d'Eric, c'est toi.

J'ai commencé à protester, avant de perdre brusquement le fil de mes idées.

— Naturellement, ce n'est pas ainsi que, moi, je perçois les choses, ma chère enfant. Tu représentes la seule pulsion positive qui ait animé Eric en plus de cinq

siècles. Enfin... Pam est bien. Mais même l'autre protégée d'Eric n'arrive pas à la cheville de son créateur.

— Merci, ai-je émis avec peine.

Je me sentais comme engourdie et ne saisissais pas la portée de toutes ses paroles.

— Alors vous avez connu Appius ?

— Nous nous sommes rencontrés. C'était un sale connard de Romain de merde.

— C'est un fait.

— J'ai été heureux d'apprendre qu'il était mort. Cela s'est passé dans ton jardin, n'est-ce pas ?

— Ah, euh, oui.

— La terre autour de ta maison est imprégnée de sang. Ce qui rajoutera à sa magie et à sa fertilité.

Les mots me manquaient cruellement...

— Que va-t-il se passer maintenant ? Ai-je demandé tout simplement.

Il m'a soulevée et emportée hors de la chambre comme si j'étais un bébé. La sensation n'était pas la même que lorsque Eric me portait. Dans ces moments-là, la sensualité dominait tout. Le geste de Niall était empreint au contraire d'une incroyable tendresse, additionnée -comme souvent chez lui - d'un soupçon de danger.

Il m'a déposée avec douceur sur le canapé, comme si j'étais une fragile coquille d'œuf.

— Voici ce qui va se passer maintenant, m'a-t-il annoncé.

Il s'est tourné vers les autres faé, qui avaient toujours le genou à terre. Claude ne se débattait plus et considérait Niall d'un air résigné. Ce dernier ne lui accordait pas la moindre attention.

— Souhaitez-vous rentrer à la maison ?

— Oui, mon Prince, a répondu Dirk. Avec les congénères qui nous attendent au club de Claude ? S'il vous plaît ? Le permettez-vous ?

Quant à Dermot, il a choqué l'assemblée :

— Père. Avec votre bénédiction, je vais demeurer ici.

Ils l'ont regardé avec stupeur, comme s'il venait d'annoncer qu'il allait donner naissance à un kangourou.

Niall a pris Dermot dans ses bras. Je voyais le visage de mon grand-oncle, tout à la fois extatique et terrifié- le même mélange que j'avais ressenti moi-même dans les bras de Niall. Celui-ci a alors pris la parole.

— Tu ne seras plus faé. Tous les faé américains s'en vont. Choisis.

Le conflit qui se peignait sur le visage de Dermot faisait peine à voir.

— Sookie, qui va terminer tes travaux, là-haut ?

— Il ne sera pas aussi doué que toi, mais je peux embaucher Terry Bellefleur, ne t'inquiète pas.

— Plus de télévision... Ça va me manquer, de regarder HGTV.

Puis son visage s'est illuminé.

— Mais je ne peux pas vivre sans l'essence de ma vie. Je suis ton fils, Niall.

Et Niall a baissé les yeux pour adresser un sourire rayonnant à son fils, ce que Dermot avait désiré plus que tout, tout au long de sa vie.

Je ne pouvais supporter l'idée qu'il parte sans le serrer contre mon cœur, et je me suis levée pour me jeter dans ses bras. À mon grand étonnement, je me suis mise à pleurer. Ils m'ont tous embrassée, même Bellenos. J'ai senti ses dents érafler ma joue légèrement, tandis que sa poitrine se gonflait par saccades d'un rire silencieux.

Niall a fait des signes mystérieux au-dessus de ma tête, un peu comme un prêtre donnant une bénédiction. J'ai senti quelque chose se modifier dans ma maison, dans ma terre.

À la seconde suivante, ils s'étaient volatilisés, Claude y compris.

Ce départ si soudain m'a profondément secouée.

J'étais certaine que là-bas, au *Hooligans,* le bar était vide et les portes closes.

Les faé avaient quitté l'Amérique. Leur point de départ ? Bon Temps en Louisiane. Dans les bois, derrière ma maison.

16.

Ainsi qu'on peut l'imaginer, il n'a pas été facile de poursuivre ma journée comme si de rien n'était.

Je n'avais pas dormi de la nuit, et les chocs s'étaient succédé à un rythme effréné.

Après avoir pris une bonne douche et remis mon salon en ordre - il avait quelque peu souffert de la mêlée entre Claude et les autres faé -, je me suis retrouvée assise à ma table de cuisine, tentant d'absorber tout ce qui s'était passé depuis la veille.

Ce qui menaçait d'épuiser le peu d'énergie qui me restait. En plein milieu de cet épisode de rangement mental, j'ai dû faire une pause. Je devais absolument me changer les idées. Et devant moi se trouvait l'excuse idéale.

Parmi les cadeaux que j'avais jetés là le soir précédent se trouvaient la petite boîte de Pam, celle de Bill, et l'enveloppe de Sam.

Pam avait choisi un parfum, qui me plaisait énormément. Bill m'avait offert un collier dont le pendentif était un camée. Les contours en relief dessinaient le visage de Gran.

— Oh, Bill ! Me suis-je exclamée. C'est magnifique !

Rien ne pouvait égaler ce cadeau, me suis-je dit en prenant l'enveloppe de Sam.

Il avait dû choisir une carte d'anniversaire originale et peut-être également des bons-cadeaux.

Sam m'avait officiellement prise comme associée dans le bar. J'étais désormais propriétaire d'un tiers du *Merlotte.*

J'ai posé ma tête sur la table, laissant échapper un chapelet de jurons - heureux.

Pendant vingt-quatre heures, mes larmes avaient coulé à flot. J'en avais terminé !

Je me suis levée de cette fichue chaise, avant de plaquer environ une tonne de maquillage sur ma peau et d'enfiler une robe d'été. Armée d'un sourire éclatant, j'étais prête à rejoindre le monde des vivants, le monde de tous les jours. Je ne voulais plus entendre le moindre secret, ni souffrir la moindre trahison.

J'avais prévu de rencontrer Kennedy pour le petit-déjeuner chez *LaLaurie,* qui servait d'après elle un excellent brunch du dimanche - je n'avais pour ma part jamais pris de repas qu'on puisse appeler un brunch. Je l'ai effectivement trouvé délicieux. Avec les nappes

blanches et les serviettes en tissu, c'était pour moi le fin du fin. Comme moi, Kennedy avait choisi pour l'occasion une jolie robe et s'était coiffé les cheveux telle la reine de beauté qu'elle avait été. Son maquillage ne masquait que partiellement le... suçon qu'elle avait dans le cou.

Elle était d'humeur joyeuse et m'en a raconté un peu trop sur la merveilleuse entente qu'elle et Danny entretenaient désormais. En ce moment même, Danny faisait des courses pour Bill Compton, la scierie étant fermée le dimanche. Tout irait à présent pour le mieux et ses revenus seraient plus que corrects. Une fois qu'ils auraient stabilisé leurs finances, ils s'installeraient probablement sous le même toit.

— Peut-être, a-t-elle souligné.

Mais je ne m'y trompais pas. Leur cohabitation prochaine était une évidence.

J'ai repensé à tous les *happy end* que j'avais imaginés la veille - était-ce seulement la veille ? Je ne savais plus si j'avais inclus Danny et Kennedy dans mon conte de fées personnel.

Après avoir quitté le *LaLaurie,* le ventre plein et le cœur heureux, je me suis précipitée pour aller retrouver Sam et le remercier pour son cadeau faramineux.

Son pick-up était garé devant son mobile home. Arrosés avec soin, sa haie et son jardin prospéraient malgré la chaleur. Peu d'hommes oseraient s'occuper de leur jardin s'il se trouvait à côté d'un bar.

J'avais toujours soigneusement laissé son intimité à Sam. Les occasions que j'avais eues de frapper à sa porte se comptaient sur les doigts de la main.

Lorsqu'il m'a ouvert, j'ai vu ses yeux, et mon sourire s'est effacé.

Puis j'ai su d'un coup qu'il était au courant de ce que Jannalynn avait fait. Il m'a regardée, le regard plein de douleur.

— Je ne sais pas quoi te dire. C'est la deuxième fois que je sors avec une femme qui veut te faire du mal.

J'ai mis une seconde à me souvenir de la première.

— Callisto ? Oh, Sam... Écoute, c'est déjà du passé, et puis ce n'était pas vraiment une femme. Pour elle, ça n'avait rien de personnel. Bon, pour Jannalynn, c'était tout à fait personnel. Mais c'est une jeune femme ambitieuse, elle essaie...

Ma voix s'est éteinte.

Elle fait tout pour arracher la meute à son chef, alors qu'elle lui a juré fidélité. Elle essaie de faire accuser mon homme de meurtre. Elle a comploté avec un faé pour envoyer Kym Rowe à la mort. Elle a enlevé Warren et l'a abandonné pour qu'il meure. Elle tentait de me tuer, d'une façon ou d'une autre.

— OK, ai-je finalement conclu, coupant court. Avec Jannalynn, tu as merdé.

Ses yeux ont cligné. Ses mèches de cheveux blond-roux se hérissaient partout sur son crâne, lui donnant un

air de porc-épic. Désarmé, il a penché la tête sur le côté pour me dévisager.

Malgré lui, ses lèvres sont remontées vers le haut dans un sourire. Je l'ai imité. Et nous avons ri tous les deux. Pas à gorge déployée, non. Mais suffisamment pour détendre l'atmosphère.

— Où est-elle ? Tu sais ce qui s'est passé avant-hier soir ?

— Raconte-moi tout ça, m'a-t-il répondu, s'effaçant pour me laisser passer.

Sam avait déjà entendu les grandes lignes de l'histoire, racontées par l'un des Loups d'Alcide qui était devenu son ami. C'était un jeune homme qui travaillait pour Jannalynn au *Hair of the Dog.*

— Tu ne m'as jamais dit ce que tu soupçonnais d'elle, a fait remarquer Sam.

Sa remarque flottait dans les airs entre nous.

— Sam, laisse-moi t'expliquer tout ce qui s'est passé ces jours-ci, et tu comprendras, je te le promets.

Je lui ai donné une version légèrement édulcorée de l'histoire.

— Ah, la vache, Sookie ! Les anniversaires, chez toi, c'est toute une aventure !

— Le plus beau moment, c'était ton cadeau, lui ai-je dit en lui prenant la main.

Il est devenu rouge comme une pivoine.

— Ma Sookie... Tu le mérites largement, tu sais. Et puis bon, on n'est même pas associés à parts égales !

— N'essaie pas d'amoindrir ton cadeau, ça ne marche pas chez moi.

Et je lui ai déposé un baiser sur la joue avant de me lever pour partir. Je ne voulais pas m'éterniser et le mettre mal à l'aise.

— Il faut que je rentre, ai-je annoncé, sans bien savoir dans quel but je rentrerais, d'ailleurs.

— Bon, alors, à demain.

Nous allions pourtant nous revoir plus rapidement que prévu.

Sur le chemin du retour vers ma maison silencieuse, j'avais la tête curieusement vide.

Depuis une éternité, tout mon temps libre était consacré à Eric d'une manière ou d'une autre. Soit nous nous organisions pour nous voir, soit nous étions ensemble, soit nous discutions au téléphone. Maintenant que notre relation s'effilochait, je n'avais aucune idée de ce qui pouvait m'attendre lors de notre prochaine rencontre. S'il y en avait une.

J'étais incapable de m'imaginer comment je remplirais le vide laissé par son absence. Maintenant, je savais qui avait tenté de lui causer des ennuis. C'était son amour pour moi qui avait mené inexorablement à ce moment. Il n'aurait jamais été ciblé par Claude et par

Jannalynn si je n'avais pas été présente dans sa vie. C'était tout l'inverse de la situation habituelle. J'avais été l'objet d'un nombre insensé de complots justement parce qu'Eric était mon amant. J'éprouvais certaines difficultés à absorber le concept. Je me demandais à quel point Eric était au courant. Mais je ne pouvais pas me résoudre à l'appeler pour tout lui raconter.

Il savait que j'avais le cluviel dor. Et il avait imaginé que je l'utiliserais pour le sortir du marché qu'Appius avait conclu avec Freyda.

Et peut-être l'aurais-je fait. Peut-être que j'allais le faire. C'était sans doute la solution la plus évidente. Mais il me semblait également qu'Eric attendait que je le libère d'une situation par magie, alors qu'il devrait la vaincre tout seul. Qu'il devrait m'aimer suffisamment pour rejeter Freyda, tout simplement. C'était comme s'il ne voulait pas prendre la décision lui-même.

Je regrettais d'y avoir pensé. Mais on ne peut pas effacer une idée. Une fois qu'elle est née, elle reste.

J'aurais aimé avoir la certitude que le fait de sortir le cluviel dor de ma poche et de souhaiter de toutes mes forces qu'Eric reste avec moi constitue la meilleure des choses à faire.

Je retournais cette pensée dans ma tête sans relâche. Mais quelque chose me dérangeait.

J'ai fait une sieste, ce dont j'avais grand besoin. Quand je me suis levée, je n'avais pas vraiment faim, mais je me suis réchauffé un plat de lasagnes au micro-

ondes pour le picorer sans grande conviction pendant que je réfléchissais.

Personne n'entendrait plus jamais parler de mystérieuses carcasses de chevreuils. Je me demandais ce qu'il adviendrait du *Hooligans* - mais cela ne me regardait en rien.

Tiens, mes faé avaient certainement laissé des affaires, là-haut. Je mettrais tout cela en cartons, ce soir. Peut-être. Mais je n'avais aucune adresse pour les faire suivre.

Bon, alors je donnerais le tout à des associations.

J'ai regardé la télévision pendant un temps - un vieux film en noir et blanc au sujet d'un homme et d'une femme qui s'aimaient, mais qui devaient surmonter toute une série d'obstacles ensemble, une émission culinaire, et quelques épisodes de *Jeopardy !* (je me suis trompée sur toutes mes réponses). Le seul appel téléphonique que j'ai reçu provenait d'une association caritative en recherche de dons. J'ai refusé, ce qui les a clairement déçus.

Lorsque le téléphone a sonné de nouveau, j'ai décroché sans me donner la peine de baisser le volume.

— Sookie ? M'a saluée une voix familière.

J'ai saisi la télécommande pour couper le son.

— Alcide ! Comment va Warren ?

— Il va bien mieux. Je crois que ça va aller. Écoute, je voudrais que, toi et Sam, vous veniez à la vieille ferme, ce soir.

— Chez ton père ?

— C'est ça. On réclame ta présence.

— Ah bon ? Qui ça ?

— Jannalynn.

— Vous l'avez retrouvée alors ?

— Ouais.

— Mais Sam aussi ? Elle veut qu'il soit là ?

— Effectivement. Elle l'a trahi, lui aussi. Il a le droit d'être là.

— Tu l'as déjà appelé ?

— Il est en route. Il te prend au passage.

— Je suis vraiment obligée ?

— Sookie, c'est quoi, ces gémissements ?

— Écoute, Alcide, je suis vraiment épuisée, et il m'est arrivé encore plein de trucs pas cool.

— Sookie, j'ai déjà suffisamment de choses à gérer. Il faut que tu viennes, c'est tout. Si ça peut te rassurer, ton chéri sera là, lui aussi.

— Eric ?

— Eh oui. Le Roi de Glace en personne.

J'en ai eu des frissons. J'avais tellement besoin de le voir. Et en même temps, j'étais terrifiée.

— Bon, d'accord. Je viens, ai-je cédé.

Quand le pick-up de Sam s'est fait entendre devant chez moi, j'étais presque terrassée par le manque de sommeil. J'avais cependant passé quelques minutes à me rafraîchir la mémoire sur l'itinéraire qui menait à la maison familiale d'Alcide, notant toutes les informations sur une feuille de papier. Quand Sam a frappé, je l'ai glissée dans mon sac.

Nous allions passer la nuit à nous promener autour d'une ferme et je serais obligée de laisser mon sac dans la voiture. Je me suis donc assurée que le cluviel dor était toujours dans ma poche, sa forme désormais familière nichée contre moi.

Le visage de Sam était dur et fermé- je n'aimais pas le voir ainsi. Nous n'avons pas prononcé un mot de tout le trajet, en dehors des indications que je lui transmettais de temps à autre en consultant mon papier à la lumière du plafonnier. Le fait de nous concentrer sur l'itinéraire nous permettait de ne pas trop penser à ce qui nous attendait.

Lorsque nous avons pénétré dans la cour de la vieille ferme, un amas de véhicules en tous genres était garé là, sans logique particulière. Le terrain autour des bâtiments était plus largement défriché que chez moi, mais l'endroit était terriblement isolé. Plus personne n'y habitait à présent. La ferme avait appartenu au père

d'Alcide et Jackson Herveaux l'avait toujours conservée, même s'il n'y travaillait plus, afin d'avoir un endroit où courir les nuits de pleine lune. La meute s'en servait très fréquemment. Aucune lumière ne brillait aux fenêtres de la façade. Mais j'entendais des voix qui provenaient de l'autre côté de la maison. Sam et moi nous nous sommes dirigés dans cette direction, progressant à travers les herbes hautes en silence.

J'ai eu l'impression que nous traversions une frontière pour arriver dans un pays différent.

La prairie derrière la maison était fauchée à ras. On avait installé des projecteurs en hauteur. Des poteaux enfoncés dans l'herbe délimitaient un rectangle de sable destiné au volley. À quelques pas de là se trouvait une piscine qui semblait récente. On apercevait plus loin un terrain de baseball. Dans le patio couvert, un Weber se tenait prêt à accueillir des grillades. La meute usait clairement de l'endroit pour venir se détendre et passer du temps entre Loups.

C'est Kandace que j'ai vue en premier. La grande Louve calme m'a souri, tout en indiquant Alcide, dont la haute stature se détachait de ses semblables, tout autant que celle de Niall parmi les siens. Ce soir, Alcide incarnait la royauté. C'était un roi vêtu d'un jean et d'un tee-shirt, un roi aux pieds nus. Mais un roi dangereux. L'air autour de lui bouillonnait de pouvoir, vibrant de la magie propre à la meute.

Formidable. On avait bien besoin d'un peu de tension supplémentaire...

Eric brillait dans la nuit. Pâle et impérieux, il se tenait au centre d'un espace vide. Seul. Il a tendu la main vers moi et je l'ai prise, provoquant un mouvement de désapprobation parmi les métamorphes.

J'ai levé le regard.

— Tu es au courant, pour Jannalynn et Claude ?

— Oui, Niall m'a fait parvenir un message.

— Il est parti. Ils sont tous partis.

— Il m'a en effet informé que je n'entendrais plus jamais parler de lui.

J'ai hoché la tête et dégluti avec peine. Plus de larmes.

— Alors qu'est-ce qui va se passer, ce soir ?

— Je ne sais pas à quoi nous devons assister, m'a-t-il répondu. Une exécution ? Un duel ? Avec les Loups, on ne peut jamais prévoir.

Sam se tenait seul au bord du patio. Alcide s'est dirigé vers lui pour lui parler. Sam a haussé les épaules avant d'approuver d'un signe de tête. Il s'est avancé ensuite pour se tenir aux côtés d'Alcide.

Examinant les visages des Loups de la meute, j'ai noté une certaine effervescence dans leurs rangs, une agitation née de la nuit et de la violence imminente qui flottait dans les airs. Ce soir, le sang coulerait.

Alcide a soudain levé le bras, et des Loups ont amené quatre silhouettes de la maison vers l'assemblée. Les quatre personnages aux mains liées n'étaient autres que Van, la rondouillette, le pilote (Laidlaw), dont l'épaule était bandée, et Jannalynn. Son visage était tuméfié. Elle ne s'était pas rendue sans résistance. Ce qui n'était guère surprenant.

Puis j'ai vu Mustapha. Jusque-là, il s'était fondu dans l'obscurité. Il était nu. Et magnifique. Warren se tenait dans l'ombre derrière lui, recroquevillé dans une chaise longue. Il était trop loin pour que je distingue ses traits.

Mustapha tenait une épée. *J'en ai vu trop souvent autour de moi, ces temps-ci,* me suis-je dit tandis que la main glacée d'Eric se resserrait autour de la mienne.

— Nous sommes ici ce soir pour prononcer une sentence, a déclamé Alcide. Ces derniers temps, il nous est arrivé trop fréquemment de devoir juger l'un des nôtres. Il y a eu trop de dissension et de traîtrise au sein de la meute. Ce soir, j'exige de chacun d'entre vous qu'il renouvelle ses vœux d'allégeance. Et, ce soir, je vous affirme que tout manquement à ces vœux sera puni de mort.

Le souffle coupé, tous les loups garous ont eu un mouvement de recul collectif, émettant à l'unisson comme un cri silencieux. J'ai jeté un regard autour de moi. Leur nature ne se manifeste qu'à la puberté. Aucun des plus jeunes présents dans l'assemblée n'avait donc moins de douze ou treize ans. Mais leur jeunesse était cependant suffisante pour former un contraste criant avec les circonstances.

— Une fois le jugement rendu, tout membre de la meute qui le souhaite pourra me défier ici même, a poursuivi Alcide, tout son être empreint d'une férocité sauvage. Aucun candidat ne s'est annoncé pour l'instant. Mais au cas où l'un d'entre vous voudrait s'y essayer dès maintenant, sans cérémonie, je lui permets volontiers de tenter un combat singulier. À mort.

La meute s'était figée. Rien ici ne rappelait le duel des chefs de meute auquel j'avais assisté, celui au cours duquel le père d'Alcide avait trouvé la mort. Ce combat-là s'était déroulé selon un cérémonial élaboré et bien établi. Plus tard, Alcide avait succédé à l'adversaire qui avait vaincu son propre père : Patrick Furnan et lui avaient combattu côte à côte contre un ennemi commun et Patrick était tombé. Alcide avait accédé au rang de chef de meute par acclamation. Ce soir, il lançait un défi personnel à chacun de ses Loups. C'était un pari risqué à l'extrême.

Après avoir fixé tous les visages un par un, Alcide a déclaré la séance ouverte.

Les prisonniers ont été jetés à genoux dans le sable du terrain de volley. Roy, le Loup qui sortait avec Palomino, semblait être en charge des mécréants.

— Les trois renégats à qui j'avais refusé l'intégration dans la meute ont agi contre nous, a clamé Alcide d'une voix forte. Ils ont enlevé Warren, l'ami de Mustapha, lui-même ami de cette meute, quand bien même il n'en est pas membre. S'il n'avait pas été retrouvé à temps, Warren serait mort.

Un mouvement a traversé la meute, dont tous les regards étaient braqués sur les silhouettes prostrées.

— Les trois renégats ont été incités par Jannalynn Hopper, qui est non seulement un membre de la meute mais aussi mon Second. Jannalynn s'est montrée incapable de surmonter son orgueil et son ambition. Elle n'a pas pu attendre d'être suffisamment forte pour me défier ouvertement. Au lieu de cela, elle a mis sur pied une campagne visant à me déstabiliser. Elle a cherché de l'aide dans les mauvais endroits. Elle a même accepté de l'argent de la part d'un faé, qui l'a payée pour qu'elle trouve une femelle de sang mêlé qui s'arrangerait pour faire accuser Eric Northman de meurtre. Eric ayant déjoué brillamment ses manigances, Jannalynn s'est introduite dans son jardin pour éliminer Kym Rowe par elle-même, s'assurant ainsi qu'elle ne pourrait révéler l'identité de son commanditaire à la police. Certains d'entre vous se rappelleront avoir couru sous la lune avec Oscar, le père de Kym. Il nous a rejoints ici ce soir.

Oscar rôdait furtivement derrière Alcide. Curieusement, il ne semblait pas à sa place dans la meute, et je me demandais depuis combien de temps il n'avait pas assisté à une assemblée. Quels regrets ressentait-il désormais au sujet de la vie de sa fille, et de la mort qu'elle avait subie ? En tant que père, il devait nécessairement penser au fait qu'elle avait perdu son travail, qu'elle s'était retrouvée à court d'argent, à tel point qu'elle avait accepté de jouer les appâts pour piéger un vampire. Il devait sûrement s'interroger sur la façon dont il aurait pu l'aider...

Mais je ne faisais que projeter mes propres valeurs. Il me fallait avant tout garder la tête froide et me concentrer sur le présent.

Roy a réagi d'un ton incrédule.

— Tu veux dire que Jannalynn n'a pas hésité à verser du sang de Loup pour servir ses propres intérêts ? Et ceux des faé par-dessus le marché ?

À mon avis, sa remarque avait été orchestrée par Alcide.

— C'est exact. Elle l'avoue elle-même. Elle a écrit ses aveux et les a postés à la police de Shreveport. Nous allons maintenant nous assurer qu'ils seront pris au sérieux.

Alcide a composé un numéro. Il avait mis son portable sur haut-parleur.

— Inspecteur Ambroselli, a répondu une voix reconnaissable.

Alcide a placé l'appareil devant Jannalynn. Laquelle a fermé les yeux un instant, comme si elle se préparait à sauter d'une falaise.

— Inspecteur, Jannalynn Hopper à l'appareil.

— Ah oui. C'est vous qui tenez le *Hair of the Dog,* c'est bien ça ?

— Oui. J'ai des aveux à vous faire.

— Alors passez me voir. On en discutera ensemble, lui a conseillé Ambroselli d'un ton prudent.

— Je ne peux pas. Je suis sur le point de disparaître. Je vous ai posté une lettre. Mais je voulais vous le dire directement, pour que vous soyez sûre qu'il s'agit bien de moi. Vous enregistrez notre conversation ?

— Maintenant, oui.

On entendait à présent de l'agitation derrière sa voix.

— J'ai tué Kym Rowe. Je l'ai attaquée alors qu'elle quittait le domicile d'Eric Northman, et je lui ai brisé la nuque. Je suis Louve. Les loups garous sont plutôt forts.

— Mais pour quel motif ? a demandé Ambroselli.

Les murmures qui retentissaient autour d'elle suggéraient que les autres inspecteurs lui prodiguaient leurs conseils.

Pendant un instant, le visage de Jannalynn s'est figé. Elle n'avait pas pensé au motif possible. Puis elle s'est reprise.

— Kym m'a volé mon portefeuille dans mon sac. Je l'ai retrouvée, et je l'ai forcée à me le rendre. Elle m'a manqué de respect. J'ai... plutôt mauvais caractère. Elle a dit des choses qui m'ont retournée. J'ai, disons, perdu mon calme. Je dois y aller, maintenant. Mais je ne veux pas que quelqu'un porte le chapeau alors que je suis coupable.

Alcide a raccroché.

— Espérons que cela a innocenté Eric. C’est notre responsabilité, a-t-il déclaré avec un signe de tête pour Eric, qui lui a répondu de même.

Jannalynn s’est composé une expression de marbre, fixant l’air autour d’elle - sans jamais regarder personne dans les yeux.

— Et comment elle s’est débrouillée pour persuader ces ordures de l'aider ? a demandé Roy en indiquant les prisonniers du menton.

Encore une fois, j'étais certaine qu’on lui avait dicté ses questions.

— Elle leur a promis de les intégrer à la meute une fois qu’elle aurait pris le pouvoir, a dit Alcide à ses Loups. Van est un violeur, condamné comme tel. Coco a brûlé sa propre famille, son père et ses deux frères, dans leur maison. Laidlaw, bien qu’il ne soit pas passé par les tribunaux humains, a été éjecté de sa meute en Virginie-Occidentale pour avoir attaqué un enfant humain pendant sa métamorphose. Telles sont les raisons pour lesquelles je les ai repoussés. Mais Jannalynn aurait permis à ces individus de courir avec nous. Et ils ont obéi à ses ordres.

Un long silence s’est abattu. Van, Rondouillette (Coco) et Laidlaw n'ont pas dit un mot pour nier les accusations qui venaient d’être prononcées. Ils n’ont même pas tenté de se justifier. Ce que je trouvais encore plus impressionnant.

— À votre avis, quel sort devons-nous réserver aux renégats ? a demandé Roy après un temps.

— Quels crimes ont-ils commis ici même, chez nous ? a fait une jeune femme qui sortait tout juste de l'adolescence.

— Ils ont enlevé Warren et l'ont enfermé dans la maison de famille de Jannalynn. Ils ne l'ont pas nourri, et l'ont abandonné dans un grenier sans air conditionné ni aucun moyen d'échapper à la chaleur. Il a failli en mourir. Ils ont enlevé Sookie et l'emmenaient à leur repaire. On peut imaginer ce qu'ils lui auraient fait s'ils étaient parvenus là-bas. Ces actes ont été perpétrés à l'initiative de Jannalynn.

— Et elle leur a promis l'intégration à la meute une fois que tu serais mort, a poursuivi la jeune Louve en réfléchissant. Ce sont des actes répréhensibles. Toutefois, Warren a survécu et Sookie a été sauvée par la meute. Jannalynn ne te succédera pas. Et les renégats ne seront pas accueillis au sein de la meute.

— Tout cela est vrai, a confirmé Alcide.

— On n'attend pas autre chose, comme comportement, chez des renégats, a-t-elle insisté.

— Chez des renégats, oui. Pas chez des Loups solitaires, a précisé Alcide au bénéfice des plus jeunes. Il s'agit bien de renégats, qui ont été rejetés par notre meute et peut-être d'autres.

— Et pour Kandace ? a repris la jeune fille en indiquant la Louve renégate aux cheveux courts.

— Kandace nous a révélé ce qui se passait parce qu'elle ne voulait pas y prendre part, a répondu Alcide.

Nous voterons sur son cas le mois prochain, pour décider si nous la prenons dans la meute ou non. D'ici là, nous aurons eu le temps d'apprendre à la connaître.

Les membres de l'assemblée ont hoché la tête, en gardant cependant une certaine réserve. Kandace avait peut-être dénoncé les autres parce que c'était la chose à faire. D'un autre côté, elle avait peut-être une nature de balance. La démarche annoncée par Alcide était par conséquent tout à fait logique.

Un homme d'un certain âge a pris la parole.

— Moi, je crois qu'il faut qu'on relâche les renégats. Qu'ils soient bannis à jamais de toute meute. Que l'on passe le message à tout le monde.

Van a fermé les yeux - de désespoir ou de soulagement, je ne parvenais pas à le déterminer. Coco pleurait. Laidlaw a craché par terre - ce qui n'est pas forcément judicieux dans de telles circonstances.

En fin de compte, on les a relâchés. Sans aucune cérémonie. Roy s'est contenté de détacher leurs liens avant de leur donner un dernier conseil.

— Foutez le camp.

Eric a détourné les yeux pour dissimuler sa réaction scandalisée devant un tel manque de cérémonie. Laidlaw s'est lancé en direction de l'est, son épaule blessée gênant sa course. Coco et Van ont pris vers le nord. En quelques instants, ils avaient disparu. Pour la meute des Longues Dents, l'affaire était close.

Il ne restait plus que Jannalynn. Répondant à un geste d'Alcide, Roy lui a détaché les mains et elle s'est redressée de toute sa petite stature, s'étirant et se frottant les poignets.

Debout sur le sable, Mustapha lui faisait face.

— Je vais te tuer, a-t-il annoncé de sa voix de basse.

Il ne portait même pas ses lunettes noires.

— Remonte dans ton arbre, a rétorqué Jannalynn en tendant la main.

Roy lui a tendu une épée. Pour ma part, il me semblait que le droit de se battre représentait un honneur qui ne lui était pas dû. J'aurais opté pour l'exécution. Mais personne ne me demandait mon avis.

En insultant Mustapha de la sorte, elle espérait lui faire perdre son calme, mais il demeurait totalement impassible. Certains Loups avaient l'air écœuré. Et d'autres attendaient le début du combat avec impatience. J'ai levé le regard sur Eric, dont la contenance n'indiquait rien d'autre qu'un vague intérêt. Et soudain, j'ai eu envie de lui envoyer mon poing dans la figure. Cette femme avait convaincu une pauvre stripteaseuse désespérée de boire du sang de faé et de séduire un vampire, deux actions dangereuses au plus haut point, dont les résultats pouvaient s'avérer dramatiques. Kym s'était certes montrée irresponsable. Mais les machinations de Jannalynn n'en étaient pas moins malveillantes à l'extrême. J'en ressentais une douleur qui menaçait de me submerger.

Pour moi, elle méritait de mourir rien que pour ce qu'elle avait fait à Sam. La rigidité de l'expression de Sam dévoilait les efforts immenses qu'il déployait pour contrôler ses émotions. Mon cœur saignait pour lui.

Les deux combattants se tournaient l'un autour de l'autre depuis un moment lorsque Jannalynn a exécuté l'un de ses sauts prodigieux, espérant retomber sur Mustapha. Le Loup solitaire a pivoté, bloquant l'épée de Jannalynn de sa propre lame. Elle est arrivée au sol en tournoyant pour se relever dans la seconde et se lancer de nouveau à l'attaque. Mustapha m'avait dit qu'il ne serait pas certain de gagner dans un combat contre Jannalynn. Pendant quelques instants, elle a gardé l'avantage. Tout en lui assénant coup sur coup avec une sauvagerie sans bornes - rien à voir avec les duels civilisés du style Robin des Bois - elle poussait cris et glapissements, et faisait tout ce qu'elle pouvait pour semer la confusion et distraire son adversaire.

J'ai remarqué soudain qu'elle se déplaçait petit à petit vers la lisière du sable. Plus près d'Alcide et de Sam.

Elle avait beau être une Louve, certaines intentions sont tellement fortes que je ne peux pas les rater.

J'ai poussé un hurlement d'avertissement au moment même où elle s'est projetée en l'air tout en virevoltant pour atterrir sur Alcide, qui a esquivé d'un bond au dernier moment.

Elle a touché Sam.

Il s'est effondré sur le sol dans un jaillissement de sang. Stupéfaite d'avoir atteint son propre amant,

Jannalynn s'est immobilisée. À cet instant, Mustapha a surgi derrière elle, l'attrapant par les cheveux pour la jeter à terre. Et l'a décapiter.

J'avais déjà vu des têtes tomber. C'est un spectacle viscéralement horrifiant. Mais je n'ai repensé à celle de Jannalynn que beaucoup plus tard. Car, entre-temps, je m'étais ruée pour tomber à genoux à côté de Sam, dont le sang s'écoulait dans l'herbe à côté du patio. J'ai entendu des cris désespérés. C'étaient les miens. Alcide s'est accroupi près de moi et a tendu la main. Je l'ai repoussé violemment. Les yeux de Sam étaient grands ouverts et envahis de terreur. Il savait.

J'ai presque appelé Eric pour qu'il donne son sang à Sam mais, quand j'ai posé ma main sur le cou de Sam, son pouls s'est arrêté. Ses yeux se sont fermés.

Et le monde entier s'est arrêté.

Tout dans mon univers s'est tu. Je n'entendais pas le chaos qui m'entourait. Je n'entendais pas la voix qui criait mon nom. Pour la seconde fois, j'ai repoussé Alcide. Tout était devenu parfaitement clair. J'ai glissé la main dans ma poche droite. J'en ai tiré le cluviel dor, que j'ai posé sur la poitrine de Sam. Sa surface verte et crémeuse luisait. Sa bordure d'or rayonnait de lumière.

Amelia m'avait toujours dit qu'en magie, la sincérité et la détermination sont les clés de tout. J'en avais en quantité.

— *Sam. Vis.*

Je reconnaissais à peine ma propre voix. Je ne connaissais aucun sort. Mais j'avais la détermination. Je m'y accrochais de toutes mes forces. Je pressais le cluviel dor contre le cœur de Sam tout en appliquant ma main gauche sur la terrible blessure qu'il avait au cou.

— *Vis,* ai-je répété, n'entendant que le son de ma voix et le silence qui régnait dans l'organisme de Sam.

Le cluviel dor s'est ouvert, tout du long de son ourlet d'or, révélant son cœur, plein d'un flot de magie concentrée qui s'est échappé pour couler dans le corps de Sam. L'énergie d'un autre monde irradiait de clarté, s'écoulant à travers mes doigts pour pénétrer dans le cou de Sam et disparaître dans la plaie béante. La silhouette de Sam s'est mise à briller. Le cluviel dor, vidé de sa magie, a glissé de ma main droite, toujours posée sur la poitrine de Sam. J'ai senti un mouvement sous ma main gauche et l'ai retirée de l'entaille pour observer.

C'était comme un film passé en marche arrière. Les vaisseaux sanguins et les tendons coupés se sont peu à peu régénérés. Je retenais ma respiration, craignant de faire le moindre mouvement. Après un long moment, ou peut-être plusieurs longs moments, j'ai senti le cœur de Sam qui recommençait à battre sous mes doigts.

— Merci, Fintan, ai-je chuchoté. Merci, Gran.

Après une courte éternité, les yeux de Sam se sont ouverts.

— J'étais mort, a-t-il dit.

Incapable de prononcer un mot, j'ai hoché la tête en silence.

— Mais que... comment tu as fait ça ?

— Je te dirai plus tard.

— Mais tu... tu peux faire ça ?

Il était hébété.

— Plus maintenant, l'ai-je averti. Rien que cette fois. À partir de maintenant, tu dois rester en vie.

— D'accord, a-t-il acquiescé d'une voix faible. Je te le promets.

Eric est parti alors que j'étais avec Sam. Il est parti sans me dire un mot.

Je suis parvenue à remettre Sam sur ses pieds. Nous avons dû passer devant le corps de Jannalynn. Sam a regardé la dépouille de celle avec qui il formait un couple depuis des mois. Son visage est resté de marbre. Il lui fallait absorber beaucoup de choses.

Je me moquais totalement de ce qui devait maintenant se dérouler chez les Loups. À mon avis, personne n'allait défier Alcide dans l'immédiat. Et si c'était au contraire le cas, je n'avais aucune intention de rester pour assister à un nouveau combat. Je me disais aussi que si Mustapha voulait rejoindre la meute, personne n'allait s'y opposer. Pas ce soir. Je ne m'inquiétais même pas de l'effet qu'aurait la soirée sur les plus jeunes Loups. Ils allaient devoir vivre dans leur

propre univers et en apprendre les règles, vitesse grand V.

Je trouve qu'un homme qui vient de mourir et de revenir mérite qu'on le laisse tranquille. J'ai donc pris le volant. Le pick-up de Sam n'était pas très compliqué à maîtriser. Il ne m'était cependant pas familier et la route non plus. Je me concentrais avec effort.

— Où est passé Eric ? m'a demandé Sam.

J'ai haussé les épaules.

— Je ne sais pas. Il est parti précipitamment. Sans me parler.

— C'est un peu... abrupt.

— C'est vrai.

C'était certainement la voix d'Eric que j'avais entendue m'appeler alors que je me focalisais sur Sam. Le silence s'est appesanti, provoquant un malaise grandissant.

— Bon, d'accord, ai-je repris. Tu as entendu parler de Freyda. Je crois qu'il va partir avec elle.

— Ah?

Très clairement, Sam ne savait pas comment réagir.

— Ah ! Ai-je répondu très fermement. Il savait que je détenais ce... machin. Ce truc magique que j'ai utilisé pour te ramener. Et je crois que, pour lui, l'objet

représentait une épreuve qui devait confirmer mon amour pour lui.

— Il pensait que tu t'en servirais pour le sauver de ce mariage arrangé, a raisonné Sam.

— Eh oui. De toute évidence, ai-je répondu avec un soupir. Et moi, je pensais qu'il l'enverrait promener. Et pour moi, c'était une épreuve qui devait confirmer son amour pour moi.

— Tu crois qu'il va faire quoi ?

— Il est orgueilleux...

Soudain, une lassitude extrême m'a envahie.

— ... Je ne peux pas me permettre de m'en inquiéter pour l'instant. Le mieux que je puisse espérer, c'est que Felipe et sa bande filent chez eux et nous laissent en paix.

— Et Claude et Dermot sont partis, au Royaume de Faérie.

— Eh oui, chez eux.

— Ils vont revenir ?

— Eh non. En tout cas, c'était ça, l'idée. Je crois bien que JB a perdu son job - sauf s'il y a une nouvelle direction, au *Hooligans,* et qu'ils le gardent. Je ne sais pas ce qui va se passer du côté du club.

— Alors, en quelques jours, tout a changé, c'est ça?

J’ai eu un petit rire. Tout petit. J’ai repensé aux derniers jours : JB en stripteaseur, la chaise trempée dans la boutique de Tara, les visages des bébés… J’avais discuté avec Maître Cataliades. J’avais revu Niall. Fait mes adieux à Dermot. Haï Sa Majesté le Roi Felipe. J’avais couché avec Eric. Donald Callaway était mort. Warren avait survécu. Jannalynn était morte. Sam était mort. Et il avait survécu. Et je m’étais inquiétée, encore et encore, et encore, au sujet du cluviel dor. Je me suis aperçue en passant que je ne m’en inquiéterais plus jamais. Jamais.

Sam a accepté de passer la nuit dans ma chambre d’amis, en face de la mienne. Quoique pour des raisons différentes, nous étions tous deux vidés de toute énergie. Sam chancelait toujours et je l’ai aidé à entrer chez moi. Il s’est assis sur son lit et je me suis agenouillée pour lui retirer ses chaussures.

Après quoi, je suis allée lui chercher un verre d’eau, que j’ai posé sur sa table de nuit.

Puis je me suis éclipsée sur la pointe des pieds.

— Sookie…

Je me suis retournée vers Sam en souriant. Il ne me voyait pas. Il avait déjà fermé les yeux, et sa voix était tout ensommeillée.

— Il faudra que tu me racontes toute cette histoire de cluviel dor et comment tu l'as fait marcher…

Ce serait une conversation délicate.

— Bien sûr, Sam, lui ai-je répondu tout doucement. Un autre jour...